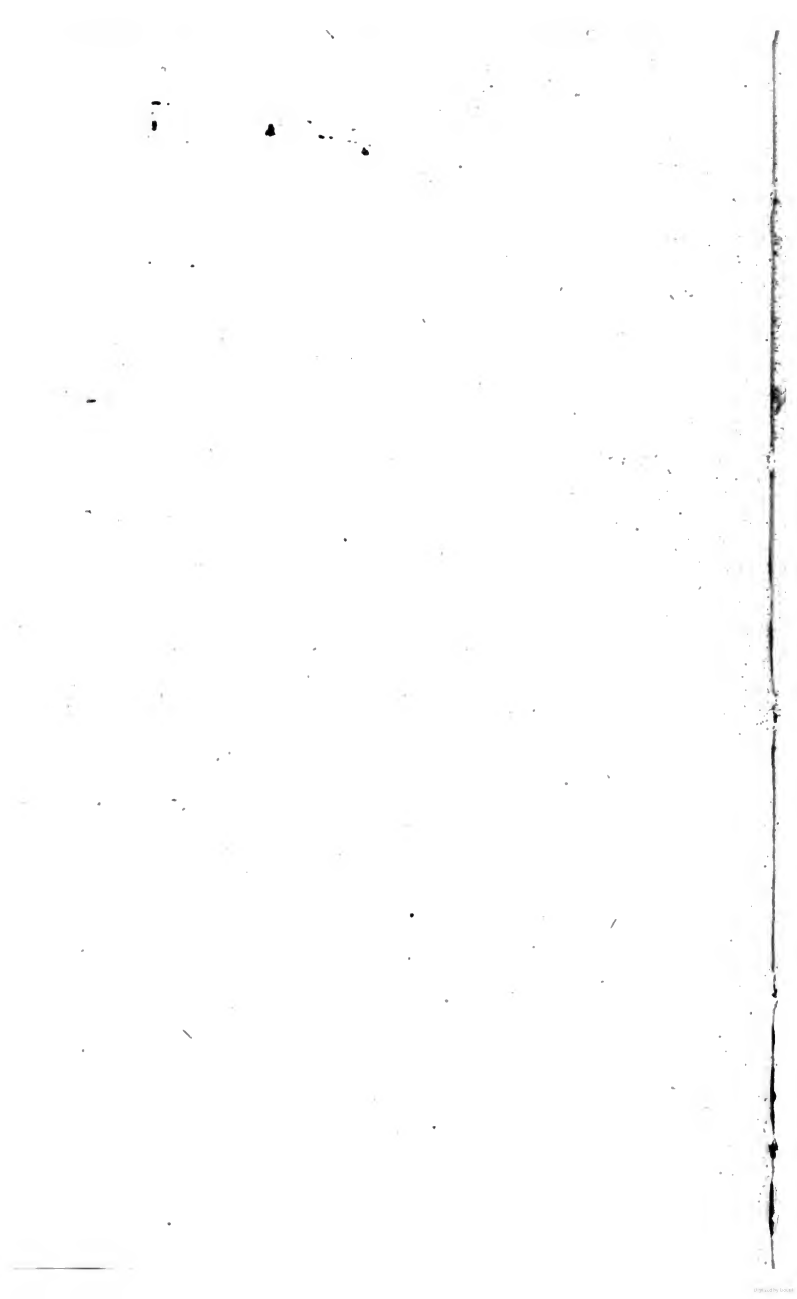




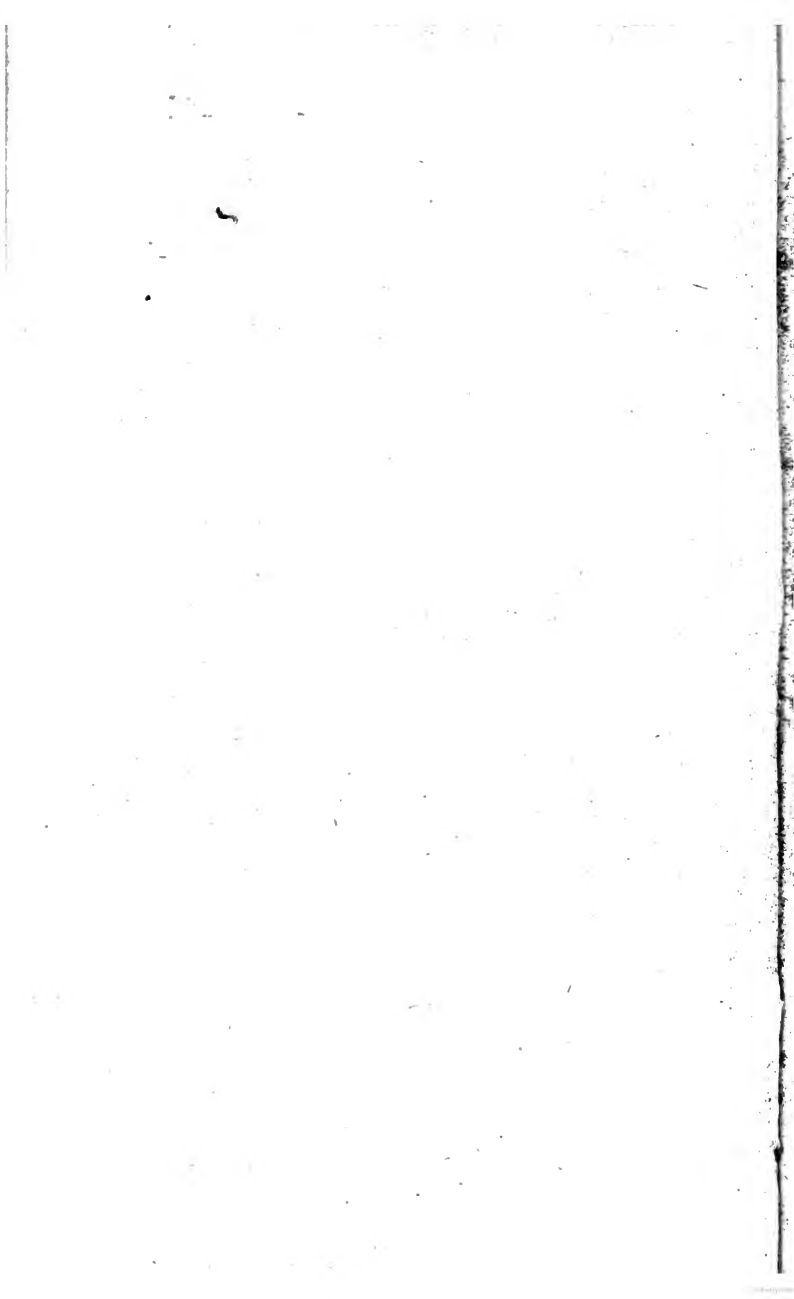
BIBLIOTECA NAZIONALE
142
A
44
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
142
A
44
NAPOLI





~~47 a 21~~



MÉMOIRES

D E

S U L L Y.



MÉMOIRES

DE MAXIMILIEN
DE BÉTHUNE,
DUC

DE SULLY,
PRINCIPAL MINISTRE
DE HENRI LE GRAND,

Mis en ordre, avec des Remarques,

PAR M. L. D. L. D. L.

*Nouvelle Édition, revue, corrigée &
augmentée.*

TOME QUATRIÈME.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXVIII





S O M M A I R E S

D E S L I V R E S .

Contenus dans le quatrieme Volume.

S O M M A I R E

Du douzieme Livre.

MÉMOIRES de l'année 1601.
Affaires de finance, de monnoie, de commerce, &c. Défense de transporter les especes d'or & d'argent hors du royaume. Chambre de justice établie avec peu de fruit. Réflexions de l'auteur sur le luxe & la corruption des mœurs. Suppression d'officiers de robe & de finance. Voyage de Henri IV à Orléans. Affaires des Provinces-Unies. Henri va à Calais. Insulte faite à Madrid à l'ambassadeur de France. Ambassades du Grand-Seigneur & des Vénitiens. Elisabeth vient à Douvres. Lettres réciproques de Henri & d'Elisabeth. Rosny va à Douvres. Entretien entre Elisabeth & lui, où ils jettent les fondemens du grand dessein contre la maison d'Autriche. Sagesse de cette reine. Mort du jeune Châtillon.

Tome IV.

A

Coligny. Naissance de Louis XIII. Henri fait tirer son horoscope par la Riviere. Affaires des Isles avec le grand duc de Toscane terminées. Rosny fait donner l'ambassade de Rome au Comte de Béthune, malgré Ville-roi & Sillery. Opposition de ces ministres aux sentiments & à la politique de Rosny. Particularités sur la conspiration du maréchal de Biron. Rosny cherche à le faire rentrer dans son devoir. Henri envoie Biron en ambassade à Londres, en Suisse. Il reprend ses brigues à son retour. Déposition de La Fin. Questions du faux D. Sébastien, & autres faits étrangers.





S O M M A I R E

Du treizieme Livre.

MÉMOIRES de 1602. Princes étrangers à Paris. Henri IV va à Blois. Sujet de ce voyage. Suite de la conspiration du maréchal de Biron. Conseil tenu à Blois à cette occasion. Dessen d'arrêter les ducs d'Epéron & de Bouillon. Le premier se justifie. Manège adroit du second. Brouillerie entre le roi & la reine. Conversation de Henri avec Rosny à ce sujet. Fruit du voyage de Henri dans les Provinces. Il se détermine à faire arrêter Biron. Particularités sur sa détention & celle du comte d'Auvergne; sur son procès. Son exécution. Quelle part eut Rosny dans toute cette affaire. Henri pardonne au baron de Lux, au comte d'Auvergne, qui le trahit de nouveau. Raisons qu'il eut d'en user ainsi avec le comte d'Auvergne. Le Prince de Joinville est arrêté. Le roi lui pardonne aussi, & le retient en prison. Le duc de Bouillon se défend adroitement de venir à la cour. Soupçons que les courtisans jettent dans l'esprit de Henri contre Rosny. Conversation curieuse entr'eux à cette occasion. Affaire des Avocats. Discours de Sigogne. Edits & réglemens sur la monnaie, le commerce,

la finance, &c. Mines découvertes en France. Edit. contre le duel. Renouvellement de l'alliance avec les Suisses. Voyage de Henri à Calais. Suite des expéditions militaires entre les Espagnols & les Flamands. Autres affaires étrangères.



DES LIVRES.

S O M M A I R E

Du quatorzieme Livre.

MÉMOIRES de l'année 1603. Troubles à Metz. Henri y va, & en chasse les Sobolles. Autres affaires traitées pendant ce voyage. Mémoires contre le cardinal d'Osat. Examen des sentiments & de la conduite de ce cardinal. Suite des affaires des Pays-Bas. Brigues du duc de Bouillon, & nouvelle mutinerie des Calvinistes. Mort d'Elisabeth. Jacques I, roi de la Grande-Bretagne. Retour de Henri, ses conversations avec Rosny sur la mort d'Elisabeth : il se détermine à l'envoyer ambassadeur à Londres. Délibération dans le conseil, & intrigues à la Cour sur cette ambassade. Maladie du roi. Instructions publiques & particulieres données à Rosny. Il part avec une suite nombreuse. Caractere du jeune Servin. Rosny s'embarque à Calais. Insulte qui lui est faite par le vice-amiral Anglois : maniere dont il est reçu à Douvres, à Cantorbery, &c. Il est reçu dans Londres avec les plus grands honneurs. Sa sévérité dans l'affaire de Combaut. Etat des affaires politiques de la Grande-Bretagne : caractere des Anglois, du roi Jacques, de la reine, &c. Factions différen-

tes en cette cour. Conférences de Rosny avec les conseillers Anglois, avec les députés des Etats-Généraux, avec le résident de Venise, &c. Il obtient sa première audience : sa peine de ne pouvoir y paroître en habit de deuil.



S O M M A I R E

Du quinzieme Livre.

SUITE des Mémoires de 1603. Continuation de l'ambassade de Rosny à Londres. Détail de ce qui se passa à sa premiere audience : entretien public du roi d'Angleterre avec lui sur différents sujets. Evénemens à la cour de Londres ; favorables & contraires à sa négociation : dispositions des différentes cours de l'Europe. Premiere conférence de Rosny avec les ministres Anglois. Intrigues de l'Espagne. Seconde audience, & entretien particulier du roi Jacques avec Rosny, qui lui persuade de soutenir les Provinces-Unies : autres matieres traitées entr'eux. Seconde conférence de Rosny avec les ministres de sa majesté Britannique, qui cherchent à faire échouer sa négociation. Procédé imprudent du comte d'Aremberg. Troisieme audience : Rosny est admis à la table du roi d'Angleterre : entretien public sur différents sujets. Troisieme conférence de Rosny avec les conseillers Anglois & les députés des Provinces-Unies : artifice & mauvaise foi de Cécil. Quatrieme audience : entretien secret de Rosny avec

viiij S O M M A I R E S, &c.

le roi Jacques, où il lui communique les desseins politiques de Henri IV & de la reine Elisabeth, & les lui fait goûter : explication sommaire de ces desseins. Jacques se déclare publiquement en faveur de Rosny.





M É M O I R E S

D E S U L L Y.



L I V R E D O U Z I E M E.

JE viens d'achever le dernier détail militaire qu'on verra dans ces mémoires, du moins qui regarde la France. La vie de Henri le Grand, passée toute entière jusqu'ici dans le tumulte des armes, n'offrira plus dans la suite que des actions d'un roi pacifique & d'un pere de famille. La manière dont avoit été conduite & terminée la campagne de Savoie, ne laissant aucun lieu de douter que la paix ne dût plus être troublée cette fois par aucun des anciens ennemis de cette monarchie, & qu'elle ne subsistât autant qu'il plairoit à sa majesté, je repris de nouveau, par ses ordres & sous ses yeux, les projets de finance que la guerre avoit encore suspendus, & pour ne plus les interrompre.

1601.

1601.

Après l'idée que j'ai ci-devant donnée de l'état des affaires qui concernent l'intérieur du royaume, on auroit tort assurément de regarder comme un genre de vie oisive, celui qu'elles nous firent embrasser à ce prince & à moi; s'il est moins tumultueux & moins bruyant, il n'est peut-être que plus occupé.

Me voilà donc encore renfermé dans mon cabinet, où j'épluche avec la dernière attention tous les abus qui restoient à extirper dans la chambre des comptes (1), les bureaux des finances, le domaine, les aides, les gabelles, les tailles, les équivalents, les cinq grosses fermes, les décimes & tout le reste. Je travaille en même temps pour le présent & pour l'avenir, en m'attachant à faire en sorte que l'ordre que j'établis dans la direction de toutes ces parties, ne puisse être renversé dans la suite. Je m'occupe des moyens d'enrichir le roi sans appauvrir ses sujets, d'éteindre ses dettes, de réparer ses maisons, de perfectionner l'art de fortifier les villes encore davantage que celui de les attaquer & de les défendre, de faire provision d'armes & de munitions. Je médite sur la manière de rétablir & de recommencer les ouvrages publics, comme chemins, ponts, levées & autres bâtimens, qui ne sont pas moins d'honneur au souverain, que la magnificence de ses propres maisons, & qui sont d'une utilité géné-

(1) Consultez aussi sur ces opérations P. Mathieu, tom. 2, liv. 3, p. 444.

rale. Je commence pour cela à rechercher quel emploi on avoit fait des deniers octroyés à ce sujet aux villes & communautés, ou plutôt de quelles friponneries on avoit usé dans le maniement de ces fonds.

L'idée de dresser pour chaque partie des finances, des états généraux qui en prescrivent nettement & uniformément la forme, m'a toujours paru si heureuse & si propre à conduire à la plus grande exactitude, que j'étendis cette méthode sur tout ce qui en étoit capable. Dès le premier jour de cette année, en présentant au roi les jettons d'or & d'argent, suivant la coutume, je lui présentai en même temps cinq de ces états généraux, dont chacun avoit rapport à quelqu'un de mes emplois, compris dans un volume que j'avois fait relier fort proprement. Dans le premier, qui étoit le plus important, parce que j'y entrois dans le détail de tout ce qui me regardoit comme surintendant, étoit renfermé d'une part tout ce qui se leve d'argent en France par le roi, de quelque nature qu'il puisse être; d'une autre, tout ce qui doit en être déduit en frais de perception, & conséquemment ce qui revient de net dans les coffres de sa majesté. Je ne faurois croire que l'idée de ces sortes de formules ne soit pas venue à quelqu'un, depuis que les finances ont été assujetties à quelques réglemens; l'intérêt seul doit en avoir empêché l'exécution. Quoi qu'il en soit, je soutiendrai toujours que sans ce guide on ne peut travailler qu'en aveugle ou en fripon.

1601.

Le second de ces états étoit fait uniquement pour l'instruction du garde du trésor royal. Il y apprenoit de quelle part & à quel titre lui étoit remis tout ce qui passoit de deniers royaux par ses mains pendant l'année de son administration ; ensuite, de combien il pouvoit disposer sur cette somme totale, & à quoi l'employer. Le troisieme avoit été fait pour la grande maîtrise de l'artillerie. Un mémoire exact de recette & de dépense, un inventaire fidele de tout ce qui fait partie de l'artillerie, comme le nombre & la qualité des canons & autres armes, la quantité des instruments de guerre, & celle des provisions de bouche répandues dans les différentes places ou magasins ; l'état des arsenaux & des places de guerre, & autres observations à ce sujet : voilà ce qui le composoit. Le quatrieme appartenoit à ma charge de grand voyer, & exposoit les frais faits & à faire pour la réparation de tout ce qui est de la dépendance de cet emploi, tant à la charge du roi, qu'à celle des provinces. Enfin, le cinquieme comprenoit le dénombrement de toutes les villes & châteaux, particulièrement sur les frontieres, qui demandoient actuellement quelques dépenses, avec une espee de devis des travaux qu'il falloit y faire, tiré de leur situation & de leur état présent.

Le roi corrigea, sur mes représentations, quantité d'abus dans la monnoie, principales causes du déperissement du

commerce qui roule sur elle. Le premier est celui par lequel il étoit permis de constituer de l'argent au denier douze, & même au denier dix (2); loi aussi domageable pour la noblesse, que pour le peuple: pour la noblesse, parce que toute sorte de trafic lui étant interdit en France, sa seule richesse est dans les fonds de terre, qui en demeuroient avilis; pour le peuple, parce que content d'une indolence qui lui rapportoit autant qu'auroit pu faire son industrie, il laissoit inutile à l'état une quantité immense d'argent, qu'il auroit cherché sans cela à faire fructifier d'une manière lucrative pour tout l'état. Le denier douze fut défendu, & le denier seize lui fut substitué.

La monnoie frappée au coin des différents princes de l'Europe avoit eu cours en France jusques-là, & s'employoit indifféremment avec la monnoie marquée de l'empreinte du souverain, à l'exception de la monnoie d'Espagne, dont la privation subite auroit produit un trop grand vuide dans le négoce; il fut défendu d'exposer aucune autre monnoie que celle de France (3). Il étoit encore plus nécessaire

(2) C'est ainsi qu'a pensé de nos jours un prince connu par son habileté & ses lumières supérieures pour le gouvernement, fortement persuadé qu'il y avoit à gagner en toutes manières pour l'état, dans une opération qui mettoit les particuliers pécunieux dans la nécessité de recourir au commerce & à la culture des terres, infiniment préférables au stérile produit des rentes.

(3) Il est vrai que les espèces d'or & d'argent étrangères ne doivent pas avoir

1601.

de se passer des marchandises de nos voisins, que de leur monnoie. Le royaume étoit entièrement rempli du travail de leurs manufactures; & il est incroyable quelle plaie lui causoient ces étoffes, sur-tout celles d'or & d'argent. L'entrée de celles-ci & de toutes les autres y fut défendue sous de très-grandes peines; & comme la France ne pouvoit pas trouver chez elle de quoi remplir cette quantité d'étoffes précieuses qui s'y consommoient, on eut recours au véritable remede, qui est de s'en passer. L'usage de toute étoffe, où il entreroit de cette matière précieuse, fut aboli par le prince (4).

Toutes ces déclarations tendoient à une dernière, par laquelle on défendit de trans-

cours, & être confondues avec celles du prince dans le commerce intérieur, & dans les paiements de particuliers à particuliers; mais n'est-il pas évident que plus elles abonderont dans nos monnoies, plus notre commerce sera florissant? Aussi l'historien Matthieu remarque, *tom. 2, liv. 3, p. 446*, que cette défense fit tomber presque entièrement le commerce en France; & le duc de Sully convient lui-même plus bas, qu'il fut obligé de recourir à un autre moyen. Nous examinerons cette question avec lui, lorsqu'il y reviendra, dans le livre suivant. Quant à la défense d'employer l'or

& l'argent dans les habillements & les meubles, nous aurons aussi occasion dans la suite de dire notre sentiment sur les principes qu'il établit par rapport au luxe.

(4) „ Il montrait, par son exemple, à retrancher la superfluité des habits, car il alloit ordinairement vêtu de drap gris, avec un pourpoint de satin, ou de taffetas sans découpe, passément, ni broderie. Il louoit ceux qui se vêtoient de la sorte, & se mocquoit des autres, qui portoient, disoit-il, leurs moulins & leurs bois de haute futaie sur leur dos. „ *Pe- ref. 3 part.*

porter hors du royaume aucune espece d'or ou d'argent. A la peine de confiscation des especes qui seroient interceptées dans le transport, on joignoit celle de tous les biens des contrevenants, tant ceux qui seroient par eux-mêmes, que ceux qui favoriseroient ce transport. Le roi témoigna publiquement combien il avoit cette affaire à cœur, par le serment qu'il fit de n'accorder aucune grace pour cette sorte de malversation, & même de regarder de mauvais œil tous ceux qui oseroient le solliciter de l'accorder. Tout cela n'étoit capable que d'obliger les contrevenants à se cacher plus soigneusement. Je crus qu'un exemple auroit plus de force que toutes les menaces contre un mal aussi invétéré. Je n'ignorois pas que plusieurs personnes très-considérables, & de la cour même, se faisoient un fonds de ce mauvais trafic, en faisant passer ces especes sous leur nom, ou en vendant bien chèrement l'autorité que leur donnoit leur correspondance chez l'étranger & dans les endroits de passage. Je jugeai à propos de me tourner du côté de ceux qu'on employoit pour ces correspondances, & je leur promis, pour récompense de leur avis, le quart des sommes qui seroient saisies par leur moyen. Je pouvois en disposer, le roi m'avoit attribué ces confiscations en entier; moyennant cela je fus bien servi.

Un mois s'étoit à peine écoulé, que je reçus avis par un homme de néant, les

1601.

auteurs n'ayant pas voulu se nommer, qu'il se préparoit un transport de deux cent mille écus en or, qui devoit se faire en deux voitures, dont la première seroit moindre de beaucoup que la seconde. Après avoir pris toutes mes précautions, comme je trouvai cette somme un peu forte, je crus être obligé d'en parler au roi, qui apporta cette modification au droit qu'il m'avoit donné, que si la somme ne passoit pas dix mille écus, je pouvois me l'approprier toute entière; mais que l'excédent seroit pour lui : „ ce qui lui „ viendrait, disoit-il, bien à propos, „ ayant fait quelques pertes au jeu qu'il „ n'avoit osé me faire connoître, ni prendre sur ses propres deniers „. Je n'avois pas des vues assez mercenaires pour attendre à profiter de la seconde voiture. Je fis épier la première, & avec tant de vigilance, qu'elle fut arrêtée à demi-lieue hors des terres de France. Elle n'auroit pu l'être dans le royaume, ne fût-ce qu'à un quart de lieue de la frontière, sans fournir aux contrevenants un prétexte pour se la faire relâcher. Il s'y trouva en écus au soleil, pistoles, pistolets & quadruples, 48 mille écus qu'on avoit enfermés dans le fond de quelques ballots de marchandise commune. Les conducteurs ne la réclamèrent de personne : la volonté du roi étoit trop connue sur cet article : ainsi quelque bruit que fit cette prise à la cour, elle fut désavouée de tout le monde, & le partage en fut fait par sa majesté

jesté de cette maniere ; elle s'en réserva soixante-douze mille livres , en fit donner vingt-cinq mille livres aux donneurs d'avis , & m'abandonna les quarante-sept mille livres restantes , en me promettant que , quelque considérable que pussent être les autres captures qui seroient faites dans la suite , elle ne m'en retrancheroit plus rien. Mais il ne sortit plus d'argent , l'exemple avoit dégoûté d'un trafic aussi ruineux.

Ceux que préparoit la chambre de justice (5) , qu'on établit contre les traitants , trésoriers , receveurs & autres gens de plume , qui avoient malversé dans leurs emplois , devoient en apparence produire des effets bien plus terribles encore. Mon avis fut qu'on ne devoit pas se borner à leur faire rendre gorge à tous ; je conclus pour des peines afflictives contre ceux qui seroient trouvés coupables de péculat. Pourquoi en effet a-t'on jugé à propos d'excepter ce crime de ceux que la justice poursuit (6) , si ce n'est que l'or est en

(5) Autrement appelée chambre royale : Elle étoit composée d'un président du parlement de Paris de deux conseillers , de deux maîtres des requêtes , d'un président & de quatre conseillers de la chambre des comptes , d'un président & de trois conseillers de la cour des aides , d'un des avocats généraux du parlement , &c. On envoya dans

les provinces des commissaires pour informer contre ceux qui avoient malversé , (6) M. de Sully me paroît raisonner juste , lorsqu'en supposant l'utilité des chambres de justice , il demande qu'on ne s'y borne pas aux amendes pécuniaires , mais qu'on y joigne des peines afflictives ; & il me paroît avoir plus de raison en outre , lorsque dans la suite

1601.

possession de couvrir tous les crimes qu'il fait commettre. Je voudrois, s'il étoit possible, faire passer dans l'esprit des François l'indignation que je sens contre un abus aussi pernicieux, & tout le mépris dont je suis rempli pour ceux qui lui doivent leur élévation. Si nous comptons pour peu de chose de nous rendre méprisables à nos voisins par cette indigne coutume (car il n'en est point qui attaque plus directement l'honneur de la nation), ne nous cachons pas du moins les maux qu'elle nous cause à nous-mêmes. Rien n'a plus contribué à pervertir parmi nous l'idée de la probité, de la simplicité & du désintéressement, ou à tourner ces vertus en ridicule : rien n'a plus fortifié ce penchant malheureux au luxe & à la mollesse, naturel à tous les hommes, mais qui devient chez nous une seconde nature, par le caractère de vivacité qui fait que nous nous attachons tout d'abord avec fureur à tous les projets qu'on offre à notre plaisir : rien en particulier ne dégrade si fort la noblesse françoise, que ces fortunes si rapides & si brillantes des traitants & autres gens d'affaires, par l'opinion trop bien fondée qu'elles ont répandue, qu'il n'y a presque plus en France que cette seule voie pour parvenir aux honneurs & aux

il conseille de supprimer
ce moyen comme absolu-
ment inutile, & de recou-
rir à celui d'abolir tout-à-
fait en France l'usage des
traités de finances : & c'est
aussi le sentiment du car-
dinal de Richelieu. *Testam.*
polit. 1 part. ch. 4, sect. 5.

premieres places, & qu'alors tout est oublié, tout devient permis.

1601.

A remonter à la source, les vertus militaires sont presque les seuls endroits par lesquels s'acquiert, se conserve & s'illustre en France la véritable noblesse; & on ne trouvera dans cet usage ni opinion, ni préjugé, si l'on fait attention que rien n'est si naturel que d'accorder la prééminence à celui des états par lequel tous les autres subsistent & s'entretiennent dans la sûreté, sans laquelle il n'est point de biens: mais cet état ne conduit point à faire une grande fortune; & cela par un effet de la simplicité, qui prouve encore & l'ancienneté & la pureté de sa première institution; il n'est rien qu'honorable, parce qu'alors on ne connoissoit guere que l'honneur qui pût être le prix des belles actions. Aujourd'hui que les idées sont changées, & que l'or met le prix à tout, on compare le corps de cette généreuse noblesse avec celui des gens de finance, de justice & d'affaires; mais ce n'est que pour déferer à ceux-ci tous les respects qu'on ne peut se dispenser de rendre à ceux qui sont les seuls puissants & nos véritables supérieurs; qualité dont les premiers se sont trouvés dépouillés (7). Et comment cela

(7) Le même cardinal de Richelieu se plaint de cet abus, & propose d'y remédier suivant les idées du duc de Sally. „ Les gens d'hommes, dit-il, ne peuvent s'élever aux charges & dignités, qu'au prix de leur ruine.... Au lieu que maintenant toutes fortes de gens y sont reçus par le sale tra-

1601.

n'arriveroit-il pas , puisqu'on voit la noblesse elle-même penser sur cet article précisément comme le peuple , & ne pas se foucher de mêler , par une honteuse alliance

„ fic de leur bourse ; l'en-
 „ trée en doit être fermée
 „ à l'avenir à ceux qui
 „ n'auront pas le bonheur
 „ d'être d'une naissance no-
 „ ble , &c. Ce ministre con-
 „ clut en un autre endroit
 „ après M. de Sully , que „ le
 „ moyen de faire subsister
 „ la noblesse dans la pu-
 „ reté de cœur qu'elle tire
 „ de la naissance (ce sont
 „ ses paroles) est de re-
 „ trancher le luxe & les
 „ insupportables dépenses
 „ qui se sont introduites
 „ peu à peu „, 1. *part. ch.*
 „ 3, *sect. 1.* Cependant l'im-
 „ partialité dont je fais pro-
 „ fession , m'oblige de con-
 „ venir que les sentiments
 „ qu'expose le duc de Sully ,
 „ ont quelque chose d'outré ;
 „ & qu'il y a dans tout cet
 „ endroit un peu de ce qu'on
 „ appelle investive & vaine
 „ déclamation. Je prévient
 „ d'avance sur une remarque
 „ que nous aurons encore oc-
 „ casion de faire dans la sui-
 „ te , c'est que les change-
 „ ments arrivés dans l'état
 „ politique de l'Europe par
 „ les différentes circonstan-
 „ ces , & sur-tout par l'esprit
 „ de commerce , qui paroît
 „ en être l'ame aujourd'hui ,
 „ ont obligé de changer quel-
 „ que chose à ces anciennes

maximes sur le luxe , les
 dépenses , &c. Voici donc
 à quoi il me semble qu'on
 peut s'en tenir sur toute
 cette matière. Il est vrai
 que la profession qui a pour
 objet la défense de l'état ,
 doit être en possession des
 premières & principales di-
 gnités , ou ce qui revient
 au même , qu'on doit tou-
 tes sortes d'égards , d'hon-
 neurs & de respects à cel-
 les qui y sont attachées. Le
 duc de Sully a ensuite rai-
 son de remarquer , que de
 toutes les professions , c'est
 celle pour qui le luxe & la
 mollesse sont le plus à crain-
 dre ; de-là cet éloignement
 dans les officiers de résider
 à leurs régiments , & cette
 aversion de la jeune nobles-
 se pour une étude qui de-
 vroit l'occuper toute entie-
 re ; de-là cet attirail asiatique
 de bonne chère & de plaisir
 dont on s'accoutume à sur-
 charger les armées ; de-là
 les fatigues & tous les au-
 tres travaux de la guerre ,
 impossibles à supporter à
 des corps que la débauche
 a usés presque dès la plus
 grande jeunesse. Enfin on
 conviendra encore avec M.
 de Sully , que l'abus des
 mésalliances est aujourd'hui
 porté à un point qui a quel-

avec un sang pur & illustre , celui d'un roturier , qui ne connoît que le change , la boutique , le comptoir ou la chicane.

1600.

Cet abus en produit nécessairement deux

que chose de honteux , & qu'en général nous avons trop négligé un point de la police , qui a toujours été regardé , avec raison , comme un des principaux fondemens de la force d'un état , l'attention à procurer & à mettre en honneur le mariage. Mais après tous ces aveux , il faut aussi convenir qu'un des principaux soins du souverain devant être de maintenir & d'affermir l'union parmi ses sujets , en bannissant la jalousie entre les conditions , & la haine des différens ordres l'un pour l'autre , & que la guerre n'étant plus , comme autrefois , le vrai & même le seul moyen de rendre un royaume florissant , la plus grande partie des maximes dictées dans cet esprit , porte à faux. Ne seroit-il pas bien plus à propos d'obliger les familles nombreuses à se partager entre la guerre , la marine , l'église , le commerce , &c. & de permettre ce dernier à la noblesse , comme un moyen sans lequel il est désormais impossible que les grandes familles se soutiennent ? Nous reviendrons encore plus d'une fois à traiter ce su-

jet ; mais il est certain en général , & une médiocre attention suffit pour s'en convaincre , que les maximes de gouvernement pour la politique , la police , le commerce , &c. ne doivent pas être aujourd'hui absolument les mêmes qu'il y a mille ans. On pourroit s'imaginer d'abord que sur les changemens nécessaires à tous égards , on ne sauroit mieux faire que de se reposer sur le temps & sur les dispositions naturelles qui rendent tous les hommes si éclairés sur leurs propres intérêts & leur bien-être ; cependant une malheureuse expérience n'a que trop appris combien il est dangereux de laisser à la multitude le choix des moyens d'y parvenir. De ces changemens il y en a qui doivent ou s'accompagner ou se suivre , & être subordonnés les uns aux autres ; c'est ce qu'elle ne fait ni discerner , ni goûter. Il y a en tout excès ou abus , & c'est ce qu'elle ne fait ni prévoir , ni prévenir. Voilà le grand point de la science de gouverner , science qui demande une étude & une attention continuelles. La main du pilote

1601.

autres ; la confusion des états & l'abâtardissement des races : celui-ci se prouve encore mieux par l'expérience que par la raison. Il ne faut que jeter les yeux sur tant de gentilshommes métifs, dont la cour & la ville sont pleines, vous n'y voyez plus rien de cette vertu simple, mâle & nerveuse de leurs ancêtres, nuls sentiments, nulle solidité dans l'esprit, air étourdi & évaporé, passion pour le jeu & la débauche, soin de leur parure, raffinement sur les parfums & sur toutes les autres parties de la mollesse : vous diriez qu'ils cherchent à l'emporter sur les femmes. Ils prennent encore le parti des armes, mais de quoi sont-ils capables avec de pareilles dispositions, auxquelles se joint fort souvent un mépris secret pour une profession qu'ils n'embrassent que par contrainte ? Ce renversement est déplorable, mais il est inévitable tant que le métier qui n'a pour objet que la gloire, ne sera pas en possession & du plus haut rang & des premiers honneurs. Pour cela il faut les enlever aux gens de fortune, & puisque la honte même dont on trouveroit couvertes ces créatures du hazard, si on vouloit bien les examiner, ne fust pas pour nous les faire mépriser, il est besoin de leur marquer par de véritables flétrissures, quel est le rang qu'ils doivent occuper.

n'est pas nécessaire pour échouera pourtant à la fin, soutenir le vaisseau sur les ou du moins il n'arrivera flots, mais sans elle jamais à son but.

Ces raisons sont sensibles, le roi les goûta fort, & cependant il n'arriva de cette chambre de justice que ce qui en arrivera toujours; il n'y eut que quelques larronneaux qui payerent pour tout le reste, les principaux coupables trouverent une ressource assurée dans ce même métal, pour lequel on les poursuivoit. Ils en employèrent une petite partie en présents & sauverent l'autre. Ce tempérament n'auroit pas absolument réussi auprès du roi, en l'employant directement, mais on trouva accès auprès des dames de la cour & de la reine même; on gagna le connétable, Bouillon, Bellegarde, Roquelaure, Souvré, Frontenac & quelques autres, qui pour n'être pas de cette volée, ne faisoient pas moins tourner l'esprit du roi: tels étoient Zamet, La Varenne, Gondy, Boneuil, Conchini & autres de cette espece. La complaisance de ce prince pour tous ceux auxquels il laissoit prendre quelque familiarité avec lui, & sur-tout pour les femmes, détruisit toutes ses belles résolutions, de maniere que l'orage ne tomba que sur ceux qui pouvoient se reprocher de n'avoir pas encore assez volé pour mettre leurs vols à couvert. On pourroit presque regarder comme une opération de chambre de justice, le retranchement qui fut fait dans le même temps, d'une partie de ces officiers de toute espece, dont le barreau & les finances abondent, & dont la licence, aussi-bien que l'excessive quantité, sont des certificats sans repliche des

1601.

malheurs arrivés à un état, & les avant-coureurs de sa ruine.

Au mois de Mai, le roi & la reine eurent la dévotion d'aller gagner le jubilé à Orléans. J'accompagnai leurs majestés jusques à une demi-lieue par-delà Fontainebleau, d'où elles vinrent coucher à Puiseaux. Je profitai de cette petite vacance, pour aller visiter la terre de Baugy, qui venoit de m'être adjudgée par décret, pour de grandes sommes qui m'étoient dues sur cette terre, & sur laquelle j'avois aussitôt commencé à faire bâtir, de l'argent de la confiscation des especes interceptées, dont je viens de parler. Je fus arrêté à deux lieues de ma couchée par un courier de sa majesté, qui se faisoit entendre de fort loin derrière moi. Il m'apportoît une lettre du roi, qui contenoit ce peu de mots : „ Je vous avois donné
 „ dix jours pour votre voyage de Baugy ; mais j'ai reçu des lettres importantes de Buzenval, que je veux vous faire
 „ voir. Vous me ferez plaisir de venir ce
 „ soir coucher ici à Puiseaux, où vous
 „ n'avez que faire de rien apporter. J'ai
 „ fait donner ordre pour votre logis, j'y
 „ ai envoyé mon lit de chasse, & fait
 „ commander à Coquet de vous tenir un
 „ souper prêt & votre déjeuner du matin, car je ne vous tiendrai pas plus
 „ long-temps. Adieu, mon ami, que
 „ j'aime bien „.

Je donnai le bon soir à mon épouse, qui m'accompagnait. Je ne pris avec moi que
 deux

deux gentilshommes, un page, un valet de chambre & un palefrenier, & je vins à Puiseaux, où je trouvai le roi, qui se divertissoit à faire jouer la jeunesse de sa suite au faut & à la lutte dans la cour du prieuré. Si-tôt qu'il me vit, il appella Pasquier, qui étoit venu de la part de Villeroi lui apporter les lettres de Buzenval. Buzenval mandoit au roi que le prince Maurice s'étoit mis en campagne avec son armée, grossie des garnisons qu'il avoit tirées de ses quartiers & escortées de près de deux mille chariots. Qu'avec cette armée il comptoit (comme lui Buzenval l'avoit su des officiers du prince d'Orange & du prince lui-même) traverser le Brabant, le pays de Liege, le Hainaut & l'Artois, gagner le dessus des rivières le long des frontières de France, dont il s'attendoit d'être assisté, & venir faire la guerre aux environs de Gravelines, Bergue-Saint-Vinox, Dunkerque & Nieupoort; que l'archiduc, fort inférieur au prince d'Orange, parce qu'il n'avoit pas encore reçu les troupes qu'il attendoit d'Italie & d'Allemagne, regardoit avec surprise ces préparatifs, & n'osoit s'opposer à sa marche, mais qu'il se contentoit de le cotoyer, afin de l'obliger à se tenir ferré, le retarder & se trouver proche de l'endroit où il verroit fondre l'orage; qu'il avoit trouvé cette démarche qu'on lui avoit communiquée, si importante, qu'il avoit jugé en devoir faire part au roi.

La connoissance que j'avois des Pays-
Tome IV.

C

1601.

Bas me fit trouver ce dessein du prince d'Orange si hazardeux, que je jugeai qu'il pouvoit lui attirer une défaite totale. Il lui falloit faire un trajet fort long, en présence & sur les terres des ennemis, par un pays si plein de bois, de haies, de chemins creux & étroits, tel est particulièrement le Liégeois, que je le regardois comme inaccessible à tant de chariots. Mon sentiment se trouva conforme à celui du roi. Après que nous en eûmes long-temps conféré ensemble, il résolut d'en dire son avis au prince Maurice. Je repris ma route de Baugy, sur laquelle je visitai en passant Sully que j'avois dessein d'acheter & que j'achetai en effet l'année suivante. Le roi de son côté continua son pèlerinage d'Orléans. Il y posa la première pierre, pour la réédification de l'église de Sainte-Croix, puis s'en revint à Paris, où je m'étois rendu trois jours avant sa majesté.

Place sur le
Rhin.

Les lettres de Henri firent changer d'avis à Nassau. Il assiégea Rhimberg & le prit le dix Juin, L'archiduc Albert prit sa revanche, en venant investir Ostende (8) le cinq Juillet. Maurice de son côté mit le siège devant Bolduc, pour lui faire abandonner son entreprise, ou pour s'en dédommager par la prise de cette place, estimée la plus importante forteresse du Bra-

(8) Il en sera souvent plus de trois ans; mais c'est parlé; ce siège où de part dans M. de Thou, le septième & d'autre il se fit de fort naïve & autres historiens belles actions, ayant duré qu'il faut en voir le détail.

bant. Je jugeai encore qu'il ne feroit ni l'un ni l'autre, & lorsque le roi m'appella pour en savoir ma pensée en présence des courtisans, qui s'étoient trouvés à l'ouverture du paquet par lequel il en reçut la nouvelle, & qui en parloient tous fort différemment, je répondis, que quoique je fusse encore fort jeune lorsque j'avois visité Bolduc, j'avois pourtant conservé le souvenir de cette place, & que sans parler de sa situation qui rendoit ce siege d'un travail immense, il me paroissoit impossible, vu la grandeur de la place & sa nombreuse bourgeoisie, d'en faire l'enceinte de maniere qu'on n'empêchât personne d'y entrer & d'en sortir, à moins d'une armée de vingt-cinq mille hommes. Le prince d'Orange manqua effectivement Bolduc, mais tout cela ne se passa qu'au mois de Novembre.

La guerre qui s'allumoit si près de notre frontiere, fit résoudre Henri à s'approcher de Calais, comme s'il n'avoit eu d'autre intention que de visiter ce pays. Quoiqu'il se déliât toujours des Espagnols, il ne craignoit point, dans l'état où étoient les affaires de cette couronne, de la voir se porter à rompre la paix; mais il ne fut pas fâché de leur donner un peu d'inquiétude, pour se venger de tous les sujets de mécontentement qu'il en recevoit journellement. Ils en faisoient assez pour obliger sa majesté à quelque chose de plus, si la politique ne l'eût emporté sur le ressentiment. Après les ressorts qu'ils avoient

1601.

fait jouer inutilement pour rompre l'alliance des cantons Suisses avec la France, & pour empêcher le pape de juger comme arbitre dans le différend du marquisat de Saluces, parce que sa sainteté n'auroit pu se dispenser de condamner le duc de Savoie, ils avoient envoyé à ce duc dans la dernière campagne, des troupes par le comte de Fuentes. Leurs sollicitations continuelles auprès du maréchal de Biron, de Bouillon, d'Auvergne, du prince de Joinville & de plusieurs autres, n'étoient plus ignorées de personne. Biron en avoit fait de sa propre bouche l'aveu à sa majesté. En dernier lieu le roi avoit reçu à son retour d'Orléans, des avis certains de leurs pratiques dans les villes de Metz, de Marseille & de Bayonne.

Sa majesté avoit dissimulé tout cela, mais rien ne l'aigrit si fort contre cette couronne, que la manière outrageante dont (9) La Rochepot, notre ambassadeur à Madrid, son neveu & toute sa suite, venoient d'être traités en cette cour. La Rochepot en fit le détail dans ses let-

(9) Antoine de Silly, comte de La Rochepot. Son neveu étant à se baigner avec quelques seigneurs François, fut insulté par des Espagnols, qui jetterent leurs habits dans la rivière. Les François se vengerent de cette injure, en tuant & blessant quelques-uns de ces Espagnols, qui revinrent ensuite forcer la maison de l'ambassadeur, & traînerent son neveu en prison, avec quelques autres François. Ce différend fut apaisé par le pape, qui se fit envoyer à Rome les prisonniers, & les remit au comte de Béthune, frere de M. de Sully, ambassadeur de France en cette cour. Voyez les historiens ci-dessus, année 1601.

tres. „ Pardieu ! j'en jure , s'écria Henri
 „ dans un violent mouvement de colere ,
 „ si je puis une fois voir mes affaires en
 „ bon ordre & assembler de l'argent , &
 „ le reste de tout ce qui m'est nécessai-
 „ re , je leur ferai une si furieuse guerre ,
 „ qu'ils se repentiront de m'avoir mis les
 „ armes à la main „. Il ferma pourtant
 encore les yeux sur un violement si mar-
 qué du droit des gens , mais ce ne fut pas
 sans se faire une grande violence. „ Je
 „ vois bien , me disoit quelquefois ce
 „ prince , que par jalousie de gloire &
 „ intérêt d'état , il est bien difficile que
 „ la France & l'Espagne sympatisent ja-
 „ mais ensemble , & qu'il faut prendre
 „ avec cette couronne d'autres fonde-
 „ ments que de simples paroles données ,
 „ si l'on veut s'établir dans une parfaite
 „ sûreté „. Il étoit assez détrompé du
 sentiment politique de Villeroi & de Sille-
 ry , qui soutenoient quelquefois contre
 moi en sa présence , qu'une étroite liaison
 avec l'Espagne , non seulement n'étoit ni
 impossible , ni dangereuse pour la Fran-
 ce , mais encore que c'étoit le vrai systé-
 me auquel on devoit s'attacher. Je leur
 opposois la rivalité naturelle entre ces deux
 couronnes , l'opposition d'intérêt , & la
 mémoire de tant d'injures si récentes , &
 je conclusois qu'avec un voisin aussi rusé
 & aussi fourbe , il ne restoit d'autre parti
 à prendre que de se défier & se défendre.
 Les dernieres nouvelles venues de Madrid
 me donnerent cette fois gain de cause sur

1601.

mes adverfaires, du moins dans l'efprit du roi, qui ne balançoit pas à fe mettre en chemin du côté d'Oftende, après qu'il eut fatisfait à deux ambaffades célèbres qu'il reçut en ce temps-là.

L'une de ces ambaffades fut de la part du grand-feigneur, qui ayant fu que le fophi de Perfe, fon ennemi, avoit fait une députation folemnelle vers le pape, l'empereur & le roi d'Efpagne, fans faire mention du roi de France, contre lequel il fembloit leur offrir fon amitié en demandant la leur, ufoit du réciproque. Sa hauteffe fe fervit en cette occafion de fon (10) médecin, qui étoit chrétien, & qu'elle revêtit du titre d'ambaffadeur. Les termes avec lesquels ce fuperbe potentat s'exprimoit en parlant des François (11), marquent une diftinction dont on voit peu d'exemples. Il faisoit plus de cas, difoit-il, de l'amitié & des armes des feuls François, que de tous les autres peuples chrétiens enfemble, & quand même ceux-ci s'uniroient tous avec la Perfe contre lui, il croyoit pouvoir méprifer leurs efforts,

(10) Barthelemi Cœur, Marfeillois renégat; il demanda au roi de rappeler le duc de Mercœur d'Hongrie, parce qu'entre les prophètes que les Turcs croient il y en a une, dit-on, qui porte que les François chafferont les Turcs de l'Europe.

(11) „ Au plus glorieux,
„ magnanime & plus grand
„ feigneur de la créance de

„ JESUS... terminateur
„ des différends qui fur-
„ viennent entre les prin-
„ ces chrétiens, feigneur
„ de grandeur, majefté &
„ richelfe, & glorieux gui-
„ de des plus grands, Hen-
„ ri IV, Empereur de Fran-
„ ce, &c. „ Tels étoient
les titres que fa hauteffe y
donnoit au roi. *Mss. de la
biblioth. du roi, vol. 2952.*

d'abord qu'il pourroit s'affûrer de l'alliance & du secours d'un-roi, dont il paroïssoit bien ne pas ignorer la supériorité sur tous ses voisins, quant aux qualités personnelles. L'ambassadeur Turc présenta à sa majesté de la part de son maître quantité de riches présents, & me donna deux cimenterres d'une façon exquise, que je garde soigneusement.

L'autre ambassadeur fut de la part de la république de Venise. Cet état étoit uni depuis long-temps avec la France par des alliances particulieres souvent renouvelées, & par l'intérêt commun contre la puissance Espagnole. Il avoit été des premiers à complimenter sa majesté très-chrétienne sur son mariage & sur la paix, par les sieurs Gradenigo & Delfin, celui-ci étoit encore de cette dernière ambassade. Henri voulut qu'on reçût ces ambassadeurs à Paris avec la plus haute distinction. Il les fit servir avec sa propre vaisselle d'argent & les combla de riches présents. Il en avoit fait de même valeur aux premières. Toutes les lettres qu'il m'écrivit alors ne rouloient presque que sur ce détail, car il étoit à Fontainebleau avec la reine qui étoit fort avancée dans sa grossesse; ce qui fit que le roi ne pouvant venir si tôt à Paris, encore moins la reine, qui avoit tant de part à cette ambassade, sa majesté eut cet égard pour les ambassadeurs Vénitiens, de ne pas leur faire attendre son retour à Paris; il manda qu'il les recevroit à Fontainebleau, où ses car-

1601.

rosses & ses équipages les conduisirent avec le même honneur.

Les archiducs ne manquèrent pas d'entrer en soupçon que le roi, en marchant vers Calais, pouvoit bien chercher à traverser leurs desseins sur Ostende, par représailles des mauvais traitements faits à La Rochepot. Pour essayer de découvrir le but de ce voyage, ils lui députèrent le comte de Solre en qualité d'ambassadeur, sous prétexte de lui faire les mêmes compliments qu'il recevoit de toutes parts, sur la grossesse de la reine. Ils enjoignirent à cet ambassadeur de profiter d'un moment favorable pour jeter quelques propos en forme plainte sur ce voyage. Solre ouvrit par-là un beau champ au roi, qui au lieu de le satisfaire sur ces plaintes, en fit à son tour de fort graves contre l'Espagne, & l'assura pourtant, mais d'une manière bien générale, que la rupture ne viendroit point de lui, pourvu que les Espagnols ne l'y forçassent point en continuant leurs mauvais procédés; l'ambassadeur feignit d'être content de cette assurance.

La reine d'Angleterre ne fut pas plutôt le roi à Calais, qu'elle crut l'occasion favorable pour satisfaire l'impatience qu'elle avoit de voir & d'embrasser son meilleur ami. Henri ne souhaitoit pas moins cette entrevue pour conférer avec cette reine, tant sur les affaires politiques de la chrétienté, que sur les leurs propres, & en particulier sur celles dont les ambassadeurs Anglois & Hollandois lui avoient touché.

quelque chose à Nantes. Elisabeth lui écrivit la première une lettre également polie & pleine d'offres de services ; elle lui fit faire ensuite les compliments ordinaires , & réitérer ces assurances par mylord Edmond , qu'elle lui députa à Calais pendant qu'elle s'avançoit elle-même jusqu'à Douvres , d'où elle fit partir mylord Sidney avec de secondes lettres.

Henri ne voulut pas demeurer en reste de courtoisie. Il répondit à ces avances d'une manière aussi pleine d'égards & de respects pour le sexe d'Elisabeth , que d'estime & d'admiration pour sa personne. Ce commerce dura quelque temps , au grand chagrin des Espagnols , auxquels un pareil voisinage & une si étroite correspondance donnoient beaucoup de jalousie : mais de toutes les lettres que s'écrivirent ces deux souverains en cette occasion , il ne m'est resté entre les mains que celle où Elisabeth instruit le roi des obstacles qui l'empêchent de s'aboucher avec lui , en plaignant le malheur des têtes couronnées de se voir , malgré elles , esclaves des formalités & de la circonspection , parce que c'est cette lettre (12) qui fut la cause du

(12) Cette lettre , & tout ce détail du duc de Sully sur les voyages d'Henri IV & d'Elisabeth à Calais & à Douvres , suffisent sans autres réflexions , pour faire voir combien sont faux tous les jugemens qu'on porta en ce temps-là , & qui sont rapportés dans différents historiens sur ces deux têtes couronnées. On a dit qu'Elisabeth fit proposer à Henri , ou de passer à Douvres , ou du moins de s'aboucher avec elle à moitié chemin de ces deux villes , & que cette

1601.

voyage que je fis vers cette princesse. Elle y marquoit à son très-cher & bien-aimé frere, c'est ainsi qu'elle appelloit le roi de France, qu'elle en étoit d'autant plus fâchée, qu'elle avoit quelque chose à lui faire savoir, qu'elle n'osoit ni confier à personne, ni mettre sur le papier, & que cependant elle étoit sur le point de reprendre la route de Londres.

Ces dernières paroles piquerent la curiosité du roi, qui se donna inutilement la torture pour deviner à quoi elles pouvoient avoir rapport. Il envoya le secretaire Féret me chercher, & me dit : „ Je „ viens de recevoir des lettres de ma

proposition cachoit un piège, dans lequel Elisabeth avoit envie de faire tomber Henri, qui étoit de s'assurer de sa personne dans cette entrevue, & de le retenir prisonnier, jusqu'à ce qu'il lui eût cédé Calais; que Henri IV ne s'en dispensa, que parce qu'il se douta du tour qu'on vouloit lui jouer; d'autres disent, parce qu'il craignoit si fort la mer, qu'il ne put se résoudre à s'embarquer. Personne ne se douta du vrai motif qui fit proposer cette entrevue, qui occasionna toutes ces lettres de part & d'autre, & qui fit faire à M. de Sully le voyage secret à Douvres, dont il rend compte. Siri ne man- que pas une occasion d'ap-

puyer sur le ressentiment qu'il suppose qu'Elisabeth conserva toujours, soit de la paix de Vervins, soit du refus de Calais; ainsi que sur la crainte qu'avoit cette princesse, que Henri ne s'agrandit trop; & sur la jalousie de la nation Angloise contre la France. (*Mém. Recond. vol. 1, p. 150, 150, &c.*) Mais cet écrivain suffisamment versé dans les négociations étrangères, sur-tout dans celles de l'Italie & de l'Espagne, n'est sûr ni pour les faits, ni dans les jugements qu'il porte de l'intérieur de notre cour & de notre conseil sous le regne de Henri IV. Il n'a connu ni ce prince, ni le duc de Sully.

„ bonne sœur la reine d'Angleterre, que
„ vous aimez tant, plus pleine de cajo-
„ leries que jamais; voyez si vous devi-
„ nerez mieux que moi ce qu'elle veut
„ dire sur la fin de sa lettre „. Je con-
vins avec Henri que ce n'étoit pas sans
quelque grand sujet qu'elle s'exprimoit de
la sorte. Il fut résolu que je passerois le
lendemain à Douvres, comme si je n'a-
vois d'autre dessein que de profiter de la
proximité de la mer, pour faire un tour
à Londres, afin de voir quel parti pren-
droit la reine sur mon arrivée, dont nous
nous doutions bien qu'elle ne manque-
roit pas d'être instruite. Je ne parlai à qui
que ce soit de mon passage, excepté à
ceux de mes domestiques qui devoient ve-
nir avec moi, & que je pris en fort petit
nombre.

Je me mis dans une barque de grand
matin, & j'arrivai sur les dix heures à
Douvres, où parmi la foule de ceux qui
débarquoient & se rembarquoient, je fus
tout d'abord reconnu par mylord Sidney,
qui m'avoit vu il n'y avoit que cinq ou
six jours à Calais. Il étoit avec MM. Cob-
ham, Raleigh & Greffin, & fut encore joint
dans le même moment par deux autres
Anglois, qui étoient les comtes d'Even-
cher & de Pembrok. Il me demanda en
m'embrassant, si je ne venois pas voir la
reine. Je lui répondis que non, je l'assurai
même que le roi ne favoit rien de mon
voyage, & je le priai de n'en rien dire
non plus à la reine, parce que n'ayant

1601.

point eu intention de la saluer, je n'avois aucune lettre à lui donner, & que je cherchois à faire *incognito* un voyage à Londres, qui seroit très-court. Tous ces messieurs reprirent en riant, que j'avois pris une précaution inutile, parce que le vaisseau de garde avoit peut-être en ce moment déjà donné avis de mon arrivée, & que je devois m'attendre à avoir bientôt un messager de la reine, qui ne me laisseroit pas aller de la sorte, n'y ayant que trois jours qu'elle avoit parlé publiquement de moi, & dans des termes très-obligeants. Je feignis d'être extrêmement mortifié de ce contre-temps, mais de compter pourtant sur le bonheur de n'être point découvert, pourvu que ces messieurs voulussent bien me garder le secret sur l'endroit où j'étois logé, & d'où je les assurai en les quittant brusquement, que je partirois aussi-tôt que j'aurois mangé un morceau. Je ne faisois qu'entrer dans ma chambre où je parlois à mes gens, lorsque je me sentis embrasser par derrière, par quelqu'un qui me dit qu'il m'arrêtoit prisonnier de la part de la reine, c'étoit le capitaine de ses gardes. Je lui rendis son embrassade, & lui répondis en fouriant que je tenois cette prison à grand honneur.

Il avoit ordre de m'emmener à l'heure même vers la reine, je le suivis. „ Eh „ quoi M. de Rosny, me dit cette prin- „ cesse, est-ce ainsi que vous rompez nos „ haies, & passez sans me venir voir ?

„ J'en suis bien étonnée : car j'ai vu que
„ vous m'affectionnez plus qu'aucun de
„ mes serviteurs, & je ne crois pas vous
„ avoir donné sujet de changer cette bonne
„ volonté „. Je répondis en peu de mots
ce qu'un accueil aussi gracieux exigeoit
que je répondisse, après quoi je passai
sans affectation à entretenir Elisabeth des
sentiments que le roi avoit pour elle. „ Pour
„ vous témoigner, reprit-elle, que je
„ crois tout ce que vous me dites de la
„ bienveillance du roi mon frere & de
„ la vôtre, je veux vous parler de la
„ dernière lettre que je lui ai écrite. Je
„ ne fais si vous ne l'aurez point vue ;
„ car Stafford (c'est le nom de mylord
„ Sidney) & Edmont m'ont dit qu'il
„ ne vous cachoit guere de ses secrets „.
Elle me tira à quartier en me disant ces
paroles, afin de pouvoir m'entretenir en
liberté sur l'état présent des affaires de
l'Europe : ce qu'elle fit avec tant de net-
teté & de solidité en reprenant les choses
depuis le traité de Vervins, que je convins
que cette grande reine étoit digne de toute
la réputation qu'elle s'étoit acquise dans
l'Europe. Elle n'entroit dans ce détail que
pour montrer la nécessité où étoit le roi
de France, de commencer de concert avec
elle les grands desseins que l'un. & l'autre
méditoient contre la maison d'Autriche :
nécessité qu'elle établissoit sur les accrois-
sements qu'on voyoit prendre chaque jour
à cette maison. Elle me rappella ce qui s'é-
toit passé à ce sujet en 1598, entre le roi

1601.

& les ambassadeurs Anglois & Hollandois ; & me demanda si ce prince ne persistoit pas toujours dans les mêmes sentimens, & pourquoi il différoit tant à mettre la main à l'œuvre.

Je satisfis à ces demandes d'Elisabeth, en lui disant : Que sa majesté très-chrétienne pensoit en ce moment comme elle avoit toujours pensé ; que ce n'étoit pour aucune autre fin qu'elle faisoit provision d'argent, de munitions & d'hommes de guerre : mais qu'il s'en falloit encore beaucoup que les choses fussent en France, au point où il falloit qu'elles fussent, pour entreprendre de détruire une puissance aussi affermie que celle des princes Autrichiens, ce que je justifiai par les dépenses extraordinaires que Henri avoit été obligé de faire depuis la paix de Vervins, tant pour les besoins généraux de son état, que pour réprimer les entreprises des séditieux, & pour la guerre qu'il venoit de finir avec la Savoie. Je ne dissimulai point à cette princesse ce que j'ai toujours pensé sur cette entreprise : c'est que quand même l'Angleterre & les Provinces-Unies feroient tous les plus grands efforts dont elles sont capables contre la maison d'Autriche, à moins qu'elles ne soient aidées de même de toutes les forces de la monarchie Francoise, à qui le premier rôle dans cette guerre tombe de droit par mille raisons ; la maison d'Autriche, en unissant les forces de ses deux branches, pouvoit sans peine non seulement se soutenir contre el-

les, mais encore rendre la balance égale. Or, n'étoit-ce pas une entreprise inutile & même pleine d'imprudence, de n'employer pour saper cette puissance formidable, que les mêmes moyens par lesquels on se tiendrait simplement sur la défensive avec elle? Qu'il étoit donc indispensable d'attendre encore quelques années à se déclarer, pendant lesquelles la France acquerroit ce qu'il lui manquoit, & pour mieux assurer le coup qu'on préparoit contre l'ennemi commun, travailleroit avec ses alliés à faire conspirer dans la même vue les rois, princes, & états voisins, principalement ceux d'Allemagne, qui sont le plus fortement menacés de la tyrannie de la maison d'Autriche.

La maniere dont je m'exprimois fit aisément comprendre à la reine d'Angleterre, que c'étoit moins mon sentiment que celui de Henri, que je lui exposois. Elle me le donna à entendre, en avouant qu'elle le trouvoit si raisonnable, qu'elle ne pouvoit pas n'y point conformer le sien. Elle ajouta seulement, qu'il y avoit une chose sur laquelle on ne pouvoit se prévenir mutuellement de trop bonne heure : c'est que le but de l'union projetée étant de réduire la maison d'Autriche dans de justes bornes, il étoit nécessaire que chacun des alliés proportionnât si bien de lui-même tous ses desirs en cette occurrence, qu'il n'en formât point qui fût capable de choquer les autres; qu'en supposant par exemple, l'Espagne dépouillée des Pays-Bas, cet

1601.

état ne devoit être convoité en tout ou en partie, ni par le roi de France, ni par celui d'Ecosse, qui devoit l'être un jour de toute la Grande-Bretagne; ni même par les rois de Suede & de Danemarck, assez puissants par terre & par mer pour donner de l'ombrage aux autres alliés; qu'il en devoit être de même des autres dépouilles qu'on enleveroit à cette couronne par rapport aux princes les plus voisins des terres conquises. „ Car si le roi „ de France, mon frere, disoit-elle, vou- „ loit se rendre propriétaire, ou seulement „ seigneur féodal des Provinces-Unies, „ je ne le cele point, j'en prendrois un „ violent sujet de jalousie : de mon côté „ je ne trouverois point mauvais qu'il „ eût cette même crainte pour mon égard.

Ce ne furent pas là les seules réflexions que fit la reine d'Angleterre; elle y joignit plusieurs autres considérations si sages & si sensées, qu'elle me rendit plein d'étonnement & d'admiration. Il n'est pas rare de trouver des princes qui enfantent de grands desseins, l'esprit s'y porte si naturellement dans le rang qu'ils occupent, qu'il n'est besoin que de leur faire envisager l'autre excès, qui est d'en former de si peu proportionnés à leurs forces, qu'on trouvera presque toujours qu'ils peuvent à peine la moitié de ce qu'ils entreprennent; mais savoir s'appliquer à n'en former que de raisonnables, en régler sagement l'économie, en prévoir & en prévenir tous les inconvénients, en sorte qu'il ne s'agisse

s'agisse plus quand ils arrivent, que d'y appliquer le remede préparé de long-temps, c'est de quoi peu de princes sont capables. L'ignorance, la prospérité, la volupté, la vanité, la paresse même & la peur, font entreprendre tous les jours des choses qui manquent même de possibilité. Une autre cause de ma surprise, c'est qu'Elisabeth & Henri, qui n'avoient jamais conféré ensemble sur leur projet politique, se rencontraient si juste dans toutes leurs idées, que ce rapport s'étendoit jusqu'aux plus petites choses.

La reine voyant que je la regardois fixement sans lui rien dire, crut s'être expliquée trop obscurément pour que j'eusse pu comprendre toute l'étendue de ses paroles. Lorsque je lui eus avoué sincèrement la véritable cause de ma surprise & de mon silence, elle craignit encore moins d'entrer jusques dans les plus petites particularités de son dessein. Mais comme j'aurai une ample occasion de traiter cette matiere, lorsque je déduirai les grands desseins que la mort prématurée de Henri le Grand a fait échouer, je n'exposerai point le lecteur à des redites inutiles. J'indiquerai seulement ici en peu de mots les cinq points auxquels sa majesté Britannique réduisit un projet aussi étendu que celui qu'on verra dans ces mémoires. Le premier, de remettre l'Allemagne dans le même état de liberté, par rapport à l'élection de ses empereurs & à la nomination du roi des Romains, où elle étoit an-

1601.

ciennement. Le second, de rendre les Provinces-Unies absolument indépendantes de l'Espagne, & d'en composer une république puissante, en y joignant, s'il étoit besoin, quelques provinces démembrées de l'Allemagne. Le troisieme, d'en faire autant de la Suisse, en y incorporant quelques pays limitrophes, & sur-tout l'Alsace & la Franche-Comté. Le quatrieme, de partager toute la chrétienté en un certain nombre de puissances à-peu-près égales. Le cinquieme, d'y réduire toutes les religions aux trois qui paroissent avoir le plus de cours en Europe.

Notre entretien fut fort long. Je ne puis louer la reine d'Angleterre autant qu'elle mérite de l'être, par les qualités du cœur & de l'esprit, que je lui remarquai dans ce peu de moments que je passai avec elle. Je fis mon rapport au roi, qui goûta extrêmement tout ce qui m'avoit été dit. Pendant le reste du temps que leurs majestés passerent à Calais & à Douvres, elles s'en entretenrent par lettres. On convint de tous les préliminaires; il fut même pris des arrangements sur l'objet principal, mais avec tant de secret, que toute cette affaire est demeurée jusqu'à la mort du roi, & même long-temps après, au nombre de celles sur lesquelles on n'a proposé que des conjectures aussi hasardées, qu'opposées entr'elles.

Le roi ne revint pas à Paris, sans avoir exactement visité toutes les places de sa frontière, & pourvu à leur sûreté. Du

reste il se montra spectateur indifférent de la querelle des Espagnols & des Flamands, & ne fit rien en faveur d'Ostende, dont le siege continuoît, sinon qu'il ne s'opposa pas que plusieurs François prissent parti dans les troupes du prince d'Orange. Il en coûta la vie à quelques-uns d'eux, parmi lesquels on dut compter pour une perte considérable, la mort du jeune (13) Châtillon-Coligny, qui eut la tête emportée d'un boulet de canon devant Ostende. Le roi dit hautement en l'apprenant, que la France venoit de perdre un homme d'un grand mérite. J'y fus en moi-même particulier extrêmement sensible. Dans un âge si peu avancé, Coligny avoit déjà su réunir presque toutes les qualités qui font le grand homme de guerre : la valeur, le sang-froid, la prudence, l'étendue de l'esprit, & l'art de se faire aimer également du soldat & de l'officier.

Mais la jalousie des courtisans fit bientôt à Coligny un crime de toutes ces vertus dans l'esprit du roi. Il étoit protestant. On rapporta à sa majesté, qu'il ambitionnoit déjà la qualité de chef des Réformés dedans ou hors le royaume, à quoi il étoit sollicité par le duc de Bouillon.

(13) Henri de Coligny, Châtillon-Coligny étoit originaire de Savoie, fils de François, & petit-fils de l'amiral de Coligny; il avoit amené au secours d'Ostende un régiment de huit cents François. Selon Brantôme, la maison de

Châtillon-Coligny étoit originaire de Savoie, „ d'un „ très-haut & ancien ligna- „ ge „ (c'est ainsi qu'il en „ parle) „ & autrefois sou- „ verain, & très-grand „ tom. 4, pag. 173.

1601.

Qu'en toutes occasions il avoit montré n'avoir point de plus forte passion que de suivre les traces de son pere & de son aïeul, ou même de les surpasser : qu'il avoit assuré qu'il ne regretteroit point la perte de sa vie, pourvu qu'il eût eu la satisfaction de la perdre à la tête d'une armée pour le salut de ses freres. Son affection pour les soldats fut traitée de manège adroit & dangereux. On fit entendre au roi, qu'il avoit déjà donné de la jalousie au prince d'Orange, & que sa majesté auroit eu tout à craindre un jour du rejetton d'une souche qui avoit fait tant de mal à nos rois. En sorte que lorsque j'allai trouver Henri, pour le prier d'accorder quelques graces à la mere & au frere du mort, il ne fit que me répéter tous ces discours, auxquels il n'avoit que trop ajouté foi ; & il me parut non seulement consolé de la mort de Châtillon, mais encore si prévenu contre toute cette famille, que je me désistai d'une sollicitation qui ne pouvoit plus que m'être nuisible à moi-même, par mes liaisons & ma conformité de religion avec le mort.

Le roi eut le plaisir de retrouver la reine à Fontainebleau dans une aussi bonne santé qu'il l'avoit laissée. Il ne la quitta que très-peu pendant le temps de sa grossesse ; & parut prendre tout le soin possible de sa santé (14). „ N'amenez point avec vous

(14) „ Nous fîmes, dit | „ Janvier 1686, dans Loni-
„ Baile, (Rep. des let. | „ le Bourgeois, sage-fem-

„ pour cette fois des personnes d'affaires , , , m'écrivit-il quelques jours avant l'accouchement de la reine , , il n'en faut point parler pendant la première semaine des couches de ma femme ; nous serons assez occupés à empêcher qu'elle ne se morfonde.

1601.

Le moment arriva qui devoit combler de joie le roi , la reine & tout le royaume. La reine mit au monde le dix-sept Septembre (15), un prince, qui par sa bonne santé & celle de sa mere, donna les plus heureuses espérances (16). Je crois pouvoir dire qu'aucune satisfaction n'égalait la mienne. J'étois attaché à la personne du roi par les liens les plus étroits, j'avois cette qualité de plus que les bons François & les plus fideles de ses sujets, pour m'intéresser à cet événement. Il en étoit si bien

„ me fort habile) qu'Hen-	„ Le roi invoquant sur lui
„ ri IV lui recommanda	„ la bénédiction du ciel,
„ de faire si bien son de-	„ lui donna la sienne, &
„ voir auprès de la reine	„ lui mit son épée à la
„ Marie de Médicis, qu'il	„ main, priant Dieu qu'il
„ ne fût pas nécessaire de	„ lui fît seulement la grace
„ recourir à un homme ;	„ d'en user pour sa gloire,
„ car la pudeur, ajouta-	„ & pour la défense de son
„ t'il, en souffriroit trop , ,	„ peuple , , . P. Matthieu en
„ (15) La nuit du Jeudi	„ parle dans les mêmes ter-
„ au Vendredi sur le minuit.	„ mes : „ Mamie, dit-il à la
„ (16) Perseus dit au con-	„ reine, réjouissez-vous,
„ traire : „ L'enfantement fut	„ Dieu nous a donné ce
„ difficile, & l'enfant si tra-	„ que nous desirions , , . Cet
„ vaillé, qu'il en étoit tout	„ écrivain ajoute, qu'on ser-
„ violet ; ce qui peut-être	„ tit un tremblement de terre
„ lui ruina au-dedans les	„ à deux heures après-minuit,
„ principes de sa santé &	„ tom. 2, liv 3, p. 411.
„ de la bonne constitution.	

1601.

persuadé, qu'il me fit l'honneur de m'en donner avis par un billet, qu'il fit partir de Fontainebleau à dix heures du soir pour Paris, où j'étois alors. „ La reine, me dit-elle, „ soit-il en deux mots, vient d'accoucher „ tout présentement d'un fils. Je vous en „ donne avis, afin que vous vous en ré- „ jouissiez avec moi „. Outre ce billet, dans lequel il ne consulta que son cœur, il m'en écrivit un second le même jour, comme grand-maître d'artillerie, & me le fit rendre par la Varenne. Il y parloit de la naissance du nouveau Dauphin, comme d'un sujet de joie pour lui, qu'il ne pouvoit assez exprimer. „ Non pas encore „ tant pour ce qui me touche (ce soit „ ses termes) que pour le bien général „ de mes sujets „. Il m'ordonnoit de faire tirer le canon de l'arsenal, ce qui fut exécuté de manière que le bruit s'en fit entendre jusqu'à Fontainebleau. Les ordres étoient inutiles en cette occasion. Depuis le premier jusqu'au dernier des sujets de sa majesté, les témoignages d'allégresse ne tinrent rien de la crainte ni de la politique.

Celle du roi ne fut altérée que par un léger chagrin qu'il se procura volontairement. Il avoit pour premier médecin la Rivière (17), qui n'avoit guère plus de religion que n'en ont ordinairement ceux qui se mêlent de professer publiquement

(17) La Rivière succéda à d'Alibouff dans la place de premier médecin, il l'avoit été au duc de Bouillon, qui le donna au roi.

l'astrologie judiciaire, quoiqu'on lui fit l'honneur dans le monde de dire qu'il cachoit un cœur protestant sous les dehors d'un catholique. Henri qui sentoît déjà pour son fils une passion qui lui donnoit la plus vive impatience sur ses destinées, & qui entendoit dire d'ailleurs que la Riviere avoit souvent très-bien réussi, lui recommanda de tirer l'horoscope du Dauphin avec toutes les attentions & les formalités de son art; afin de savoir le moment précis de sa naissance, il avoit cherché la plus excellente montre qu'on eût pu trouver. Il parut que cette idée lui étoit ensuite sortie de l'esprit, jusqu'à ce que nous étant retrouvés seuls, sa majesté & moi, environ quinze jours après, & notre entretien ayant tombé sur ces prédictions, dont j'ai déjà ci-devant parlé, que la Brosse avoit faites au sujet de sa majesté & de moi, & qui s'étoient trouvées si parfaitement accomplies, l'envie reprit à Henri plus fortement qu'auparavant d'en faire l'essai sur la personne de son fils.

Il fit appeller la Riviere, qui sans en rien dire, n'avoit pas laissé que de travailler, & lui dit en ma présence, mais sans aucun autre témoin : „ A propos, M. de la
 „ Riviere, vous ne me dites rien sur la
 „ naissance de M. le dauphin : qu'en avez-
 „ vous trouvé ? J'en avois commencé
 „ quelque chose, répondit la Riviere ;
 „ mais j'ai tout laissé là, ne me voulant
 „ plus amuser à cette science que j'ai en
 „ partie oubliée, parce que je l'ai tou-

1601.

„ jours reconnue extrêmement fautive ,,,
 Le roi vit tout d'abord qu'il ne parloit
 pas sincèrement , soit que ce fût par crainte
 de déplaire à sa majesté , soit mauvaise hu-
 meur & fantaisie , soit manège d'astrolo-
 gue qui se défie de ses secrets. „ Je vois
 „ bien , lui dit Henri , que ce n'est pas là
 „ où il vous tient ; car vous n'êtes pas
 „ de ces gens si scrupuleux : mais c'est
 „ qu'en effet vous ne voulez me rien dire ,
 „ de peur de mentir , ou de me fâcher :
 „ mais quelque chose qu'il y ait , je le
 „ veux savoir , & je vous commande mê-
 „ me , sur peine de m'offenser , de m'en
 „ parler librement ,,. La Riviere se le fit
 encore dire trois ou quatre fois & dit en-
 fin avec un air de mutinerie feint ou vérita-
 ble : „ Sire , votre fils vivra âge d'hom-
 „ me , & regnera plus que vous ; mais
 „ vous & lui serez d'inclinations & d'hu-
 „ meurs bien différentes. Il aimera ses
 „ opinions & ses fantaisies , & quelque-
 „ fois celles d'autrui : plus penser que
 „ dire sera de saison : désolations mena-
 „ cent vos anciennes sociétés : tous vos
 „ ménagements seront démenagés. Il exé-
 „ cutera choses fort grandes , sera fort
 „ heureux en ses desseins , & fera fort
 „ parler de lui dans la chrétienté ; toujours
 „ paix & guerre ; de lignée il en aura ,
 „ & après lui les choses empireront : c'est
 „ tout ce que vous en saurez de moi , &
 „ plus que je n'avois résolu de vous en
 „ dire ,,. Le roi après avoir rêvé quelques
 moments sur ce qu'il venoit d'entendre :
 „ Vous

„ Vous voulez , lui dir-il , parler des
 „ huguenots , je le vois bien ; mais vous
 „ dites cela , parce que vous en tenez. 1601
 „ J'entends tout ce qu'il vous plaira ,
 „ répondit la Riviere ; mais vous n'en
 „ saurez pas davantage de moi ; „ & il
 nous quitta brusquement. Nous demeu-
 râmes encore long-temps en conversation ,
 sa majesté & moi , dans l'embrasure d'une
 fenêtre , repassant sur chacune des paroles
 de la Riviere , qui demeurèrent fort avant
 dans l'esprit du roi.

Je ne pus séjourner long-temps à Fon-
 tainebleau , mais le roi continua à me
 donner , avec la même affection , des nou-
 velles de tout ce qui s'y passoit. „ Vous
 „ ne sauriez croire , me mandoit-il , com-
 „ bien ma femme se porte bien , vu le
 „ mal qu'elle a eu. Elle se coëffe d'elle-
 „ même , & parle déjà de se lever. Elle
 „ va même jusqu'à sa garde-robe (c'étoit
 „ le neuvième jour après sa couche). Elle
 „ a un tempérament terriblement ro-
 „ buste & fort. Mon fils se porte bien
 „ aussi , Dieu merci. Ce sont les meilleures
 „ nouvelles que je puis mander à un ser-
 „ viteur fidele & affectionné , & que j'ai-
 „ me (18) „. Il l'envoya nourrir à Saint-
 Germain , à cause de la bonté de l'air , &
 par une de ces attentions qui justifient
 quelquefois bien mieux le fond des véri-
 tables sentiments , que les démarches d'é-

(18) L'original de cette lettre de Henri IV , à M.
 de Sully , existe encore aujourd'hui , elle est datée de
 Fontainebleau du 27 Août. *Cabinet de M. le duc de Sully.*

1601.

clat, il voulut qu'on le montrât à tout Paris. Pour cela, il le fit porter à découvert au travers de cette grande ville. Les Parisiens marquerent, par leurs acclamations redoublées, combien ils étoient charmés de cette popularité.

Le roi étoit convenu avec la reine que si elle lui faisoit un enfant mâle ; il lui donneroit Monceaux en propre. „ Ma „ femme a gagné Monceaux, m'écrivit-il „ encore dans le même temps, puisqu'elle „ m'a fait un fils : c'est pourquoi, je „ vous prie d'envoyer quérir le président „ Forget, de conférer avec lui sur cette „ affaire-là, & d'aviser à la sûreté qu'il „ y faut observer pour mes enfants, don- „ nant ordre que la somme pour laquelle „ je le prends, soit bien assurée. „ La ville de Paris avoit aussi promis à la reine une tenture de tapisserie, pour présent de couches : sa majesté me fait songer dans cette lettre à la demander. Il naquit une (19) infante en Espagne, dans le même temps que le ciel donnoit un prince à la France,

La négociation qui se traitoit depuis plusieurs années avec le grand duc de Florence, fut terminée en celle-ci. Pour entendre de quoi il est question ici, il faut savoir que sous le regne de Henri III, Ferdinand de Médicis, grand duc de Florence, se saisit, à la faveur des troubles qui désoloient la France, des petites isles

(19) Anne-Marie-Mauricette, depuis reine de France, née le 22 Septembre.

de Pomégue , de Ratonneau & d'If avec son château , aux environs de Marseille. Henri , résolu de se les faire rendre , les fit redemander au grand duc en 1598 par d'Ossat , qui étoit alors delà les Monts. Le grand duc n'osa répondre par un refus ; il représenta seulement qu'il avoit employé de grandes sommes à ces isles , qu'on ne pouvoit lui faire perdre. D'Ossat leva de lui-même cette difficulté , en engageant le roi son maître à payer , en dédommagement de ces dépenses , une somme de trois cent mille écus , pour laquelle douze personnes des plus riches & des plus considérables de la France cautionneroient (20) Henri , comme si sa majesté n'avoit pas pu répondre seule d'une somme aussi médiocre. Le roi ratifia ce traité sans beaucoup d'attention , & le duc de Florence fit partir peu de temps après le chevalier Vinta pour finir avec Gondy l'affaire des isles sur ce plan.

1601.

Chancelie
de Savoie.

(20) C'est ce que porte en effet le cinquieme article du traité passé le premier Mai 1598 , entre le roi de France & le grand duc de Toscane , par l'entremise du cardinal d'Ossat , qu'on peut voir tout au long à la fin du recueil des lettres de ce cardinal. Au reste , le duc de Sully ne fait point ici de reproches à M. d'Ossat , qu'il ne paroisse qu'il n'ait prévenu lui-même , dans la lettre qu'il écrit au roi le 5 Mai 1598 , immédia-

tement après la confection de ce traité , & dans celle à M. de Villeroi , du 4 Août suivant. Il s'en justifia dans la suite encore plus amplement par un assez long mémoire , qui est aussi inséré à la fin de ce recueil. Cependant on ne sauroit trouver mauvaises les raisons que M. de Sully apporte contre cette disposition , ni croire que le duc de Florence eût rompu le traité , sans cette condition.

1601.

Les deux agents ne fortirent point du conseil pour chercher leurs cautions, & la chose me fut proposée comme aux autres. Je trouvai quelque chose de si singulier dans cette façon de procéder avec un roi, dont la puissance n'est ignorée en aucun endroit de l'Europe, que je ne fis que rire au nez de ceux qui vinrent m'en parler. Villeroi eut beau me représenter la nécessité de dégager la parole de d'Ossat, je lui répondis qu'il n'y avoit jamais eu de banquiers dans ma famille; en effet, c'étoit plutôt là une affaire de banquiers que de gentilshommes. „ Tous „ les autres, repliqua-t'il, n'en ont fait „ aucune difficulté. Je le crois, lui répondis-je avec quelque indignation, „ aussi n'y en a-t'il pas un qui ne soit sorti, ou du trafic, ou de la robe „. Il y eut là-dessus une petite contestation dans le conseil, qui fut rapportée au roi. Ce prince n'en fit que sourire, & dit qu'on avoit mal fait de m'en parler, sans le prévenir, parce qu'il ne m'en avoit pas parlé lui-même. „ Je m'étonne, „ ajouta-t'il, qu'il ne vous ait pas répondu encore plus rudement; ne connoissez-vous pas bien quel homme c'est, & combien il fait d'état de sa noblesse? Achevez cette affaire sans qu'il s'y oblige, ni nul autre aussi, „ aussi-bien n'avois-je donné aucune charge à l'évêque de Rennes de s'obliger à tout cela „. Le grand duc ne se fit pas prier pour cette main-levée, il dé-

chargea le roi de la condition des douze Fidéjusseurs, par respect pour sa personne royale. L'acte qui en fut passé est du quatre Août 1598; mais cette affaire ne fut consommée de part & d'autre que par l'arrivée du chevalier Vinta dans celle-ci.

Je fus aussi commis à la liquidation de certains biens en Piémont, dont M. le comte de Soissons vouloit traiter avec sa majesté. Ils lui étoient dévolus par la mort de madame la princesse de Conti, du chef de la princesse son épouse, qui étoit de la maison de Montaffié (21). Mon rapport ne fut pas favorable à M. le comte : je représentai au roi que ces biens, d'une valeur beaucoup moindre qu'on les faisoit passer, étoient de plus si litigieux & si désavantageusement situés, que ces considérations en rabattoient encore beaucoup du prix. M. le comte dissimula le ressentiment que lui donna contre moi ces discours.

Fresne Canaye (22) fut nommé ambassadeur à Venise, & Béthune, mon frere, à Rome, au grand mécontentement des autres ministres, sur-tout de Villeroi & de Sillery, avec lesquels j'étois souvent exposé à avoir des démêlés, dont le roi avoit la tête rompue. Ces deux messieurs

(21) M. le prince de Conti avoit épousé en premières noces Jeanne de Coëme, dame de Bonnetable, veuve de Louis, comte de Montaffié en Piémont, & M. le comte de

Soissons avoit épousé Anne de Montaffié, fille de Louis & de Jeanne de Coëme.

(22) Philippe Canaye de Fresne; Philippe de Béthune, comte de Selles & de Charost.

1601.

avoient entrepris de me donner l'exclusion, du moins dans toutes les affaires étrangères, dont ils prétendoient que la connoissance n'appartenoit qu'à eux. Celle des ambassades étant de cette espece, ils dirent à sa majesté en ma présence, qu'ils avoient à lui proposer pour l'ambassade de Rome, des sujets beaucoup plus capables que Béthune, „ qui n'avoit, di-
 „ soient-ils, aucune intelligence des af-
 „ faires de cette cour, & n'avoit encore
 „ rendu aucun service à l'état „. Mon frere avoit pourtant déjà été chargé de l'ambassade d'Ecosse, dont je puis dire qu'il s'étoit bien acquitté, & on ne pouvoit nier qu'il n'eût du moins les bonnes qualités qui, à mon sens, ne sont pas les moins essentielles pour cette fonction : la probité, la circonspection & la sagesse. Ainsi ce discours étoit tout ensemble faux & méprisant. Je le fis bien sentir dans ma réponse à ces messieurs, en leur montrant de quel prix étoient ses services rendus à l'état dans l'art militaire, qu'ils sembloient ravalier si fort au-dessous des autres.

Villeroi piqué à son tour de ce que je ne mettois pas les siens au premier rang, soutint sa cause d'un air & d'un ton où il entroit beaucoup de chaleur. Il fallut que sa majesté nous imposât silence, en nous disant qu'elle se sentoit offensée de ce qu'on tenoit de pareils discours en sa présence; & que sans entrer dans la discussion de nos services, il nous devoit suffire qu'elle nous tint tous trois pour

bons serviteurs. Je demandai pardon au roi, de ce qu'après sa défense, j'osois encore ajouter un mot pour fermer la bouche à des personnes que je voyois donner hautement la préférence à l'oïveté de la robe, & au repos du cabinet, sur les travaux, les dangers & les dépenses de la profession militaire; & je dis là-dessus tout ce que je pensois. „ Bien, bien, je „ vous pardonne aux uns & aux autres; „ & je prends vos paroles comme il faut; „ reprit Henri en m'interrompant; mais „ à condition que vous éviterez dans la „ suite ces picoteries, & que quand l'un „ de vous desirera que je favorise quel- „ qu'un de ses amis, les autres ne s'y „ opposeront point; mais s'en remettront „ à mon choix. Je décide pour le présent en faveur du sieur de Béthune, „ dont j'estime la maison, l'esprit, la „ sagesse & même la capacité, l'ayant „ employé dans plusieurs affaires de paix „ & de guerre, dont il s'est dignement „ acquitté „. Il promit à Villeroi qu'après le retour de mon frere il disposeroit de l'ambassade de Rome à sa recommandation. Il nous exhorta encore à demeurer unis; après quoi il quitta la promenade, où ce démêlé l'avoit retenu plus de deux heures, & s'en alla dîner.

Je fis plusieurs voyages cette année à Fontainebleau, pour prendre les ordres de sa majesté sur les affaires qui ne pouvoient lui être communiquées autrement; & comme nous fûmes souvent & long-

1601.

temps éloignés l'un de l'autre, je reçus un plus grand nombre de lettres de ce prince que de coutume. Celle où il parle du maréchal (23) d'Ornano est singulière. Ce maréchal lui avoit donné quelques sujets de plaintes. „ Je n'ai jamais vu, dit „ Henri, tant d'ignorance & d'opiniâtreté ensemble, mais je dis, très-dangereuses, il a fait le Corse à toute outrance. „ Faites qu'il ne me donne pas sujet de „ le faire connoître pour ce qu'il est, „ c'est-à-dire indigne des honneurs qu'il „ a reçus de moi; sa seule fidélité m'y „ obligeoit, ses défobéissances me dis- „ penseront bientôt d'user de ce terme: „ il faut dire vrai, je suis fort rebuté de „ lui „. Les états de Languedoc s'étant tenus cette année, ce prince m'écrivit qu'il falloit transférer le lieu de leur tenue dans le bas Languedoc, „ afin, dit-il, que mes „ serviteurs n'aillent pas, pour la première fois, où étoient ceux de la ligue „. Il m'ordonne, dans une autre, de faire venir des poulins de son harras (24)

- (23) Alphonse d'Ornano, „ de quantité en sa grande
 fils de San-Pietro de Bas- „ écurie, fut aux tournel-
 telica, colonel des Suisses. „ les où étoit la principa-
 (24) „ Dès son jeune „ le, à Mehun, à Saint-Le-
 „ âge, dit Brantôme, par- „ ger, à Orion chez M. le
 „ lant de Henri II (*Vies* „ grand écuyer de Boissy,
 „ *des hommes illustres*, tom. „ & la plupart, quasi voire
 „ 2, p. 24), il avoit tou- „ les meilleurs, étoient de
 „ jours fort aimé cet exer- „ ses harras, qui se plaisoit
 „ cice de chevaux. Aussi „ à les bien faire entrete-
 „ l'a-t'il continué, & en „ nir „. Il ajoute que ce
 „ avoit toujours une gran- „ prince ayant un jour fait

de Meun, & dans une autre, de donner deux cents écus à Garnier son prédicateur d'Avent & de Carême. Le reste que je supprime ne renferme que des détails peu considérables, quoiqu'ils fassent foi de la vigilance & de l'attention de ce prince.

Je vais comprendre dans un seul article, par lequel je finirai les mémoires de cette année, tout ce qui se passa au sujet de la révolte du maréchal de Biron, dont

voir ses chevaux au grand transférer le harras du roi à écuyer de l'empereur, ce- Saint-Leger, forêt appartenant au roi, par Marc-An-
 „ reur son maître n'avoit toine de Bazy, capitaine du
 „ point d'écurie plus bel harras. Là il reçut en 1618
 „ le, il s'en falloit beau- quelques accroissements as-
 „ coup, & la loua en toute ssez considérables, & de
 „ extrémité, & sur-tout beaucoup plus considéra-
 „ de quoi la plupart de ses bles encore, environ l'an-
 „ chevaux étoient de son née 1665, que feu M. Col-
 „ harras. Par les malheurs bert, ministre d'état, en
 „ des derniers regnes, le har- augmenta le terrain, y fit
 „ ras du roi étoit alors bien former des pâres, & rassem-
 „ déchu de l'état où on l'avoit bler grand nombre d'éta-
 „ vu sous Henri II. Meun, ou lons & de juments, par
 „ Mehun en Berry étoit le Alain de Garfaut, qui en
 „ seul des endroits ci-dessus étoit capitaine. Il y a de-
 „ nommés, où l'on élevât des meuré jusqu'en 1715, qu'il
 „ chevaux pour le roi, & cet a commencé à s'établir en
 „ établissement étoit fort peu Normandie, sous la con-
 „ de chose, comme on le voit duite de François-Gédéon
 „ par les archives du secre- de Garfaut, Louis de Lor-
 „ taire d'état de la maison du raine, comte d'Armagnac,
 „ roi, qu'on conserve aux étant pour lors grand écuyer
 „ petits Peres, à Paris, où de France. Depuis ce der-
 „ Meun est nommé Main, appa- nier établissement, il prend
 „ paremment pour le distin- de jour en jour une forme
 „ guer d'un autre Meun, sur plus digne du harras du plus
 „ l'Indre, aussi en Berry. puissant monarque de l'Eu-
 „ En 1604 le duc de Bel- rope.

le-garde, grand écuyer, su-

1601.

on eut enfin les preuves les plus positives. Dès le temps que le roi étoit à Lyon, & qu'il y avoit déjà de violents soupçons contre ce maréchal, sa majesté eut un entretien secret avec lui dans le cloître des cordeliers ; & lui parut si bien informée de toutes ses différentes démarches auprès du duc de Savoie, que Biron, soit qu'il crût en ce moment qu'après une pareille découverte il ne lui convenoit plus que de songer à réparer sa faute, soit qu'il ne voulût que tromper le roi, lui avoua qu'il n'avoit pu en effet tenir contre les offres que lui avoit faites le duc de Savoie, jointes à la promesse de lui faire épouser la princesse (25) sa fille ; qu'il lui en demanda pardon, & lui protesta avec la plus apparente sincérité, que de sa vie il ne retomberoit dans un pareil délire.

Henri crut pouvoir compter sur une promesse qui fut pourtant oubliée presque dans l'instant même qu'elle fut faite. Biron reprit ses premières brisées ; fit à son ordinaire différents voyages dans les provinces ; caressa tout ce qu'il trouva dans

(25) Le maréchal de Biron en épousant la troisième des filles du duc de Savoie, devoit recevoir du roi d'Espagne & de ce duc, la Bourgogne, la Franche-Comté, & le comté de Charolois en souveraineté ; c'étoit une partie du grand projet de ces deux couronnes, qui consistoit à démembrer de cette manière le royaume de France, & à le partager entre les gouverneurs de ses provinces. On peut en voir les preuves dans Vittorio Siri (*Mém. Rec. vol. 1, p. 103, 127 & suiv.*) qui loue aussi les services que le comte de Béthune, frère de l'auteur, rendit en cette occasion à Henri IV, pendant son ambassade à Rome.

la noblesse de mécontents ou de mutins ; ne les entretenoit d'un côté que des injustices qu'il recevoit du roi ; de l'autre , que de son crédit & de ses intelligences hors du royaume. Il renoua plus fortement que jamais avec les Bouillon , d'Enragues , d'Auvergne & autres (26). Il força son naturel , jusqu'à paroître aux soldats l'homme le plus humain & le plus affable , lui qui étoit l'orgueil & la fierté même : & quant à la plus vile populace , comme aucun personnage ne coûte à faire à l'ambition , il l'attira à lui , en faisant l'hypocrite & le dévot. Jusques-là pourtant on auroit pu encore douter s'il n'avoit point tenu ses desseins renfermés dans lui-même , & si ce qu'on voyoit de lui n'étoit point une suite de ce caractère qu'on remarque dans tant de personnes , qui pour montrer dans tous leurs discours un esprit inquiet & ami des nouveautés , sont pourtant quelquefois bien éloignées de se jeter tête baissée dans la révolte.

C'est à quoi s'en tint fort long-temps Henri sur le compte du maréchal de Biron , quoiqu'il continuât de l'observer soigneusement , & qu'il ne pût s'empêcher d'être ému des rapports qu'on lui fit de la conduite qu'avoit tenue Biron dans le

(26) L'auteur ne dit rien | Ils rapportent de lui ces pa-
dans tout ce récit sur la | roles extravagantes : „ Que
conspiration , la détention | „ le roi ne m'offense point ;
& le procès du maréchal | „ car je me fais venger des
de Biron , qui ne soit con- | „ rois & des empereurs „
firmé par les histoires & | *Matthieu , tom. 2 , liv. 2 ,*
mémoires de ce temps-là. | *p. 333.*

1601.

dernier voyage qu'il avoit fait à Dijon, où il passa la fin de l'année précédente, & le commencement de celle-ci. Biron de son côté, qui avoit ses espions à la cour, apprenant l'impression que sa conduite faisoit prendre au roi, jugea à propos de m'écrire à ce sujet. Sa lettre est datée du 3 Janvier : elle ne roule que sur l'injustice qu'on lui fait auprès du roi, & que sa majesté lui fait elle-même de le croire capable de desseins dont il n'a pas la moindre pensée. Il me demande mon secours pour lui aider à faire connoître son innocence. Il justifie son voyage en Bourgogne, par les affaires domestiques qui le lui rendoient indispensable, & assure qu'il sera de retour dans deux jours. Enfin il me prie d'ajouter foi à tout ce que me dira de sa part Prevôt, l'un de ses agents ordinaires, & qu'il avoit jugé à propos de me députer. Les convictions de l'infidélité du Maréchal de Biron ont suivi cette lettre de trop près, pour qu'on puisse la juger sincère : aussi, loin de le croire, je ne fis que m'en défier encore davantage.

Pendant le séjour que fit le roi à Calais, il reçut de nouveaux avis contre Biron, encore plus clairs & mieux circonstanciés ; parce qu'apparemment Biron qui se crut moins éclairé, se licencia aussi davantage. Sur quoi Henri, au lieu de prendre le parti qu'il ne devoit pas tarder plus longtemps à prendre, ne pouvant encore regarder cet homme comme incurable, résolut au contraire de n'omettre rien de

tout ce qu'il crut capable de le guérir par la douceur, les bons traitements & les distinctions si sensibles au cœur d'un honnête homme. Biron avoit demandé à sa majesté une gratification de trente mille écus : le roi y trouva de la justice, & ne balança pas à la lui accorder ; & parce qu'il survint quelques difficultés qui devoient en retarder le paiement, ce prince m'ordonna qu'on les levât de façon qu'on pût sans délai satisfaire Biron, auquel je fis toucher à l'heure même une moitié de la somme en argent comptant, & lui assignai l'autre dans un an.

Biron crut être obligé de venir me remercier. Il me dit qu'il m'avoit plus d'obligation de cette somme qu'au roi. Il se plaignit devant moi de ce que ce prince le laissoit dans l'oubli, & même le méprisoit depuis qu'il n'avoit plus besoin de son épée : „ cette épée, disoit-il, qui „ l'avoit mis sur le trône „. Je n'avois garde de me taire en cette occasion. Je fis voir avec une espece de reproche au maréchal, qu'il accusoit Henri d'autant plus injustement, que ce prince, auquel seul il avoit l'obligation de sa gratification, n'avoit pas dédaigné de se rendre encore sollicitateur de son paiement. Je pris occasion de-là de parler encore plus librement à Biron. Je lui remontrai, que quand même il auroit des preuves du contraire, il devoit toujours se souvenir qu'il parloit de son maître, & d'un maître qui avoit de quoi s'attirer le respect de ses sujets,

1601.

par ses qualités personnelles, bien plus encore que par son rang; qu'il devoit être instruit qu'il n'y a rien à quoi les têtes couronnées se montrent plus sensibles, qu'à ce manque de respect pour leurs personnes, à la jalouse affectation de rabaisser la gloire de leurs armes, & à l'ingratitude pour leurs bienfaits. Ces termes étoient, ce me semble, assez expressifs. J'allai encore plus loin, & si je ne dis pas positivement à Biron que je le regardois comme un ingrat & un traître, il ne tint qu'à lui de le conclure de tout mon discours. Je l'exhortai à prendre une autre émulation qui pût lui mériter de véritables louanges. J'appuyai sur la différence qu'il y a entre se rendre cher à son prince & à sa patrie, & chercher à s'en faire craindre: personnage odieux, & presque toujours funeste à celui qui le joue. Je lui dis que s'il vouloit s'unir avec moi pour travailler de concert à la gloire de l'état & au bien public, nous pourrions lui & moi les faire en quelque sorte dépendre de nous deux; lui par ses talents pour la guerre; moi, par la place que j'occupois dans la politique: en sorte que nous goûterions le plaisir qu'il ne se fit aucun bien dont nous ne pussions être, ou les auteurs, ou les instruments. Je finis ma remontrance par vouloir l'engager à aller remercier sa majesté de la gratification qu'il venoit d'en recevoir.

A tout cela Biron loin de paroître touché de repentir ou de tendresse, ne fit

que répondre en exagérant son propre mérite si hors de propos, & d'une manière si fanfaronne, que je compris clairement une chose, dont je n'avois eu jusques-là qu'un simple soupçon; c'est que la rudesse de son esprit & l'inégalité de son humeur provenoient en partie d'une légère teinture de folie proprement dite: folie au reste d'autant moins excusable, que l'empêchant de raisonner, elle ne l'empêchoit ni de mal parler, ni de mal agir. Ce qui m'en parut la preuve complete, c'est que devant me regarder, après tout ce que je venois de lui dire, du moins comme un homme, en présence duquel il ne pouvoit trop s'observer, il eut l'imprudence de lâcher quelques mots sur les desseins qui lui rouloient dans la tête: les mêmes sans doute qu'il osoit tenir publiquement. Je ne les relevai point: mais il s'aperçut lui-même de sa bévue, & pour la réparer, il feignit d'acquiescer à mes raisons, & de goûter mes sentiments. Dès ce moment je désespérai si bien qu'on pût jamais ramener cet homme à son devoir, que je crus que le mien m'obligeoit à ne rien déguiser au roi de ce que je le croyois capable de faire.

Le caractère de Henri a toujours été de ne pouvoir que difficilement se défier de personne. Il me répondit qu'il connoissoit parfaitement Biron, qu'il étoit bien capable d'avoir dit tout ce qu'on lui avoit rapporté; mais que cet homme, qui par un effet de sa fougue naturelle causée par

1601.

une bile noire, n'étoit jamais content & s'élevoit au-dessus de tout le monde, étoit pourtant le premier à monter à cheval le moment d'après, & à courir tous les hazards pour ceux-là même dont il venoit de dire tant de mal; que cela méritoit bien quelque indulgence pour un simple défaut d'indiscrétion de langue; qu'il étoit assuré que Biron ne se porteroit pas jusqu'aux derniers effets de la défobéissance; que si cela arrivoit, comme il avoit déjà montré dans les occasions où il avoit sauvé la vie à ce maréchal, & en dernier lieu à Fontaine-Françoise, qu'il ne lui cédoit en rien du côté de l'intrépidité, il sauroit bien lui faire voir encore qu'il ne le craignoit pas. Le roi ne changea donc rien à sa conduite à l'égard de Biron, que pour le caresser encore davantage, & pour le combler d'honneurs; ce qu'il regardoit comme le véritable remède à son mal.

Il l'envoya ambassadeur vers la reine Elisabeth, avec laquelle il eut une conversation singulière (27). Il fut assez imprudent, non seulement pour lui rappeler l'affaire du comte d'Essex, auquel cette princesse venoit de faire couper la tête, mais encore pour plaindre le comte, de ce que tant de bons services ne lui avoient attiré qu'une fin si tragique; & Elisabeth eut la complaisance de répondre à un discours si impertinent, en exposant les raisons qui justifioient l'action à laquelle elle s'étoit

(27) Le détail de cette ambassade se voit dans P. Matthieu, tom. 2, liv. 2, pag. 426 & suiv.

s'étoit portée. Elle lui rapporta comment Essex s'étoit précipité follement dans des projets beaucoup au-dessus de ses forces, & comment après les preuves & même une pleine conviction de sa révolte, pouvant encore par sa soumission obtenir son pardon, ni ses amis, ni ses parents n'avoient pu le résoudre à demander sa grâce. Je ne fais si la reine d'Angleterre voyoit dans l'ambassadeur François plusieurs traits de ressemblance avec le favori Anglois; les réflexions sentées sur le caractère des têtes royales & sur le devoir des sujets, par lesquelles elle finit son récit, semblent le donner à entendre; mais Biron n'en tira aucun fruit.

De retour de Londres, le roi le nomma encore ambassadeur extraordinaire en Suisse, pour le renouvellement d'alliance des Cantons avec la France; toujours prévenu qu'un emploi qui emporteroit l'esprit de Biron loin des armes & le mettroit en commerce avec un corps aussi sage & aussi politique que le sénat Helvétique, en arracheroit à la fin toute semence de mutinerie; mais malheureusement il est des passions qui ne vieillissent jamais: ce sont l'ambition, l'envie & l'avarice, & qui auroit bien sondé le cœur de Biron, l'auroit peut-être trouvé atteint de toutes les trois. Il fut à peine revenu de cette seconde ambassade, que comme s'il avoit cherché à se payer du temps perdu, il travailla plus fortement que jamais à réaliser toutes ses anciennes chimères; soit qu'il y fût en-

1601.

traîné par le duc de Bouillon & le comte d'Auvergne, qui avoient aussi leur parti formé; soit qu'il les entraînaît lui-même dans le sien.

Pour se lier ensemble de façon qu'ils ne pussent plus après cela se manquer les uns aux autres, ces trois messieurs signèrent une formule d'association, dont ils gardèrent chacun un original. Cette pièce singulière a été produite au procès du maréchal de Biron: Ils s'y engagent réciproquement, foi & parole de gentilhomme & d'homme de bien, de demeurer unis pour leur commune conservation, *envers, & contre tous, sans nul excepter* (tous ces termes méritent d'être remarqués); de se garder le secret inviolablement sur ce qui pourra être révélé à l'un d'eux, & de brûler cet écrit en cas d'accident à quelqu'un des associés. Leurs desseins ne pouvoient réussir que par l'opération de l'Espagne & de la Savoie. Ils renouèrent plus fortement qu'auparavant leurs intelligences avec ces deux puissances; & pour les seconder de leur côté, ils alloient ramassant tout ce qu'ils pouvoient trouver de mutins dans la noblesse & parmi les gens de guerre. Pour entraîner dans la rébellion plusieurs des villes les plus éloignées de Paris, principalement dans la Guyenne & le Poitou, ils se servirent de la mutinerie qu'y avoit excitée l'établissement du fol pour livre, contre lequel je m'étois si fort élevé dans l'assemblée des notables, & qu'il n'avoit pas été en mon pouvoir de faire sup-

primer depuis : il avoit été seulement converti, parce qu'il étoit impossible de l'établir selon la premiere idée, en un subside évalué à huit cent mille francs, dont une moitié avoit été fondue dans la taille, & l'autre dans les entrées des marchandises.

Biron & ses associés joignoient à ce motif celui de la gabelle, qu'ils persuadoient à ces peuples qu'on étoit sur le point d'imposer chez eux, pour achever de les accabler. Des gens apostés qu'ils tenoient en grand nombre à leurs gages dans toutes ces provinces, les entretenoient dans des alarmes continuelles. Quel gouvernement pourra jamais se croire exempt de ces fléaux de la tranquillité publique, puisque celui de Henri le Grand, si doux, si sage & si populaire, ne l'a pas été ! Ne nous en prenons pourtant qu'à la malheureuse influence, que répandent les guerres civiles sur les mœurs des hommes. C'est leur poison qui engendre ces esprits turbulents, que le repos fatigue, & pour qui la condition la plus heureuse n'est qu'une espece de langueur. De-là cette manie qui les fait vivre sans cesse hors d'eux-mêmes, se prendre à Dieu & aux hommes des tourments qu'ils se donnent à eux-mêmes, & répandre leur fiel contre les princes, dont toute la puissance, qui est pour eux un supplice, ne suffiroit pas à satisfaire leur folle cupidité.

Henri ouvrit enfin les yeux sur le caractère du maréchal de Biron, qu'il s'étoit flatté de bien connoître, & commença à

1601.

croire qu'il seroit obligé d'en venir au plus violent remede pour arrêter la contagion. Les avis se multiplioient. Ils venoient de personnes non suspectes. Ils se rapportoient tous. Quelques-uns parloient de l'acte d'association & en articuloient les termes, pour l'avoir vu. Le plus circonstancié & le plus suivi de tous ceux qui furent envoyés au roi, fut celui que lui donna Calvairac (28). Il contenoit outre les rumeurs publiques, que Biron & ses adjoints avoient touché plusieurs milliers de pistoles, par les mains de personnes venues d'Espagne. Qu'ils attendoient de plus grandes sommes encore & des secours d'hommes. Que le conseil de Madrid y avoit mis pour condition, que les rebelles commenceroient par s'emparer de quelques bonnes places maritimes, ou frontieres d'Espagne ; que conformément à cette clause, il y avoit déjà des entreprises formées sur Blaye, Bayonne, Narbonne, Marseille, & Toulon, que le comte d'Auvergne ne faisoit qu'attendre qu'elles s'exécutassent, pour faire éclater celle qu'il avoit faite personnellement sur Saint-Flour.

Dans la
haute Auver-
gne.

Tous ces avis méritoient bien qu'on mît tout en usage pour en approfondir le sujet. Le roi vint exprès à l'arsenal, où il me trouva occupé à presser les travaux commencés, pour me communiquer ce qu'il venoit d'apprendre, & il m'en fit le détail, appuyé sur le balcon de la grande

(28) Jean de Sudrie, baron de Calvairac.

allée. Je le suivis à Fontainebleau, dont il prit ensuite le chemin : c'est-là que nous devions prendre les dernières mesures au sujet du maréchal de Biron. Il s'étoit longtemps servi pour les négociations étrangères de (29) La-Fin, homme vif, rusé, intrigant, que Bouillon & lui appelloient souvent leur parent. La-Fin avoit fait plusieurs voyages vers le roi d'Espagne, le duc de Savoie & le comte de Fuentes : mais ensuite sur quelque mécontentement que lui avoit donné Biron, il étoit retourné chez lui, où il demouroit inutile. On crut pouvoir le gagner & le faire parler, & on se servit pour cela de son neveu le vicomte de Chartres (30). Pendant que celui-ci travailloit à faire venir son oncle à Fontainebleau, je retournai à Paris préparer tout pour un voyage que sa majesté jugea à propos de faire au plutôt dans tous les endroits où avoit passé Biron ; c'est-à-dire en Poitou, Guyenne, Limosin, & sur-tout du côté de Blois.

(29) Jacques de La-Fin étoit gentilhomme Bourguignon, de la maison de Beauvais-la-Nocle, „ le „ plus pernicieux, dit Pe- „ refixe, & le plus traître „ qu'on eût su trouver en „ toute la France. Le roi „ qui le connoissoit bien, „ dit plus d'une fois au mar- „ réchal : Ne laissez point „ approcher cet homme de „ vous, c'est une peste, il „ vous perdra. Il se porta à accuser le maréchal de

Biron, par jalousie de ce que le baron de Lux l'avoit supplanté auprès de ce maréchal, & par ressentiment de ce que le comte de Fuentes, s'apercevant qu'il le trahissoit, avoit fait arrêter son secrétaire ; mais pour mieux perdre le maréchal de Biron, il feignit d'avoir toujours pour lui le même attachement qu'auparavant.

(30) Prigent de La Fins-vidame de Chartres.

1601.

La-Fin se déterminâ enfin à venir à Fontainebleau révéler tout ce qu'il avoit su de la conspiration de Biron. Le roi voulut qu'il s'arrêtât & fût logé à la Mivoie, afin qu'il ne fût vu que de ceux qu'on enverroit conférer avec lui. Sa majesté jugea dès le premier discours que tint La-Fin, que ma présence y étoit nécessaire, & m'écrivit ces deux mots. „ Mon ami, venez „ me trouver en diligence, pour chose „ qui intéresse mon service, votre honneur & le commun contentement de „ nous deux : adieu, je vous aime bien „. Je pris la poste aussitôt. En arrivant à Fontainebleau, je rencontrai sa majesté au milieu de la grande avenue du château, qui alloit à la chasse, & je courus lui accoler la botte. „ Il y a bien des nouvelles, „ mon ami, me dit ce prince, en m'appuyant la tête contre son cœur : tout „ est déconvert ; le principal négociateur „ est venu me demander pardon & confesser tout. Il y embarrasse beaucoup de „ gens & des plus grands & des plus obligés à m'aimer ; mais c'est un grand (31) „ menteur, & je suis résolu à ne rien

(31) On doit sans doute regarder comme un de ces mensonges, l'accusation d'avoir cherché à attenter à la vie du roi & à celle du dauphin, dont La-Fin chargea le maréchal de Biron, suivant la chronologie septennaire, puisque ses parents se servirent de la preuve

du contraire, pour tâcher d'obtenir sa grace ; sire, nous avons du moins cet avantage, dit M. de la Force à Henri IV, en se jettant à ses pieds, qu'il ne se trouve point qu'il ait entrepris sur votre personne, col. 9129, manuscrits de la biblot. du roi.

„ croire de lui , que sur de bonnes preu-
„ ves ; il y en met entr'autres , que vous
„ ne penseriez jamais : or devinez qui.
„ Deviner un homme qui soit traître !
„ C'est , sire , lui répondis-je , ce que
„ je ne ferai jamais „. Après m'avoir en-
core pressé inutilement deux ou trois fois :
„ M. de Rosny en est , me dit-il ; le con-
„ noissez-vous ? Tous les autres n'en sont-
„ ils pas plus que moi , lui répondis-je
„ en souriant ? Si cela est , votre majesté
„ ne doit pas s'en mettre beaucoup en
„ peine. Aussi n'en ai-je rien cru , reprit
„ ce prince , & pour vous le montrer ,
„ j'ai commandé à Bellievre & à Villeroi
„ de vous aller trouver , & de vous por-
„ ter toutes les accusations , tant contre
„ vous , que contre tous les autres. J'ai
„ même dit à La-Fin , que je voulois qu'il
„ vous vît , & vous parlât librement. Il
„ a été au pressoir ; il est caché à la Mi-
„ voie , & ira vous trouver sur le chemin
„ de Moret ; mandez-lui l'heure & l'en-
„ droit , & qu'il n'y ait personne que vous
„ deux „.

Je ne pouvois comprendre comment mon
nom se trouvoit & avoit même été nommé
dans cette méchante cabale ; si cela par-
toit de quelqu'un des gens de Biron , qui
s'imagina que j'étois ami de son maître ,
ou de Biron lui-même , & de ses collègues ,
qui se croyoient cette imputation permise
pour grossir aux ministres d'Espagne le
nombre de leurs partisans , ou celui des
mécontents du gouvernement. Deux lettres

1601.

que j'avois écrites à ce maréchal, par zèle encore plus que par civilité, peuvent bien y avoir donné lieu; d'autant plus que faisant allusion à ce qui s'étoit dit entre Biron & moi dans la conversation dont j'ai rendu compte un peu plus haut, j'y marquois sans aucune affectation, qu'il ne tenoit qu'à lui de se rendre utile & très-recommandable dans le royaume par les moyens que je lui avois dits. J'y disois encore à Biron : que moi qui étois toujours auprès du roi, je ne lui avois point entendu tenir les discours qu'il vouloit que sa majesté eût tenus contre lui : que je ne lui conseillois pas d'en parler ainsi dans le monde, parce qu'on ne manqueroit pas de croire & de dire qu'il ne feignoit du mécontentement contre sa majesté, que parce que sa conscience lui reprochoit beaucoup à lui-même : voilà comment on peut avoir mal interprété ce que je ne disois que dans la vue de rendre Biron plus sage.

Le sentiment de Henri fut, comme il me le dit quelque temps après, que cette accusation n'avoit été faite contre moi, ni par Biron, ni par aucun de ses affidés, mais par La-Fin seul, à l'instigation de ceux qui croyoient par-là me faire perdre ma place. Quoi qu'il en soit, cette fausseté fit si peu d'impression sur l'esprit du roi, que ce prince, qui venoit de me donner le gouvernement de la Bastille, ayant cru que les provisions n'en devoient point paroître sous mon nom, mais seulement sous celui de la Chevalerie, changea d'avis à l'oc-

casion

caſion de l'affaire de Biron ; & les fit expédier ſous le mien ; „ ne voyant , di- „ ſoit-il , que moi qui le pût bien ſervir , „ ſ'il lui arrivoit d'avoir des oiſeaux en „ cage „. L'ordre en fut donné à Villeroi , qui m'apporta ces proviſions peu de jours après , mais au commencement de l'année ſuivante.

J'entretins La-Fin aſſez long-temps ſeul dans la forêt , enſuite je viſitai exactement avec Bellievre & Villeroi tous les papiers qui renfermoient quelques preuves contre le duc de Bouillon , le maréchal de Biron & le comte d'Auvergne , comme lettres , mémoires & autres pieces de cette nature. J'y vis quantité de noms mêlés avec ceux de ces trois meſſieurs ; mais comme ce peut être avec la même injuſtice que le mien , qui y étoit auſſi , je me garderai bien de leur donner , ſur un fondement auſſi léger , une place dans ces mémoires , qui pourroit les rendre plus juſtement ſuſpects aux eſprits déſians , que les dépoſitions de La-Fin. Nous rejoignîmes tous trois ſa majeſté après cet examen ; & le réſultat du conſeil tenu entre nous fut qu'on ne feroit rien éclater , pour ne pas prévenir Biron contre les moyens qu'on alloit commencer à mettre en uſage pour le faire venir à la cour , afin de l'arrêter plus ſûrement , & que ſa majeſté entreprendroit cependant inceſſamment le voyage dont il vient d'être parlé. Nous verrons l'année ſuivante ce qui arriva de ces diſpoſitions.

Tome IV.

G

1601.

Matthieu ,
tom. 2 , l. 3 ,
pag. 482 , &
ſuiv.

1601.

Il y a dans celle-ci quelques remarques à faire sur ce qui arriva en différentes cours de l'Europe. Celle de Londres fut troublée par la révolte qu'exciterent les Espagnols en Irlande. Elisabeth envoya assiéger Quinzal, la plus forte place qu'occupoient les rebelles. Le comte de Tiron, leur chef, & dom Alonce del-Campo, celui des Espagnols en Irlande, accoururent avec les forces qu'ils purent ramasser, & furent taillés en pieces par mylord Perfy : Alonce y resta prisonnier, & Quinzal se rendit.

On a parlé fort diversement de la destination de la flotte qu'équipoit pendant ce temps-là le roi d'Espagne, sans pouvoir rien en dire de bien positif; parce qu'après avoir rodé quelque temps dans la Méditerranée, elle fut assaillie de la tempête, & ne put faire mieux que d'entrer dans le port de Barcelone presque ruinée. Elle étoit fort considérable, & le commandement en avoit été donné au prince Doria : peut-être regardoit-elle le Portugal, où le vrai ou faux dom Sébastien (32)

(32) C'est quelque chose d'assurément très-singulier, que cette ressemblance si parfaite dans toutes les parties, les signes naturels & même les défauts du corps, que la nature avoit mis, au rapport de tous les historiens, entre le vrai D. Sébastien, & cet homme, qu'on dit avoir été un parolier Calabrois. On n'est pas moins embarrassé à deviner comment il avoit pu parvenir à connoître des circonstances de la vie de ce roi de Portugal, si particulières & si secrètes, qu'elles jettoient tout le monde dans l'admiration. Les Portugais plus trompés encore par leur affection pour le sang de leurs rois & par leur haine pour l'Es-

continuoit à avoir grand nombre de partisans. Ses discours, des secrets qui sembloient ne pouvoir avoir été connus que du vrai roi de Portugal qu'il révéla, certaines empreintes naturelles sur le corps, qu'il fit voir, & quelques autres rapports de cette espèce avec dom Sébastien, dépofoient à la vérité pour lui : mais pour l'avouer, aucun de ces témoignages ne paroît être sans réplique ; & le roi d'Espagne prit toujours le parti de se défaire secrètement du prétendu prince, sans que la vérité ait été jamais connue, du moins que d'un très-petit nombre de personnes intéressées à ne pas la publier.

Il fut convoqué une Diète à Ratisbonne, dont l'objet étoit un accommodement proposé entre les deux religions catholique & réformée. On s'en flattoit inutilement ; elle fut rompue dès la première question qui y fut agitée sur l'autorité de la sainte-écriture (33) : & les esprits s'y

pagne (ce dernier motif pourroit aussi être appliqué à M. de Sully) que par les preuves qu'ils ont cru avoir, ont persisté à soutenir les droits de cet imposteur. Le septenaire lui est très-favorable, *année 1601, p. 247.* Voyez ce que nous en avons déjà dit plus haut. Les Espagnols se persuadèrent avoir si bien découvert la fourberie, lorsque Ferdinand, grand duc de Toscane, l'eut remis entre les mains du viceroi de

Naples, qu'ils ne craignirent point de l'exposer à la risée publique, monté sur un âne : après quoi ils l'envoyèrent aux galères. *Voyez P. Matth. t. 2, l. 3, p. 451.*

(33) Cette question fut débattue publiquement pendant plusieurs séances, entre les théologiens catholiques de Maximilien duc de Bavière, & les protestants de Ludovic comte Palatin de Neubourg, des électeurs de Saxe, de Bran-

1601.

aigrirent si fort, qu'il fut impossible de les rapprocher. Les Catholiques romains soutenant que cette autorité tire toute sa force de celle que lui donne le jugement de l'église, afin d'augmenter encore, de la prérogative d'infailibilité sur ce point, tant d'autres droits dont ils font déjà jouir si gratuitement le pape; & les Protestants traitant cette doctrine de ridicule (34).

La guerre allumée en Transilvanie, continua au désavantage des Vaivodes, Bat-tory & Michel, révoltés contre l'empereur; ils furent défaits par George Baste, & Clausenbourg fut pris. Le duc de Mercœur ne se signala pas moins à la tête des troupes Impériales contre les Turcs (35). Il prit Albe-Royale en Hongrie, forteresse réputée imprenable, & ensuite en chassa les Turcs, qui y revinrent mettre le siège, pendant que l'archiduc, plus malheureux,

Ferdinand
d'Autriche.

debourg, &c. Les deux faire connoître de soi-mêmes, ou ce qui est encore premiers de ces princes y alloient en personne, & pis, de pouvoir être déterminé par l'esprit particulier. C'est la principale source de cette monstrueuse confusion de sectes dont la prétendue réformée fut tout d'abord inondée.

1601.

(34) Ce sera pourtant toujours aux yeux des personnes non prévenues, l'un des faux dogmes de Calvin les plus insoutenables, que cette attribution qu'on donne au sens des saintes écritures, de suffire à se

(35) Le duc de Mercœur acquit par ses grands exploits, la réputation d'un des premiers hommes de guerre de son temps. Voyez-le dans les historiens, ainsi que les autres faits dont il est parlé ici.

échoua devant Canise, & que les chevaliers de Malte prirent & détruisirent la ville de Passava dans la Morée.

Constantinople & l'intérieur du palais même du grand seigneur n'étoient pas moins agités par le mécontentement des Janissaires, qui vinrent étrangler, en présence de Mahomet III lui-même, sept mignons de son ferrail, & le menacerent de le déposer. C'étoit dans la vérité un homme bien peu digne du trône, lâche, cruel, traître, avare, & enseveli dans la débauche.

1601.

Appellée
Châteauneuf
par les Chré-
tiens.

Fin du douzieme Livre.

JOHN



M É M O I R E S

D E S U L L Y.



L I V R E T R E I Z I E M E.

L'AGITATION des esprits causée par tous les soulèvements domestiques qu'on vient de voir dans le dernier livre, n'empêcha point qu'on ne se livrât cet hiver aux plaisirs & aux spectacles ordinaires. On travailla par ordre, & pour le divertissement de la reine, à la composition d'un ballet d'une grande magnificence. L'arsenal étoit le lieu que le roi avoit choisi pour la représentation de ces spectacles, à cause de la commodité de ses appartements spacieux, soit pour les acteurs, soit pour les spectateurs. Comme je me trouvois hors d'état de donner les ordres nécessaires chez moi pour l'exécution de celui-ci, parce que dans le temps qu'il

1602.

1602.

devoit se faire, la plaie que j'avois reçue à la bouche pendant le siege de Chartres, vint à se rouvrir, on avoit déjà jetté les yeux sur un autre endroit que l'arsenal; mais le roi aima mieux qu'on attendît que je fusse guéri, ce qui retarda le ballet d'une huitaine.

Vers la mi-carême, le comte de Schombourg, grand maréchal de l'empire, envoyé de la cour de Vienne, arriva à Paris, où il fit son entrée avec une suite de quarante ou cinquante chevaux. Sa majesté lui fit rendre tous les mêmes honneurs que le maréchal de (1) Bois-Dauphin avoit reçus à Vienne. Le prince, fils du marquis de Brandebourg, fit aussi quelque séjour à Paris. Quoique ce ne soit pas la coutume de défrayer les personnes de ce rang, principalement, comme le remarquoit sa majesté, lorsqu'elles ne suivent pas la cour, elle voulut qu'on eût tous les égards possibles pour ce prince, dont la maison, d'ailleurs des premières de l'Allemagne, faisoit profession d'un attachement particulier à la France. Je reçus ordre du roi de lui faire chaque jour, de la part de sa majesté, des présents de vins & de viandes des plus rares.

Lorsque tout fut prêt pour le départ du roi, & que sa majesté eut donné, dans les différents voyages qu'elle fit à Paris, les ordres nécessaires, tant pour assurer la paix & la tranquillité dans cette ville &

(1) Urbain de Laval, marquis de Sablé, mort en 1629.

dans les provinces dont elle alloit s'éloigner, que pour ce qui concernoit celles où elle alloit passer, elle partit de Paris vers le vingt Mai, & vint à Fontainebleau, d'où elle s'achemina vers Blois. La reine fut de ce voyage, avec toute sa maison. Je le fis aussi, mais je ne partis que quelques jours après sa majesté, qui me fit savoir son arrivée à Blois, & le dessein qu'elle avoit d'y séjourner huit ou dix jours. Ce temps étoit nécessaire au roi pour une diete qui lui avoit été ordonnée par les médecins, afin de guérir une fluxion qui lui étoit tombée sur la jambe, & qui avec le temps eût pu, comme il me le mandoit, mériter le nom de goutte. Blois étoit d'ailleurs la ville la plus propre à découvrir les secrets du maréchal de Biron. Henri avoit dans toute cette province des personnes de confiance, qui s'y employoient uniquement, & qui détachotent presque à chaque moment des couriers chargés des nouvelles qu'ils venoient d'apprendre. On fut par eux que la cabale de Biron embrassoit l'Anjou, le haut Poitou, la Saintonge, le Mirebalais, le Châtelleraudois, l'Angoumois, le Périgord, le Limosin, la Marche & l'Auvergne; qu'elle s'étendoit même par toute la haute Guyenne & le haut Languedoc; qu'elle étoit appuyée par quatre ou cinq seigneurs de la cour, dont cependant on ne spécifioit pas les noms, pour ne rien avancer de douteux. Les liaisons avec l'Espagne, les desfeins pour la surprise des villes frontieres,

1602.

& les raisons dont on se servoit pour animer le peuple contre le gouvernement présent (les mêmes que j'ai déjà rapportées plus haut) faisoient encore partie de ces avis; & voici ce qu'on y ajoutoit de nouveau.

Les factieux, pour faire prendre ombrage au peuple, du voyage de sa majesté à Blois, qui sans doute ne les inquiétoit pas médiocrement, disoient par-tout, que Henri ne l'avoit entrepris que pour faire faire une justice sévère de ceux qui s'étoient révoltés contre Jambeville, d'Amours & les autres commissaires envoyés pour exiger le sol pour livre sur les rivières & dans les passages, pour l'y établir lui-même, & de manière que par une nouvelle réappréciation cet impôt se trouvât triplé; pour faire recevoir par-tout la gabelle, en s'emparant des Marais salants, dont les propriétaires ne recevraient en dédommagement que de mauvaises rentes sur l'hôtel-de-ville de Paris; enfin pour arrêter les murmures que devoient causer une double décime, qu'ils faisoient croire que Henri avoit obtenu du pape la permission de lever, & la rétractation des remises faites sur les tailles de 1594, 1595 & 1596; j'en ai parlé, lors de mon voyage dans les généralités.

Voilà comment on peignoit presque par-tout le royaume, un prince si bon, avec les couleurs d'un tyran furieux & implacable. On avoit toujours des raisons prêtes pour lui enlever la noblesse catholique.

On en avoit de différentes pour mutiner les gentilshommes & les officiers protestants. On faisoit entendre aux premiers, que ce trésor & cette artillerie formidable, dont le roi faisoit provision, n'avoient pour objet que d'anéantir leurs privilèges, & de les mettre en servitude. On persuadoit aux seconds, que la persécution étoit déjà ouverte contre eux; que le paiement de leurs garnisons, les fonds pour l'entretien de leurs villes, les pensions de leurs chefs, de leurs officiers & de leurs ministres, alloient être dès cette année diminués d'un tiers, & la suivante de deux, après quoi il seroit d'autant moins difficile de leur ôter leurs places de sûreté, que c'étoit déjà un point arrêté dans le conseil, de fermer aux réformés tout accès aux charges & aux emplois publics, en refusant de leur en expédier les provisions.

Si les preuves contre la personne des conjurés avoient été aussi claires que l'étoient celles de leurs complots, le roi auroit pu dès ce moment laisser un libre cours à sa justice; mais par rapport aux ducs de Bouillon & de la Trémouille, par exemple, la chose n'en étoit pas encore aux mêmes termes qu'à l'égard du maréchal de Biron & du comte d'Auvergne; tout se réduisoit à des soupçons contre eux, à la vérité très-violents; & pour ce qui regarde les autres seigneurs de la cour, dont les noms se trouvoient aussi mêlés dans la liste, au nombre de huit, on en

1602.

pouvoit faire une troisieme classe, sous le nom de gens dont la conduite équivoque demandoit à être éclaircie. Les ducs de Bouillon & d'Epéron étoient du voyage de Blois ; le roi imagina qu'il pourroit tirer d'eux-mêmes la conviction de leurs sentiments , en observant attentivement pendant le récit qu'il leur feroit des nouvelles qu'il recevoit , leur maintien & l'air de leur visage. D'Epéron fut celui qu'il attaqua le premier. La vérité m'a obligé de parler si souvent au désavantage de ce duc , que c'est avec une véritable satisfaction que je me porte en cette occasion à faire voir son innocence , & à publier ses louanges.

D'Epéron entendant parler sourdement à la cour de brigues & de cabales , comprit aisément que comme on juge ordinairement du présent par le passé , son nom ne manqueroit pas d'avoir place parmi ceux qu'on disoit les ennemis de l'état. Cela lui fit prendre les précautions de renouveler à sa majesté , lorsqu'elle étoit encore à Fontainebleau , les assurances de sa fidélité. Il n'avoit point d'autre preuve à lui en donner , & le malheur est que Henri prévenu de longue main contre d'Epéron , n'y ajoutoit pas beaucoup de foi. Il ne laissa pas de lui savoir gré de cette démarche , & parce que d'Epéron en lui parlant , m'avoit cité pour quelque chose , le roi , en me mandant à Paris ce qui venoit de se passer , me manda en même temps que d'Epéron lui avoit paru dans

le dessein de me rechercher , & m'ordonna de le prévenir en tout , afin que si le crime qu'on lui imputoit , n'étoit encore qu'en dessein , on n'eût point à se reprocher de l'avoir laissé se précipiter , lorsqu'il ne falloit peut-être que de bons conseils & de bons traitements pour l'en empêcher.

1602.

Je fis ce que le roi m'ordonnoit , & dès ce moment je tins le duc d'Epemon dans mon esprit pour suffisamment disculpé. Il parla à Blois au roi de la même manière qu'à moi. Il ne nia point qu'il n'eût entendu parler de mouvements & d'intrigues secrètes , mais il dit que ç'avoit toujours été d'une manière si vague , & quelquefois même si contradictoire , qu'il ne lui étoit pas venu dans l'idée qu'on pût y ajouter aucune créance ; que ceux qu'on en disoit les auteurs ou les fauteurs , ne lui en ayant jamais donné rien à connoître , ni à entrevoir , il avoit traité de fable un projet dans lequel il ne trouvoit d'ailleurs que de l'extravagance ; les conjonctures présentes en rendant l'exécution visiblement impossible. Quel qu'il fût , il offrit au roi de demeurer près de sa personne , pour lui servir de caution de lui-même , pendant six mois ; & si ce temps ne suffisoit pas , il lui jura qu'il ne le quitteroit point que ses soupçons ne fussent entièrement dissipés. Le roi n'eut rien à repliquer , & commença aussi à trouver le duc d'Epemon beaucoup moins coupable qu'il ne l'avoit pensé.

1602.

Il s'en fallut de beaucoup que le duc de Bouillon montrât dans ses paroles la même sincérité. A la première ouverture que lui fit sa majesté, il traita tout de calomnies inventées par des espions & des délateurs contre les grands du royaume, afin de se faire valoir, & de paroître du moins gagner l'argent qu'on leur donnoit pour exercer cet emploi. Il joignoit à ce reproche, qui attaquoit tacitement sa majesté, une application du passage du nouveau testament : qu'il est nécessaire que les scandales arrivent, & que malheur à ceux qui les causent ; passage qui auroit été plus juste contre Bouillon & ses partisans, en le prenant dans son sens naturel. Bouillon ne s'en tint pas là, il continua en disant, qu'il étoit vrai qu'il avoit entendu dire que les Catholiques, aussi bien que les Protestants, se plaignoient qu'on les accabloit d'impôts, & que plus les richesses & le bonheur du roi alloient croissant, plus ils devenoient pauvres & misérables ; qu'outre ces plaintes communes, il avoit oui dire en certain endroit aux Protestants, que leur sort étoit d'être regardés tôt ou tard comme la peste & l'excrément de l'état ; qu'ils y seroient haïs, persécutés, pros crits, eux & leurs enfants ; qu'on les excluroit de tous les honneurs & de tous les emplois ; qu'enfin on ne se reposeroit qu'après qu'on les auroit exterminés ; que tous ces bruits ne se répandoient & ne prenoient tant de force, que parce que les personnes les plus

qualifiées du royaume n'étant point admises au conseil, où se décidoient les affaires, soit à l'égard des différentes religions, soit à l'égard des impôts, elles ne pouvoient instruire le peuple du motif des résolutions qui s'y prenoient, ni le peuple croire autre chose, sinon qu'on en vouloit en effet à sa liberté.

Il n'est pas douteux que le duc de Bouillon, en parlant ainsi, cherchoit à insinuer au roi, que tous les bruits de révolte n'avoient point d'autres fondemens que les cris du peuple gémissant sous le fardeau des impôts, & que ce feint mécontentement qu'il affectoit, lui servoit à dérober au roi la connoissance de ses sentimens; mais tout ce qu'il y avoit d'aigre & de hardi dans ses paroles, fait bien voir que sa mauvaise humeur ne put lui laisser passer cette occasion sans décharger son fiel. Il ajouta avec la même finesse & le même chagrin, qu'on avoit voulu lui persuader à lui-même que sa majesté avoit entrepris d'abolir les privileges de sa vicomté de Turenne, & acheter les droits de la maison de la Mark sur Sedan, mais qu'à cela aussi-bien qu'à tout le reste, il s'étoit contenté de répondre, qu'il se tenoit assuré que le roi n'en feroit rien, à cause des obligations qu'il avoit eues de tout temps au corps des Réformés. Il finit en protestant au roi, que supposé que tout ce qu'on lui avoit rapporté de révoltes & d'attentats dans le royaume, fût aussi vrai qu'il le croyoit faux, pour lui

1602.

il ne s'étoit écarté en rien de son devoir. Le roi dissimulant au duc de Bouillon ce qu'il pensoit du discours qu'il venoit de lui tenir, lui fit une proposition, sur l'idée de celle que le duc d'Epéron lui avoit faite à lui-même, par laquelle il s'attendoit bien à le jeter dans un grand embarras. Il dit au duc, qu'il étoit content de cette assurance, & qu'il ne lui resteroit plus aucune défiance, s'il avoit pour lui la même complaisance qu'avoit eue d'Epéron de ne point s'éloigner de la cour, tant que cette affaire dureroit; qu'au reste il ne le retiendroit pas près de sa personne, sans lui faire part de tous ses desseins, & sans l'appeller dans tous ses conseils, comme il avoit paru le souhaiter, afin qu'il vît par lui-même l'attention qu'il apportoit à soulager le peuple, & qu'il pût rendre aux Protestants comme aux Catholiques, un témoignage authentique de la pureté de ses intentions. Bouillon garda, en recevant ce coup, une présence d'esprit singulière, il fit une exclamation de joie & d'admiration des sentiments que sa majesté lui témoignoit, il répondit sur le fond de la proposition, qu'il alloit se mettre en état d'y satisfaire, non seulement pour six mois, mais pour toute sa vie s'il étoit nécessaire, en faisant un voyage dans toutes ses maisons, afin que rien n'interrompît ensuite le long séjour qu'il comptoit faire à la cour. C'est ainsi qu'en paroissant faire tout ce que souhaitoit sa majesté, il se réserva pourtant de ne faire que ce qu'il voudroit

voudroit lui-même, & qu'il fut la prévenir adroitement sur le départ subit auquel il se préparoit.

1602.

Henri comprit tout cela, c'est ce qui le fit résoudre à assembler un conseil secret pour délibérer sur ce qu'il avoit à faire en cette conjoncture. Il n'y eut d'appelés à ce conseil, que MM. le comte de Soissons, le chancelier, Villeroi, Maille & moi. On y entendit, avant toutes choses, Descures, qui avoit été envoyé convier le maréchal de Biron, de la part de sa majesté, de venir à la cour, & dont le rapport fut tel, qu'il n'y eut qu'une voix sur la détention de ce maréchal & du comte d'Auvergne, si-tôt qu'ils seroient arrivés. Le roi proposa ensuite, s'il ne seroit pas à propos d'en faire autant des ducs de Bouillon & d'Epemon, pendant qu'ils étoient à la cour. Presque tous les assistants furent encore de cet avis, & le plus distingué de la troupe ne le modifia que pour dire que Biron étoit le seul auquel il faudroit ensuite faire grace, parce que ne faisant rien de lui-même, on le rameneroit aisément à la raison; lorsqu'on lui auroit ôté ceux dont la société le perdoit. Je remarque cet avis à cause de sa singularité.

Pierre Fourgeuse. sieur Descures.

Le mien fut totalement opposé. Je ne pus goûter qu'on arrêtât d'Epemon, ni même Bouillon. Si les soupçons tiennent lieu de preuves en ces matieres, il falloit donc aussi arrêter tous ceux que La-Fin avoit chargés, & moi-même tout le pre-

1602.

mier, c'est ainsi que je m'expliquai. Qu'on suppose après cela qu'ils soient trouvés innocents, on manque par cette action précipitée les vrais coupables, Biron & d'Auvergne, qu'il étoit impossible d'arrêter au même moment, & dont la fuite ôtoit encore toute espérance de rien prouver contre les prisonniers. Le malheur est que criminels ou innocents, on ne pouvoit plus après cela se dispenser de les traiter comme réellement coupables, dans la crainte des effets où le ressentiment d'un outrage de si grand éclat étoit seul capable de les porter. Le roi se rendit à cette opinion, sépara le conseil, l'heure de dîner étant venue, & voulant m'entretenir seul sur ce qui venoit d'être agité, il me dit de dîner en soldat, & de le venir retrouver avant que tout le monde se fût rassemblé.

Etant descendu dans la cour, où j'étois attendu par cette foule qui s'attache aux personnes en place, je vis venir à moi le duc d'Epéron, qui me dit avec la même assurance que je lui avois remarquée, que des conseils si longs & si secrets alarmoient une infinité de personnes, mais qu'il n'étoit pas de ce nombre, parce qu'il n'avoit rien à se reprocher. Je lui répondis qu'en ce cas il n'avoit en effet rien à craindre, le roi étant bien plus disposé à pardonner à de véritables coupables, qui avoueroient leurs fautes, qu'à punir sur un simple soupçon, ceux qui ne l'étoient pas. „ Je „ vois, lui dis-je, force gens qui s'é-

„ loignent de la cour, mais ceux qui ont
 „ la conscience nette ne le doivent pas. 1602.
 „ faire. Je suis de ce nombre, reprit d'E-
 „ pernon, & je ne partirai point de la
 „ cour tant que ces ombrages dureront.
 „ Vous ne sauriez mieux faire, mon-
 „ sieur, lui repliquai-je, & je vous pro-
 „ mets que je ferai valoir dans l'occasion
 „ cette résolution que vous prenez „
 „ En arrivant chez moi, je dis à mon
 „ maître d'hôtel qu'il retranchât tout un ser-
 „ vice, & qu'il me servît ce qu'il avoit de
 „ prêt. Nicolas (2) arriva, comme je me
 „ mettois à table. „ Lavez promptement,
 „ lui dis-je, sans l'avertir des ordres don-
 „ nés à la cuisine, & vous mettez à ta-
 „ ble „. Il fut bien surpris, lorsqu'après
 „ avoir bu deux coups, & mangé un mor-
 „ ceau à la hâte, il vit que je demandois le
 „ fruit, & en même temps le cheval sur le-
 „ quel je devois monter pour retourner au
 „ château. Cet ordre ne lui plut pas, car
 „ il n'aimoit pas moins la bonne chère que
 „ la plaisanterie. „ Pardieu, monsieur, me-
 „ dit-il, je ne m'étonne pas que vous pas-
 „ siez pour un des plus habiles seigneurs

(2) Simon Nicolas étoit „ misérable. Il mourut
 „ un secrétaire du roi „, Poë- „ deux ans après, âgé de
 „ te, diseur de bons mots, „ soixante-dix ans. Com-
 „ vieux pécheur, dit le „ me on lui parloit de
 „ journal d'Henri IV „, Dieu, de la mort & d'une
 „ croyant en Dieu par bé- „ vie éternelle, il fit ré-
 „ néfice d'inventaire, & „ pense qu'il eût quitté
 „ qui n'en étoit que mieux „ volontiers sa part de pa-
 „ reçu dans les compa- „ radis pour cinquante ans
 „ gnies, selon l'humeur „ de vie de plus „ Jour-
 „ corrompue de ce siècle „ nal d'Henri IV.

1602.

„ de France , je ne connois personne qui
 „ puisse boire trois coups pendant votre
 „ dîner. Là , là , monsieur Nicolas , lui
 „ répondis-je , ne laissez pas d'achever de
 „ dîner , pour moi j'ai une affaire qui
 „ m'appelle ailleurs.

Je rapportai à sa majesté les paroles que venoit de me dire le duc d'Epéron. Elle convint qu'il pouvoit bien ne s'être pas embarqué dans une affaire qu'il voyoit traiter par des personnes d'humeur & de religion si différentes , & où tant s'en faut qu'il y eût rien à gagner pour lui , il y risquoit au contraire à se faire dépouiller de son bien & de ses charges. D'Epéron avoit assez d'esprit pour sentir que le projet des séditieux n'avoit rien que de ruineux. „ Ce n'est pas , ajoutoit le roi , „ qu'en son cœur il ne fût peut-être bien „ aisé que quelqu'un me traversât , afin „ que j'eusse d'autant plus affaire de lui , „ mais il fait par sa propre expérience , „ combien de pareils desseins sont sujets „ à échouer „. Sa majesté me chargea de l'entretenir dans ces dispositions , & de faire encore un effort auprès des ducs de Bouillon & de la Trémouille , pour les arrêter à la cour , mais d'attendre pour cela qu'on fût arrivé à Poitiers , parce que jusqu'à ce temps-là il pouvoit lui venir des avis qui le détermineroient. Je m'y employai de tout mon pouvoir & en présence de MM. de la Noue , de Constant , d'Aubigny & de Préaux , mais tout ce que je pus leur dire fut inutile.

Il se traita à la cour, pendant le séjour que firent leurs majestés à Blois, d'une autre affaire fort différente de celle-ci, dont le récit me met dans quelque embarras, parce qu'elle fit un assez grand éclat pour ne devoir pas être passée sous silence, & que d'un autre côté il ne m'est pas permis de la révéler ici, dans la crainte que j'ai de trahir le secret que j'ai voué au roi & à la reine, qui ne s'en sont ouverts qu'à moi seul, & qu'elle regarde personnellement. Le tempérament dont je vais me servir, est de ne rien rapporter au-delà de ce qui transpira au-dehors, & vint à la connoissance du courtisan.

Il se répandit donc un bruit que le roi & la reine avoient eu un différend ensemble, ce qui fut confirmé, parce qu'un jour le roi m'envoya chercher par Armagnac de si grand matin, qu'il étoit encore au lit aussi-bien que la reine, & contre leur coutume, chacun dans leur appartement. On remarqua que j'avois fait plusieurs allées & venues de l'un à l'autre; on sut que je m'étois mis trois ou quatre fois à genoux devant le roi & la reine, comme si j'avois eu une grande grace à obtenir d'eux. Comme rien n'échappe en ces occasions aux courtisans curieux, ils tirèrent chacun leurs conjectures de ce que parmi le nom du roi & de la reine, on avoit aussi entendu prononcer ceux du duc & de la duchesse de Florence & de Mantoue, de Virgile Urfin, de Dom Joan, de Bellegarde, de Trainel, Vinti,

Premier va-
let de cham-
bre du roi.

1602.

Joannini, Conchini, la Léonor, Gondy, Catherine Selvage, avec celui de la marquise de Verneuil. D'autres personnes furent désignées, disoit-on encore, sous le nom mystérieux de couleur de tanné. On chercha à faire parler mon épouse, parce qu'on découvrit que Conchini, qui avoit souvent affaire à elle, & qui lui rendoit publiquement le même respect qu'un serviteur à sa maîtresse (il l'appelloit même souvent de ce nom), étoit venu la chercher plusieurs fois de la part de la reine, avec laquelle, tantôt seule, tantôt la Léonor avec elle, étoit demeurée secrètement enfermée plusieurs après-dînées entières.

Mais ce qui fournit le plus de matière aux discours, c'est que dans le temps que la contestation étoit le plus échauffée, La Varenne vint m'avertir un matin que le roi m'attendoit dans la nouvelle galerie qu'il avoit fait bâtir à Blois, au-dessus de celles qui regnent le long des jardins d'enbas, c'est celle où l'on voit la représentation singulière d'une biche avec le bois d'un cerf. On prit garde que sa majesté fit mettre en sentinelle au bout de cette galerie, qui n'étoit pas encore fermée, deux Suisses qui ne savoient pas un mot de françois, & que pendant deux heures & plus que nous y demeurâmes, on nous vit parler avec beaucoup d'action. On pouvoit malgré la distance entendre quelques-unes de nos paroles, dont on ne tira aucune lumière. Il n'en fut pas de même de celles-ci, qu'on entendit proférer à sa

majesté en sortant & qu'on recueillit soigneusement. „ Il n'en faut plus parler, „ je me conduirai en tout par vos conseils, afin qu'il ne me soit plus reproché que je fais toutes choses de ma tête; mais souvenez-vous que peut-être vous & moi nous en repentirons un jour : car il ne sauroit pleuvoir sur moi, qu'il ne dégoutte sur vous. Je connois l'esprit de ceux qui s'en mêlent, ils feront cause de beaucoup de mal. Je ne nie point que la douceur & l'indulgence ne soient fort louables; mais vous ne nierez pas aussi que l'excès n'en soit pernicieux. On distingua aussi ces paroles, que je répondis au roi, qu'à la vérité il y avoit de la prudence à prévoir & à prévenir les accidents fâcheux; mais qu'il falloit aussi se donner de garde de les avancer par des recherches trop curieuses. C'est sur ce fondement qu'on soupçonna que le roi avoit eu dessein de se porter à quelque démarche violente contre certaines personnes de la maison & du conseil de la reine (3). Je ne puis en dire davantage.

1602.

(3) C'est dire la chose assez clairement & les autres mémoires de ce temps-là se rapportant tous à cette idée, on ne sauroit presque douter que Henri IV n'eût pris la résolution non seulement de purger la cour de ces délateurs, qui envoyoient l'esprit de la

core de faire sentir un peu fortement à cette princesse son indiscretion en cessant de la voir, & en l'obligeant de vivre loin de lui dans une de ses maisons, peut-être même en la renvoyant à Florence. On voit dans l'histoire de la mere & du fils, tom. 1, p. 9, que ce prince la menaça de l'un

1602.

De Blois le roi vint à Poitiers. Il se montra ensuite dans le Limosin & la Guyenne; sa présence fut d'une si grande efficacité, qu'il ne trouva nulle part d'opposition à ses volontés, pas même à l'établissement du sol pour livre (4). Il auroit pu après cela laisser subsister cet impôt, rien n'en auroit troublé la levée : mais content de la soumission de ses peuples, il prit ce moment pour le convertir d'abord en une menue subvention, & peu après pour le supprimer tout-à-fait. L'édit de révocation porte, que S. M. ne s'y est déterminée uniquement qu'à cause de cette obéissance de ses sujets. Henri satisfait du succès de son voyage (5), reprit le chemin de Fontainebleau, où arriva peu de temps après lui le maréchal de Biron.

La consternation que le voyage de S. M. avoit répandue parmi ses créatures, lui fit connoître que ses affaires n'étoient pas à beaucoup près aussi avancées qu'il s'en étoit flatté, & lui fit prendre ce parti,

& de l'autre. M. de Rosny trouvoit apparemment ce second parti un peu trop violent, comme en effet il l'étoit, vu les circonstances. (4) Le septenaire dit que M. de Rosny fut envoyé par sa majesté pour ce sujet à la Rochelle, & que les Rochellois le chargèrent de faire leurs représentations au roi pour la suppression de la pancarte	ou tarif de cet impôt. (5) „ Durant ce voyage „ de Poitiers, dit le septenaire, qui dura près de deux mois, la cour sembloit triste, le roi pensif, nul conseil ni d'affaires, aucunes de justice, sinon à Blois. „ Ce qui provenoit des chagrins publics & particuliers de Henri, dont il vient d'être fait mention.
---	--

ri, dans lequel plusieurs autres motifs le confirmoient. Son traité avec l'Espagne & la Savoie n'étoit pas encore au point qu'il pût en espérer incessamment le secours d'hommes & d'argent qui lui étoit nécessaire. Une résistance trop marquée aux volontés du roi pouvoit donner de sa trahison les soupçons qu'il ne s'imaginait pas qu'on eût déjà conçus. Il pouvoit même arriver, ainsi que lui représentoit le baron de Lux son ami & son confident, que sur des refus réitérés de paroître devant le roi, sa majesté prendroit le parti de venir droit à lui à main armée, comme à un rebelle; ce qui seroit le coup mortel pour ce maréchal, qui n'étoit en état ni de se défendre, ni de l'attendre, enfermé dans une place, toutes les fiennes étant dépourvues de tout, principalement d'artillerie.

C'est une précaution que j'avois prise en préparant ce coup à Biron, quelques mois auparavant. Je lui avois fait entendre que toutes les pieces de canon qui étoient dans les places de Bourgogne, devoient nécessairement être refondues & toutes les poudres rebattues. L'attention avec laquelle on voyoit que je veillois à tout ce qui regardoit ma charge de grand maître, suffisoit seule pour faire passer cette proposition; mais pour ne point donner d'ombrage au maréchal, j'avois été le premier à lui proposer de réparer ce vuide, en lui faisant fournir abondamment & en même temps de l'arsenal de Lyon, que je venois de remplir avec grand soin, tout ce qui

1602.

lui étoit nécessaire. Je consentis que Biron envoyât des gens à lui jusqu'à Lyon, pour escorter les bateaux qui devoient être chargés des pieces que je lui envoyois, & qu'il ne fit partir les siennes que lorsque celles-ci arriveroient. Il ne savoit pas que j'avois mis si bon ordre par-tout, que les bateaux de Lyon qui remontoient la Saone fort lentement, furent arrêtés en chemin, jusqu'à ce que ceux qui venoient de Bourgogne fussent sortis des terres de sa dépendance. Lorsque je vis les uns & les autres en ma disposition, ceux de Lyon n'allèrent pas plus loin.

Biron ne s'aperçut de la tromperie que je lui avois faite, que lorsqu'il ne fut plus temps d'y remédier. Il s'emporta d'une étrange manière contre moi, & se vanta si publiquement qu'il viendrait me poignarder, que le roi m'écrivit de ne marcher que bien escorté. J'avois encore placé, comme sans dessein, les logements de la cavalerie légère sur les passages du Loin; mais tout cela, que Biron ne prit peut-être que pour une envie de le chagriner, ne fut pas capable de lui faire ouvrir les yeux. De Lux & lui ne tirèrent d'autre conséquence de l'impossibilité où ils étoient de se défendre, sinon qu'il falloit en imposer au roi, jusqu'à ce qu'ils y eussent pourvu par le moyen de l'étranger. Descures & Jeannin agissoient avec eux de manière à leur inspirer cette sécurité. La-Fin de son côté avoit assuré très-positivement à Biron (6) que non

(6) Le maréchal de Bi-jetter au feu le traité fait on croyoit lui avoir vu avec l'Espagne; mais La-

Seulement il ne l'avoit pas trahi; mais que n'ayant cherché à entretenir le roi que pour le fonder, il l'avoit trouvé fort loin de son but, ce qu'il lui confirma encore à Fontainebleau, où il dit en passant ces deux mots : „ Mon maître, courage, & „ bon bec. „ Le secret d'ailleurs avoit été si bien gardé de la part du conseil, qu'on n'avoit à la cour aucune idée de ce qui se tramoit contre Biron, & que d'Epéronon sachant qu'il arrivoit à Fontainebleau, envoya au-devant de lui lui faire les offres de services d'usage entre les grands (7); en quoi il commettoit une

1602

Fin l'avoit trompé en ne brûlant, au lieu de ce traité, qu'un morceau de papier indifférent.

(7) Le duc d'Epéronon ne s'est point défendu d'avoir rendu en cette occasion au maréchal de Biron tous les bons offices qu'il pouvoit attendre d'un ami. „ Lorsqu'il traita avec lui „ de cette affaire, dit l'historien de sa vie, il ne „ le fit point en termes „ ambigus, comme les autres, mais fort sérieusement. Il lui apprit la trahison de La-Fin & lui „ en donna toutes les preuves, & l'exhorta à recourir à la bonté du roi. „ Voilà ce qui justifie le „ duc d'Epéronon. Dupleffis-Bossionniere, gentilhomme d'honneur, & „ fort attaché au duc, qui

„ étoit celui qu'il envoya „ au-devant du maréchal, „ étoit principalement „ chargé de le porter par „ toutes sortes de motifs „ à obtenir du roi le pardon de sa faute. Aussi „ ne put-on jamais engager ce gentilhomme, assuré de son innocence „ & de celle de son maître, à se retirer dans les „ pays étrangers, après „ que le roi, qui n'avoit „ pas ignoré cette démarche, eut fait arrêter le „ maréchal de Biron; en „ quoi il rendit un grand „ service au duc d'Epéronon, & il lui donna ensuite un second conseil „ dont le duc se trouva „ fort bien; c'est d'avouer „ sincèrement à sa majesté „ cette démarche auprès „ du maréchal, & de lui

1602.

grande imprudence, après ce qui s'étoit passé à Blois, comme il l'a avoué lui-même bien des fois depuis ce temps-là.

J'étois allé faire un tour à Moret lorsque Biron arriva à la cour. Le roi m'en donna avis par ce billet : „ Mon ami, „ notre homme est venu; il affecte beau- „ coup de retenue & de sagesse; venez „ en diligence, afin que nous avisions à „ ce que nous avons à faire. Adieu, je „ vous aime bien „. Je revins aussi-tôt de toute la vitesse de mon cheval, & je

„ dire en même temps dans „ moignages qu'il recevoit „ quelle intention il l'a „ de sa bonne conscience, „ voit faite „. Le même „ rempli d'une juste & gé- „ historien mêle dans ce dé- „ néreuse indignation de „ tail quelques traits qui dé- „ voir sa fidélité soupçon- „ couvrent le fond des sen- „ née, il marcha la tête „ timents du duc d'Epéron, „ droite & les yeux tour- „ & servent en même temps „ nés vers la fenêtre où „ à faire connoître son ca- „ il savoit que le roi étoit „ ractère. „ Le duc d'Eper- „ appuyé. Le roi le re- „ non, dit-il, & Biron „ marqua & le fit remar- „ étant allés de compa- „ quer à ceux qui étoient „ gnie au Louvre, pour „ près de lui... Sa majesté „ faire leur cour après-di- „ fit ensuite une partie à „ ner; sa majesté avertie „ la paume. Le comte de „ de leur venue, se mit „ Soissons étoit avec le roi „ à la fenêtre pour voir „ contre le duc d'Epéron „ au travers de la vitre leur „ & le maréchal. C'est à „ démarche & leur con- „ cette partie que les his- „ tenance. Un ami du duc „ toriens de ce temps-là „ d'Epéron, qui étoit au- „ ont fait dire au duc un „ près du roi, l'en fit aver- „ bon mot parlant au ma- „ tir, afin qu'il composât „ réchal: qu'il jouoit bien, „ ses actions... Il fit tout „ mais qu'il faisoit mal ses „ le contraire de ce qu'on „ parties, &c „. *Il est de* „ lui vouloit persuader; „ la vie du duc d'Epéron „ & s'étant confirmé de „ ann. 1602, page 205 & suite „ plus en plus dans les té-

trouvai le roi qui se promenoit devant le pavillon où j'étois logé, avec Praslin (8), qu'il quitta pour venir à moi. Il me prit par la main, & m'apprit, en continuant à se promener, qu'il avoit essayé inutilement, par toutes sortes d'endroits, à arracher de Biron (9) l'aveu de sa faute, quoiqu'il cachât si mal tout ce qu'il avoit dans l'esprit, qu'on le lisoit sur son visage. Sa majesté me découvrit ensuite ses plus secrets sentimens par rapport au maréchal. Elle avoit encore pour lui toute son an-

1602.

(8) Charles de Choiseul, marquis de Praslin, capitaine de la première compagnie des gardes, mort maréchal de France en 1626.

(9) „ Le roi, ennuyé
„ de ses rodомontades &
„ de son opiniâtreté, le
„ quitta, lui disant pour
„ dernières paroles : Hé
„ bien ! il faudra appren-
„ dre la vérité d'ailleurs.
„ Adieu, baron de Biron.
„ Ce mot fut comme un
„ éclair avant-coureur de
„ la foudre qui l'alloit ter-
„ rasser, le roi le dégra-
„ dant par-là de tant d'é-
„ minentes dignités dont
„ il l'avoit honoré.... Le
„ même jour, après sou-
„ per, le comte de Soif-
„ sons l'exhorta encore de
„ la part du roi de lui con-
„ fesser la vérité, & con-
„ clut sa remontrance par
„ cette sentence du Sage :
„ Monsieur, sachez que le

„ courroux du roi est le
„ messager de la mort ..
Peres. ibid. „ Après le di-
„ ner, dit le septenaire,
„ il vint trouver le roi qui
„ faisoit un tour dans sa
„ grande salle, lequel lui
„ montrant sa statue en re-
„ lief, triomphant au-des-
„ sus de ses victoires, lui
„ dit : Hé bien, mon cou-
„ sin, si le roi d'Espagne
„ m'avoit vu comme ce-
„ la, qu'en diroit-il ? Il
„ répondit au roi légére-
„ ment : Sire, il ne vous
„ craindrait guere ; ce qui
„ fut noté de tous les sei-
„ gneurs présents. Et lors
„ le roi le regarda d'une
„ œillade rigoureuse, dont
„ il s'aperçut, & soudain
„ rhabillant son dire, il
„ ajouta : j'entends, sire,
„ en cette statue que voi-
„ là, mais non pas en cette
„ personne ..

1602.

cienne tendresse, & ne le regardoit qu'avec compassion. Elle auroit fort souhaité qu'on eût pu lui enseigner des moyens, sans rien risquer, de ne point le traiter en criminel d'état; c'est ce qui n'étoit pas facile, du caractère dont on connoissoit Biron. S'il étoit dangereux de le laisser échapper lorsqu'il témoignoit ne se repentir de rien, il ne l'étoit guere moins de le relâcher sur sa bonne foi, après lui avoir témoigné qu'on avoit en main la preuve de sa trahison.

Le roi revint encore une dernière fois au parti que sa douceur naturelle lui avoit toujours dicté, de chercher à faire rentrer le maréchal de Biron en lui-même; & comme il n'avoit pu y réussir, il me chargea de l'entreprendre, & promit de m'avouer de tout ce que je pourrois dire à Biron pour l'entraîner aux pieds de sa majesté, pourvu cependant que je ne lui donnasse rien à connoître de ce qu'avoit dit La Fin, afin de ne pas nuire au dessein de l'arrêter, auquel il faudroit bien revenir s'il persistoit dans son opiniâtreté. „ S'il „ s'ouvre à vous, me dit Henri, sur la „ confiance que vous chercherez à lui „ inspirer en ma bonne volonté, assurez- „ le qu'il peut, sans crainte, me venir „ trouver & m'avouer tout. S'il ne me „ déguise rien, je vous donne ma parole „ royale que je lui pardonne de bon „ cœur „.

J'allai chercher le maréchal dans le château, où je le trouvai dans la chambre de

sa majesté s'entretenant avec La-Curée au chevet du lit. J'étois suivi d'un assez grand nombre de personnes. Il entendit qu'on me faisoit place, & s'avança pour me saluer; ce qu'il fit très-froidement. Je crus devoir commencer par chercher à lui faire oublier le ressentiment que je savois qu'il avoit contre moi. „ Hé! qu'est ceci, mon-

„ sieur, lui dis-je en l'embrassant étroit-

„ tement? Vous me saluez en sénateur,

„ contre votre ordinaire: ho! il ne faut

„ pas ainsi faire le froid; embrassez-moi

„ encore une fois, & allons causer „

Lorsque nous fûmes assis au chevet du lit de sa majesté, & que personne ne put nous entendre: „ Hé bien! monsieur, lui dis-je

„ du ton que je crus le plus propre à le

„ gagner, quel homme êtes-vous? Avez-

„ vous salué le roi? quel accueil vous

„ a-t'il fait? que lui avez-vous dit? Vous

„ le connoissez, il est libre & franc, &

„ veut que l'on soit de même que lui.

„ L'on m'a dit que vous avez fait le ré-

„ servé avec lui; cela n'est point de fai-

„ son, ni selon son humeur & la vôtre.

„ Je suis votre parent, votre serviteur &

„ votre ami; croyez mon conseil, & vous

„ vous en trouverez bien. Dites-moi li-

„ brement ce que vous avez sur le cœur,

„ & soyez sûr que j'y apporterai reme-

„ de; ne craignez point que je vous

„ trompe „.

A tout cela Biron se contenta de répondre à la fin indifféremment: „ J'ai fait la

„ révérence au roi avec tout le respect

1602.

„ que je lui dois. Je lui ai répondu sur
 „ tout ce qu'il m'a demandé; mais ce
 „ n'a été que des propos communs & des
 „ questions générales; aussi n'avois-je
 „ rien davantage à lui dire. Ah! mon-
 „ sieur, repris-je, ce n'est pas là comme
 „ il faut en user avec le roi. Vous con-
 „ noissez la bonté de son cœur; ouvrez-
 „ lui le vôtre, & lui dites tout, ou à
 „ moi, si vous l'aimez mieux, & je vous
 „ répons qu'avant qu'il soit nuit, vous
 „ demeurerez contents l'un de l'autre.
 „ Je n'ai rien à dire au roi, répliqua le
 „ maréchal, ni à vous de plus que j'ai
 „ fait; mais si sa majesté a quelque dé-
 „ fiance ou quelque mécontentement de
 „ moi, que lui ou vous me le disiez li-
 „ brement sur quoi que ce puisse être, &
 „ j'y répondrai de même. Ce qui fâche
 „ le plus le roi, lui dis-je dans l'envie
 „ que j'avois de le sauver, ce sont vos froi-
 „ deurs; car d'autres particularités, ajou-
 „ tai-je aussi-tôt, il n'en fait point; mais
 „ que votre conscience vous juge vous-
 „ même, & conduisez-vous de la même
 „ manière que si vous saviez que nous
 „ fussions informés de tout ce que vous
 „ avez fait, dit & pensé de plus secret;
 „ car je vous jure ma foi que c'est le
 „ vrai moyen d'obtenir du roi tout ce
 „ que vous pouvez desirer. Je ne vous
 „ donne point d'autre conseil que celui
 „ que je prends ordinairement pour moi-
 „ même. S'il m'est arrivé de faire quel-
 „ que peccadille, je m'en accuse au roi

„ comme d'un grand péché, & c'est alors
 „ qu'il fait tout ce que je veux. Hé par-
 „ dieu, poursuivis-je avec vivacité, si
 „ vous me voulez croire, vous & moi
 „ nous gouvernerons la cour & les affai-
 „ res. Je veux bien vous croire, répondit
 „ encore Biron avec la même nonchalan-
 „ ce; mais je n'ai à confesser ni péché
 „ ni peccadille; je sens ma conscience
 „ fort nette depuis ce que j'ai avoué au
 „ roi (10) à Lyon „. Je n'en avois peut-
 „ être déjà que trop dit; je ne pus pourtant
 „ m'empêcher de lui faire encore plusieurs
 „ instances qu'il ne reçut pas mieux. Il se re-
 „ tira chez lui après cet entretien.

1602.

Le roi entra dans ce moment. Je lui
 redis, sans rien oublier, tout ce que je
 venois de dire à Biron & tout ce qu'il
 m'avoit répondu. „ Vous avez été un peu
 „ bien avant, me dit ce prince, & même
 „ assez pour le mettre en soupçon & faire
 „ qu'il s'en aille. Entrez dans cette ga-
 „ lerie, ajouta sa majesté après quel-
 „ ques moments de réflexion sur l'aveugle-
 „ ment & l'opiniâtreté avec lesquels le ma-
 „ réchal de Biron couroit à sa perte, „ &
 „ m'y attendez. Je veux parler à ma fem-
 „ me & à vous ensemble, & qu'il n'y
 „ ait personne que nous trois „. Il revint
 „ en effet au bout de quelques instans avec
 „ la reine seule, & ayant fermé la porte de

(10) „ Il avoit négligé, „ avoit donné le duc d'E-
 „ dit M. de Perfixe, d'en „ pernon; qui étoit plus
 „ prendre abolition con- „ sage & plus avisé que
 „ tre le conseil que lui „ lui „.

1602.

la galerie au vérou, il nous dit que l'obligation où il étoit, comme roi & comme père, de veiller à la sûreté de l'état, menacé de retomber peut-être dans sa première misère, ne lui laissant d'autre parti à prendre que d'arrêter le maréchal de Biron & le comte d'Auvergne, il ne s'agissoit plus que de mettre en délibération la manière dont on s'en assureroit, afin de ne pas manquer son coup (11). Le sentiment de sa majesté étoit qu'on attendît qu'ils fussent retirés chacun chez eux & couchés, & qu'alors on fit investir leurs appartements par des gens armés. Je proposai qu'on les amusât l'un & l'autre dans le cabinet du roi bien avant dans la nuit,

(11) Il auroit été man- „ avoir un coup de poi-
qué, si le maréchal de Bi- „ gnard dans le sein, &
ron avoit profité des avis „ que vous fussiez en Bour-
qu'on lui donna. „ Un qui- „ gogne. A quoi il répon-
dam lui porta une pe- „ dit : si j'y étois, & que
tite lettre comme il en- „ j'en dussé avoir quatre,
troit chez le roi après „ le roi m'ayant mandé,
souper, sous le nom de „ j'y viendrois. Quoi fait,
la comtesse de Rouffy sa „ il entra en la chambre
sœur. Et comme il lui „ du roi, où il joua à la
demanda de ses nouvel- „ prime avec la reine. Ainsi
les, voyant qu'il ne ré- „ qu'il y jouoit, on apper-
pondoit rien, il se douta „ çut le sieur de Mergé,
que c'étoit autre chose, „ gentilhomme de Bour-
& l'ayant ouverte, trou- „ gogne, qui lui dit quel-
va qu'on l'avertissoit que „ que chose à l'oreille, &
s'il ne se retireroit dans „ ne l'entendant point, le
deux heures, il seroit „ comte d'Auvergne vint
arrêté. Soudain il la mon- „ aussi, qui lui donna de la
tra à un des siens, nom- „ main au côté par deux
mé de Carbonnières, qui „ fois, & lui dit : Il ne
lui dit alors : Adieu, „ fait pas bon ici pour
mon sieur, je voudrois „ nous. *Septen. Ibid.*

& qu'après que presque tous les autres courtisans en seroient sortis, lassés d'attendre l'heure du coucher de sa majesté, on les fit saisir lorsqu'ils se retireroient.

„ Je ne vois point d'apparence à ce que
 „ vous dites, reprit Henri, si je ne veux
 „ voir ma chambre & mon cabinet remplis de sang; car ils ne manqueront pas
 „ de mettre l'épée à la main, & de se
 „ défendre; je ne veux point, si cela doit
 „ arriver, que ce soit en ma présence, ni
 „ dans mon appartement, mais dans le
 „ leur. „ Je trouvois qu'il étoit sur-tout à propos d'éviter en cette occasion la rumeur & l'éclat: mais Henri s'en tint toujours à sa première idée. „ Allez-vous-
 „ en chez vous souper, me dit-il, en
 „ me congédiant; bottez-vous, & faites
 „ botter tous vos gens sur les neuf heures; faites tenir prêts vos chevaux & les
 „ leurs, & soyez-le vous même à partir au
 „ moment que je vous le manderai „.

Je me retirai dans mon pavillon, où, après avoir donné mes ordres conformément à ceux que je venois de recevoir de sa majesté, j'entrai dans mon cabinet, dont la commodité étoit que je pouvois voir de-là tout ce qui se faisoit autour de l'appartement de Biron, qui étoit dans le pavillon opposé au mien. Je lisois & me promenois alternativement, sans cesser de faire attention de ce côté-là, où je m'attendois à chaque moment de voir commencer une attaque, & de recevoir de nouveaux ordres du roi sur ce que j'avois

1602.

à faire. Neuf heures sonnerent, dix & même onze, enfin minuit, sans que je visse aucun mouvement. Pour lors je ne doutai point que quelque contretemps n'eût fait manquer le coup. „ Je crains „ bien, dis-je en rentrant dans ma cham- „ bre, où tous mes domestiques, les uns en jouant ou s'entretenant, les autres en dormant, attendoient la scène qui se préparoit, „ je crains bien que „ pour n'avoir pas bien pris les mesures, on n'ait laissé échapper des oiseaux si aisés à retenir, & qui ne se ratraperont pas facilement. Qu'on aille „ brider mes chevaux & charger mon „ bagage, pendant que je m'en vais dans „ mon cabinet écrire un mot „.

J'y fus bien encore une demi-heure, après quoi j'entendis du bruit à la porte du pavillon du côté des grands jardins, & une voix qui cria : „ Monsieur, le roi „ vous demande „. Je mis la tête à la fenêtre, & je reconnus La-Varenne, qui continuoit en disant : „ Monsieur, venez „ promptement, le roi veut parler à vous, „ & vous envoyer à Paris donner ordre „ à tout, car MM. de Biron & d'Auvergne sont arrêtés prisonniers. Et où ont-ils été pris, lui dis-je ? (12) Dans le

(12) Vitry arrêta le maréchal de Biron en sortant de l'anti-chambre du roi. „ Monsieur, lui dit-il, le „ roi m'a commandé de „ lui rendre compte de „ votre personne : baillez

„ votre épée. Tu te railles, lui répondit Biron : „ Monsieur, repartit Vitry, le roi me l'a commandé. Hé ! je te prie, „ repliqua le maréchal, „ que je parle au roi. Non,

„ cabinet du roi, me répondit-il. Dieu
 „ soit loué, repris-je, que le roi ait suivi
 „ ce conseil „. Je courus vers l'apparte-
 „ ment de sa majesté, qui me dit : „ Nos
 „ gens sont pris : montez à cheval ; al-
 „ lez leur préparer leur logis à la Bastil-
 „ le. Je les enverrai par bateau à la porte
 „ de l'arsenal, qui est du côté de l'eau ;
 „ faites-les y descendre, qu'il ne s'y
 „ trouve personne, & les menez où il
 „ faut, sans bruit, au travers de vos
 „ cours & de vos jardins. Lorsque vous
 „ aurez tout disposé de cette manière à
 „ l'arsenal, avant qu'ils y arrivent, s'il
 „ se peut, ce qu'ils feront peu de temps
 „ après vous, allez au parlement & à
 „ l'hôtel-de-ville ; faites-leur entendre ce
 „ qui s'est passé, dites-leur qu'ils en fau-
 „ ront les raisons à mon arrivée, & qu'ils
 „ les trouveront justes „. Tout cela fut
 „ exécuté de point en point, & avec beau-
 „ coup de bonheur. Au moment que les
 „ prisonniers mettoient pied à terre à l'arse-
 „ nal, ma femme accouchoit de celle de
 „ mes filles qui a porté le nom de mademoi-
 „ selle de Sully.

1602.

„ monsieur, reprit Vitry,	„ fleur, lui dit Praslin, de
„ le roi est retiré... Pras-	„ par le roi je vous arrê-
„ lin attendoit pendant ce	„ te : rendez l'épée. Tiens,
„ temps-là le comte d'Au-	„ prends-la, reprit d'Au-
„ vergne à la porte du	„ vergne, elle n'a jamais
„ château, & lui dit : Mon-	„ tué que des sangliers :
„ sieur, demeurez, vous	„ si tu m'eusses averti de
„ êtes prisonnier du roi.	„ ceci, il y a deux heures
„ Moi, moi ! répondit le	„ que je serois couché &
„ comte d'Auvergne sur-	„ endormi „.
„ pris : oui vous, mon-	

1502.

Je confiai la garde des deux prisonniers à des soldats de la garde du roi joints aux miens. Par les postes que je leur fis occuper, on peut dire qu'ils se gardoient encore en quelque maniere les uns les autres. Je fis placer outre cela un corps-de-garde sur le bastion qui répond aux fenêtres de la chambre des prisonniers, & un second sur les terrasses du donjon. De cette maniere il étoit impossible qu'ils se sauvassent, à moins que les aubes ne s'en mêlassent. Ce sont les termes dans lesquels j'en écrivis au roi, dont les avis redoublés étoient ce qui me faisoit prendre tant de précautions. Il me mandoit peu de jours après la détention des deux prisonniers, qu'il étoit instruit qu'il y avoit un dessein formé pour les faire évader, & que je veillasse avec soin, parce que j'en répondrois. Je consentis d'en répondre, me fiant à la fidélité de mes soldats, qu'il auroit fallu corrompre tous jusqu'au dernier. Une autre fois le roi m'avertissoit que le complot formé pour la délivrance de Biron & d'Auvergne étoit en même temps contre ma personne. Un bateau plein de soldats devoit s'avancer pendant la nuit le long de la riviere, & aborder à l'escalier de la porte de derriere de mon appartement qui est sur la riviere, la faire sauter par le pétard, en faire autant de la seconde, monter dans ma chambre en même temps, pendant que je serois encore au lit, & m'enlever en Franche-Comté avec des relais disposés de dix en dix

Heues, afin de me traiter par représailles, ainsi que Biron le seroit lui-même. Ce dernier avis, quoique si bien circonstancié, ne me parut pas moins frivole que les autres. Je remerciai pourtant sa majesté de ce qu'en me le donnant elle avoit la bonté de m'ordonner de veiller avec le dernier soin à ma conservation, & de m'assurer que si l'entreprise concertée contre moi venoit malheureusement à s'exécuter, elle ne balanceroit pas à donner, pour me racheter, les deux prisonniers; & s'il en étoit besoin, disoit-elle, des choses de bien plus grande valeur encore. Pour la satisfaire; je mis en faction à cette porte de derriere un autre petit corps-de-garde.

1602.

Le premier président, le président de Blancmesnil (13), & les deux conseillers de Fleury & de Thyrin furent nommés par le parlement pour interroger les accusés, que je fis amener pour cet effet dans le petit pavillon du milieu de la grande allée de l'arsenal. Comme il fut nécessaire qu'ils allassent ensuite subir l'interrogatoire en plein parlement, je fis préparer un bateau couvert, dans lequel ils furent menés & ramenés sans être vus de personne. Toute l'histoire de ce procès, & les particularités de l'événement que j'écris, ne sont ignorées de personne. Le public est informé que le maréchal de Bi-

(13) Achille de Harlay, Etienne de Fleury, doyen, premier président, Nicolas de Potiers, sieur de Blancmesnil, conseiller en la grand'chambre, Philibert de Thyrin, conseiller, bre,

1602.

ron (14) ayant reconnu le lieutenant civil Miron au pied de l'échafaud, il avertit de se défier de La-Fin; qu'il dit adieu à Rumigny le père, en le priant de faire ses baïse-mains à mademoiselle de Rumigny, qui étoit, dit-il, tout le présent qu'il avoit à lui faire, & plusieurs autres traits de cette nature. Les emportements, les terreurs, la foiblesse & le peu de courage que témoigna, à l'heure de l'exécution, cet (15) homme qui avoit acquis la réputation

(14) Le détail des choses qu'indique ici l'auteur, se trouve dans tous les historiens & dans plusieurs autres écrits.

(15) Tous ces mouvements allerent jusqu'à l'aliénation d'esprit, & mirent bien en peine tous les assistants, l'exécuteur surtout, qui n'osoit montrer son épée, & qui cependant prit si bien son temps, en amusant le maréchal, qu'il lui fit voler la tête d'un seul coup, porté si prestement, qu'à peine le vit-on passer. Je ne puis m'empêcher de remarquer, à l'avantage des lettres, qu'autant que le maréchal de Biron le père avoit de lecture & d'érudition, autant le fils en avoit peu. A peine savoit-il lire. Je prendrai dans la chronologie septenaire de quoi achever de faire connoître son caractère. L'auteur, après avoir remarqué qu'il avoit

presque toutes les qualités nécessaires pour faire un grand homme de guerre, qu'il étoit brave, heureux, infatigable, sobre, tempérant, &c. dit ensuite: „ Il „ étoit sur-tout ami de la „ vanité & de la gloire; „ même on l'a vu main- „ tefois mépriser le man- „ ger, se contenter de peu „ de chose, pour repaire „ sa fantaisie de gloire & „ de vanité. Il étoit hazar- „ deux en guerre, ambi- „ tieux outre mesure. Il „ devint tellement pré- „ somptueux, qu'il crut „ que le roi ni la France „ ne se pouvoient passer „ de lui. Il étoit aussi de- „ venu si méditant, qu'il „ parloit mal de tous les „ princes... On l'a vu sou- „ ventefois se moquer de „ la messe & rire de ceux „ de la religion prétendue „ réformée. Il se raconte „ une infinité de traits de „ son peu de religion...

tation d'intrépide dans les plus grands dangers de la guerre, ont fourni matière à mille conversations, & ne seront pas apparemment oubliés par les historiens. Pour moi je n'ai rien à apprendre de nouveau, excepté peut-être quelques faits qui me regardent personnellement.

Pendant qu'on instruisoit le procès des deux criminels d'état, ils demanderent plusieurs fois qu'on les fit parler à moi (16).

„ Il se fioit fort au dire
 „ des astrologues & devineurs. „ L'auteur raconte ensuite l'aventure qui lui arriva en allant consulter, sous un nom supposé, le vieux astrologue la Brosse, le même dont M. de Sully parle si souvent dans ses mémoires. „ Ce bon homme, dit-il, qui lors étoit dans une petite guérite qui lui servoit d'étude, lui dit: Hé bien, mon fils, je vous dirai que je vois que celui-là de qui est cette géniture, parviendra à de grands honneurs par son industrie & vaillance militaire, & pourroit parvenir à être roi; mais il y a un *caput algol* qui l'en empêche. Et qu'est-ce à dire, lui dit alors le baron de Biron? Qu'est-ce à dire, dit la Brosse? Mon enfant, ne me le demandez pas. Non, dit le baron, il faut que je le sache. Après toutes

ces altercations qui furent longues entre eux, la Brosse lui dit finalement: mon enfant, c'est qu'il en sera tant, qu'il aura la tête tranchée. Sur laquelle parole le baron de Biron le commença à battre cruellement, & l'ayant laissé demi-mort, descendit de la guérite, emportant la clef de la porte, &c. „ Tout est plein de prétendues prédictions semblables à celle-ci, qui lui furent faites, & auxquelles je ne crois pas qu'aucun homme de bon sens puisse s'arrêter.

(16) „ Il pria le sieur de Baranton, lieutenant de M. de Praslin, d'aller de sa part trouver M. de Rosny, lui dire qu'il desiroit le voir, sinon qu'il le supplioit d'intercéder pour sa vie envers le roi, & qu'il l'attendoit de lui; qu'il l'avoit toujours honoré

1602.

Deux considérations m'empêcherent de leur donner cette satisfaction : la première, parce qu'inutilement j'aurois essayé les prières & les sollicitations en faveur de Biron, dont la mort importoit trop à la sûreté de l'état & étoit trop irrévocablement résolue par sa majesté, pour qu'on pût demander sa grace ; la seconde, qu'ayant été compris moi-même dans les dépositions de La-Fin, je ne voulus rien faire qui pût donner aux esprits malins ou foibles un soupçon, même éloigné, que j'avois cherché à ménager les deux prisonniers, ou que j'eusse eu simplement besoin de leur parler. J'ai voulu au contraire qu'on pensât que s'il étoit vrai que j'eusse jamais eu la moindre liaison avec Biron, le refus que je fis de le voir l'auroit déterminé à ne garder plus

„ & trouvé son ami ; &
 „ tel que s'il l'eût cru, il
 „ ne fût au lieu où il étoit ;
 „ qu'il y en avoit de plus
 „ méchants que lui ; mais
 „ qu'il étoit le plus mal-
 „ heureux ; qu'il consen-
 „ toit être mis entre qua-
 „ tre murailles, lié de
 „ chaînes. Bref, les sup-
 „ plications qu'il faisoit
 „ rapporter par le Sr. de
 „ Baranton, émurent tel-
 „ lement M. & madame
 „ de Rosny, le Sr. Zamet
 „ & autres, qui étoient
 „ là, qu'ayant tous les lar-
 „ mes aux yeux, nul ne
 „ pouvoit proférer une pa-
 „ role. Enfin le fleur de

Rosny dit : Je ne puis le voir, ni intercéder pour lui ; c'est trop tard, s'il m'eût cru, il ne fût pas là ; il devoit dire à S. M. la vérité dès son arrivée à Fontainebleau ; pour ne l'avoir pas dite, il lui a ôté le moyen de lui donner la vie, & à tous ses amis de la demander pour lui ; &c., „
Cronol. septennaire, année 1602. Tout ce qui concerne cette affaire doit être lu dans l'historien Matthieu, „
tom. 2, l. 3, p. 482-534, „
 où ce qui regarde le duc de Sully est rapporté conformément à nos mémoires „

aucune mesure à l'égard d'un homme, que par plusieurs autres motifs, il devoit déjà dans cette supposition regarder comme un traître. Il respecta mon innocence; & s'il parla de moi, comme il fit plusieurs fois, ce ne fut que pour louer hautement les conseils que je lui avois donnés, & s'accuser de ne les avoir pas suivis.

Defunctis, grand-prévôt de l'Isle-de-France, recueillit sur un papier tous les discours où mon nom avoit été prononcé par le maréchal de Biron, & me le donna quelque temps après. C'est par là que j'appris que Biron, en sortant de la chapelle, où il s'étoit confessé aux sieurs Garnier & Maignan, docteurs de Sorbonne, demanda s'il n'y avoit là personne à M. de Rosny, & que comme on lui eut répondu qu'Arnaud le jeune y étoit, il l'appella & lui dit : „ Monsieur Arnaud, je vous prie „ de baiser les mains de ma part à M. „ de Rosny, & de lui dire qu'il perd au „ jourd'hui un des meilleurs & des plus „ affectionnés amis, parents & serviteurs „ qu'il eut. J'ai toujours fait beaucoup „ d'état de son mérite & de son amitié „. Ah ! dit-il ensuite en élevant sa voix & en répandant tant de larmes, qu'il étoit obligé de tenir son visage couvert de son mouchoir, „ si je l'eusse cru, je ne serois „ pas ici. Je vous supplie de lui dire que „ je lui recommande mes freres, particulièrement mon frere (17) Saint-Blan-

(17) Jean de Gontaut, avoit épousé mademoiselle seigneur de Saint-Blancard, de Saint-Genies, niece de

1602.

„ card, qui est son neveu, & qu'il fasse
 „ donner à mon jeune frere une charge
 „ chez M. le Dauphin. Qu'on leur dise
 „ que si j'ai été méchant, ils n'en soient
 „ pas moins gens de bien, & qu'ils ser-
 „ vent toujours fidèlement le roi; mais
 „ qu'ils ne viennent pas si-tôt à la cour,
 „ de peur qu'on ne leur fasse quelque
 „ reproche à mon occasion „. Biron dit
 une autre fois : „ Ah! que c'est un bon
 „ & fidele serviteur du roi & de l'état que
 „ M. de Rosny, & un sage conseiller d'é-
 „ tat; & que le roi fait sagement & pru-
 „ demment de se servir de lui! car tant
 „ que S. M. s'en servira, les affaires de
 „ la France n'iront que bien; & si je l'eusse
 „ cru, les miennes iroient bien „. En
 toute autre occasion je me garderois bien
 d'insérer dans ces mémoires de pareils
 discours à ma louange; mais j'ai cru qu'il
 ne m'étoit pas permis d'altérer tant soit
 peu le sens des paroles du maréchal. J'igno-
 rois ces témoignages publics d'estime qu'il
 me rendoit, lorsque je me joignis à tous
 ses parents (18) pour lui faire obtenir

M. de Sully. Le maréchal de Biron n'avoit point d'autres freres vivants. L'auteur comprend sans doute sous ce nom ses beaux-freres.

(18) Messieurs de Saint-Blancard, de la Force, le comte de Rouffi, de Châteauneuf, de Thémînes, de Salignac & de Saint-An-
 gel allerent trois jours après la détention du maréchal de Biron se jeter aux pieds du roi à Saint-Maur des Fossés; mais ils ne purent obtenir que la grace dont l'auteur parle ici. Henri IV les consola, en leur rapportant l'exemple du comte de S. Paul, allié à la maison de Bourbon, dé-

une grace, légère à la vérité, c'étoit de changer le lieu de l'exécution. En effet, au lieu de la place de Grève que l'arrêt de mort portoit, le roi accorda que Biron fût décapité dans la cour de la Bastille.

1602.

La cabale se trouva entièrement déconcertée par le coup qui lui enlevait son chef. Lavardin, que S. M. avoit fait partir en même temps pour la Bourgogne, à la tête d'un corps de troupes, s'empara sans coup férir de toutes les places qui tenoient pour le maréchal de Biron, & manda au roi par Sénecé, que cette province étoit soumise. Ce gouvernement fut donné à M. le Dauphin, auquel M. le Grand servit de lieutenant. Henri ne porta pas plus loin les effets de sa justice; & excepté Fontenelles (19), qu'il crut devoir encore faire servir d'exemple, quoiqu'il ne parût pas à bien des gens être l'un des principaux coupables, il pardonna à tous les autres. Le nombre des complices étoit

capité pour un semblable crime, & du prince de Condé, qui l'eût été, sans la mort de François II, &c. *Mss. Bibliot. royale*, vol. 9129, dans lequel on voit aussi un recueil de pièces sur le procès du maréchal de Biron.

(19) Guy Eder de Beaumanoir, baron de Fontenelles, étoit gentilhomme Breton. Il fut convaincu d'avoir voulu livrer le fort de Douarnenès aux Espagnols,

traîné sur la claie, & rompu vif en place de Grève.

„ Le roi, dit M. de Perela
„ fixe, en considération de
„ sa maison, qui est fort
„ illustre, accorda aux pa-
„ rents, que dans l'arrêt il
„ ne seroit point appelé
„ de son nom propre;
„ mais l'histoire ne l'a pu
„ taire. „ M. de Thou, li-
„ vre 128, en parle comme
d'un brigand, qui avoit été
employé en Bretagne par
la ligue.

1602.

fort grand ; & en examinant bien , quand tiré de personnes des plus considérables de la (20) cour s'y seroient trouvées impliquées assez avant. Je fortifiai de tout mon pouvoir le penchant que le roi marquoit avoir vers la douceur. Je prévins ceux que je savois bien avoir eu quelque part aux conseils de Birou ; & je sus si bien leur persuader qu'il ne leur restoit d'autre parti à prendre que d'aller se jeter aux pieds du roi , qu'il n'y en eut presque point qui ne prissent ce parti. Le secret que je leur ai promis demande que leur nom ne paroisse point ici. Loin d'avoir eu sujet de se repentir d'une démarche qui n'eut pour témoins que le roi & moi , ils durèrent bientôt s'appercevoir que sa majesté , non seulement n'en gardoit aucun ressentiment , mais encore qu'elle parut les en aimer plus tendrement. Hébert fut aussi arrêté ; c'étoit le secretaire du parti , & celui qu'on savoit avoir fait plusieurs voyages à Milan & par toute l'Italie , au nom du maréchal de Birou. Je fus chargé d'interroger Hébert en présence du comte d'Auvergne , & de recevoir ses dépositions , le roi lui ayant promis sa grâce , à condition qu'il déclareroit avec sincérité toutes les choses dont il avoit connoissance. La principale , & qui donnoit une plus forte conviction de la perfidie de l'Espagne ,

(20) Selon Siri, il y eût réney, & même contre M. quelque chose de plus que le duc de Montpensier. de simples soupçons contre *Mém. second volume. 1. p. 103.* le comte de Montmo-

étoit celle qui regardoit l'envoi de Roncas & d'Alphonse Cazal, soit ensemble, soit séparément, pour apporter ou faire toucher à différentes fois des sommes d'argent considérables au maréchal de Biron. Pour convaincre Hébert que sa majesté ne cherchoit point à le surprendre, je commençai par mettre aux mains du comte d'Auvergne la lettre d'abolition signée du roi.

1602

Le baron de Lux eut aussi part à l'amnistie. Il se trouva extrêmement embarrassé, lorsqu'il eut appris l'emprisonnement de son ami, parce qu'il voyoit presque un péril égal pour lui à vouloir sortir du royaume, & à y demeurer. Il étoit dans cette perplexité, lorsqu'il vit arriver la Plume, par lequel sa majesté lui commanda de venir la trouver, en l'assurant de son pardon, s'il le méritoit par son obéissance & son repentir. De Lux encore plus alarmé qu'auparavant, parce qu'il sentoît tout ce qu'il avoit à se reprocher, répondit pourtant qu'il étoit prêt à faire ce que sa majesté exigeoit de lui, pourvu qu'elle l'assurât qu'il ne seroit pas exposé à la honte d'aucun interrogatoire ni confrontation; qu'il seroit maintenu dans sa charge (21), & qu'il lui seroit permis de se retirer de la cour après sa déposition. Il craignoit qu'on ne le retint, sous prétexte qu'elle n'auroit pas été complète ou sincère. Au défaut de lettre de sa majesté, de Lux pa-

(21) Il étoit gouverneur du château de Dijon & de la ville de Beaune..

1602.

rut être content d'une assurance de main, qu'il ne lui seroit fait aucun mal.

Le roi ayant accordé au baron tout ce qu'il fouhaitoit, il vint à Paris. Il rencontra S. M. qui alloit à la chasse ; & se jetant à ses pieds, il voulut commencer un grand discours. „ Allez-vous-en voir M. de Rosny, lui dit Henri en l'arrêtant court, parce qu'il n'avoit pas de temps à lui donner, „ & puis je parlerai à vous „. Cet ordre, le ton dont de Lux crut s'apercevoir qu'il étoit donné, & le lieu où on l'envoyoit, commencèrent à l'inquiéter, de maniere qu'il fut tenté de prendre la fuite. Il vint pourtant à l'arsenal, mais si effrayé, qu'au lieu d'écouter ce que je lui disois, il portoit sans cesse les yeux de tous côtés. Sa peur augmenta encore lorsqu'il vit les gardes de S. M. entrer en défilant dans la cour de l'arsenal. Le roi les y avoit envoyés, parce qu'il comptoit repasser par-là au retour de la chasse. „ Hé! monsieur, me dit de Lux, qui pour cette fois se crut perdu, „ je suis „ venu sur la parole du roi & la vôtre, ne „ me la voudriez-vous pas tenir? Pourquoi „ dites-vous cela, monsieur, lui demandai-je? Oh! monsieur, me répondit- „ il, les gardes que je vois ainsi entrer „ à la file me font juger que ce n'est pas „ le roi qui vient, & qu'ils ne peuvent „ être envoyés que pour moi „. Il me supplia, sans me donner le temps de le détromper, qu'avant que de le resserrer, on le fit parler au roi, & promit très-sincèrement,

sincèrement, je crois, de ne lui rien cacher. „ Je vois bien depuis long-temps, „ lui dis-je, que vous avez l'esprit fort „ agité; mais n'ayant point peur; je n'ai „ nul ordre de vous arrêter; parlez librement au roi; jurez-lui fidélité, & „ la lui gardez, & ne craignez rien. Si „ le duc de Biron en avoit voulu faire „ autant, il seroit plein de vie „. On vint nous avertir en ce moment que le roi étoit au Louvre, & qu'il me demandoit. La chasse l'avoit mené si avant dans la nuit, qu'au lieu de venir à l'arsenal, il avoit cru devoir s'en retourner droit au Louvre; ce qui calma les frayeurs du baron de Lux.

Il entretint le lendemain sa majesté plus de quatre heures. Il ne donna pas lieu qu'on l'accusât de mauvaise discrétion; il chargea au contraire une quantité si prodigieuse de personnes, que Henri étant bien aisé de pouvoir trouver dans des accusations si générales un prétexte pour n'en rien croire, & se tranquilliser, n'en traita pas moins favorablement tous ces accusés, qui étoient pour la plupart sans cesse à ses côtés. Ce n'est pas qu'il ne pût y en avoir beaucoup parmi eux, qui eussent eu connoissance des mauvais desseins du maréchal de Biron. L'espérance de demeurer inconnus dans la foule, les déterminait, malgré les avances & les promesses que je fis à tout le monde, à ne point s'accuser eux-mêmes. Il n'en fut pas de même de M. le connétable. Il avoit avec

1602.

le duc de Biron je ne fais quelle liaison, que la prudence n'avoit assurément point formée. Comme j'étois persuadé qu'elle ne s'étendoit pas plus loin que leurs personnes, je crus devoir justifier les sentiments du connétable à sa majesté, qui ne pouvoit s'empêcher de le regarder de mauvais œil, malgré les assurances que celui-ci lui avoit données de sa fidélité; & je puis dire que je ne contribuai pas peu à le faire rentrer dans les bonnes grâces du roi. Quoi qu'il en soit, ce prince n'eut pas sujet de se repentir de l'indulgence dont il usa envers les uns & les autres (22), si l'on excepte le comte d'Auvergne, auquel il est temps de revenir.

La qualité du crime qui lui étoit commun avec le duc de Biron, & l'égalité des preuves fournies contre eux, leur préparoient selon les apparences un châtiment égal; cependant leur sort fut bien différent. Non seulement le roi fit grace au

(22) Il n'est pas certain que Henri IV n'ait point eu lieu de se repentir de cette indulgence. Sur le fait de l'assassinat de ce prince, il est resté bien des doutes dont l'éclaircissement devient de plus en plus difficile à faire; mais en supposant, ce qui est très-vraisemblable, que le coup qui enleva Henri IV ne partit en aucune manière de la conspiration dont il est fait mention ici, on peut toujours croire que peut-être il ne seroit point arrivé, si elle avoit été poursuivie avec plus d'attention & de sévérité. En ce cas il faudroit convenir que Henri IV & M. de Rosny furent trompés par leur trop de facilité, & que le prince en fut la victime. Ce que l'auteur dit quatre lignes plus haut de ceux qui se cachèrent hardiment dans la foule, montre assez que l'esprit de révolte ne s'éteignit pas par la mort de son chef.

comte de la vie, ce qu'il lui fit dire par le connétable, mais encore il lui adoucit beaucoup le séjour de sa prison. Il lui permit de s'accommoder avec le lieutenant de la Bastille pour sa table; il le déchargea de la dépense que faisoient les officiers & les soldats préposés à sa garde, & les réduisit ensuite à cinq, en y comprenant l'exempt. Ce fut moi qui lui représentai qu'un plus grand nombre étoit en effet inutile. Il n'y eut que la permission de se promener sur les terrasses qu'il ne put obtenir d'abord. Je dis d'abord, car dans la suite on lui permit tout, jusqu'à ce qu'au bout de quelques mois on l'élargit entièrement (23). On l'accoutuma si peu à être traité en criminel, que quand on lui rapporta que le roi lui laissoit la vie, il dit qu'il n'en faisoit aucun cas, si on n'y joignoit la liberté.

Ceux qui applaudissoient également à toutes les actions des rois, bonnes ou mauvaises, ne manqueront pas de raisons pour justifier cette différence de conduite de Henri entre deux hommes également coupables, & diront, comme on le disoit alors à la cour, que les services que d'Anvergne pouvoit rendre dans la suite à sa majesté, en l'instruisant de tout ce qui se trameroit dans le parti Espagnol contre la France, méritoient bien que le roi l'épar-

1602.

(23) Au commencement d'Octobre., Ce ne fut pas, dit le septenaire, sans avoir bien purgé sa conscience entre les mains de MM. le chancelier, de Sillery & de Rosny.

1602.

gnât pour son propre intérêt. Pour moi, je suis trop sincère pour ne pas convenir ici que ce prince n'a aucune louange de clémence à espérer de cette action, & que sa passion pour la marquise de Verneuil, sœur du comte d'Auvergne, fut le seul motif auquel celui-ci eut obligation de se voir si bien traité. Je me contentai alors de le penser; & je fus deux ans sans ouvrir la bouche sur ce sujet en parlant au roi, persuadé que mes raisons n'auroient rien pu alors contre les prières & les larmes d'une maîtresse, & que la chose faite, il ne sert de rien de rappeler les fautes. Ce ne fut qu'après que le comte d'Auvergne eut obligé son bienfaiteur par de nouvelles ingratitudes à reprendre contre lui les mêmes mesures, que j'en touchai quelque chose à sa majesté, encore m'y forçait-elle elle-même.

Un jour donc que la conversation rouloit entre nous deux sur ce chapitre, Henri, après m'avoir regardé quelque temps sans me rien dire, me dit enfin qu'il avoit toujours été fort surpris que je ne lui eusse jamais demandé les raisons qui l'avoient porté à conserver le comte d'Auvergne. Je lui répondis que j'avois cru devoir m'en tenir à mes propres conjectures sur ces motifs; que j'en trouvois deux principaux; mais que je n'avois eu garde de m'en expliquer à sa majesté, parce que je ne l'aurois peut-être pu faire sans m'exposer à lui déplaire. Henri reprit aussitôt avec sa vivacité ordinaire, qu'il devinoit bien

celui de ces motifs qui regardoit la conquise de Verneuil, & qu'il m'assuroit que ce motif seul n'auroit pas été suffisant pour lui faire faire grace au moins de la prison perpétuelle à d'Auvergne; mais qu'il ignoroit absolument le second, à qui j'attribuois sa délivrance; & il me pressa de le lui dire, jusqu'à me l'ordonner plusieurs fois & très-expressément. Je lui avouai que j'avois pensé que sa majesté n'avoit garde de flétrir du dernier supplice un homme qui seroit toujours malgré lui l'oncle de ses enfants, supposé qu'il en eût de madame de Verneuil. Henri me jura qu'il n'avoit pas porté sa pensée jusques-là, quoique cette considération, s'il l'avoit faite, eût été très-puissante sur son esprit; il voulut que je devinasse à mon tour la véritable raison qui lui avoit fait mettre d'Auvergne hors de prison. Il me répéta encore que les prières de sa maîtresse, celles du connétable avec ses trois filles, & de Ventadour, qui s'étoient jetées à ses pieds, n'y avoient pas eu autant de part que je l'imaginois, toutes ces personnes s'étant contentées de lui demander la vie du coupable; il me déclara enfin après tout ce jeu, qu'il s'y étoit porté principalement par les grandes promesses que lui avoit faites d'Auvergne, & l'air de sincérité dont il les avoit accompagnées. Sur quoi il me fit le récit de ce qui s'étoit passé entre lui & d'Auvergne, lorsque celui-ci avoit demandé en grace qu'on le fît parler à sa majesté. Il me dit que le comte,

1602.

après une infinité d'assurances de son repentir, & de protestations de sa fidélité pour l'avenir, avoit promis, avec les serments les plus forts, que si sa majesté vouloit bien lui rendre la liberté, il lui révéleroit tout ce qui se passoit de plus secret dans le conseil d'Espagne; qu'il n'étoit besoin pour cela que de paroître reprendre avec cette cour ses premiers errements; qu'il sauroit bien la tromper, & lui faire prendre pour vrai ce qui de sa part ne seroit que feint; mais qu'il étoit nécessaire, pour que sa feinte ne lui attirât pas en Espagne le châtement d'un traître, que sa majesté ne parlât à aucun de ses ministres de ce qu'il lui disoit alors, & qu'elle ne prît point d'ombrage elle-même de ses voyages en Espagne, ni des paquets qu'il en recevroit.

Le roi ajouta, après ce récit, qu'il avoit eu de la peine à en croire d'Auvergne, & même à s'imaginer qu'il voulût s'abaisser jusqu'à faire le métier d'espion & de traître; mais qu'après que le comte l'eut rassuré sur tout cela, quoiqu'il l'en haït encore davantage, il s'étoit enfin déterminé à attendre l'effet de ses promesses, & à s'en servir pour tirer l'éclaircissement des démarches de l'Espagne, qu'on ne pouvoit avoir d'ailleurs; que dans cette pensée, il avoit promis à d'Auvergne le secret, & tous les autres points qu'il lui avoit demandés.

Ce que je pus conclure de tout ce que me venoit de faire entendre le roi, est qu'il

fut en toutes manieres trompé par le comte d'Auvergne ; ou plutôt, je le répète, abusé par sa propre foiblesse pour sa maîtresse : c'est cela seul qui lui fascina les yeux sur d'Auvergne, & qui après lui avoir déjà fait accorder la grace de la vie pour le coupable, lui arracha encore celle de la liberté sur un fondement si frivole, qu'il ne feroit pas d'honneur à la prudence de Henri, si l'on s'en rapportoit à ce qu'il m'en dit. Ce n'est pas qu'on ne puisse mettre en question si le comte d'Auvergne avoit alors envie de tenir sa parole, & s'il ne redevint traître à son prince, que parce qu'il se laissa séduire une seconde fois.

On ne sauroit nier d'ailleurs qu'il ne fût fin, adroit, pénétrant, inventif & naturellement éloquent, qualités très-propres au personnage qu'il supposoit devoir jouer. Mais pour ne rien dire ici de son ambition, de son penchant à la débauche, de ses autres passions, il avoit dans le cœur un fond si naturel de méchanceté & de perfidie, qu'il étoit aisé de voir qu'il reviendrait à son premier caractère. Il y revint avec tant d'adresse, que le roi ne s'aperçut point quand il lui échappa, supposé qu'il ne lui ait pas échappé dès le premier moment. Il entretenoit souvent sa majesté du roi d'Espagne, & lui en disoit bien du mal ; pour mieux jouer son rôle ; mais ce qu'il en disoit se réduisoit au fond à des choses de nulle conséquence, pendant qu'il instruisoit bien plus solidement le conseil d'Espagne de tout ce

1602.

qu'il voyoit se passer dans celui de France. Il nous obligera encore à parler de lui dans la suite.

Le prince de Joinville (24), sur lequel Henri étendit aussi ses bontés, étoit un jeune homme d'un autre caractère. Il n'y a jamais rien eu de si léger, ni de si évaporé. Il se trouva engagé en mauvaise compagnie, où, pour être à la mode, & se donner l'air d'un homme d'importance, il falloit paroître avoir des correspondances hors du royaume : c'en fut assez pour le gâter. Sur les avis qui furent donnés à sa majesté, qu'il faisoit sa brigue en Espagne, par le comte de Chamnitè, gouverneur de Franche-Comté pour le roi d'Espagne, & l'un de ses ministres, le roi le fit arrêter. Lorsqu'il se vit pris, il dit comme tous les autres, qu'il étoit prêt à tout déclarer, pourvu que ce fût au roi en personne, & moi présent. J'étois parti la veille pour aller visiter ma nouvelle acquisition de Sully, & pour y faire tracer des bâtimens qui le rendissent plus logeable qu'il n'étoit alors. Je venois d'y arriver; & je m'étois mis à souper, parce qu'il étoit nuit, lorsque j'entendis le cornet du postillon de sa majesté. Je me doutai aussi-tôt que mon séjour à Sully n'alloit pas être long. Le billet qui me fut rendu de sa majesté ne contenoit qu'un simple ordre de me rendre auprès

(24) Claude de Lorraine, quatrième fils d'Henri duc de Guise tué à Blois, depuis duc de Chevreuse, & mort en 1657.

d'elle , sans autre explication. Je jugeai que l'affaire étoit importante & pressée ; de maniere que je partis le lendemain de si grand matin , que je ne vis Sully qu'aux flambeaux. Lorsque je fus de quoi il étoit question , je crus devoir intercéder pour un jeune homme sans expérience , & qui ne péchoit que par étourderie. Joinville amené devant nous deux , avoua tout ce qu'on voulut. Le roi le connut bientôt pour ce qu'il étoit ; & le traitant comme il méritoit , il envoya chercher la duchesse de Guise sa mere & le duc de Guise son frere , auxquels il dit dans son cabinet : „ Voilà „ l'enfant prodigue en personne ; il s'est „ mis dans la tête des folies ; je le traite „ en enfant , & je lui pardonne pour l'amour de vous & de M. de Rosny , „ qui m'en a prié à jointes mains ; mais „ c'est à condition que vous le chapitrez bien tous trois , & que vous , mon „ neveu , dit-il en se tournant vers le duc de Guise , „ vous en répondrez à „ l'avenir. Je vous le donne en garde , afin „ de le rendre sage , s'il y a moyen „.

Ce changement n'étoit pas facile à opérer dans un esprit vif , indocile , & qui avoit déjà pris son pli. On le laissa quelques mois en prison , où il se mutina , tempêta , & promit par ennui de se bien comporter , si on le tiroit de-là. Le roi y consentit , & lui fit dire qu'il allât demeurer dans le château de Dampierre. Joinville ne se trouva guere mieux là que dans

1602.

sa prison. Il fit représenter au roi qu'il ne pouvoit demeurer dans un château qui n'étoit point meublé. Le roi savoit le contraire, malheureusement pour lui, parce que la chasse l'ayant assez souvent mené de ce côté-là, & à Chevreuse, qui en est proche, le concierge de ces maisons étoit venu lui offrir des appartemens & des lits. Il se souvint même d'avoir couché à Chevreuse, où il se trouva neuf ou dix lits de maître, & que madame de Guise lui avoit dit que Dampierre n'étoit pas moins bien meublé que Chevreuse. Cela l'aigrit contre Joinville, jusqu'à m'attirer un reproche de l'intérêt que je prenois à toute cette maison, & un ordre de ne m'en plus mêler à l'avenir. Loin de révoquer la sentence, sa majesté y ajouta qu'elle vouloit qu'on entendît de nouveau le prisonnier avant de l'élargir. Le jeune homme retombé dans sa première peur, assura qu'il alloit faire une seconde confession encore plus exacte que la première; mais comme il craignoit, disoit-il, que sa majesté ne fût en colere contre lui, il pria encore que ce fût à moi à qui on le fît parler.

Le duc de Bouillon n'avoit eu garde de revenir de ses terres, comme il l'avoit promis au roi. Ce prince jugea à propos de lui écrire, après qu'il eut fait arrêter le duc de Biron, afin de voir si Bouillon ne donneroit point en cette occasion quelques preuves de ses liaisons avec le prisonnier. Il lui mandoit que le maréchal

de Biron avoit été convaincu de conspi-
 rer contre l'état, & qu'il lui en feroit voir
 les preuves, & lui en apprendroit les par-
 ticularités la première fois qu'il viendrait
 à la cour : ce qu'il se contentoit de lui
 insinuer de cette manière, sans y joindre
 d'ordre. Le duc de Bouillon connut d'a-
 bord le but de cette lettre, & y répondit
 en faisant partir à l'heure même un gen-
 tilhomme chargé de féliciter sa majesté du
 péril qu'elle disoit avoir évité, & d'une
 lettre pour moi. Il eut grand soin de n'y
 donner aucune prise sur lui, soit qu'il fût
 déjà prévenu sur l'emprisonnement de son
 associé, ou qu'il fût prendre promptement
 & habilement son parti. Il me mandoit
 que jamais surprise n'avoit été égale à la
 sienne, lorsqu'il avoit appris que l'état &
 la personne du roi avoient été en péril ;
 que sa fidélité & son attention à se porter
 par-tout où son devoir l'appelleroit, con-
 vaincroient sa majesté de plus en plus,
 qu'elle n'auroit jamais rien de semblable à
 craindre de sa part ; qu'il attendoit les or-
 dres du roi & mes bons conseils pour les sui-
 vre. C'est sur ce ton qu'étoit écrite la lettre
 toute entière. Il n'avoit pu cependant s'em-
 pêcher de glisser un mot en faveur du cou-
 pable, mais d'une manière si générale,
 qu'elle ne pouvoit lui préjudicier : c'est
 qu'en témoignant qu'il souhaitoit que cet
 événement ne troublât point le repos de
 sa majesté, il ajoutoit ces mots : „ & qu'il
 n'altérât pas la douceur de son naturel „.

Lorsque je montrai cette lettre au roi,

1602.

il crut qu'on pouvoit s'en servir pour engager Bouillon à venir le trouver. Il n'avoit osé se servir de son autorité pour le lui commander; parce que, sur son refus, il se trouvoit comme forcé d'aller tirer raison de sa désobéissance par les armes, ce que sa majesté ne vouloit, ni ne devoit faire. Il me dit donc que puisque Bouillon me demandoit conseil sur ce qu'il avoit à faire dans cette conjoncture, je lui répondisse qu'il étoit vrai qu'on avoit fait entendre au roi qu'il n'avoit pas ignoré les menées du duc de Biron; mais que cela lui devoit faire prendre encore plus fortement le parti de venir trouver sa majesté, soit pour lui faire connoître son innocence, soit pour obtenir le pardon de sa faute, en la lui avouant; que je l'assurois que je lui donnois même ma parole, & s'il le falloit, me rendois caution qu'il seroit reçu du prince à bras ouverts, bien loin qu'il eût rien à en appréhender. Comme Henri, en me parlant de la sorte, n'ignoroit pas ma délicatesse sur ces sortes de paroles qu'il me faisoit porter, il me prévint de lui-même, & me dit qu'il me donnoit sa parole royale que le duc de Bouillon seroit traité de la même manière que je lui manderois; & non content de cette promesse verbale, Henri m'en donna une par écrit en ces termes : „ Je promets à „ M. de Rosny, que si M. de Bouillon „ vient me trouver sur les lettres qu'il „ lui aura écrites de sa main, & sur les „ assurances qu'il lui donnera & les pro-

„ messes qu'il lui fera, je les observerai
 „ toutes sans y manquer, ou lui permet-
 „ trai de se retirer librement où bon lui
 „ semblera, sans qu'en venant ni retour-
 „ nant, il lui soit fait aucun déplaisir ni
 „ empêchement; de quoi je donne ma foi
 „ & ma parole royale audit sieur de Ros-
 „ ny. Fait à Paris, ce 24 Juin 1602.

1602.

J'écrivis au duc de Bouillon; & sans
 lui donner connoissance de l'engagement
 que sa majesté venoit de prendre avec moi
 par rapport à lui, je le pressois dans les
 termes & par les motifs les plus forts,
 de venir se fixer auprès de la personne du
 roi. Bouillon reçut cette lettre à-peu-près
 dans le même temps que la réponse ver-
 bale, que le roi lui fit faire par son dé-
 puté; & il prit occasion de ce que ce prince
 ne le pressoit plus lui-même de venir, de
 me répondre que les conseils que je lui
 donnois ne s'accordant pas avec les or-
 dres de sa majesté, il n'avoit pu les sui-
 vre, quelque envie qu'il en eût, & qu'il
 s'étoit contenté d'envoyer, comme sa ma-
 jesté le souhaitoit, une personne au rap-
 port de laquelle on pouvoit ajouter foi
 comme au sien même. Cette personne étoit
 un gentilhomme nommé Rignac, qui vint
 en effet à la cour, au même temps que
 la repliche de Bouillon à ma réponse; &
 qu'il fallut défrayer, comme si son voyage
 eût été fort important, parce qu'il paroîs-
 soit être venu sur l'ordre de sa majesté.
 Pour le duc de Bouillon, au lieu de venir,
 il s'éloigna encore, & s'en alla à Castres.

1602.

Je ne m'étonne pas que mes raisons n'aient eu en cette occasion aucun pouvoir sur son esprit, moi qu'il regardoit comme son ennemi mortel; c'est ainsi qu'il s'en expliquoit publiquement, & le roi le favoit bien, pour me l'avoir mandé lui-même dans une lettre du vingt-huit Décembre de cette année. Je ne suis pas plus surpris de la conduite que Bouillon tenoit en tout cela avec sa majesté. Dès qu'il eut pu s'appercevoir, ce qui n'étoit pas bien difficile, qu'elle prenoit le parti de dissimuler avec lui, il comprit qu'il lui étoit aisé de jouer le roi & son conseil sans aucun risque. Il ne s'agissoit que de (25) répondre toujours à l'extérieur par beaucoup de soumission, sans jamais rien faire de ce qu'on n'osoit lui prescrire formellement. Il se trouva bien de ce manège, & s'en servit long-temps. Il n'y avoit rien de si modeste, ni de si soumis que la lettre qu'il écrivoit sur ce sujet à du Maurier, & qui des mains de sa majesté passa dans les miennes, pour être communiquée au chancelier & au duc d'Epéron, avec lesquels je traitois par ordre du roi cette affaire très-méthodiquement. Le roi s'y employoit lui-même tout entier, & vou-

(25) Les lettres du duc de Bouillon au roi sont rapportées dans le troisième tome des mémoires d'état de Villeroy, *pag.* 158 & *suiv.* Voyez aussi les raisons dont se sert l'historien de sa vie, pour le justifier sur l'accusation d'avoir trempé dans la conspiration du maréchal de Biron, sur son refus de venir trouver le roi, sur sa suite à Castres, &c. *l.* 5, *p.* 222 & *suiv.*

lut bien entretenir sur le sujet du duc de Bouillon, Constant & Saint-Aubin toute une après-dinée, mais aussi inutilement.

1602.

Un jeu plus singulier encore, est celui que jouèrent en cette rencontre le roi d'Espagne & le duc de Savoie. Toutes les puissances amies d'Henri, sur-tout l'Angleterre & l'Ecosse, dont les ambassadeurs étoient encore à Paris, faisant faire à sa majesté des compliments sur le bonheur avec lequel elle avoit étouffé une aussi dangereuse conspiration, Philippe & Charles-Emmanuel se montrèrent des plus empressés. Je ne fais pas par quel motif, si ce n'est celui de la crainte, ils purent avoir recours à un manège aussi grossier. Henri fut plus sincère avec eux. Il leur déclara qu'il étoit bien informé de la part qu'ils avoient eue dans tout ce complot, dont ils imputèrent tout le tort au compte de Fuentes aussi hardiment que s'il leur avoit été possible de faire croire que cet Espagnol eût pu agir avec le maréchal de Biron & les autres conjurés de son propre mouvement.

Le roi étant venu à l'arsenal quelques jours après l'exécution du maréchal de Biron, j'eus avec ce prince un entretien qui mérite bien d'être rapporté. „ Vous „ voyez, me dit ce prince, en commençant par les réflexions qu'il lui étoit ordinaire de faire sur l'ingratitude de messieurs de Biron, d'Auvergne, de Bouillon, & de trois autres des plus distingués de la cour, auxquels il avoit pardonné, & qu'il

1602.

nomma; „ vous voyez que ceux à qui „ j'ai fait le plus de faveurs, sont ceux-là „ même dont l'ambition, le caprice & la „ cupidité, m'ont fait le plus souffrir „. Sur quoi il me fit observer que ces six personnes avoient reçu de lui, à différentes fois, des sommes plus considérables que les cinq rois ses prédécesseurs, en exceptant seulement Henri III, accusés d'être si prodigues, n'en avoient donné à leurs favoris. Henri ajouta, que pour fermer la bouche à ceux qui relevoient à tous propos les services de ces six messieurs, il falloit que je lui fisse un mémoire des gratifications qu'il leur avoit accordées depuis qu'ils le servoient; car il ne prétendoit y comprendre que ce qui étoit de pure libéralité, & non point ce que son secours & sa protection leur avoient mérité de biens en différentes occasions : telle est, par exemple, la principauté de Sedan, sur laquelle Bouillon lui avoit la double obligation de la lui avoir procurée, & ensuite assurée, comme on l'a vu ci-devant, dans un pas assez embarrassant.

Le roi, qui n'avoit commencé ce propos, que pour le faire tomber sur mon propre chapitre, me dit qu'il n'avoit pas prétendu par ce discours, qui pouvoit avoir quelque rapport à la situation présente de ma fortune, me faire une leçon, parce qu'il savoit que j'étois assez fidele pour n'en avoir pas besoin; cependant, qu'après avoir fait de mûres réflexions sur la maniere dont il devoit se comporter avec moi,

moi, pour ne point s'exposer à voir affoiblir la confiance qu'il avoit en moi, il croyoit devoir prendre deux précautions à mon égard, dans les bienfaits que méritoient mes services & ma maison; ainsi le disoit ce prince, l'un à l'égard des autres, & l'autre par rapport à moi-même; la première, que ces bienfaits ne fussent ni si prompts, ni si excessifs, qu'ils me rendissent l'objet de la haine publique, toujours disposée à éclater contre les premiers ministres; & la seconde, que ces biens & ces honneurs fussent de nature, que si quelque jour, par le motif de la religion ou autrement, je devenois capable de m'écarter de mon devoir, ils ne me missent pas en état d'embarrasser mon bienfaiteur même, ou de nuire après sa mort à son successeur, & de mettre l'état en danger. „ En un mot, me dit ce prince, après m'avoir prévenu, que comme il alloit me parler sans détour, il vouloit que je lui disse aussi librement ma pensée, „ je veux m'ôter à moi-même jusqu'au „ moindre soupçon contre vous, afin que „ rien n'altère mon amitié pour vous. „ J'essuie tous les jours tant d'infidélités „ auxquelles je ne m'attendois point, que „ je sens que malgré moi elles me rendent „ défiant. Ne vous attendez donc pas „ que je vous rende maître de grandes „ villes & de fortes places, qui, avec „ votre crédit & votre capacité, vous „ missent en état de vous passer de moi, „ & de troubler un jour la tranquillité du

1602.

„ royaume, quand bon vous sembleroit.
 „ Je ne veux point faire pour vous plus
 „ que ne doit faire pour un serviteur,
 „ quelque fidele qu'il soit, un roi qui a
 „ soin de son honneur, de sa réputation,
 „ & du bien de ses peuples „.

Henri ajouta encore, avant que j'eusse eu le temps de lui répondre, qu'en attendant les occasions d'ajouter ce qui manquoit encore à ma fortune, il joignoit dès ce moment à mes gages & à mes pensions, qui ne suffisoient qu'aux dépenses de ma table & de ma maison, un extraordinaire de cinquante ou soixanté mille livres tous les ans, afin que les unissant à mon propre revenu, je pusse en acquérir encore quelques terres, les bâtir, les meubler & les embellir, & de plus, établir avantageusement mes enfants, sur lesquels sa majesté me dit avec beaucoup de bonté, qu'elle se réservoir encore à me donner des marques de sa bienveillance & de sa libéralité. „ J'ai d'autant moins de regret „ à tout cela, poursuivit-elle, que je fais „ bien que vous ne dépenserez pas follement ces sommes en festins, en chiens, „ chevaux, oiseaux & maîtresses „.

Pendant ce discours assez long de Henri, je m'étois senti agité de plusieurs pensées différentes, qui me l'avoient fait écouter sans rien dire. Les réflexions que je fis, me laisserent plus touché encore de sa franchise & de sa confiance, que mécontent d'une délicatesse, que mille autres en ma place auroient peut-être trou-

vée excessive. Je répondis enfin, ce prince m'ayant encore ordonné de le faire avec toute la sincérité dont j'étois capable, que quoique j'eusse dès ce moment une entière certitude que ni lui, ni ses successeurs, ni l'état n'auroient jamais rien à craindre de ma part de tout ce que sa sagesse lui avoit fait envisager, je trouvois cependant moi-même qu'elle n'alloit pas trop loin; l'une des principales maximes du gouvernement étant, selon moi, que le prince ne doit pas se livrer trop aveuglément à une seule personne, quelques services qu'il en ait reçus; parce qu'il est presque impossible que personne réponde jamais de ses dispositions pour l'avenir. Qu'ainsi au lieu de me plaindre, je ne trouvois lieu dans tout ce que sa majesté venoit de me dire, qu'à admirer sa prudence, & à la remercier de ce que ses récompenses, quelques bornes qu'elle y mît, surpasseroient toujours de beaucoup mon attente & mes services.

Comme je ne pouvois douter que les insinuations malignes des courtisans jaloux de ma faveur, n'eussent eu quelque part aux craintes que le roi venoit de témoigner à mon égard, je pris ce moment pour une explication sur cet article, à laquelle je prévis dès ce moment qu'il seroit nécessaire de revenir plus d'une fois. Je priai sa majesté qu'elle me permît de lui représenter qu'elle ne pouvoit, sans injustice, ajouter foi aux rapports empoisonnés des délateurs, sans avoir bien avéré

1602.

mon tort auparavant, & sans m'avoir entendu moi-même. Je l'assurai qu'elle me trouveroit d'une sincérité à les avouer, qui méritoit seule qu'elle en usât ainsi avec moi, & qu'elle verroit que ce que mes ennemis me supposoient de vues criminelles, se réduisoit au plus à un tort, dont je ne faisois aucune difficulté de convenir en ce moment, & pour lequel j'avois besoin de son indulgence; c'est lorsque dans l'impatience de l'obstacle, ou du retardement que je voyois apporter à quelque disposition que je jugeois nécessaire, il m'échappoit quelque parole d'aigreur & de plainte contre la trop grande facilité du roi, dont mes envieux ne manquoient pas de tirer avantage contre moi, quoique la pureté de mes intentions fût facile à appercevoir dans l'action même qui servoit de fondement à la calomnie.

Ce que je disois en ce temps-là au roi, je le dis aujourd'hui à mes lecteurs, & non point par un air de modestie affectée, qui me tienne lieu de justification. Je sens que je n'en ai réellement aucun besoin; mais parce que quelque irréprochable qu'ait été ma conduite, j'ai pourtant été obligé plus d'une fois de me justifier auprès du prince que j'ai servi. Si cet aveu n'empêche pas qu'on ne me rende toute la justice qui m'est due, il ne fera pas non plus juger moins favorablement de Henri, pour peu qu'on fasse attention aux conjonctures & aux maximes du temps où nous avons vécu l'un & l'autre. En tout

temps il n'y a rien dont il soit si difficile de se défendre, que d'une calomnie-travaillée de main de courtisan. Quel effet ne devoit-elle pas produire dans l'esprit d'un prince qui se rappelloit mille exemples de trahison, d'infidélité & de désobéissance, & presque pas un de véritable attachement? Pour connoître le fond des sentiments de Henri le Grand pour moi, je puis dire qu'il ne faut pas le considérer dans ces moments où le souvenir de tant d'ingratitude, réveillé par d'adroites impostures, ouvroit son cœur comme malgré lui, au soupçon & à la défiance; mais lorsque revenu de l'impression que lui caufoient ces complots, dans lesquels on cherchoit à m'embarrasser, il me donnoit les marques les moins équivoques de sa tendresse. Au reste, qu'on juge comme on voudra de ces petites disgraces que j'ai eu à essuyer pendant le cours de ce qu'on appellera ma gloire & mes prospérités, & que tout autre auroit peut-être supprimées pour se faire honneur d'avoir tourné à son gré tous les penchans de son maître; pour ne rien déguiser ni supprimer sur ce sujet, il me suffit de la vérité & de l'instruction : l'une est mon guide, & l'autre mon objet.

Le duc de Luxembourg ayant eu cette année un procès au parlement, les avocats qui avoient plaidé sa cause furent assez hardis pour exiger quinze cents écus. Il en porta ses plaintes au roi, qui enjoignit au parlement de donner un arrêt,

1602.

Ordonnance
de Blois, art.
262.

par lequel le salaire des avocats fut réduit & taxé, eux obligés de donner quittance de l'argent qu'ils recevoient, & un récépissé de toutes les pieces qu'on leur auroit mises aux mains, afin qu'on pût les contraindre à rendre celles qu'ils gardoient ordinairement jusqu'à ce qu'ils fussent satisfaits. Il avoit toujours paru si nécessaire de mettre un frein à la cupidité de ces messieurs, que les états avoient déjà ordonné la même chose, sans qu'on y eût eu aucun égard. Le parlement accorda l'arrêt qu'on lui demandoit, mais les avocats, au lieu de s'y soumettre, allerent au nombre de trois ou quatre cents, remettre leurs chaperons au greffe, ce qui fut suivi d'une cessation d'audiences. Il se fit un murmure presque général dans Paris, sur-tout de la part des pédants & des badauts, deux misérables especes dont cette ville abonde, & qui se croyant plus sages que le roi, le parlement, l'assemblée des pairs & les états, décidoient contre eux en faveur des avocats (26). Ceux-ci trouverent bientôt des partisans jusqu'à la cour, qui furent si bien grossir un mal très-peu considérable en soi, & d'un remede très-facile, que le roi, étourdi de

(26) P. Matthieu, en rapportant cet incident, l. 2, p. 478, semble aussi prendre le parti des avocats; ce qui n'empêche pas que tous les bons esprits ne soient du sentiment du duc de Sully. Il proposera dans la suite de ces mémoires, des moyens de diminuer considérablement le nombre des procès; & c'est à cela en effet qu'on doit d'abord s'appliquer pour remédier aux abus dont il se plaint.

leurs clameurs, commença à s'alarmer sur les conséquences.

1602.

Pendant que cette affaire étoit encore en branle, un jour que S. M. s'en entretenoit dans son cabinet avec les courtisans, & qu'elle rapportoit toutes les instances qui lui avoient été faites en faveur des avocats : „ Pardieu ! sire, je ne m'en „ étonne pas, dit Sigogne en élevant sa voix, & de l'air d'un homme piqué, „ ces „ gens-là montrent bien qu'ils ne savent „ à quoi s'occuper, puisqu'ils se tourmentent tant l'esprit d'une chose si frivole. „ Vous diriez, à les entendre crier, „ que l'état seroit perdu, si on n'y voyoit „ plus ces clabaudeurs ; comme si le royaume sous Charlemagne & tant de grands „ rois, pendant le regne desquels on n'entendoit parler ni d'avocats, ni de procureurs, n'avoit pas été aussi florissant „ qu'il peut l'être aujourd'hui, que nous „ sommes mangés de cette vermine „ Sigogne apporta ensuite pour preuve, que l'établissement des avocats n'est pas fort ancien en France, le protocole de la chancellerie, dont la première lettre est intitulée, *Lettre de grace à plaider par procureur*. Et comme il vit qu'on l'écoutoit avec plaisir, il ajouta que cet art s'étoit établi à la ruine de la noblesse & du peuple, & au dépérissement du trafic & du labourage. „ Il n'y a, dit-il, ni artisan, „ ni pasteur, ni laboureur, ni même simple manœuvre qui ne soit plus utile „ que cette fourmilère de gens qui s'en-

1602.

„ richissent de nos folies & des raffine-
 „ ments qu'ils ont inventés pour étouffer
 „ la vérité & renverser le bon droit & la
 „ raison „. Si nous sommes si aveugles,
 continua-t'il avec une vivacité tout-à-fait
 plaisante, „ que nous ne voulions, & si
 „ malheureux que nous ne puissions nous
 „ en passer tout-à-fait, il n'y a qu'à leur
 „ ordonner de se remettre dans huit jours
 „ tout au plus tard, à continuer leurs
 „ fonctions, aux conditions portées par
 „ la cour, sous peine d'être obligés de
 „ retourner reprendre la boutique ou la
 „ charrue qu'ils ont quittée, ou de s'en
 „ aller servir l'état en Flandre un mou-
 „ quet sur l'épaule, & je vous réponds
 „ qu'on les verra bientôt courir pour re-
 „ prendre ces magnifiques chaperons,
 „ comme vermine vers un tas de fro-
 „ ment „.

Il n'y avoit personne dans la compagnie
 qui pût s'empêcher de rire de la saillie de
 Sigogne. Le roi s'en divertit le premier,
 & convint que ces raisons étoient bon-
 nes; mais soit qu'il se fût laissé aller aux
 sollicitations (27), ou ébranler par la
 crainte

(27) Le tempérament fonction, à condition
 que firent apporter dans pourtant d'obéir aux arrêts
 cette affaire les gens du du parlement & à l'ordon-
 roi, qui sous-main favori- nance des états; mais com-
 soient les avocats, fut que me ces lettres leur permet-
 le roi renvoyât de nouvel- toient en même temps de
 les lettres au parlement, faire les remontrances
 par lesquelles il étoit en- qu'ils croiront justes par
 joint aux avocats de re- rapport à l'exercice de leurs
 prendre & continuer leurs charges, & qu'on leur af-

crainte de joindre encore ce nouveau trouble à ceux qui agitoient déjà l'intérieur du royaume, ou, comme il s'en expliqua, qu'il se réservât à faire quelque jour sur cette matiere un règlement général, dans lequel non seulement les avocats, mais encore les procureurs, & tout le corps même de la justice, fussent compris, il consentit que pour cette fois l'arrêt demeurat sans effet; & c'est ainsi que se termina cette risible affaire, sur laquelle je renvoie pour les réflexions, au propre discours de Sigogne; aussi bien demeurat-on persuadé dans le monde, que c'étoit moi qui l'avois fait parler (28).

1602.

fura en particulier, qu'en attendant ils pouvoient agir comme auparavant, ils n'eurent aucune peine à s'y soumettre. *De Thou, l. 128. Sept. ann. 1602.*

(28) Le Journal de Henri IV rapporte une petite histoire, qui trouvera sa place ici. Henri chassant du côté de Grosbois, se déroba de sa compagnie, comme il faisoit souvent, & vint seul à Creteil, qui est une lieue par-delà le pont de Charenton, sur l'heure de midi, & affamé comme un chasseur. Il entra dans l'hôtellerie, & demanda à l'hôtesse si elle avoit quelque chose à lui donner à dîner. Elle répondit que non, & qu'il étoit venu trop tard. Elle ne le prenoit que pour un simple

gentilhomme. Henri lui demanda pour qui donc étoit une broche de rôti qu'il voyoit au feu. L'hôtesse lui dit que c'étoit pour des messieurs qui étoient en hant, & qu'elle croyoit être des procureurs. Le roi les envoya prier fort civilement de lui céder un morceau de ce rôti pour de l'argent, ou de lui donner place au bout de leur table, en payant son écot; ce qu'ils refuserent. Henri IV envoya chercher secrètement Vitry & huit ou dix autres de sa troupe, auxquels il dit de prendre ces procureurs, de les mener à Grosbois, & de les bien fouetter, pour leur apprendre à être une autre fois plus civils avec les gentilshommes. „ Ce que ledit

1602.

Ce sujet amène à propos le grand procès intenté cette année par le tiers-état de Dauphiné contre le clergé & la noblesse, sur la manière dont les impôts sont assis & répartis dans cette province. Je fus nommé pour en connaître avec treize autres commissaires choisis parmi les personnes les plus distinguées du royaume; mais il se passa six ans avant qu'il pût être vuide, l'animosité des parties étant si grande, qu'on fut obligé de renvoyer une seconde fois informer sur les lieux. Je fis une plus prompte justice du nommé Jousseau, receveur général des finances, qui avoit fait banqueroute & emporté les deniers royaux. Je le fis saisir à Milan où il s'étoit retiré, & attacher à une potence. Toute action capable d'entraîner avec soi la ruine d'une infinité de familles, ne peut être poursuivie trop sévèrement. Le roi prit encore l'intérêt de ses finances dans l'affaire des receveurs & trésoriers généraux de Bourgogne. On leur avoit donné quelques assignations pour le paiement des garnisons & ouvrages de fortifications, qu'ils n'avoient point acquittées par négligence ou malversation. Sa majesté envoya, suivant mon conseil, un commissaire honnête homme, qui commença par interdire ces employés, fit lui-même la charge de trésorier, & commit quelqu'un à la recette

„ sieur de Vitry exécuta	„ fons, prières, supplica-
„ fort bien, & prompte-	„ tions, remontrances &
„ ment, dit l'auteur, no-	„ contredits de messieurs
„ nobstant toutes les rai-	„ les procureurs „

générale. Tous les frais qui furent faits dans cette occasion ; furent pris sur les gages de ces receveurs & trésoriers „ afin , „ dit Henri, que je ne paie pas la peine „ de la faute qu'ils font contre mon ser- „ vice & leur devoir „.

1692.

Je trouvai un remede plus court & moins violent que les châtimens & les confiscations , pour empêcher le transport des especes d'or & d'argent hors du royaume ; ce fut de les hausser (29). Ne pouvant y

(29) L'écu d'or au soleil , qui valoit soixante sols tournois , fut mis à soixante-cinq ; l'écu d'or nommé l'écu pistolet , de cinquante-huit sols , à soixante-deux , & ainsi des autres especes d'or. Le franc d'argent de 20 sols , haussa d'un sol quatre deniers , & le reste à proportion. C'est au mois de Septembre que fut portée cette double ordonnance du surhaussement des monnoies & du rétablissement du compte par livres. Car le compte par écus n'avoit lieu que depuis 25 ans, c'est-à-dire depuis l'ordonnance de 1577, qui avoit aboli le compte par livres. Matthieu approuve fort ces deux opérations du duc de Sully, *tom. 2, l. 3, p. 540*. Le Blanc prétend au contraire, *p. 351, 372 & suiv.* qu'en dérogeant dans tous ses points à cette fameuse ordonnance de 1577, quel-

ques fortes raisons qu'on ait cru avoir, on fit un très-grand mal, soit dans la monnoie, parce que les especes d'or & d'argent haussèrent ensuite autant en sept années seules, qu'elles avoient fait pendant les 75 années précédentes ; soit dans le commerce, parce que les marchandises & denrées renchériront à proportion. Le sentiment de ce dernier me paroît appuyé sur de meilleures raisons. Le compte par écus avoit été établi en faveur de ceux qui avoient leur revenu en argent, de ceux qui le faisoient valoir par la voie de constitution & autrement, de ceux qui vendoient à terme des effets, &c. L'ordonnance de 1577 assuroit les biens de ce nombre considérable de citoyens : & d'ailleurs si l'on avoit vu du désordre dans les monnoies, elle n'en étoit, ni pouvoit être

1602.

avoir d'autre cause de cet abus, que la trop grande disproportion entre la valeur de nos especes d'or & celle de nos voisins; j'établis en même temps dans le royaume

la cause, mais uniquement l'état violent où les guerres civiles avoient réduit ce royaume.

Le duc de Sully imagina les deux opérations dont il est ici question, pour arrêter ces désordres, qui étoient, selon lui, la trop grande abondance des especes étrangères qui prenoient la place des nôtres dans le commerce; en second lieu, le surhaussement des denrées; enfin le transport des especes d'or & d'argent chez nos voisins. Il est également facile de lui faire voir que ses plaintes, à tous ses égards, ne portent sur rien, non plus que le remède qu'il veut y apporter. Nous avons déjà montré plus haut, en quel sens c'est un bien que cette quantité de monnoie étrangère qui abonde dans notre commerce; & si on pouvoit l'appeller un mal, l'augmentation de la valeur numéraire des especes à laquelle il a recours, étoit plus propre à l'augmenter qu'à le faire cesser.

Pour ce qui est de l'enchérissement des denrées, la même augmentation ne pouvoit qu'y donner lieu encore davantage, & la rai-

son pour y obvier, qu'il tire de la stipulation par livres, paroîtra à tout le monde très-insuffisante & même frivole. D'ailleurs il me semble que l'enchérissement des denrées suit comme un effet nécessaire de la multiplication qui s'est faite en Europe des métaux d'or & d'argent depuis la découverte de l'Amérique. Pour que cela ne fût pas, il faudroit que nous nous interdissions tout commerce, non seulement avec l'Espagne, dont les mines nous fournissent ces métaux, mais encore avec tous nos voisins, chez lesquels ils circulent, aussi bien que chez nous. L'état où l'on se conduiroit suivant ce principe, seroit avec tous les autres états de l'Europe la même figure que faisoit la république de Sparte avec les autres républiques de la Grèce. La seule attention qu'on doit avoir (& elle est d'une extrême conséquence) est que toutes les marchandises & denrées, & généralement tout ce qui fait partie du commerce, haussent en même temps & dans la même proportion. Si l'on enchérit le produit des ma-

le compte par livres, qui auparavant s'y faisoit par écus. Quelqu'un trouvera peut-être cette idée trop subtile; l'une & l'autre maniere de compter devant revenir

nufactures, sans enchérir le bled, par exemple, l'agriculture est négligée. Si l'on ne proportionne pas à l'un & à l'autre le salaire des journaliers, ils ne peuvent plus se nourrir & payer les impôts.

Quant au transport des espèces hors du royaume, qui paroît avoir été le principal objet du duc de Sully, il est vrai que l'augmentation de leur valeur numéraire pouvoit en quelque sorte le prévenir en anéantissant ou diminuant le profit des Billoneurs; & il y a apparence que ce fut cette seule raison qui le détermina. Les lumières bornées de son siècle sur les finances, & plus encore sur le commerce, ne lui permirent point d'envisager qu'il détruiroit un abus léger par un beaucoup plus grand, ni de remonter jusqu'à la source du mal. Il auroit senti qu'il est tout naturel que l'avantage du commerce, & conséquemment la plus grande quantité d'or & d'argent, demeure à la nation qui aura mis toutes les autres dans la plus grande dépendance de ses richesses, soit naturelles, soit acquises, & que

tant que la balance du commerce sera en faveur de quelqu'un de nos voisins, cette défense de transporter les matieres d'or & d'argent n'est ni juste ni praticable. Aujourd'hui que nous commençons à voir un peu plus clair sur cette matiere, il n'y a plus personne qui ne convienne que toutes ces opérations & toute cette façon de penser ne frapportoient guere droit au but.

Quoique l'exigence des cas, qui est infinie, ne permette ni de tout prévenir, ni de tout assujettir à une seule regle, on peut dire cependant qu'il y a sur l'article de la monnoie & du commerce deux maximes générales & très-simples, qu'on doit regarder comme invariables : c'est d'éviter avec le plus grand soin de toucher aux monnoies, & de travailler sans relâche à rendre le François le plus laborieux, le plus industriel & le plus économe qu'il est possible.

Les fréquentes variations dans les monnoies portent des plaies mortelles au commerce intérieur & étranger, par l'extinction de la confiance, le resserrement

1602.

au même. Je n'en juge pas ainsi, sur l'expérience que je crois avoir faite, que l'habitude de nommer un écu, faute d'une dénomination plus propre aux petits dé-

des bourses, les embarras & le désavantage du change, le renversement des fortunes, &c. Tout cela est palpable & connu. On peut y ajouter que le roi, qui paroît être le seul qui gagne à ces opérations, à bien examiner la chose, y perd toujours considérablement plus qu'il n'y gagne. Outre que l'insolvabilité de ses sujets est un mal qu'il partage toujours avec eux, & même dont il se sent plus longtemps qu'eux : toutes ses dépenses augmentent avec la monnoie, pour ne plus diminuer, lors même que ces especes diminuent.

L'autre principe a encore moins besoin de preuve. Il semble que la nature a réservé à la France l'empire du commerce par l'avantage de sa situation, & par l'excellence de son terroir, qui met une grande partie de ses voisins dans la nécessité d'avoir recours à elle pour toutes les choses qui sont les premiers & essentiels besoins de la vie. Il ne s'agit plus pour elle que de partager du moins également avec eux le commerce de toutes celles qui ne sont que de simple commodité, ou que le luxe a introduites

en Europe. Si la consommation de celles-ci absorbe au-delà du produit des premières, mal-à-propos nous plaindriions-nous de notre état : car prétendre empêcher le transport de nos matières d'or & d'argent chez l'étranger, lorsque c'est nous qui redevons à cet étranger, c'est vouloir faire cesser l'effet sans ôter la cause ; mais appliquer le François au commerce qui se fait par la mer, aux manufactures, aux arts, l'empêcher autant qu'il se peut de trop dépenser aux choses qui viennent de l'étranger, & qui ne sont que superflues, & d'un autre côté augmenter ses richesses propres, en animant la culture de ses terres : voilà ce qu'on appelle tirer parti du commerce.

Outre le Blanc & Mathieu, consultez sur le sujet de cette note de Thou, *liv. 129*, le Grain, *liv. 8*, Perefixe, & autres écrivains de ce temps-là : mais seulement pour y chercher l'historique de ces opérations de finances & de commerce : car dans la vérité les raisonnements de ces écrivains sur toute cette matière ne sont guere satisfaisants. On pourroit dire

tails, porte insensiblement toutes les parties du commerce dans les ventes & dans les achats, au-delà de leur vraie valeur.

1602.

Le commerce se trouva encore inté-

d'eux ce que disoit le duc de Sully du Parlement de Paris. „ Ce sont des maîtres „ ès-arts qui tous n'y en- „ tendent rien. *Mém. pour l'hist. de France.*

Comme M. de Sully ne revient plus à traiter les affaires de la monnoie, j'y suppléerai par les mêmes mémoires, tom. 2, p. 275 & suiv. quoique cet écrivain paroisse ne pas même entendre l'état de la question, & qu'il parle peu avantageusement du roi & de son ministre. „ En ce temps, „ dit-il (& il parle de tous „ les mouvements qui se „ firent à ce sujet en 1609), „ fut mis sur le tapis du „ conseil, & proposé un „ nouvel édit des mon- „ noies, lesquelles on vou- „ loit décrier & changer, „ c'est-à-dire les affoi- „ blir, & par même moyen „ ruiner le peuple. Cha- „ cun en murmuroit ; le „ roi seul pour avoir son „ compte, en rioit & se „ moquoit de tout le „ monde, même de ses „ officiers, & de leurs re- „ montrances, comme il „ fit du premier président „ des monnoies (Guilleau- „ me le Clerc), lequel „ s'étant troublé en sa ha-

„ rangue, ayant été deux „ fois interrompu par sa „ majesté ; le roi se pre- „ nant à rire le fit demeu- „ rer au beau milieu de sa „ harangue : ce que sa ma- „ jesté voyant, lui dit : „ continuez, M. le prési- „ dent : car ce que je ris „ n'est pas que je me mo- „ que de vous, mais c'est „ que mon cousin le comte „ de Soissons, qui est près „ de moi, me disoit qu'il „ sentoît l'épaule de mou- „ ton. Laquelle recharge „ lui ôta tout-à-fait la pa- „ role. Et le roi se prenant „ à rire s'en alla & le laissa „ là. Un Périgourdin, le- „ quel étoit un des princi- „ paux qui avoient donné „ au roi l'invention de cet „ édit, en pressoit fort „ l'exécution. Le roi qui „ connoissoit bien l'iniqui- „ té de l'édit, se voyant „ continuellement occupé „ de ce rustre de partisan, „ lui demanda enfin de „ quel pays il étoit : je „ suis de Périgord, répon- „ dit ce vilain. Ventre- „ saint-gris, repartit sa ma- „ jesté, je m'en suis tou- „ jours douté : car en ce „ pays-là ce sont tous faux „ monnoyeurs.... Le Sa- „ medi 5. Septembre, 16

1602.

ressé dans la nouvelle que le roi reçut de plusieurs endroits du royaume, que ceux qui avoient été préposés pour y chercher des minieres d'or & d'argent, en avoient trouvé de fort abondantes (30). Le bruit

„ cour assemblée sur l'édit
 „ des monnoies, le rejetta
 „ tout-à-fait: *Nec debemus,*
 „ *nec possumus*, conclurent-
 „ ilstous d'une même voix.
 „ MM. des Monnoies y
 „ furent mandés, entre les-
 „ quels un de la religion,
 „ nommé Bizeul, triom-
 „ pha de parler, & opina
 „ fort librement; dont il
 „ fut grandement loué. M.
 „ le premier président dit,
 „ *Non in parabolis iste lo-*
 „ *cutus est nobis*.... Est à
 „ noter qu'aussi-tôt que
 „ messieurs de la monnoie
 „ furent entrés dans la
 „ chambre, le premier
 „ président leur dit, seyez-
 „ vous, & vous couvrez,
 „ puis vous parlerez....
 „ Le Mardi 8, sur le soir,
 „ M. de Sully alla voir
 „ le premier président,
 „ pour le prier d'indui-
 „ re la cour à passer les
 „ édits; sur quoi il le trou-
 „ va inflexible. Et comme
 „ le président lui en re-
 „ montrait l'injustice, M.
 „ de Sully lui répondit:
 „ le roi ne doit estimer
 „ injuste ce qui accom-
 „ mode ses affaires... Le
 „ Mardi 15 Septembre, le
 „ roi envoya ses lettres-
 „ patentes à la cour pour

„ prolonger encore le par-
 „ lement de huit jours,
 „ pendant lequel temps il
 „ leur étoit enjoint de va-
 „ quer à la vérification des
 „ édits, deux desquels
 „ étoient comme révo-
 „ qués, & des autres on
 „ espéroit qu'ils iroient à
 „ vau-l'eau, &c. „

(30) Le septenaire nom-
 me ainsi les endroits où
 furent trouvées ces mines
 de toutes especes. „ Es
 „ Monts-Pyrénées, des
 „ mines de talc & de cui-
 „ vre, avec quelques mi-
 „ nes d'or & d'argent; aux
 „ montagnes de Foix, des
 „ mines de jais & de pier-
 „ res précieuses: jusques
 „ aux escarboucles, rare-
 „ ment. Es terres de Gé-
 „ vandan & es Sévennes,
 „ mines de plomb & d'é-
 „ tain; en celles de Carcaf-
 „ sonne, mines d'argent;
 „ en celles d'Auvergne,
 „ mines de fer; en Lyon-
 „ nois près le village Saint-
 „ Martin; celles d'or &
 „ d'argent; en Norman-
 „ die, d'argent & fort bon
 „ étain; à Annonay en Vi-
 „ varais, mines de plomb;
 „ en la Brie & Picardie,
 „ mines de marcaissites, d'or
 „ & d'argent. „ Quelques-

en fut répandu à la cour avec tant d'apparences de certitude, que chacun se figurant la direction de ce nouveau travail, comme une source de richesses immenses, il n'y eut presque personne qui n'employât tout son crédit pour se la faire faire accorder. Monsieur Le-Grand en obtint la surintendance, & Béringhen le contrôle général; ce qui fit dire à la Regnardiere, bouffon aussi mordant que plaissant, qu'il ne pouvoit être fait un choix plus heureux pour la direction des mines, que celui d'un homme qui étoit lui-même un composé de mines. La culture de la soie, sur laquelle j'aurai plus d'occasion de parler l'année suivante, peut trouver son commencement en France dans cette année: il y eut même un édit porté pour la plantation des mûriers.

De tous ces différents édits, aucun ne fit tant de bruit que celui qui fut donné contre les duels (31). Sa majesté s'y porta

1602.

unes de ces mines, mais sur-tout celles d'or & d'argent, sont d'un travail si pénible & en même temps si instructueux, que M. de Thou avoit raison de dissuader dès ce temps-là de s'y attacher, *liv. 129.*

(31) Cet édit où le duel est déclaré crime de leze-majesté, fut rendu à Blois au mois de Juin. Il est très-sévère. C'est cet édit qui a attribué le premier au connétable & aux maré-

chaux de France le pouvoir de défendre les voies de fait, & d'ordonner sur la réparation de l'injure, ce que le parlement restreignit en le vérifiant, aux seules entreprises réputées intéresser le point d'honneur, & en excepta tous autres crimes, délits, voies de fait, &c. M. de Sully reviendra dans ces mémoires à traiter plus au long la matière du duel.

1602.

jusqu'à ordonner la peine de mort contre
 les coupables, en quoi elle ne suivit point
 mon avis. J'ai assez donné à connoître ce
 que je pense de ce cruel & barbare abus,
 pour n'être pas accusé d'avoir cherché à
 le tolérer : c'est que je prévois au con-
 traire que l'excès de sévérité dans les
 moyens, seroit cela même d'où naîtroit
 le principal obstacle à l'exécution. Lors-
 qu'il s'agit de manifester la volonté du
 souverain à ses sujets, je trouve qu'il n'y
 a rien de si important que de bien exa-
 miner si la chose défendue est de nature
 que le risque de la vie soit capable d'ar-
 rêter la désobéissance, parce qu'autrement
 je crois que les moyens extrêmes sont alors
 bien au-dessous de la simple perte de l'hon-
 neur, ou même d'une amende pécuniaire
 un peu forte. Si on fait une sérieuse at-
 tention au duel, on trouvera qu'il est de
 cette nature, parce que ne regardant pour
 l'ordinaire que des personnes de qualité,
 souvent même de la première distinction,
 dont les sollicitations sont d'autant plus
 vives & plus efficaces, que la peine dont
 on est menacé est grande & infamante,
 il est indubitable qu'il s'accordera beau-
 coup d'abolitions, dont l'exemple & l'es-
 pérance suffisent de reste pour encourager
 à désobéir aux loix. Souvent les peines
 qui font le plus d'impression sont celles
 pour lesquelles on n'ose ou l'on ne peut
 demander grace.

Outre les ambassades dont j'ai parlé au
 commencement de cette année, le roi en

reçut une très-solemnelle des treize cantons Suisses. Quarante-deux députés de cette nation vinrent à Paris pour le renouvellement d'alliance (32), qui avoit été le sujet du voyage du maréchal de Biron dans ces cantons. Je fus nommé avec Sillery, de Vic & Caumartin pour traiter avec eux, ce que je ne fis pas assiduellement, à cause de mes occupations. Je me contentois d'être exactement informé par Sillery de ce qui se passoit dans leurs assemblées. La seule difficulté que je fis naître, fut que sur les trois millions qu'on leur accorda, outre les quarante mille écus, à quoi fut portée leur pension ordinaire, j'aurois du moins souhaité qu'on défalquât quelques sommes acquittées à leur décharge pendant la campagne de Savoie, & dans quelques autres occasions. Du reste faire grande chère à ces messieurs-là, & boire largement avec eux, a été de tout temps une des parties essentielles de leur réception. Le roi leur fit présent de chaînes & de médailles d'or. Il renvoya de même comblé de présents le camérier du pape, qui vint visiter le roi de la part de sa sainteté. Il donna son consentement à l'alliance que la république de Venise fit avec les ligues des Grisons contre l'Espagne.

Les armements & autres préparatifs considérables qu'on voyoit faire à cette

1602.

(32) Voyez toutes les cérémonies d'entrée, d'audience, de prestation de serment, &c. qui furent observées, en cette occasion dans le *septenaire*, an. 1602. *Matthieu*, tom. 2, liv. 3, p. 471, &c.

1602.

couronne pour l'année suivante, tenoient toujours le conseil de France extrêmement attentif, & furent cause que Henri, dont le principe a toujours été que la seule puissance militaire rend un état florissant, non seulement rejetta la proposition que je lui fis de réformer une partie de ses troupes, & sur-tout de diminuer les compagnies de ses gardes de douze ou quinze cents hommes, mais encore qu'il prit la résolution de faire une nouvelle levée de six mille Suisses, que j'obtins à grande peine qu'on différât jusqu'au mois de Septembre. Il veilla plus exactement qu'au paravant au paiement de ses gens de guerre, & j'eus obligation à M. le connétable d'avoir sollicité fortement pour celui de ma compagnie de gendarmes. Enfin il se déterminâ encore à faire le voyage de Calais; c'est le plus considérable de tous ceux que sa majesté fit cette année, après celui qu'elle avoit fait dans les Provinces.

Henri prit sa route par (33) Verneuil sur la fin du mois d'Août, laissant la reine son épouse dans le même état que l'année précédente, lorsqu'il fit le même voyage, c'est-à-dire fort avancée dans sa grossesse, puisqu'elle accoucha de madame sa fille aînée dans le mois de Novembre (34). Aussi ne me recommanda-t'il rien tant

(33) Verneuil près de Senlis, château qu'il avoit donné à mademoiselle d'Enragues, sa maîtresse, & d'où elle prit le nom de marquise de Verneuil.
(34) Elisabeth de France, née le 22 Novembre 1602, & mariée à Philippe IV, roi d'Espagne en 1615.

que de me rendre assidu auprès d'elle pour lui faire goûter ce voyage, & lui procurer tous les divertissemens propres à la désennuyer pendant les premiers jours de son absence. Il ne m'écrivit point pendant sa route, sans s'informer de l'état de la santé de cette princesse, & de la maniere dont elle passoit le temps. On peut dire qu'il n'oubloit rien du côté des égards & de la circonspection de ce qui étoit capable de lui faire oublier les sujets de chagrin qu'elle recevoit de ses galanteries; je crois que la légitimation du fils que ce prince avoit eu de la marquise de (35) Verneuil, qui fut faite en ce temps-là, ne fut pas un des moins sensibles à la reine. Henri fut obligé de s'arrêter à Monceaux, ayant gagné la fièvre à se refroidir en se promenant la nuit, & à voir travailler ses maçons. Le remede dont il se servit pour s'en guérir, fut d'aller à la chasse le lendemain. Lorsque je lui eus mandé à Boulogne que les choses étoient de la part de la reine dans la situation où il les souhaitoit, il m'écrivit de l'aller trouver en cette ville avec le président Jeannin, dont il comptoit avoir besoin.

C'est de cet endroit que sa majesté fut témoin d'une partie des événemens & des exploits de la campagne entre les Espagnols & les Flamands, sans vouloir désarmer, quelque assurance que lui fît donner

(35) Henri de Bourbon, duc de Verneuil : il fut d'abord évêque de Metz, & se maria ensuite à Charlotte Séguier.

1602.

le roi d'Espagne, jusqu'à ce qu'il eût vu quelle face prendroient les affaires des Pays-Bas. Elles y continuerent sur le même pied que l'année précédente. Le siege d'Ostende fut poursuivi avec plus de vigueur tant du côté des assiégés que des assiégeants. Le prince Maurice de Nassau après être demeuré quelque temps à Berg, incertain de ce qu'il devoit entreprendre, alla le dix-neuf Septembre investir Grave, devant laquelle il se retrancha, ne doutant point qu'il ne dût être troublé dans ce siege. En effet l'amirante d'Arragon, en l'absence de l'archiduc Albert, qui étoit demeuré malade à Bruxelles, essaya, par le moyen d'un pont qu'il jetta sur la riviere, d'emporter un des quartiers des assiégeants, & de secourir la place, à quoi il ne réussit pas : il eut même le chagrin de voir plusieurs de ses compagnies Espagnoles se mutiner & s'emparer d'Hoëstrate & de Dèle, après s'être séparées du gros de son armée. Il s'y prit si mal pour les ramener, qu'il les porta à rechercher le prince d'Orange. Celui-ci leur donna pour retraite la ville de Grave, qu'il avoit prise, & que ces Espagnols lui rendirent, lorsqu'à force de ravages & de violences sur les terres de l'archiduc, ils l'eurent comme forcé de traiter avec eux, & de les recevoir à des conditions tout-à-fait étranges (36).

(36) Voyez dans les historiens les particularités de toutes ces expéditions, qui ne sont marquées ici qu'en abrégé.

L'envie d'avancer la guerre faisoit cependant résoudre dans le conseil d'Espagne à faire de nouveaux efforts. Une escadre de douze grandes galères & pataches, équipée en Sicile avec beaucoup de soin, & chargée du nombre de soldats & de toutes les provisions nécessaires, partit à cet effet des ports d'Espagne, pour venir croiser dans la Manche. Le commandement en fut donné à Frédéric Spinola, cousin du marquis de ce nom, qui conduisoit le siège d'Ostende. Il se flattoit de se rendre le maître de la mer & de porter le dernier coup aux Flamands. Vaine espérance! Des douze bâtimens, il en périt deux avant qu'ils eussent seulement quitté les côtes d'Espagne. Les dix autres rencontrèrent ensuite une escadre Hollandoise, qui les prit ou coula à fond presque tous. Le dernier qui échappa, & dans lequel étoit Spinola lui-même, vint échouer à la vue de Calais, si maltraité du canon & si délabré, que les forçats qui le remorquoient s'étant révoltés & enfuis, le général se vit obligé d'aborder seul & avec beaucoup de peine à Calais, d'où il alla à Bruxelles se plaindre à l'archiduc de la mer & des vents.

L'Espagne se racquitta de ces infortunes, en faisant saisir par le comte de Fuentes le marquisat de Final. Cette usurpation ne pouvoit être colorée par aucun prétexte, ce petit état, qui est sur la côte de Gènes, étant incontestablement fief de l'Empire. Cependant lorsque l'empereur pour con-

1602.

server, du moins en apparence, le droit de l'empire, offrit d'envoyer des commissaires sur les lieux, pour discuter cette affaire, son offre fut rejetée avec mépris par le roi d'Espagne (37). Il usa de la même violence à l'égard de Piombino, aussi fief de l'empire, qui lui donnoit un port à sa bienfaisance. Il avoit sans doute de pareilles vues sur Embden, lorsqu'il entreprit de soutenir, contre les bourgeois (38), le seigneur de cette ville, quoiqu'il s'avouât protestant; mais il ne réussit pas; ceux d'Emden se maintinrent en liberté, malgré l'un & l'autre, & se joignirent aux états.

Le duc de Savoie n'eut pas un meilleur succès dans l'entreprise qu'il fit faire par (39) d'Albigny sur la ville de Genève. Cette expédition finit très-malheureusement pour les agresseurs. Quoiqu'ils se fussent ouvert un passage dans la ville par escalade, & qu'ils y fussent même déjà entrés au nombre de plus de deux cents, après avoir égorgé la sentinelle, qu'ils obligèrent de leur dire le mot du guet, ce qui leur servit encore à se défaire de la ronde; enfin qu'ils eussent passé sur le ventre au premier corps-de-garde, ce qui sembloit devoir

(37) Le marquis de Fieschi dans la chronologie septennal obtint seulement, à force de se plaindre, une pension sa vie durant. *année 1598, & leur fin, ann. 1602.*

(38) Il s'appelloit le d'Albigny. *De Thou, liv. 129. Septenaire, ann. 1602. L'origine de ces troubles Matthieu, ibid. 544.*

devoir les mettre en possession de la ville : les bourgeois tirant de nouvelles forces de l'extrémité où ils se voyoient, les assaillirent avec tant de furie, qu'ils les rechassèrent, & leur firent abandonner la ville. Une partie de ces Savoyards se précipita par-dessus les murs, pour échapper à ces ennemis : plusieurs autres furent pris par les vainqueurs, qui les pendirent sans miséricorde. L'Espagne trempa bien avant dans ce noir dessein, qui fut suivi de la paix entre le duc de Savoie & la république de Geneve (40).

1602.

La révolte de Battori contre l'empereur fit continuer la guerre en Hongrie. Le duc de (41) Nevers y passa, croyant aller

(40) Le traité en fut passé l'année suivante à Rumilly, par la médiation des cantons Suisses. *Siri. ibid.* p. 200.

(41) Charles de Gonzague, duc de Mantoue, de Nevers, de Cleves & de Rhéthel, mort en 1637. Voyez comment la chronologie septénaire rapporte une action dont M. de Sully parle avec une espèce de mépris : „ le duc de Nevers „ pensant par son exem- „ ple relever le courage „ à ceux qui s'en retiroient „ pour le péril, & y amener les autres, alla droit „ à la breche, traversant „ d'un même pas le nom- „ bre des morts, que celui „ des blessés & des fuyards ;

„ mais il y reçut une gran- „ de arquebusade, tirée „ parmi une extrême quan- „ tité d'une des épaules de „ ladite breche, qui l'at- „ teint justement au côté „ gauche, pénétrant dans „ le thorax, près du cœur „ & du poumon ; mais si „ divinement conduite „ que ne lui rompant ni „ offensant aucune partie „ noble, lui laissa pour ja- „ mais autant de gloire que „ de miracle de sa conser- „ vation „

Écoutez aussi cet écri- vain sur la mort du duc de Mercœur : „ desirant, dit- „ il, revenir en France, „ se préparer à une plus „ grande expédition con- „ tre les turcs, il passa de

1602.

succéder à la place & à la réputation du duc de Mercœur; mais s'étant attaché au siège de Bude, après celui de Pest pris par les chrétiens, les turcs, qui de leur côté

„ Vienne à Prague, là où „ passe à celui de ses vertus.
 „ il prit congé de l'em- „ Il étoit des plus tempé-
 „ pereur; mais étant à „ rants en son vivre, ar-
 „ Nuremberg, il fut saisi „ tendu qu'il ne mangeoit
 „ d'une fièvre pestilente, „ que comme par force,
 „ jettant le pourpre. Il „ & ne buvoit presque que
 „ n'eut pas plutôt vu le „ de l'eau, il ne l'étoit pas
 „ S. Sacrement, que tout „ moins aux autres volup-
 „ languissant & foible de „ tés temporelles. Sobre
 „ corps, mais fort & ferme „ en la possession des gran-
 „ d'esprit, *ayant plus de foi* „ deurs & faveurs immen-
 „ *que de vie*, la devise du „ ses, dont le ciel l'avoit
 „ duc de Mercœur étoit, „ comblé, & n'en abusa ja-
 „ *plus fidei quam vite*, il „ mais. Il donnoit un accès
 „ se jettâ hors de son lit, „ également facile & gra-
 „ & se prosternant en ter- „ cieux aux petits & aux
 „ re, il adora son Sauveur „ grands. Il étoit sobre en
 „ plein de larmes, de pa- „ ses récréations... Les
 „ roles dévotes, & de „ assemblées inutiles lui
 „ mouvements religieux. „ étoient en extrême mé-
 „ Tout ce que cet auteur „ pris. Tellement que le
 „ ajoute sur les actions, les „ temps qui lui restoit
 „ discours & les sentiments „ pour son plaisir, il l'em-
 „ du duc de Mercœur, jus- „ ployoit partie à la lec-
 „ qu'au moment de sa mort, „ ture de bons livres. Il
 „ est tout-à-fait touchant, & „ avoit une exacte con-
 „ suffit pour faire un grand „ noissance & pratique des
 „ éloge. „ L'oraison funèbre „ mathématiques. Il avoit
 „ fut prononcée dans l'é- „ aussi l'usage de l'élo-
 „ glise Notre-Dame de Pa- „ quence, & la grace de
 „ ris par messire François „ bien exprimer ses belles
 „ de Salles, coadjuteur & „ conceptions, non seule-
 „ élu évêque de Geneve. „ ment en la langue fran-
 „ Les turcs estimoient que „ coise, mais même en
 „ les affaires des chrétiens „ l'allemande, italienne
 „ ne succédoient heureu- „ & espagnole, lesquelles
 „ sement que là où ce prin- „ il étoit plus que médio-
 „ ce étoit. „ Après l'éloge „ crement disert, & néan-
 „ de sa maison, l'historien „ moins il n'employa ja-

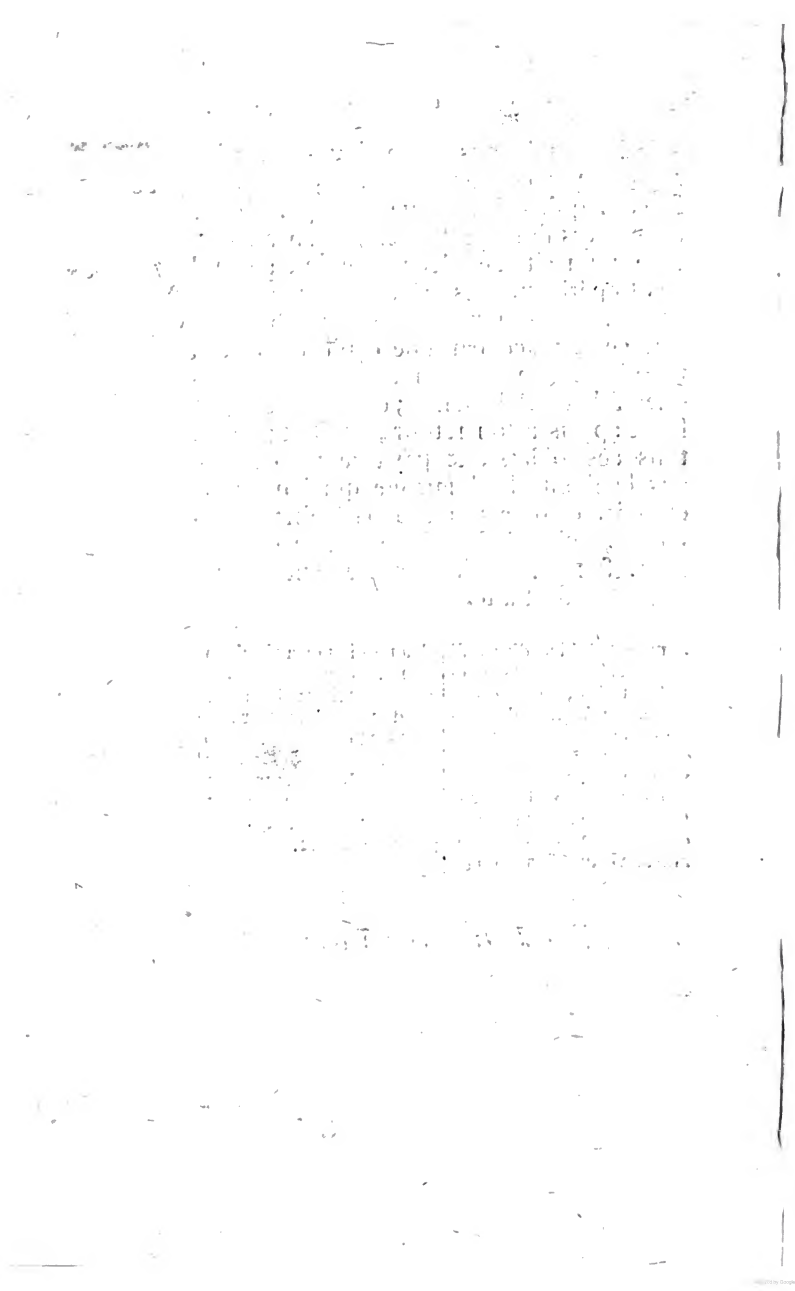
s'étoient enfin mis en possession d'Alberoyale, y accoururent avec de si grandes forces, qu'ils firent lever ce siege. Le duc de Nevers se retira blessé. On a beaucoup loué un trait de George Baste, général des Impériaux. Les révoltés du parti de Battori ayant emporté Bisftrith, Baste reprit cette place par une capitulation qui fut violée pendant son absence par quelques soldats Allemands; ce qu'il n'eut pas si-tôt appris à son retour, qu'il fit pendre tous ces soldats, & paya de ses deniers aux habitants le dommage qui leur avoit été fait. Cette action toucha si fort les révoltés, qu'ils se soumirent tous à l'empereur, sans demander d'autre caution que la parole de Baste.

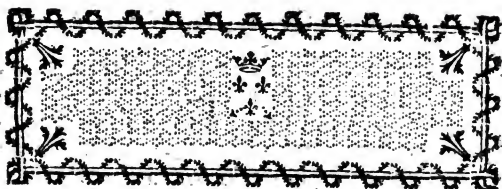
1602.

Autrement
Nissa, place
forte en
Transilvanie

„ mais son bien dire qu'à bleau qui pourroit servir
„ la persuasion des cho- de modele à tous les grands
„ ses utiles, louables & en retranchant de la vie
„ vertueuses „ La description du duc de Mercœur, ce
tion que cet écrivain fait qu'un peu trop d'ambition
ensuite de sa maniere de & de zele de religion mal
vivre par rapport aux de- entendu lui fit entrepren-
voirs de sa religion & de dre contre son souverain.
sa condition, de sa piété, Matthieu, *ibid.* 456, en
de sa prudence & de ses parle de même.
autres vertus, forme un ta-

Fin du treizieme Livre.





MÉMOIRES

DE SULLY.



LIVRE QUATORZIEME.

LA ville de Metz étoit agitée depuis quelque temps de dissensions intestines, qui éclaterent au commencement de cette année. Le duc d'Epéron, qui en étoit gouverneur, & de tout le pays Messin, y avoit établi pour ses lieutenants, Sobole (1) & son frere. Ceux-ci usèrent si mal de leur autorité, qu'ils se firent bientôt haïr de toute la bourgeoisie. La différence des religions se joignant à cette aversion, il se fit un cri général, tant de la part des bourgeois que des habitants de la campagne, qui obligea d'Epéron à se transporter sur les lieux, pour con-

1603.

(1) Raimond de Comminge, seigneur de Sobole, & son frere, gentilshommes Gascons.

1603.

notre des griefs des uns & des autres, & tâcher de les concilier. Sobole se plaignoit de ce que la ville lui refusoit les provisions de bouche nécessaires aux gens de guerre, & la ville rejettoit à son tour ce tort sur Sobole. Il étoit encore question d'un certain Provençal, prisonnier à Vitry, à quoi l'aigreur, & l'envie de se venger, avoient joint une infinité d'autres sujets moins considérables, qui avoient amené la chose au point qu'on commençoit à appréhender une révolte.

Le duc d'Epéron comprit aisément que la justice n'étoit pas du côté des (2) Soboles, du moins quant au premier grief, qui étoit le principal, & qu'ils n'occasionnoient cette querelle que pour avoir un prétexte d'ouvrir les magasins de la citadelle, auxquels il n'est permis de toucher que dans les cas de la guerre ou d'un siège, & pour s'en rendre les maîtres. Il eût bien voulu pacifier toutes choses, sans être obligé de chasser ses deux créatures. Il comprit même que ce coup d'autorité étoit au-dessus de ses forces : les deux frères se trouvant à la tête d'un parti capable de résister au gouverneur aussi-bien qu'aux bourgeois.

Les choses étoient en cet état lorsque la nouvelle en fut apportée au roi, qui me fit savoir qu'il viendrait en commu-

(2) Sobole accusoit la ville de Metz d'intelligence avec le comte de Mansfeld, pour se donner au roi d'Es-
pagné. La fausseté de cette accusation fut découverte. *Vie du duc d'Epéron, pag. 217.*

niquer avec moi à l'arsenal, où il me demanda à souper pour lui & pour six autres personnes, dont il se feroit accompagner. Il me mena seul dans les grandes halles aux canons & aux armes, proche la Bastille, où après avoir commencé, comme d'ordinaire, par l'état des affaires quant aux séditieux du royaume, il m'entretint sur les nouvelles qu'il venoit de recevoir de Metz. Henri prit sans peine la résolution de se transporter jusques-là, sur la réflexion que si Metz, qui est une ville assez fraîchement démembrée de l'empire, venoit malheureusement à se séparer de la France dans la conjoncture présente, on seroit assez embarrassé à se la faire rendre. La politique lui conseilloit encore ce voyage par plusieurs autres motifs, outre celui d'ôter au duc d'Epéron une citadelle dont il pouvoit abuser, & un pays considérable, où il s'étoit comporté sous le regne d'Henri III, moins en gouverneur qu'en prince souverain. Si quelque jour ses grands desseins venoient à s'exécuter, il falloit trouver toutes les facilités possibles dans le gouverneur de ce pays important par sa situation : ce qu'il ne se promettoit pas du duc d'Epéron. Il pouvoit de plus se présenter quelque occasion favorable de joindre la Lorraine à la France, qui demandoit que sa majesté prît par elle-même connoissance de cet état, & qu'elle eût un homme de confiance dans celui de ces gouvernements qui le confine. Enfin ce voyage lui serviroit à connoître

1603.

une partie des princes d'Allemagne, à les fonder au sujet de la maison d'Autriche, pour voir s'il pouvoit en attendre quelque chose dans une conjoncture avantageuse, & même à se les attacher, en les réconciliant entr'eux sur plusieurs différends qu'il n'ignoroit pas.

Il fut convenu entre nous que sa majesté se mettroit en marche sans perdre de temps, afin que se faisant voir à Metz avec toute sa cour (car nous arrêtâmes que la reine même seroit du voyage), dans un temps où les deux factions n'avoient point encore pu se porter jusqu'à prendre un parti contraire au roi, de part & d'autre on ne songeât qu'à justifier sa conduite & à se soumettre. Le roi ne voulut pas même attendre que les hoquetons de ses gardes, que l'on faisoit habiller de neuf, fussent prêts. Je demurai à Paris pour la correspondance. Villeroi fut celui de ses secrétaires d'état dont sa majesté se fit accompagner; & sans plus de délai, elle partit à la fin de Février, malgré l'incommodité de la saison, qui rendoit les chemins bien mauvais pour faire voyager des dames, prenant sa route par la Ferté-sur-Journe, Dormans-sur-Marne, Epernai, Châlons-sur-Marne & Clermont. La cour arriva à Verdun, d'où elle vint quatre ou cinq jours après à Metz, par Fresnes-Verdunois.

L'arrivée de Henri imposa silence à tout le monde, & on ne parla que de soumission. Ce n'est pas que Sobole, qui connut
que

que cette affaire ne finiroit que par son expulsion, n'eût assez d'ambition & de résolution pour entreprendre de se maintenir dans la citadelle, malgré sa majesté. Il s'en ouvrit à ses amis particuliers; mais les plus prudents lui représenterent tous qu'il se perdrait sans ressource par ce dessein. De sorte que souscrivant à l'arrêt de son bannissement, il remit la citadelle sans aucunes conditions, & sortit de Metz & de tout le pays Messin. Le roi nomma en sa place (3) Montigny pour son lieutenant dans la province, & d'Arquien, son frere, pour servir de lieutenant au gouverneur dans la ville de Metz & dans le château. Montigny se défit pour cela de son gouvernement de Paris, dont il toucha pourtant encore les appointements cette année. L'ancienne garnison fut remplacée par une autre, composée dans le régiment même des gardes. Le bruit courut que d'Epernon n'avoit pas vu de trop bon œil tous ces changements, ce qui n'est pas difficile à croire, les deux lieutenants ne lui ayant aucune obligation de

1603.

(3) François de la Grange, seigneur de Montigny, Sery, &c. Il fut premier maître d'hôtel de Henri III, gouverneur de Berry, Blois, &c., chevalier du Saint-Esprit, mestre de camp général de la cavalerie légère, gouverneur de Paris, ensuite de Metz, pays Messin, Toul & Verdun, enfin maréchal de France, & mourut en 1617. Son frere est Antoine, seigneur d'Arquien, commandant de la citadelle de Metz, gouverneur de Calais, Sancerre, &c. Il est appelé mal-à-propos par quelques-uns, Jean-Jacques d'Arquien, & d'Arcy par le P. Daniel. Jean-Jacques d'Arquien étoit neveu du maréchal de Montigny.

1603.

leur élévation : mais il n'eut rien à répondre, parce que lui-même ayant, par nécessité, demandé le premier qu'on chassât les Soboles, il paroissoit qu'il ne s'étoit rien fait que de son consentement.

J'ai pris tout ce détail dans les lettres que sa majesté me fit l'honneur de m'écrire. Elle s'y étendoit bien davantage sur la maniere dont elle avoit été reçue à Metz, & sur cette ville elle-même, trois fois plus grande qu'Orléans, belle & bien située ; mais dont elle trouvoit que le château ne valoit rien. Elle me mandoit encore qu'elle me fouhaitoit dans ce pays, pour me faire visiter toute la frontiere ; & qu'avant six jours elle auroit mis les choses en état de pouvoir quitter Metz. Le roin'y mit en effet guere plus de temps, & il ne fut retenu que par une indisposition qui l'obligea de prendre une médecine, dont il se trouva très-bien, quoi qu'elle fût suivie d'un accès de fièvre, que ce prince attribua au rhume. Madame sa sœur, duchesse de Bar, vint l'y trouver le seize Mars, & le duc de Deux-Ponts y arriva trois jours après avec sa femme & ses enfants. Le reste du temps que sa majesté séjourna dans cette province, fut employé à conclure le mariage de mademoiselle de Rohan avec le jeune duc de (4) Deux Ponts ; à accommoder le différend entre le cardinal de Lorraine & le prince

(4) Jean II duc de Deux-Ponts, branche de la maison de Baviere, épousa Cathorine, fille de Henri, duc de Rohan.

de (5) Brandebourg, au sujet de l'évêché de Strasbourg; ce qui se fit en partageant également entr'eux le revenu de cet évêché, sans égard à leurs titres & à leurs prétentions; à pacifier cette ville & quelques autres & à rendre service à tous les princes qui l'en requièrent. Le nom de Henri en devint si respectable dans cette contrée, que plusieurs souverains d'Allemagne résolurent de le venir saluer, lui offrirent leurs services, & lui demandèrent sa protection: ce qu'ils ne purent faire que depuis, & par ambassadeurs; le temps qu'il leur falloit pour se mettre en équipage étant trop long pour celui que sa majesté avoit destiné de passer à Metz. Il n'y eut que le cardinal de Lorraine, le duc de deux-Ponts, le marquis de Brandebourg & de Poméranie, le landgrave de Hesse, & trois ou quatre autres des plus voisins du Rhin qui y vinrent en personne.

Les jésuites, qui depuis leur bannissement n'avoient point cessé de mettre tout en usage pour se faire rétablir en France, ne se montrèrent pas les moins empressés à faire leur cour à ce prince. Ils firent agir fortement leurs peres de Verdun (6),

(5) Jean Manderscheidt, lecteur de Brandebourg, évêque catholique de Strasbourg, étant mort en 1594, le cardinal Charles de Lorraine obtint cet évêché du pape; & les protestants firent élire de leur côté Jean-George, frere de l'é-

lecteur de Brandebourg, d'où s'ensuivit une guerre qui dura jusqu'en cette année. Voyez les historiens. Mém. de Bassompierre, tom. 1. Septenaire, &c.

(6) Les peres Ignace Armand, provincial, Châtea-

1603.

secondés de la Varenne, qui s'en déclaroit le protecteur, afin qu'un jour ils pussent être les siens, & payer son zele par l'élévation de ses enfants, pour lesquels il convoitoit déjà les plus brillantes & plus éminentes dignités dans l'église. D'Ossat, pour être éloigné de France, n'en travailloit pas non plus avec moins de vivacité ni de succès en leur faveur. L'ambition d'être l'arbitre des affaires de l'Europe a souvent fait que cet homme s'est ingéré de traiter des choses absolument étrangères à sa commission. Les difficultés qu'on a vu qui furent faites à Rome au sujet du mariage de madame, sœur de sa majesté, en font une preuve; ses sollicitations pour les jésuites en font une seconde; c'est que le rétablissement de cette société étoit regardé de lui, aussi-bien que de Villeroi, de Jeannin & des autres créatures de la

ler, Brossard & la Tour, conduits par la Varenne, vinrent le Mercredi-Saint se jeter aux pieds du roi, pour le supplier de leur accorder leur rétablissement en France. Henri IV ne voulut pas souffrir que le provincial, qui portoit la parole pour tout l'ordre, lui parlât à genoux. Lorsqu'il eut achevé, ce prince leur répondit que pour lui il ne vouloit aucun mal aux jésuites. Il leur demanda par écrit ce qu'ils venoient de lui dire, & les fit demeurer tout le jour auprès de lui. Ils revinrent le Lundi de Pâques, & le roi leur promit de les rétablir : il dit même au pere provincial de venir le trouver à Paris, & d'amener avec lui le pere Cotton : „ Je vous „ veux avoir, ajouta ce „ prince, je vous estime „ utiles au public & à mon „ état „. Il les congédia après les avoir embrassés tous quatre. *De Thou, liv. 129, Chronol. Septen. ann. 1603, Mss. Biblioth. royale, vol. 9129, Sc. Matthieu, tom. 2, l. 3, pag. 556.*

cour Romaine en France, comme la partie peut-être la plus essentielle du système politique, qu'ils s'efforçoient d'y faire prévaloir sur celui qu'ils voyoient qu'on suivoit dans le conseil.

D'Ossat, en faisant imprimer ses (7)

(7) Pour prouver ses accusations contre le cardinal d'Ossat, l'auteur cite quatorze lettres tirées du recueil imprimé de ces lettres en 1627, huit au roi, & six à M. de Villeroi; & de ces six dernières il s'attache principalement à deux, dont il donne même un extrait. Il y a quelques fautes dans ces citations, qu'on peut mettre sur le compte de l'impression: mais la vérité oblige d'avouer qu'il y a ici quelque chose à objecter au prétendu auteur de ce mémoire de Rome, de plus grief que des fautes d'impression, & que quoique l'extrait de ces lettres soit conforme aux paroles du texte, cependant on peut dire qu'il n'en est pas plus fidèle; puisqu'on y remarque une affectation visible à supprimer les explications & les correctifs, qui adoucissent, & quelquefois même sauvent tout-à-fait le mauvais sens qu'on veut y faire trouver. Je crois qu'il est nécessaire de faire ici de courtes remarques sur chacune de ces lettres, tant pour suppléer à une discussion plus satyrique qu'histo-

rique, que j'ai cru devoir supprimer, que pour rendre justice à qui il appartient, & achever de faire connoître les véritables sentimens d'un homme réputé parmi nous très-grand négociateur & très-habile politique.

La première des huit lettres au roi (& cependant l'auteur n'en compte que sept), est du 19 Février 1600. Elle ne renferme que quelques plaintes du pape, dont le cardinal d'Ossat rend compte à sa majesté, de ce qu'elle a fait M. de la Trimouille, qui est un protestant, duc & pair, & de ce qu'elle a envie de le faire ensuite amiral, comme on le lui a fait entendre. D'Ossat en tout ceci ne met rien du sien, & s'attache même à justifier Henri. La seconde du 25 Avril, c'est encore le pape qui insiste sur la publication du concile de Trente, & sur le retour des jésuites en France, & qui se plaint en même temps de quelques abus dans l'Eglise Gallicane: à quoi cette éminence ne répond rien autre chose, sinon que sa majesté travaille sincèrement à satisfaire sa sainteté. Latroi-

1603.

Lettres, qui font foi que je ne lui impute rien à tous ces égards, paroît même ne s'être pas embarrassé que le public connût ses véritables sentimens : mais s'il est

seme du 22 Mai, la quatrième du 17 Juin, & la cinquième du 30 du même mois, roulent sur l'affaire de la dispense de monsieur & de madame de Bar. Il y entretient le roi des difficultés que souffre cette affaire à Rome : il y joint son sentiment, qui dans la vérité n'est pas favorable à l'intention de sa majesté, mais qui n'empêche pas qu'il ne se prépare à la seconder par toutes les raisons qu'il peut imaginer, & sur-tout qu'il ne se montre extrêmement sensible à la honte qui résulteroit sur la maison de France, si, comme M. le duc de Bar le disoit quelquefois, on se déterminoit à la cour de Lorraine à renvoyer la princesse de France. Nous avons marqué ci-devant que M. d'Osât auroit fort souhaité la conversion de cette princesse. La sixième, du 26 Novembre 1601, ne rend ce prélat coupable de rien, sinon, tout au plus, d'exposer, peut-être, avec trop de complaisance à Henri, le dessein qu'avoit formé sa sainteté de transporter après la mort d'Elisabeth, la couronne d'Angleterre dans la maison de Parme. La sep-

tième, du 22 Décembre de la même année : c'est peut-être aussi avec un peu trop de zèle que d'Osât y soutient certains droits du pape à l'occasion des élections. Son sentiment qui paroît singulier en France, m'oblige à rapporter quelques-uns des termes dont il se sert.
 „ Si les papes, dit-il, ont
 „ entrepris sur les libertés
 „ de l'église, les rois, sire,
 „ (je ne le dis qu'à vous,
 „ & en cela même je montre
 „ quelle opinion j'ai de
 „ votre générosité & bon-
 „ té), n'en ont pas fait
 „ moins sur leurs royaumes
 „ & sur leurs églises
 „ mêmes ; & s'il falloit re-
 „ mettre les choses comme
 „ elles étoient au commen-
 „ cement, ainsi qu'on vou-
 „ droit remettre par-delà
 „ le pape aux élections,
 „ les rois y perdroient en-
 „ core plus que les papes.

La première des six lettres adressées à M. de Villeroy, est du 23 Juillet 1601. Ce qui a fait peine à l'auteur dans cette Lettre, c'est que d'Osât y soutient avec assez de feu qu'on ne doit pas souffrir les protestans dans les villes Italiennes cédées au roi par le traité de Savoie. La deuxième

inexcusable d'avoir presque toujours marché par un chemin contraire à celui que lui marquoit la reconnoissance qu'il devoit au prince, son maître & son bienfaiteur,

1603.

du 13 Septembre, est fausement datée. Si c'est celle du 3 Septembre dont l'auteur a voulu parler, il a d'autant plus de tort, que les Espagnols y sont fort maltraités; mais il y a apparence que c'est celle du 17 de ce même mois, parce qu'il y est encore parlé de la religion prétendue réformée & des villes de Savoie. La troisième du 16 Décembre 1602, sur l'affaire de madame la duchesse de Bar, a cela de favorable à d'Offat, qu'il y déclare les soupçons qu'il y a que le duc de Lorraine peut avoir en cela de mauvaises intentions. Je dis la même chose de la quatrième, du 30 Décembre, où cette éminence paroît persuadée que l'Espagne ne semble entrer avec le pape si avant dans l'affaire de la succession à la couronne d'Angleterre, que pour couvrir ses propres desseins du manteau de la religion. Quant à la cinquième du 7, ou plutôt du 27 Janvier 1603, qui est l'une des deux que l'auteur s'attache à censurer particulièrement, parce qu'elle marque, en termes pourtant assez généraux, les abus du gouvernement de Fran-

ce : il a doublement tort de nous cacher que d'Offat ajoute en même temps que la sagesse de Henri IV en avoit déjà corrigé une partie, parce que ces paroles renferment la véritable pensée & l'explication des sentimens de ce cardinal, & aussi une louange qu'il pouvoit faire réjaillir sur M. de Rosny. La sixième du 10 Février, nous est indiquée comme la plus véhémente. En effet c'est dans celle-là qu'il s'explique le plus librement sur les maux dont l'intérieur du royaume est travaillé; sur l'injustice de la guerre qu'on entretient en Flandre contre l'Espagne, & sur l'avantage d'unir d'intérêt & de politique les deux royaumes de France & d'Espagne, par le mariage du dauphin avec l'infante. Cependant en rassemblant tous ces traits sous un coup d'œil peu favorable, comme a fait l'auteur, l'équité demandoit qu'il avertisse que d'Offat expose dans cette lettre le pour & le contre des deux sentimens; qu'il y dit que l'envie que les Espagnols témoignent avoir de notre alliance, n'est, comme il en est persuadé, que pour

1603.

il a encore de plus grands reproches à effuyer sur la mauvaise impression qu'on voit qu'il a cherché à donner par toutes ses paroles & ses écrits, du roi & de ses

avoir le temps de faire leurs affaires, & d'endormir le roi par un traité, pour pouvoir après le mieux surprendre; qu'il investive peut-être avec autant de force contre la rapacité, l'ambition, l'arrogance & la perfidie du conseil de Madrid. Ce n'étoit point dans le temps qu'il balance ainsi les raisons de part & d'autre, qu'il falloit montrer ce prélat; mais lorsque résument lui-même tout ce qu'il a dit dans cette lettre qui est fort longue, il parle enfin en son nom. Et voici comme il le fait. „ J'estime „ en somme, dit-il, qu'il „ faut détromper sa sainteté, en ce qu'il croit à „ tort de nous garder de „ notre côté sincèrement „ & de bonne foi la paix „ faite & jurée avec le roi „ d'Espagne & les archiducs, pourvu qu'ils la gardent aussi de leur côté, „ comme il s'y offre par la „ bouche de sa sainteté; „ étreindre encore cette „ paix par toutes les sortes de liens honorables „ & profitables, sans toutefois s'y fier plus que de „ raison, ni en être moins „ vigilants & pourvoyants; „ mais au reste laisser le roi

„ d'Espagne & les archiducs comme ils sont avec „ les autres, non par aucune mauvaise affection „ ni intention, mais pour „ notre propre conservation, & pour ne donner „ moyen à qui en a montré la volonté, de tourner „ toutes ses forces contre „ la France & pendant que „ les autres feront la guerre „ entr'eux, employer la „ paix & le repos que Dieu „ nous a donné, à bien „ faire & à redresser dans „ le royaume les bonnes „ choses, & en extirper les „ mauvaises „.

Cette discussion me confirme encore dans l'opinion que j'ai exposée plus haut des sentiments du cardinal d'Osat sur les Espagnols. Joignez aux lettres citées ce qu'il en dit, *pag.* 51, 504, 540, 692, 705, &c. Sur la publication du concile de Trente, 217, 256, 354, 396, 400, 443, 466, 613, 615, & beaucoup d'autres endroits. Sur les jésuites, 69, 287, 302, 303, 309, 351 & *suiv.* 613 & *suiv.*

Quand même le cardinal d'Osat eût pensé comme le prétend son adversaire, il n'est point dans le caractère d'un négociateur aussi sage

ministres ; lorsqu'éloigné du centre des affaires, il ne pouvoit rien en connoître que par le canal de gens dont le témoignage devoit être suspect à un homme d'esprit. On voit bien que cet article tend en partie à faire ma propre apologie contre d'Offat. Ce cardinal écrivit en ce temps-là une lettre à Villeroi, dans laquelle il n'hésite point à attribuer la révolte du maréchal de Biron & le mécontentement des autres seigneurs François, au peu de satisfaction que la noblesse recevoit de Henri, & à l'oppression sous laquelle son conseil faisoit gémir le peuple. Pour ne rien faire à demi, cet homme, qui se piquoit d'un fin discernement dans les affaires, donne en même temps le conseil au roi, en priant Villeroi de montrer sa lettre à sa majesté, de remettre sa confiance & son autorité dans d'autres mains. Peut-être que si on approfondissoit la chose, on trouveroit qu'il y a ici plus que de l'erreur & de la surprise dans le fait de d'Offat. Un

& aussi réservé qu'on convient qu'il l'étoit, de faire éclater hautement des sentiments si reprochables. Sa prudence paroît dans ses lettres, entr'autres occasions, lorsque si contre son propre avis sans doute il défend devant le pape l'édit de Nantes, p. 391, 393, 400 ; qu'il approuve la prison du maréchal de Biron, 705 ; & qu'il prend le parti de la reine Elisabeth, 243.

Au reste ce qui achève de prouver que cette éminence n'en veut point à M. de Rosny personnellement, comme on voudroit l'insinuer, c'est que jamais son nom n'est prononcé en mauvaise part. Il en est fait mention, p. 377, 440, 723. Ce dernier endroit est le seul où il se plaint, mais avec toute la modération possible, de ce qu'il suspend le paiement de sa pension.

homme aussi bien informé de tout qu'il l'étoit par Villeroi, pouvoit-il ignorer que ce qu'il représente comme une conspiration générale de toutes les parties de l'état, se réduisoit à un petit nombre de têtes gâtées par l'ambition & la licence des derniers temps ? Que tout le reste de la noblesse Françoisé faisoit hautement sa gloire & son bonheur de son attachement à son prince. Que le clergé de son côté ne s'en louoit pas moins, & n'avoit pas en effet moins sujet de s'en louer, puisqu'il venoit de recevoir une gratification considérable ; qu'enfin le peuple outre le sol pour livre que sa majesté avoit supprimé, venoit pareillement d'être soulagé de deux millions sur la taille.

Je n'ignorois aucune de ces tracasseries de d'Offat, ni des plaintes qu'il faisoit personnellement de moi dans ses lettres, de ce que ses pensions n'étoient pas toujours exactement payées. Villeroi se chargea de me recommander ce paiement, & s'en acquitta en m'exaltant à son ordinaire les talents & les services de cette éminence. Quelques jours après cette recommandation je fus abordé par un banquier, qui me proposa d'acquitter certaines pensions faites par le roi à Rome, entr'autres celles de d'Offat ; ce qu'il fit avec ce ton d'impolitesse & même de brusquerie, que la cabale de mes adversaires affectoit de prendre avec moi. Il y a certaines places capables par elles seules d'attirer la considération & les égards sur ceux qui

les occupent. Je ne fus pas fâché que le banquier le sentît : il fut renvoyé assez froidement. D'Ossat se vit obligé de m'écrire lui-même quatre mois après. Sa lettre me vint avec une de celles de mon frere, ambassadeur en cette cour, & assurément elle ne méritoit pas d'être mieux traitée que l'avoit été le banquier, par la maniere dont d'Ossat s'y expliquoit. Je crus pourtant devoir passer sur le style, & je travaillois à expédier l'assignation, lorsque j'appris, à n'en pouvoir douter, jusqu'à quel point étoient offensants pour moi les discours que d'Ossat tenoit publiquement. Je l'avoue, je retirai dans le moment l'ordonnance, qui étoit fort bonne, & je lui en substituai une autre d'un paiement plus douteux, & depuis je pris le parti de n'en plus expédier du tout, que sur le commandement exprès du roi. C'est ce que j'écrivis à Villeroi à Metz, en lui envoyant une apostille des paroles & des lettres de d'Ossat qui me regardoient; & dans ma juste indignation je donnai à ce cardinal, en parlant à son ami, les qualifications d'ingrat & d'impudent qu'il méritoit, si tout cela étoit véritablement de lui. Si c'étoit une fausse imputation, je mandois à Villeroi que j'aurois égard aux prieres qu'il me faisoit pour d'Ossat. Il fut plus touché de la menace que je lui faisois en même temps de faire connoître à sa majesté l'insolence de son agent. Il me conjura de n'en rien faire, & j'y consentis, me contentant

1603.

pour toute vengeance de rendre les brigues de d'Ossat à Rome inutiles ; celles en faveur des jésuites ne le furent que cette année seulement , puisque l'année suivante ils furent rétablis.

Je toucherais cet article en son temps ; & celui de d'Ossat s'y trouvera encore une fois mêlé , à l'occasion d'un mémoire qui me fut adressé de Rome contre lui. Ce qui me reste à en dire pour le présent , regarde la coadjutorerie de Bayeux & l'abbaye de Coulon : si pourtant la chose mérite qu'on entre dans un grand détail. Il suffit de dire que d'Ossat ayant obtenu d'être fait coadjuteur de Bayeux , & ayant traité de son abbaye de Coulon avec les Maintenons , par un accord qui , ce me semble , n'étoit pas très-favorable à ceux-ci , sa majesté me donna cette abbaye , après avoir retiré la parole qu'elle avoit donnée aux Maintenons , qui n'y perdirent rien , puisqu'ils en obtinrent l'équivalent sur l'évêché d'Evreux. Villeroi sollicita fort sa majesté pour d'Ossat , & voulut m'intéresser pour son ami : Maintenon au contraire ne le vit qu'à regret obtenir cette faveur.

Le nonce du pape me fit une autre plainte , en l'absence du roi , sur le voyage que sa majesté venoit d'entreprendre. Sa sainteté ne s'y intéressoit que parce que l'Espagne , la Savoie & leurs partisans , joignant l'idée qu'ils se formoient du sujet de ce voyage , avec celles qu'ils avoient conçues des armements & des trésors de sa majesté , que la renommée avoit fort

grossis , faisoient passer leurs alarmes jusqu'au saint pere. Henri à qui je mandai l'inquiétude du nonce , m'écrivit de le rassurer , sans m'embarrasser de tirer l'Espagne & la Savoie de leur opinion. 1603.

Nous traitâmes de la même maniere par lettres , sa majesté & moi , plusieurs différentes affaires , & entr'autres celles de Flandre. On compta que jusqu'au dernier Février de cette année les Espagnols avoient perdu dix-huit mille hommes , & tiré plus de deux cent cinquante mille coups de canon devant Ostende , dont le siege étoit néanmoins si peu avancé , qu'ayant voulu donner dans le mois d'Avril un assaut général , ils furent repoussés avec une grande perte. L'archiduc jugea dès-lors que malgré tous ses efforts , il n'y auroit que le temps , & le manque d'hommes & de munitions , tant de guerre que de bouche , qui lui livreroient cette place. Après Grave , Nassau de son côté assiégea Rhinberg : de-là il alla investir Bolduc , sans avoir fait assez de réflexion que cette entreprise passoit ses forces , Bolduc ne pouvant , comme je l'ai déjà remarqué , être pris avec si peu de troupes ; aussi pensa-t'il y perdre sa réputation & toute son armée ; mais il eut en revanche le plaisir de chasser les Espagnols du château de Vastendonck. Ils en étoient déjà , pour ainsi dire , les maîtres. La garnison de cette place , trop foible pour leur résister , ne songeant plus qu'à se retirer , avoit abandonné à leur discrétion la ville & le châ-

1603.

*De Tbou &
Septen. an.
1603.*

teau, lorsqu'elle fut jointe par quelques troupes Hollandoises, qui passoient par-là pour aller joindre l'armée du prince Maurice; & tous ensemble ils attaquèrent les Espagnols & les délogerent du château.

Il est aisé de comprendre que toute cette guerre ne se faisoit pas de la part des Provinces-Unies, sans de grands frais d'hommes & d'argent, auxquels il étoit besoin que la France continuât à contribuer. Le siege d'Ostende leur avoit coûté seul cent mille coups de canon & sept mille hommes. Pour l'intérêt des deux puissances, sa majesté tenoit dans ces provinces Buzenval, qui étoit alors sur le point de revenir en France, & les Etats avoient pour agent auprès du roi un nommé (8) Aërsens. Aërsens vint me représenter que ses compatriotes alloient se voir hors d'état de pouvoir se remettre en campagne, si Sa Maj. ne leur permettoit de recruter de François les compagnies Françoises qu'ils avoient

(8) François Aërsens, résident, & ensuite ambassadeur des états d'Hollande en France. Les mémoires de ce temps-là le représentent comme un homme d'un esprit extrêmement subtil, habile, & même dangereux. Le cardinal de Richelieu parle de lui, d'Oxenstiern, chancelier de Suede, & de Guiscard, chancelier de Montserrat, comme des trois seuls politiques qu'il eût connus en Europe.

„ C'étoit l'opinion com-
„ mune de ce temps-là,
„ dit Amelot de la Houf-
„ faye, que Henri IV cou-
„ choit avec la femme
„ d'Aërsens, & que le mari
„ en demeurait content,
„ à cause du grand profit
„ qu'il en tiroit. Ce com-
„ merce fut le commence-
„ ment de sa fortune. Il
„ laissa cent mille livres de
„ rente à son fils, appelé
„ de Sommerdik.

à leur service. Le roi me répondit de Châlons-sur-Marne qu'il y consentoit, à condition que pour ne pas paroître rompre ouvertement avec l'Espagne, ce seroit Aërsens qui se chargeroit lui-même de faire ces recrues le plus secrettement qu'il pourroit, & non les officiers, qui l'auroient fait avec trop d'éclat; ce qui avoit déjà attiré des reproches au roi de la part du roi d'Espagne; que la chose se fît fort promptement; que les soldats engagés, dont il voulut savoir le nombre, défilassent à petit bruit jusqu'au lieu où se devoit faire leur embarquement, au nombre de six par bande au plus, sans autres armes que leurs épées, ni d'argent que ce qu'il leur en falloit pour les conduire jusques-là; qu'on préférât pour l'embarquement Dieppe à Calais, cette dernière ville étant trop remplie d'étrangers, & qu'on en donnât avis au commandeur de Chastelles, qui en étoit gouverneur, & au vice amiral de Vic qui devoit concourir dans ce dessein, & pour lesquels il m'adressoit une lettre à cachet volant. Il y eut quelques changements apportés à ces ordres. Aërsens ne put suffire seul à cette levée; & parce que je ne crus pas devoir m'en charger, les officiers la firent, mais avec tout le secret possible. Sa majesté songea qu'il ne seroit pas mauvais de faire passer en Flandre la garnison qu'elle faisoit sortir de Metz, & jetta les yeux pour la conduire, sur Béthune mon cousin, de peur qu'elle ne prît parti avec les archiducs.

1603.

A l'égard de la pension, dont Aërsens m'importunoit beaucoup, Henri remit à en résoudre à son retour.

*Histoire de
Henri, duc
de Bouillon.
liv. 5.*

Le duc de Bouillon mit aussi ses propres affaires sur le tapis pendant le séjour de sa majesté à Metz. Il étoit alors retiré en Allemagne chez l'électeur Palatin, dont il étoit allié par l'électrice. Il engagea cet électeur à entreprendre sa justification, ou à tromper de nouveau Henri par une lettre que sa majesté m'envoya aussi-tôt, en m'en demandant mon avis. La teneur de cette lettre, où l'électeur Palatin avoit assez mal-à-propos affecté de traiter avec le roi de France, comme avec son égal, étoit que le duc de Bouillon étoit au désespoir que sa fidélité fût soupçonnée de sa majesté, & qu'il l'avoit convaincu, lui électeur, de son innocence, par des preuves qui lui paroissoient sans réplique. Pour justifier le duc de ce que le roi lui ayant mandé de venir s'expliquer avec lui, & ensuite fait savoir par la Trimouille de s'arrêter du moins à Sedan, Bouillon n'avoit fait ni l'un ni l'autre; le Palatin alléguoit, quant au premier grief, la qualité de ses accusateurs, auxquels le duc n'avoit pu, avec prudence, s'abandonner; & pour le second, il disoit que le gentilhomme chargé de la lettre de sa majesté, avoit trouvé Bouillon à Geneve, d'où il avoit eu très-sincèrement intention de venir l'attendre à Sedan; mais qu'ayant cru devoir prendre sa route par l'Allemagne, pour éviter les pays de la dépendance

dépendance de l'Espagne & de la Lorraine, & aussi pour saluer l'électeur son parent & l'électrice, qu'il n'avoit point encore vue, ce trajet lui avoit fait manquer l'occasion de recevoir sa majesté à Sedan. La lettre finissoit par de nouvelles assurances de l'attachement du duc, dont l'électeur apportoit en preuve la parenté qui étoit entre eux deux.

Henri répondit à cette lettre plus poliment que l'électeur ne devoit s'y attendre, & promit, comme il avoit toujours fait, de rendre ses bonnes grâces au duc de Bouillon; mais à des conditions que Bouillon se sentoît trop coupable pour accepter. En effet, dans le même temps qu'il faisoit faire à sa majesté ces nouvelles protestations, elle reçut à Metz un avis d'Heidelberg, qu'elle m'envoya, qu'un nommé du Pleffis-Bellay, frere du gouverneur du jeune Châtillon, avoit été dépêché par le duc de la Trimouille vers le duc de Bouillon, avec des mémoires tout-à-fait intéressants pour sa majesté; que ce courier, qui étoit parti de Longjumeau, avoit ordre de passer par Sedan, sans se donner à connoître à personne, pas même à Du-Maurier; qu'il devoit au retour repasser par Sedan & ensuite par Paris, portant la réponse de sa dépêche à la Trimouille, qu'il devoit trouver à Comblat. Sa majesté n'entroit dans tout ce détail que parce qu'elle auroit souhaité (ce qui pourtant ne put s'exécuter) que j'eusse fait, de concert avec Rapin, arrêter ce

Nicolas Rapin, prévôt de la Connétable.

1603.

courier, non avant qu'il fût arrivé à Paris; mais dans le chemin de Paris à Thouars, après qu'il se feroit chargé dans cette ville de lettres qui donneroient les derniers éclaircissements sur la nature de sa commission.

Ce n'est pas que sa majesté eût encore besoin de preuves contre le duc de Bouillon : on peut assurer sans craindre de porter un jugement téméraire, que ce qu'il paroïssoit y avoir de soumis dans la démarche qu'il venoit de faire par l'électeur Palatin, n'avoit pour but que deux choses; d'inspirer au roi de la sécurité sur sa personne, & de continuer à en tirer l'argent qu'il en avoit reçu pendant fort long-temps pour l'entretien de ses places. Il renouvela cette demande par Saint-Germain, auquel Henri en fut fort mauvais gré. Sa majesté m'enjoignit expressément d'être sourd à toutes les instances qui pourroient m'être faites à ce sujet de la part de Bouillon, sans lui témoigner que je fusse rien de ce que je viens de rapporter. Je n'avois pas besoin d'ordre sur tout cela; il me suffisoit des découvertes que je venois tout fraîchement de faire des nouvelles mutineries que Bouillon & la Trimouille avoient excitées dans les provinces parmi les protestants, & du résultat de l'entretien que j'avois eu à l'arsenal avec Henri avant son départ pour Metz, dont je n'ai touché, en son temps, que ce qui concerne ce voyage.

Ce que j'ai à y ajouter ici, c'est qu'après bien des réflexions sur l'esprit de la

cabale, qui perçoit d'un trait mortel le cœur de Henri, je réussis à la fin à le tranquilliser, en lui faisant voir qu'elle se dissiperoit après de vains efforts, quelque terrible que fût l'appareil avec lequel elle se montroit alors. C'est que sous quelque idée de légèreté & d'inconsidération qu'on se plaise à nous représenter le peuple, j'ai éprouvé que souvent il embrasse à la vérité certaines vues, vers lesquelles il se porte avec chaleur, ou plutôt avec fureur; mais que ces vues ont pourtant toujours pour objet un intérêt commun & d'une certaine généralité, jamais un intérêt purement particulier, comme peuvent être les ressentiments & les passions d'un seul homme, ou d'un petit nombre de personnes. Je hazarde même de dire que sur ce point, le juge le moins faillible est la voix de ce peuple même. Selon cette maxime, le parti séditieux n'étoit véritablement à craindre que par les mauvaises impressions qu'il répandoit dans les provinces contre le roi & contre le gouvernement, & par les craintes d'oppression & de servitude qu'il y faisoit naître; & comme ces impressions & ces craintes s'affoiblissoient tous les jours par les effets qu'on voyoit du contraire, & n'avoient pas même passé jusques dans les principaux gouvernements & dans les grandes villes, on ne devoit s'attendre à avoir en tête tout au plus qu'une vile canaille, & des places si peu considérables, qu'elles ne pouvoient tenir quinze jours devant une armée royale.

1603.

Les premières nouvelles de la maladie de la reine d'Angleterre trouverent encore le roi à Metz. Elles lui furent envoyées par le comte de Beaumont (9), notre ambassadeur à la cour de Londres, & elles lui firent précipiter son départ. Sur les instances de madame sa sœur, il vint de Metz à Nancy, où elle lui avoit fait préparer un magnifique ballet. Il s'y arrêta quelques jours, fort inquiet des nouvelles qu'il attendoit sur la santé d'Elisabeth, & qui furent celles de la mort (10) de cette

(9) Christophe de Harlai, gouverneur d'Orléans, mort en 1615.

(10) Elisabeth mourut le 4 Avril, âgée d'un peu moins de soixante-dix ans. Le bruit public de ce temps-là, & l'opinion commune des historiens, sont que la cause de sa mort vint d'un fond de tristesse & de mélancolie secrète, qu'elle ne put surmonter, & qu'on attribue aux remords qu'elle sentit, & aux reproches qu'elle se fit d'avoir fait mourir le comte d'Essex, celui de ses favoris qu'elle paroïssoit avoir le plus aimé. C'est l'opinion de P. Matthieu, *tom. 2, liv. 3, pag. 570. M.* de Thou & quelques autres ne parlent point de ce prétendu désespoir, & disent au contraire qu'elle mourut comme Auguste, sans douleur, sans crainte, & par le seul épuisement de la

nature. Sa haine contre notre religion, & la cruauté avec laquelle elle fit mourir la reine Marie, sa cousine-germaine, ont terni la gloire de son regne, ce qui ne m'empêcheroit pas de souscrire à l'éloge que de Thou lui donne, lorsqu'il termine le dénombrement de ses grandes qualités, par dire qu'elle avoit celles d'un roi & d'un très-grand roi. Elle parloit en latin, en grec, en françois, italien & espagnol. Elle avoit de grandes connoissances dans les mathématiques, l'histoire, la politique, &c. Voyez, outre les histoires particulières de la vie de cette princesse, de de Thou, Perefixe, le journal de Henri IV, le septen. ann. 1603, les mémoires d'état de Villeroy, *tom. 3, p. 209*, & autres historiens françois.

grande reine : perte irréparable pour l'Europe & pour Henri en particulier, qui ne pouvoit se flatter de trouver dans le successeur d'Elisabeth les mêmes dispositions favorables pour tous ses desseins, que dans cette princesse ; *l'ennemi irréconciliable de ses irréconciliables ennemis : & un second lui-même* : ce sont les termes dont se servoit Henri dans la lettre qu'il m'écrivit sur cet événement, & qui est également remplie de marques de sa douleur, & des éloges de cette reine.

Sa majesté, qui sentit dès le premier moment combien ce grand coup pouvoit influencer sur les affaires politiques de l'Europe, se détermina à m'envoyer, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, à Londres. Elle me prévint sur ce voyage dans cette même lettre ; & craignant peut-être les mêmes oppositions que j'y avois apportées autrefois, elle se sert des motifs les plus pressants, & qu'elle connoissoit les plus propres à faire impression sur mon esprit. J'étois le seul sur lequel Henri pût jeter les yeux. Je le dis après lui, & parce qu'il s'agissoit en effet de traiter des matieres dont j'étois le seul homme en France qui avoit connoissance. Ma religion avoit déjà disposé le nouveau roi en ma faveur, & m'ouvroit un libre accès auprès de lui. Je n'ose rapporter ce qu'ajoute sa majesté sur la réputation d'honneur & de bonne foi, qu'elle dit que je me suis acquise chez les étrangers. Henri suivit de fort près sa lettre ; & partant de Nancy, il revint par

1603.

Toul, Vitry, Rheims, Villers-cotterêts & Saint-Germain-en Laye, à Fontainebleau, ce voyage ayant duré quelques jours moins de deux mois.

J'avois reçu ordre par une seconde lettre, qui vint aussi-tôt après la première, d'aller à la rencontre de sa majesté, à quinze ou vingt lieues de Paris. Le bruit s'étoit répandu qu'Elisabeth n'avoit pas eu si-tôt les yeux fermés, que les Espagnols avoient commencé à mettre tout en usage pour gagner le nouveau roi d'Angleterre. On verra dans la suite que ce bruit n'étoit que trop bien fondé. Henri avoit là-dessus mille choses à me dire, qui lui faisoient souhaiter de pouvoir s'entretenir librement avec moi. Je le joignis dans la maison de Monglat, où il n'avoit presque personne avec lui dont il me parût fort content. Il m'embrassa étroitement trois fois, me dit deux mots en public sur la réussite de son voyage, & s'informa plus soigneusement de ses bâtimens (11) de Saint-Germain & de Paris. On travailloit alors à transporter des terres pour la construction de sa grande galerie du Louvre, de l'arsenal & des travaux que j'y faisois continuer; toutes choses sur lesquelles avoient roulé en partie les lettres que j'avois reçues de lui. Il m'avoit encore averti de faire travailler à la salle du Louvre, qu'on appelle des Antiques.

(11) C'est Henri IV qui a fait bâtir le château neuf de Saint-Germain, étendu ses jardins jusqu'au bord de la Seine, & construit ses belles terrasses.

Après que je lui eus répondu sur tous ces articles , en peu de mots , & de manière à le satisfaire , il me prit par la main , & me mena dans le jardin , à la porte duquel il ordonna que se tinssent des archers de sa garde. L'ambassade en Angleterre fut le seul sujet de notre entretien. Sa majesté s'étoit d'abord déclarée devant les courtisans sur le dessein de cette ambassade , sans nommer la personne qu'elle avoit envie d'en charger. Cette proposition avoit excité les murmures des partisans du pape & de l'Espagne , & fait dire que Henri sembloit ne s'attacher qu'à l'alliance des princes d'une religion contraire à la sienne ; ç'avoit été encore pis , lorsque malgré ces cris , le roi avoit déclaré que c'étoit moi dont il prétendoit se servir en cette occasion. Toute cette cabale , qui ne m'avoit pas donné sujet de la regarder autrement que comme mon ennemie déclarée , représenta hautement à sa majesté que c'étoit compromettre l'état que d'envoyer un huguenot traiter des intérêts de l'état avec un prince de même religion , & sur-tout en lui donnant un plein pouvoir. Voyant qu'ils ne pouvoient faire révoquer ma nomination , ils se réduisirent à faire en sorte que ma commission ne s'étendît pas plus loin qu'à des condoléances sur la mort de la feue reine , & à des compliments pour le nouveau roi , tout au plus à une inspection de l'état des affaires de la Grande-Bretagne , sans aucun pou-

1603.

voir de parler & d'agir quant à ce point. Après m'avoir appris ces menées de cour, que j'ignorois, le roi m'assura de nouveau qu'elles ne lui faisoient changer d'avis ni sur l'ambassade, ni sur mon choix, ni enfin sur l'objet particulier qu'il avoit eu d'abord en vue; ce qu'il appuya de la réflexion judicieuse, qu'une ambassade qu'on borneroit à une commission de pur cérémonial, étoit une démarche à-peu-près inutile, & que s'il y avoit quelque espérance de voir marcher un jour le nouveau roi d'Angleterre sur les traces d'Elisabeth, quant aux engagements politiques formés par cette princesse, il n'y avoit presque pas de doute que la chose ne dépendît de la manière dont on préviendroit, dans l'abord, ce prince contre la maison d'Autriche, & en faveur de l'alliance avec la France & ses anciens partisans; mais il ne me nia point ensuite que cette affaire lui paroïssoit si remplie de difficultés à tous égards, qu'à moins d'être maniée avec une extrême dextérité, soit dans le conseil de France, soit à la cour d'Angleterre, il vaudroit peut-être mieux n'y avoir point pensé du tout; qu'il s'agissoit en premier lieu de faire si bien illusion aux ennemis que j'avois dans la cour & dans le conseil, qu'ils ne soupçonnassent rien dans ma commission au-delà de ce qui me seroit déclaré en leur présence, & de leur consentement même. Sa majesté rapporta à ce sujet le bon mot de La-Rivière, qu'elle avoit assez souvent à la bouche,

che, que le royaume de France est semblable à une boutique de droguiste, où l'on trouve également les remèdes les plus salutaires & les poisons les plus subtils, & que c'est au roi à tirer parti des uns & des autres, comme fait un habile artiste, en les mixtionnant à propos; qu'il s'agissoit de plus d'user dans les propositions que je pourrois faire aux ministres d'Angleterre de tout le ménagement nécessaire pour ne pas exposer le souverain du premier royaume de l'Europe à la honte d'avoir fait des avances méprisées, & peut-être à la nécessité de les venger; ce qui étoit encore infiniment plus difficile, par rapport aux propositions plus secrètes dont j'aurois ensuite à m'ouvrir à sa majesté Britannique, afin de ne pas avancer par imprudence son engagement avec l'Espagne, peut-être jusques-là incertain, ou du moins très-éloigné. Sa majesté crut avoir satisfait à tout, autant qu'il étoit possible, en imaginant de me faire recevoir en plein conseil & par écrit; des instructions générales & de simple civilité sur le sujet de mon ambassade, que je pourrois produire en Angleterre, comme en France; mais qui ne m'empêcheroient pourtant pas de seconder les intentions particulières de sa majesté, toutes les fois que l'occasion s'en présenteroit, auprès du roi d'Angleterre, pourvu que je le fisse comme de moi-même, & sans donner à connoître à ce prince que j'y fusse autorisé par le roi mon maître.

1603.

Ce que je venois d'entendre de la bouche de sa majesté me parut d'une si grande importance, que je lui demandai quatre jours pour lui rendre ma réponse, & je vins faire mes réflexions à Paris, dont je pris le chemin en poste, pendant que Henri prenoit le sien par Jully. Je gagnai aisément sur moi de me conformer aux volontés du roi sur tout ce qu'il m'avoit fait entendre, excepté que je crus devoir prendre la précaution de me faire avouer par sa majesté sur toutes ces propositions, qu'il m'étoit enjoint de faire au roi d'Angleterre, comme de moi-même, sans quoi je trouvai que je courois de trop grands risques. Pour me faire écouter favorablement de sa majesté Britannique, je devois commencer par m'attirer sa confiance; ma religion étoit mon meilleur titre pour l'obtenir; mais je sentoisi qu'il m'en coûteroit pour cela de franchir les bornes de la circonspection, dont j'usoisi en France sur cet article, par respect pour la religion du prince. J'étoisi sûr que tout ce qui m'échapperoit de paroles un peu libres à cet égard, ne seroit pas moins soigneusement relevé par les ennemis que j'auroisi en cette cour, qu'il eût pu l'être en France. J'avoisi raison de craindre que ces paroles ne fussent ensuite rapportées de manière à m'en faire un crime auprès de sa majesté, qui avoit, comme les meilleurs princes, ses moments de défiance & de mauvaise humeur. Il ne faut quelquefois qu'un seul de ces moments pour perdre

le ministre le mieux soutenu. Je l'avois
pensé éprouver à mes dépens.

1603.

Toutes ces considérations me confirmerent dans la pensée de ne point partir sans un écrit signé de sa majesté & connu seulement de nous deux, par lequel je pusse, dans l'extrême besoin, justifier que quelle que fût ma conduite à la cour de Londres, & de quelques termes que je me fusse servi en parlant au roi d'Angleterre, je n'avois rien fait que pour le bien des affaires, & par ordre exprès de sa majesté. C'est ainsi que je déclarai à Henri, lorsqu'au bout de quatre jours il vint lui-même prendre ma réponse à l'arsenal; & sans autrement envelopper la proposition, que de dire que je portois la crainte à l'excès dans les choses qui pouvoient me menacer du malheur de sa disgrâce.

Nous étions seuls en ce moment. Henri, après s'être promené quelques moments dans la grande allée, au milieu des ouvriers dont il louoit le travail, m'avoit appelé, & conduit, selon sa coutume, jusqu'au bout de cette allée qui se termine en forme de balcon, d'où l'on découvre Paris. Ma proposition le fit rêver quelques instants : il convint cependant qu'elle étoit raisonnable, & quelques jours après il vint lui-même m'apporter l'écrit que je lui demandois, & me le remit, après m'en avoir fait la lecture, Il étoit assez fort pour porter ce prince à ne pas m'obliger de le rendre public. Il m'y étoit permis de me montrer zélé avec le roi d'Angle-

1603.

terre & ses ministres, pour la religion réformée, au point de leur assurer que je la préférerois à ma patrie & à mon roi, & qu'elle ne m'attachoit pas moins au roi d'Angleterre qu'au mien propre. Après cela étoient détaillées les propositions que je pouvois faire à ce prince. Ce sont les mêmes qu'on a vues que je fis à la reine Elisabeth à Bouvres, & que je ne mets point ici, parce qu'elles seront mieux dans l'endroit où je parlerai des grands desseins de Henri. Il m'y étoit marqué que je priois sa majesté Britannique de ne rien révéler en France de ce que je lui disois, si elle ne l'approuvoit pas, parce que je le lui disois sans aveu; & encore que je feindrois au roi d'Angleterre de remettre à proposer au roi mon maître le projet fait entre nous (en supposant qu'il le goûteroit), jusqu'à ce que j'eusse vu s'il seroit aussi favorablement reçu des couronnes du Nord & des Etats-Généraux des Provinces-Unies, que de sa majesté Britannique.

Telle étoit ma lettre de créance. Je trouvais pour le moment que c'étoit beaucoup obtenir, comme sans doute S. M. trouva que de son côté c'étoit beaucoup accorder; cependant il est vrai que ni l'un ni l'autre nous n'en faisons pas encore assez: il falloit prévoir le cas d'un entier consentement du roi d'Angleterre aux intentions de S. M. & se disposer à profiter d'un moment qui peut ensuite ne se retrouver plus; en un mot, je devois em-

porter avec moi un blanc signé du roi, pour un traité. La crainte de la faction que nous avions à combattre dans le conseil nous en ôta la pensée.

1603.

Pour les instructions générales dont j'ai parlé, le roi remit à les dresser à Fontainebleau, dont il prit le chemin, suivi de toute sa cour, & devant l'être trois jours après par tout son conseil. Il fut contre-mandé, à cause d'une violente maladie qui saisit ce prince si-tôt qu'il fut arrivé à Fontainebleau, environ le vingt Mai (12). Ce fut une rétention d'urine si douloureuse, que ses médecins désespérèrent d'abord de sa vie. Le roi, fortement persuadé lui-même que sa dernière heure n'étoit pas éloignée, & résolu de partager le peu d'instants qu'il croyoit avoir à vivre encore, entre le soin de son ame & celui de son état, se tourna avec ferveur vers Dieu, & dicta cette lettre, qui me fut envoyée en toute diligence à Paris, où j'étois demeuré pour faire les préparatifs de mon voyage, & où je ne m'attendois à rien moins qu'à un message si triste. „ Mon „ ami, je me sens si mal, qu'il y a ap-

(12) „ Le roi, dit le „ l'Etoile) leur conclusion
 „ maréchal de Bassompier- „ fut en ces termes: *Abst-*
 „ re, eut une rétention „ *tineat à quavis muliere,*
 „ d'urine la veille de la „ *etiam reginâ; sin minus, pe-*
 „ Pentecôte, qui le mit „ *riculum est, ne ante tres*
 „ en peine; mais il en fut „ *menses elapsos, vitam cum*
 „ bientôt délivré. Les mé- „ *morte commutet.* „ Henri IV
 „ decins s'étant assemblés „ n'observa guere cette or-
 „ (ce sont les paroles qu'on „ donnance, & ne s'en
 „ lit dans le journal de „ trouva pas plus mal.

1603.

„ parence que Dieu veut disposer de moi.
 „ Or, étant obligé, après le soin de mon
 „ salut, de penser aux arrangements né-
 „ cessaires pour assurer ma succession à
 „ mes enfans, & les faire regner heu-
 „ reusement, à l'avantage de ma femme,
 „ de mon état, de mes bons serviteurs
 „ & de mes pauvres peuples, que j'aime
 „ comme mes chers enfans, je desire
 „ conférer avec vous sur toutes ces cho-
 „ ses; venez donc me trouver en diligen-
 „ ce, sans en rien dire à personne : faites
 „ seulement semblant de venir au prêche
 „ à Ablon, & y ayant secretement fait
 „ trouver des chevaux de poste, rendez-
 „ vous ici dès aujourd'hui „.

Je partis précipitamment, saisi du plus
 vil chagrin. En entrant dans la chambre
 du roi, je le trouvai dans son lit; la rei-
 ne, assise à son chevet, tenoit une des
 mains de ce prince entre les deux siennes.
 Il me tendit l'autre, & me dit : „ Venez
 „ m'embrasser, mon ami; je suis merveil-
 „ leusement aise de votre venue. C'est une
 „ chose singulière : comment, deux heu-
 „ res après que je vous ai écrit, j'ai com-
 „ mencé à être un peu soulagé de mes
 „ grandes douleurs; elles s'en vont peu
 „ à peu, ayant déjà uriné trois fois, &
 „ la dernière presque à plein canal, & sans
 „ forte douleur. Voilà, dit-il ensuite, en
 „ se tournant vers la reine, celui de mes
 „ serviteurs qui a le plus de soin & d'in-
 „ telligence des affaires du dedans de mon
 „ royaume, & qui vous eût le mieux servi.

„ & mes enfans aussi, si je vous eusse
 „ manqué. Je fais bien qu'il est d'une
 „ humeur un peu austere, & quelquefois
 „ un peu trop libre pour un esprit fait
 „ comme le vôtre, & que force gens lui
 „ eussent rendu sur cela de mauvais offices
 „ auprès de mes enfans & de vous, afin
 „ de l'en éloigner; mais si jamais cette
 „ occasion se présente, & que vous vous
 „ serviez de tels & tels (il s'approcha de
 „ son oreille & les lui nomma); que vous
 „ croyiez absolument leurs conseils, au
 „ lieu de suivre ceux de cet homme-là,
 „ vous ruinerez les affaires de l'état, &
 „ peut-être même le royaume, mes en-
 „ fans & vous-même. Je l'avois mandé
 „ exprès, afin d'aviser avec vous & lui
 „ aux moyens de prévenir ces malheurs;
 „ mais, graces à Dieu, je vois qu'il ne
 „ fera point encore besoin cette fois de
 „ mes précautions.

1603.

On dépêcha le lendemain couriers sur
 couriers, pour dissiper les bruits fâcheux
 qui s'étoient déjà répandus par-tout. Je
 ne repartis moi-même pour Paris, qu'a-
 près que j'eus vu uriner le roi. Il le voulut
 ainsi, & il le fit deux fois avec tant de
 facilité, que je compris que tout le danger
 étoit passé. Trois jours après, c'est-à-dire
 le 24 Mai, je reçus une autre lettre de ce
 prince, par laquelle il me mandoit qu'il
 s'étoit si bien-trouvé de la saignée que la
 Riviere lui avoit fait faire du bras gau-
 che, la veille, qu'après avoir reposé toute
 la nuit, il se sentoît à chaque moment al-

1603.

ler de mieux en mieux. Il me remercie de l'intérêt que j'avois paru prendre à son état, & des conseils que j'avois pris la liberté de lui donner en cette occasion, de modérer son ardeur pour la chasse, & il me promet de les suivre. Il étoit déjà en état d'entrer dans les détails dont ses lettres étoient ordinairement pleines. Il me mande dans celle-ci d'envoyer deux cents écus pour chacun des malades des écrouelles, que sa maladie avoit empêché qu'il ne touchât, & qu'il n'avoit pourtant pas voulu qu'on renvoyât. Il m'y remercie encore des portraits des nouveaux roi & reine d'Angleterre, que je lui avois envoyés. Les médecins de S. M. s'unirent tous en cette occasion pour lui faire les mêmes représentations que je lui avois faites sur le tort que le trop grand exercice de la chasse causoit à sa santé. Il les crut, & s'en trouva bien. Il reçut aussi du soulagement des eaux de Pougues, qu'on lui fit prendre cette année, pendant laquelle la petite princesse sa fille fut aussi assez malade pour qu'on crût qu'elle en mourroit. Le roi l'alla voir souvent, & le dauphin son fils.

Avec la lettre de sa majesté, dont je viens de parler, j'en reçus une beaucoup plus grande, que Villeroy m'écrivoit par son ordre sur les affaires d'Angleterre. Il me faisoit savoir que sa majesté venoit de mander sa convalescence au comte de Beaumont, afin qu'il en informât le roi d'Angleterre, que j'étois attendu de sa

majesté Britannique, qui avoit attribué mon retardement à l'indisposition du roi, & à ce que le baron du Tour n'avoit point encore notifié en forme au roi, la mort d'Elisabeth, & l'avénement de (13) Jacques V. (c'est le nom du nouveau roi) à la couronne d'Angleterre. Ce baron du Tour étoit celui que Jacques avoit député à cet effet vers sa majesté très-chrétienne. Il avoit dû partir de Londres le lendemain du jour que ce prince y fit son entrée; c'est-à-dire le dix-huit Mai. Il arriva peu de jours après à Fontainebleau, où il s'acquitta de sa commission. Villeroy me mandoit encore, que mon départ pour l'Angleterre ne pouvant plus pour ces raisons être reculé, le roi m'appelloit près

1603.]

(13) Henri Stuart, baron de Barnley, duc de Rothway, &c. épousa Marie Stuart, veuve de François II, lorsqu'elle se fut retirée en Écosse; par ce mariage il devint roi d'Écosse. Il fut étranglé dans son lit en 1567. Jacques Stuart, d'abord roi d'Écosse, & ensuite d'Angleterre, est son fils. Il mourut en 1625. M. de Rosny, écrit à cette occasion la lettre suivante de compliment à l'archevêque de Glasgow, dont l'original est dans le cabinet de M. le duc de Sully.

A. M. l'ambassadeur d'Écosse.

MONSIEUR,

L'intérêt que vous avez

au bonheur des affaires du roi d'Écosse, avec le desir que j'ai de vous rendre service, m'a fait vous écrire pour vous prier de voir par la lettre que j'ai présentement reçue du gouverneur de Dieppe, comme la reine d'Angleterre est décedée, & le roi d'Écosse reçu & reconnu au royaume, & que toutes choses y sont paisibles, dont je me réjouis avec vous, étant chose qui nous est à tous fort utile, & souhaitée des gens de bien.

MONSIEUR,

Votre très-humble cousin
& serviteur.

Signé ROSNY.

1603.

de lui, pour en savoir le jour de sa bouche; mais il changea d'avis sur ce point, & vint lui-même à Paris, parce qu'il trouva les sablons de Fontainebleau trop incommodes pour un convalescent. La chaleur étoit fort grande, & avoit commencé cette année de bonne heure.

Deux jours après que sa majesté fut arrivée à Paris, elle fit assembler, pour le sujet de mon départ, le chancelier de Bellièvre, Villeroi, Maïsse & Sillery, afin que je reçusse mes instructions publiques en leur présence. En entrant dans le cabinet du roi, où se tenoit ce conseil, je dis à sa majesté, que je venois de voir M. le comte de Soissons dans la chambre, & qu'il me paroïsoit convenable qu'il fût aussi introduit, pour y être le témoin de ma députation. Henri me répondit qu'il ignoroit que le comte fût là, & qu'il se serviroit de ce que je venois de dire pour nous remettre bien ensemble; car ses ressentiments duroient toujours. En effet, M. le comte me rencontrant deux jours après, comme j'entrois chez le roi, me dit qu'il avoit su de bon lieu que je lui avois rendu un office qu'il n'attendoit pas de moi; qu'il m'en remercioit; qu'il oublioit le passé, & vouloit être mon ami à l'avenir. Il ne persista pas long-temps dans ces sentiments.

L'objet de l'instruction publique étoit toujours une alliance étroite de la France avec l'Angleterre contre l'Espagne, quoi-qu'eussent pu faire les partisans de cette

couronne en France. Tout ce qu'elle avoit de différent de l'instruction secrète que je tenois du roi, c'est que dans celle-là, sa majesté cachoit le véritable motif de cette alliance. Je ne la transcrirai point ici. On y entre dans un trop grand détail. En voici seulement le précis. Entretenir le roi d'Angleterre de tous les procédés injustes & violents de l'Espagne, afin de lui donner de l'aversion pour cette couronne ; représenter tout ce qu'elle avoit fait pour brouiller l'Europe ; ses usurpations nouvelles en Italie ; ses menées en Angleterre, par le moyen des jésuites ; ses brigues en Irlande & en Ecosse, soutenues des droits que le pape prétend avoir sur ces royaumes ; ses vues sur Strasbourg, en forçant le cardinal de Lorraine à consentir que le pape en donnât la coadjutorerie au beau-frère du roi catholique ; enfin toutes ses démarches pour parvenir à la Monarchie universelle, qui n'étoient que trop bien avérées.

Sur ces représentations, le roi d'Angleterre ne pouvoit prendre qu'une des résolutions suivantes : de la paix avec l'Espagne, d'une guerre déclarée, ou d'une guerre couverte avec cette couronne. Dans le premier cas, faire sentir à ce prince que la paix mettroit l'Espagne en état de s'assurer les Pays-Bas, après quoi elle ne manqueroit point de tourner ses armes contre l'un ou l'autre des deux rois ; mais en premier lieu contre celui d'Angleterre, que

1603.

le pape haïssoit depuis long-temps ; détromper ce prince du bruit que l'Espagne faisoit courir, qu'elle ne cherchoit point à s'emparer des Pays-Bas, mais à en fonder un royaume particulier, tel qu'avoit été celui de Bourgogne, qu'elle donneroit à l'archiduc ; pour dernière ressource, se retrancher à demander qu'on fît du moins acheter cher cette paix à l'Espagne, ou qu'elle en eût obligation aux deux rois ; sur-tout qu'elle abandonnât Ostende. Dans le cas d'une guerre ouverte, découvrir à quelle intention le roi d'Angleterre prenoit ce parti ; chercher à l'éluder, & faire toujours commencer par secourir puissamment les états.

Enfin dans le cas d'une guerre secrète, qui étoit le parti dans lequel je devois confirmer ou amener ce prince, lui faire envisager que la prudence demandoit qu'il commençât par s'affermir sur le trône, & l'assurer à ses descendants, & par mettre l'Europe dans son parti, afin qu'un jour l'Espagne se vît attaquée de manière à ne pouvoir résister ; qu'il falloit se contenter jusqu'à ce temps de tenir cette puissance en échec, & de lui faire user ses forces contre la Flandre sans fruit ; qu'on pouvoit cependant convenir dès-à-présent des conditions de l'union, la cimenter par un double mariage des enfants des deux rois, qui ne seroit déclaré que lorsque ces deux monarques mettroient la main à l'exécution de leurs desseins ; régler sur toutes choses la nature des secours

qu'on donneroit provisionnellement aux états; empêcher le conseil d'Angleterre de demander les trois cent mille livres que cette couronne avoit prêtées aux Provinces-Unies, de peur de jeter celle-ci entre les bras de l'Espagne; au contraire, porter sa majesté Britannique à faire de nouveaux frais, de moitié avec S. M. T. C. en faveur de ces peuples, & à les assister des mêmes vaisseaux qu'avoit fait la reine Elisabeth; obtenir que les quatre cent cinquante mille livres que cette reine avoit prêtées à la France seroient appliquées aux besoins de la Flandre; qu'il en fût ajouté trois cent mille autres de la part de l'Angleterre, pour faire en tout un fonds de quinze cent mille livres, avec sept cent cinquante mille livres que Henri s'obligeoit d'y joindre, pour les nécessités présentes des Etats-Généraux; se retrancher, en cas de refus sur ces articles, à décharger les états de leurs trois cent mille livres de dettes envers l'Angleterre, la France consentant à en demeurer obligée; faire en sorte que le roi d'Angleterre ne se fît point livrer par les Hollandois leurs places maritimes, pour caution de ces secours, & le sonder sur ce qu'il prétendoit faire de celles qu'il avoit déjà en Zélande; communiquer & agir sur ce plan avec Barneveldt & les députés des Etats à Londres; se les attacher; les entretenir de bonnes espérances; leur faire sentir qu'on prenoit leurs intérêts dans le conseil britannique, sans donner

1603.

d'ombrage à celui-ci, & profiter des lumières qu'ils pouvoient avoir acquises sur le roi & la nouvelle cour.

C'étoient là les points principaux de l'instruction. Il y en avoit encore quelques autres qui ne regardoient pas le même sujet, ou ne le regardoient qu'indirectement. Tel étoit celui des pirateries des Anglois. J'étois chargé de porter mes plaintes de ce que depuis la paix de Ver vins, ils avoient pris sur la France plus d'un million, & d'essayer de faire casser le traité sur le commerce fait par Charles IX en 1572 entre les deux couronnes, comme défavantageux à la France, qui n'avoit pas les mêmes privilèges & immunités en Angleterre, que les Anglois en France. L'étroite union d'Elisabeth & de Henri avoit fait que sous le regne de cette princesse tout avoit été égal de part & d'autre, & ce traité regardé comme nul, quoiqu'il n'eût pas été annullé formellement, mais je devois user d'une grande discrétion sur cet article, & même le supprimer tout-à-fait, si je voyois qu'en le traitant je courusse risque de donner au nouveau roi un soupçon dont Elisabeth elle-même n'avoit pas été exempte, que le roi de France ne cherchoit qu'à embarquer l'Angleterre dans une guerre avec l'Espagne, dont il sauroit ensuite se retirer lui-même adroitement. Si ce que le baron du Tour avoit mandé en France, que sa majesté Britannique étoit résolue à secourir Ostende, se trouvoit

fondé, je pouvois m'épargner une partie de ces précautions.

1603.

La maniere dont je devois traiter avec les ambassadeurs du roi d'Espagne & des archiducs, l'attention que je devois apporter aux affaires d'Irlande & d'Ecosse & la justification de Beaumont, contre lequel on avoit prévenu le roi Jacques, & que j'étois chargé de faire jouir auprès de ce prince des mêmes droits dont jouissoit son agent en France, étoient les autres articles de l'instruction. Un dernier regardoit le duc de Bouillon, sur lequel il m'étoit ordonné de garder le silence, à moins que le roi d'Angleterre ne m'en parlât, engagé à le faire par l'électeur Palatin. Je devois alors faire connoître Bouillon pour tel qu'il étoit, & n'engager à rien le roi de France à son sujet. On voit que ma négociation étoit d'un objet assez étendu, puisqu'il s'agissoit de connoître les dispositions, non seulement du roi & du peuple d'Angleterre au sujet de l'Espagne & de la Flandre, mais encore des rois du Nord. Pour bien dire, l'état politique de toute l'Europe étoit intéressé dans la démarche que j'allois faire & dans l'issue qu'elle devoit avoir.

Cette instruction (14), dans laquelle

(14) L'original de cette instruction, signé de la propre main de Henri IV, existe encore aujourd'hui, ainsi qu'une autre piece, dont le titre, écrit de la main de M. de Rosny, porte: *Mémoire par moi fait & baillé à M. de Villeroi, suivant ce qu'il a desiré, afin de lui aider à dresser mon instruction.* Cette piece n'est en effet qu'une

1603.

S. M. joignit à toutes mes autres qualités, le titre de marquis, m'ayant été lue hautement, me fut remise en présence de M. le comte de Soissons, de Sillery & de Jeannin & signée de Sa Maj. & de Villeroi. Henri y joignoit six lettres; une de S. M. au roi d'Angleterre, outre une seconde au même prince, contre-signée pour la forme; deux semblables du roi pour la reine d'Angleterre, & deux de la reine de France au roi & à la reine d'Angleterre. Sa majesté me donna un chiffre connu du conseil; mais elle m'en donna secrètement un second, dont elle seule & moi avions la clef. Lorsque j'allai prendre congé de ce prince, il me donna sa main à baiser, & m'embrassa en me souhaitant un heureux voyage, & me répétant qu'il se reposoit sur moi & qu'il attendoit un succès favorable.

Je pris au commencement de Juin, le chemin de Calais, où je devois m'embarquer, ayant avec moi une suite de plus de deux cents gentilshommes, ou soi-disant tels, dont une partie étoit en effet de la première distinction. Le vieux Servin vint me présenter son fils, en me disant qu'il me supplioit d'essayer à en faire un honnête homme; mais qu'il ne pouvoit s'en flatter, non faute d'esprit & d'étoffe dans le jeune homme, mais à cause de son inclination naturelle pour toutes sortes

récapitulation de tous les points qui sont l'objet de son ambassade à Londres.
Cabinet de M. le duc de Sully.

tes de vices. Il avoit raison. Ce qu'il venoit de me dire m'ayant donné la curiosité de connoître à fond le jeune Servin, je vis tout ensemble un miracle & un monstre. Je ne puis donner d'autre nom à l'assemblage des plus rares talents avec les plus vicieux. Figurez-vous un esprit si vif, qu'il n'ignoroit presque rien de ce qu'on peut savoir, une compréhension si prompte, qu'il faisoit tout dès la première fois, & une mémoire si prodigieuse, qu'il n'oubloit jamais rien. Il possédoit toutes les parties de la philosophie, les mathématiques, particulièrement les fortifications & le dessein, & jusqu'à la théologie, qu'il savoit si bien, qu'il étoit quand il vouloit, excellent prédicateur & habile controversiste pour & contre la religion réformée indifféremment. Il avoit appris non seulement le grec, l'hébreu, & toutes les langues qu'on appelle savantes, mais encore tous les différents jargons. Il en prenoit si naturellement la prononciation & les accents, que cela joint à une parfaite imitation, soit du geste, soit des différentes manières tant des peuples de l'Europe, que des provinces de la France, auroit pu le faire regarder comme étant de tout pays. Il avoit appliqué cette disposition à contrefaire toute sorte de personnes, & s'en acquittoit singulièrement; aussi étoit-il le plus parfait farceur & le meilleur comédien qu'on pût voir. Il faisoit bien des vers. Il jouoit de presque tous les instruments, savoit la musique à

1603.

fond, & chantoit aussi agréablement que méthodiquement. Il disoit la Messe; car il vouloit tout faire, aussi-bien que connoître tout. Son corps étoit parfaitement bien assorti à son esprit. Il étoit adroit, souple, léger & propre à tous les exercices. Il montoit passablement à cheval, & on l'admiroit dans la danse, la lutte & le saut. Il n'y a point de jeux de récréation qu'il ne fût, & il s'aïdoit de presque tous les métiers mécaniques. Tournez la médaille : il étoit menteur, double, traître, cruel, lâche, pipeur, ivrogne & gourmand; brélandier, débauché en tout genre, blasphémateur, athée, en un mot, on y trouvoit tous les vices contraires à la nature, à l'honneur, à la religion & à la société; & il s'est montré tel jusqu'à la fin, qu'il est mort à la fleur de son âge, en plein bordel, corrompu par la débauche, & tenant encore le verre en main, jurant & reniant Dieu.

Depuis le moment de mon départ, jusqu'à celui de mon retour, j'écrivis régulièrement à sa majesté & lui rendis un compte exact de tout ce qui m'arrivoit. Mes lettres étoient de trois sortes. Je me servois du caractère ordinaire pour les choses indifférentes; de mon chiffre général, pour celles qui ne devoient être connues que du conseil; de mon chiffre secret, dans ce que j'adressois au roi lui-même, & pour n'être vu que de lui seul. Ce prince auroit souhaité que j'eusse écrit de cette sorte la plus grande partie de mes lettres,

quoique la difficulté de les déchiffrer lui parût si grande, qu'il en donna enfin la clef à Loménie, qu'il encourageoit de temps en temps à s'y rendre versé; mais j'en sentoie encore davantage toute la difficulté, lorsque j'avois à entrer dans des détails qui me faisoient passer de beaucoup la longueur ordinaire des lettres. Je ne laissai pas de me conformer autant que je pus à l'intention de sa majesté, sur-tout depuis l'aventure de la dépêche perdue. Pour informer exactement le public sur mon voyage de Londres, & sur ma négociation auprès du roi Jacques, il ne m'en coûtera que de tourner en récit toutes ces lettres que j'ai conservées.

Je séjournai tout le 14 à Calais, attendant Saint-Luc & quelques autres qui me faisoient l'honneur de m'accompagner. Je trouvai les vaisseaux du vice-amiral (15) de France prêts à me recevoir, & les vices-amiraux Anglois & Hollandois vinrent en même temps me prier de m'embarquer dans les leurs. Le bruit qui couroit à Calais de la bonne intelligence des Anglois avec les Espagnols, fondé apparemment sur ce qui s'étoit passé à l'embarquement du comte d'Aremberg, ambassadeur des archiducs, & les plaintes que je voyois faire à de Vic, des entreprises des écumeurs de mer Anglois sur la côte de France, me firent résoudre

1603.

Thimoléon
d'Epinaÿ de
S. Luc.

(15) Dominique de Vic, seigneur d'Ermenonville, gouverneur de Saint-Denis, de Calais & d'Amiens, vice-amiral de France. Il mourut en 1610.

1603.

d'abord à refuser leurs offres ; mais ne voyant rien dans les lettres que je reçus de Beaumont à Calais , de tout ce qu'on vouloit me faire croire contre la nouvelle cour de Londres , je changeai d'avis , & j'acceptai les deux grandes ramberges que le vice-amiral Anglois m'avoit amenées pour ne pas commencer par donner un sujet de mécontentement à ceux-ci.

Je m'embarquai donc le 15 Juin à six heures du matin. Je trouvois dans les Anglois qui me servoient , un respect qui me paroissoit dégénérer en bassesse. Cette idée ne dura pas long-temps. Au moment même qu'ils me prioient de leur commander comme s'ils avoient été François , de Vic , qui ne cherchoit qu'une occasion de témoigner aux Anglois le ressentiment qu'il conservoit de toutes les violences de leurs pirates , s'étant avancé , portant à son grand mât le pavillon de France , je vis tous ces Anglois si polis , entrer en fureur d'une offense qui , selon eux , regardoit également le roi d'Angleterre & celui de France , dont je tenois la place. Ce que je trouvai encore plus brusque , c'est que sans daigner me consulter , cinquante canons furent dans l'instant pointés contre le vaisseau de de Vic (16). J'eus

(16) M. de Thou , & la chronologie septenaire , dont le témoignage a beaucoup de force , sur-tout lorsqu'ils conviennent ensemble , assurent que le ca-

pitaine anglois du vaisseau où étoit M. de Rosny , fit tirer en effet sur le vaisseau françois du vice-amiral. Comme je soupçonne nos mémoires d'avoir un peu

beaucoup de peine à me faire écouter ; & ce ne fut qu'à force de leur représenter que de Vic n'agissoit ainsi que pour me faire plus d'honneur, & aussi pour me

1603.

adouci ce fait, pour l'honneur de la nation, on peut-être par vanité, je vais le rapporter, comme on le voit détaillé dans le septenaire. „ De Vic, vice-amiral de France, peu après qu'il eut mouillé l'ancre à la rade de Douvres, où il venoit de débarquer une partie de la suite de M. de Rosny, fit aussitôt voile pour revenir à Calais ; & passant près la Ramberge, pour ce que M. de Rosny étoit encore dedans, fit lever le pavillon, & le salua d'un coup de canon, & tout aussi-tôt le pavillon fut relevé. Le capitaine Anglois qui étoit dans la Ramberge, voyant le pavillon de France levé, commanda aux siens de tirer sur le vice-amiral de France, jurant Dieu en anglois, qu'il ne souffriroit aucun pavillon en la mer océan, que celui d'Angleterre. Un coup de canon fut incontinent tiré contre le vaisseau où étoit ledit sieur de Vic, qui en demanda l'occasion ; après l'avoir su, il se prépara à se défendre. M. de Rosny s'en plaignit au capitaine an-

„ glois, & se tint offensé de ce qu'il avoit fait tirer ce coup de canon ; mais il parloit à un homme sans discrétion, qui ne lui répondit que de furie & de colere. Il fallut qu'il cédât alors au plus fort, & fit signe au vice-amiral de France d'abaisser son pavillon ; ce qu'il fit. Le sieur de Vic en ayant demandé raison, l'amiral d'Angleterre lui dit que le roi d'Angleterre, son maître, n'avoit point ce que le capitaine avoit fait par présomption, le pria d'excuser son indiscretion, &c. & que cela n'adviendroit plus. Cette réponse apaisa l'aigreur de cette rencontre. „ *Chr. Sept: & de Thou, an. 1603.* Le cardinal de Richelieu, dans son testament politique, se sert de cet exemple, pour prouver à Louis XIII l'obligation où il est d'avoir une puissante marine. „ Les coups de canon, dit-il, perçant le vaisseau, percerent le cœur aux bons François. Si les paroles du roi Jacques furent plus civiles, elles n'eurent pourtant pas autre effet que d'obliger le duc

1603.

donner une plus grande marque de déférence, en abaissant son pavillon à mon premier commandement. C'est le biais que je crus devoir prendre. Je gagnai sur eux qu'ils fissent leur décharge à coups perdus. Je fis un signal à de Vic, qu'il entendit parfaitement bien. Il abaissa son pavillon, mais en jurant, à ce qu'il me fut rapporté depuis, de s'en venger sur les Anglois, lorsqu'il les rencontreroit une autre fois. Je doute fort qu'il s'en fût tiré de celle-ci à son avantage; quoiqu'il en soit, la querelle fut éteinte par ce moyen, & notre passage s'acheva tranquillement.

J'arrivai à Douvres sur les trois heures après-midi. Beaumont m'y attendoit avec le sieur de Lucnau, qui exerçoit en Angleterre la même fonction que Gondy en France. C'est cette partie de la réception des ambassadeurs, qui ne consiste qu'à leur faire trouver des logements, des vivres, des chevaux ou des chariots, &

„ à tirer satisfaction de sa 9, *sect.* Pour ce quiregar-
 „ prudence, seignant être de le fait qui est aussi rap-
 „ guéri, lorsque son mal porté dans ce testament, il
 „ étoit plus cuisant, & que y est altéré dans presque
 „ sa plaie étoit incurable. toutes ses circonstances. Je
 „ Il fallut que le roi votre remarque aussi que M. de
 „ pere usât de dissimula- Sully, apparemment pour
 „ tion en cette occasion; ne pas paroître avoir été
 „ mais avec cette résolu- aussi grièvement offensé,
 „ tion, une autre fois, de passe très-légèrement dans
 „ soutenir le droit de sa ses mémoires, sur l'endroit
 „ couronne, par la force où il parle de la satisfaction
 „ que le temps lui donne- qu'il pria le roi d'Angle-
 „ roit le moyen d'acquérir terre de lui faire donner.
 „ sur la mer „ 2 *part. ch.*

autres choses de cette nature. Le maire de Douvres vint aussi me faire compliment, & le peuple faisoit tant d'acclamations qu'il ne s'étoit jamais, disoit-on, passé rien de semblable pour aucun ambassadeur; mais je ne m'y laissai plus tromper, après l'échantillon que je venois de recevoir de la politesse angloise, dont j'eus une seconde preuve avant même que de sortir de Douvres.

1603.

Le gouverneur de cette ville m'envoya son neveu me prier de venir voir le château, ne pouvant venir lui-même me voir, à cause de la goutte qui le retenoit au lit. Cette invitation fut suivie d'une seconde, qui me donna bonne opinion de celui qui me la faisoit. J'aurois cru mettre le tort du manque de civilité de mon côté, si après cela j'étois parti de Douvres sans avoir salué ce gouverneur. J'y menai le lendemain tout mon monde. Je connus bientôt qu'on ne nous avoit appelés si honnêtement, que pour profiter de la rançon qu'on exige de ceux qui ont la curiosité de voir le château de Douvres. On l'exigea de chacun des gens de ma suite avec assez de rudesse, ce qui fut suivi de la cérémonie de faire quitter l'épée à tous, excepté à moi. Présentés au gouverneur, dont le nom est Thomas Wimes, qui nous reçut assis dans sa chaise, nous le vîmes faire une si laide grimace d'abord que quelqu'un voulut attacher seulement les yeux sur les tours & sur les murailles du château, que je me retirai

1603.

dans le moment, sans vouloir en voir davantage, prenant pour prétexte la peur de l'incommoder. J'avois exhorté mon escorte à se bien souvenir des regles de la politesse françoise, quelque chose qu'on pût faire ou dire; & il me parut que cet avertissement n'avoit pas été hors de saison.

Lorsqu'il fut question de prendre la route de Londres, Lucnau ne parut plus cet homme poli & plein d'attention, qui un moment auparavant avoit demandé la liste de ceux qui m'escortoient, afin, disoit-il, de leur distribuer des chevaux & des chariots. Il m'obligea à croire qu'il n'avoit par-là cherché qu'à surprendre cette liste, pour l'envoyer à Londres, puisqu'il laissa tous mes gens se pourvoir de chevaux comme ils purent, & à leurs frais; ce peuple si doux les loua si chèrement, & en même temps avec tant d'arrogance, qu'il sembloit encore qu'on nous fit grâce. Aucun de nos François ne fit semblant de s'appercevoir de l'incivilité de ces procédés: pour moi j'entraï dans le carrosse du comte de Beaumont.

J'eus plus lieu d'être satisfait de la noblesse des environs de Cantorbery. Elle accourut sur mon passage, & pour me faire tous les honneurs imaginables, elle feignit d'en avoir reçu l'ordre du roi d'Angleterre. Cantorbery est une petite ville extrêmement peuplée & si polie, que je n'ai reçu nulle part un traitement si distingué. Les uns venoient m'embrasser la botte, les autres baiser les mains, d'autres

tres me présentoient des fleurs; ce qu'il faut attribuer, non aux Anglois de cette ville, ils conservent par-tout leur caractère d'aversion pour les François, mais aux Wallons & aux Flamands, qui s'étant réfugiés de tout temps en cette ville, pour le sujet de la religion, l'ont à la fin presque toute changée, & en composent aujourd'hui les deux tiers. Je visitai l'église de Cantorbéry, & j'y assistai au service. Cette église est très-belle, & j'y entendis une excellente musique. Les chanoines me caressèrent encore bien davantage, lorsqu'ils surent que j'étois de leur religion. L'un d'eux se montra assez affectionné à la France, pour me faire donner un avis qui fut ensuite confirmé par Aërsens à Henri lui-même. Ce chanoine avoit connu particulièrement Arnaud, pere de celui que j'avois avec moi pour un de mes secretaïres. Il vint trouver celui-ci, lorsqu'il eut appris que c'étoit le fils de son ami, & lui dit qu'il avoit su du secretaire du comte d'Aremberg (17), ambassadeur de l'archiduc, qui venoit de passer il n'y avoit que peu de jours par Cantorbéry, que son maître devoit représenter au roi d'Angleterre, pour l'engager dans une ligue avec l'Espagne, que Henri avoit de grands desseins contre l'Angleterre, qui devoient éclore avant deux ans, & offrir en même temps à sa majesté Britannique de puissants secours du roi d'Espagne, pour

(17) Jean de Ligne, prince de Tarbançon, comte d'Aremberg.

1603.

prévenir ces desseins, en s'emparant de certaines provinces de France, qu'il disoit lui appartenir à bien plus juste titre.

Mylord Sidney vint me complimenter en cet endroit de la part du roi d'Angleterre, & me faire mille offres obligantes. Comme je sus que celui qui avoit été chargé du même office pour le comte d'Aremberg, étoit mylord Howard, fort au-dessus de Sidney pour la condition, puisqu'il étoit neveu du duc de Norfolk, oncle du grand chambellan, membre du conseil privé, je craignis d'abord dans cette députation quelque mépris du roi d'Angleterre; mais considérant ensuite que celui qui avoit reçu l'ambassadeur d'Espagne même, étoit encore de moindre condition que Sidney, je conclus que tout cela pouvoit bien être un effet du hazard, ne se pouvant rien ajouter d'ailleurs aux marques d'honneur que Sidney me rendit & me fit rendre par la noblesse. Je ne laissai pas de m'en ouvrir à Beaumont, en lui recommandant de tirer cette explication si adroitement, qu'il ne donnât pas sujet d'appercevoir de la méfintelligence là où personne n'en avoit vu. Beaumont s'adressa à Sidney même, & fut si bien le tourner, qu'il fut le premier à écrire à la cour de Londres, qu'on devoit envoyer au-devant de moi un comte, & du conseil privé; ce qui fut exécuté. Le comte de Southampton, l'un des ministres & des confidens de Jacques, vint me trouver à Gravesend, au nom du roi, avec une

nombreuse escorte de noblesse. Nous passâmes par Rochester pour venir en cette ville. Nous trouvâmes une grande différence pour l'accueil, entre Rochester & Cantorbéry. Les Bourgeois de cette ville effaçoient les marques que les fourriers du roi d'Angleterre avoient faites à leurs maisons pour nous y loger.

J'entrai dans Gravesend dans les barges du Roi. Ce sont des bateaux couverts, très-propres & très-ornés, & je remontai de cette sorte la Tamise jusqu'à Londres, où en arrivant, la tour seule nous salua de plus de trois mille coups de canon, sans compter les décharges de plusieurs petites pieces de vaisseau, ni la mousqueterie du Mole & de la place, qui est devant cette tour. Je n'ai guere vu de plus beau feu. Je pris terre au pied de la tour, où quantité de carrosses, dont Southampton & Sidney faisoient les honneurs, m'attendoient pour me mener avec toute ma suite à l'hôtel du comte de Beaumont, que j'avois choisi pour ce jour-là. L'affluence du peuple étoit si grande, qu'à peine nous pûmes nous ouvrir un passage.

J'eus dès ce soir-là même occasion de connoître les deux Anglois qu'on m'avoit adressés. Arrivé chez Beaumont, Mylord Southampton me prit à part; & après m'avoir dit que le roi qui étoit à Windsor, château à vingt milles de Londres, lui avoit ordonné d'aller l'y trouver ce jour-là, quelque tard qu'il fût, pour l'informer de mon arrivée; & lui en rapporter

1603.

les particularités, il me demanda avec empressement, & après m'avoir fait valoir son zele, que je le chargeasse de quelques paroles particulieres pour sa majesté, sans doute dans l'intention de s'en faire honneur. Après lui mylord Sidney vint me faire la même requête, en me représentant fort affectueusement, que l'honneur qu'il avoit eu de m'être député le premier, & l'attachement dont il faisoit profession pour sa majesté très-chrétienne, méritoient que je réservasse pour lui du moins quelques-unes des bonnes paroles dont j'étois chargé, & ajouta-t'il, que je ne m'ouvrisse pas entièrement à Southampton. Je vis bien qu'il y avoit entr'eux de la jalousie à qui porteroit la premiere parole au roi. Je les remerciai tous deux très-poliment, & je donnai la préférence à Sidney; c'est-à-dire, que le premier n'eut que de fausses, & celui-ci que de générales confidences, dont je ne me souciois pas, & que j'étois même bien aise qui devinssent publiques.

Ils en userent tous les deux comme ils jugerent à propos. Pour moi, je soupai & couchai ce soir chez Beaumont, & j'y dinai encore le lendemain, parce que si peu de temps ne suffisoit pas pour me trouver & me préparer un logement, en attendant celui qu'on me destinoit au palais d'Arondel, l'un des plus beaux & des plus commodes de Londres, par le grand nombre de ses appartements de plein pied, & qu'on faisoit accommoder à cet effet.

Cela mit dans un grand embarras tout mon cortège, qui ne pouvoit loger chez Beaumont. On chercha des maisons dans tout le quartier. La difficulté étoit d'en trouver; tous les bourgeois se défendant de recevoir nos François, à cause du traitement qu'ils se souvenoient d'avoir reçu assez récemment des gens du maréchal de Biron. La plus grande partie pensa passer la nuit dans la rue.

1603.

Il faut convenir que si tout ce que j'entendis sur ce sujet dans tout ce quartier étoit vrai, Biron n'avoit pas mal travaillé à justifier l'animosité de la nation Angloise contre la nôtre, par les excès auxquels il avoit souffert que toute sa maison se portât. Je ne veux rien dire à demi, principalement lorsque ce que je dis peut être utile pour la correction de nos mœurs. Nos jeunes François ne se sont point encore défaits de cet air étourdi & évaporé, de ces manieres libres & même effrontées, dont on nous a fait de tout temps le reproche. Le malheur est qu'ils ne sont pas plus capables de circonspection chez les étrangers que chez eux, où ils sont accoutumés à passer leur vie dans les brelans & les autres lieux de débauche, & à n'y garder aucune mesure.

Je me répondis bien à moi-même, que si ma conduite ne l'avoit pas la France de ce reproche, du moins je ne l'encourrois pas dans ceux sur lesquels j'avois autorité, & je résolus d'exercer cette autorité d'une manière à contenir toute ma maison

1603.

dans une police sévère. J'en fis publiquement la déclaration, & comme les leçons sur ce sujet sont presque toujours inutiles, j'y joignis l'exemple dans une occasion qui se présenta presque dans le moment, & que je vais rapporter.

Ayant été logé le lendemain dans une belle maison, qui répondoit à une grande place, autour de laquelle furent distribués les logements de tous ceux de ma suite, quelques-uns s'en allèrent faire la débauche chez des femmes publiques. Ils y trouverent quelques Anglois avec lesquels ils prirent querelle, se battirent, & laissèrent un Anglois tué sur la place. Le peuple déjà assez mal disposé, & encore excité par la famille du mort, qui étoit un bon bourgeois, s'attroupa, & commença à menacer hautement de venir faire main-basse sur tous les François, jusques chez eux. La chose parut bientôt des plus sérieuses, parce qu'en un moment ce peloton se grossit jusqu'au nombre de plus de trois mille : ce qui fit résoudre nos François à venir chercher un asyle dans la maison de l'ambassadeur. Je n'y pris pas garde d'abord, il commençoit à être nuit, & je jouois à la prime avec le marquis d'Oraison, Saint Luc & Blérancourt; mais en les voyant arriver par pelotons de trois ou quatre ensemble, & avec beaucoup d'émotion, je jugeai à la fin qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire; & ayant questionné du Terrail & Gadancour, je fus le sujet de cette rumeur.

L'honneur de la nation, le mien, l'intérêt de ma négociation, furent les premiers objets vers lesquels mon esprit se porta, avec un vif sentiment de chagrin que mon entrée dans Londres fût marquée par un début si fâcheux. Je suis persuadé que tout ce qui parut en ce moment dans mon extérieur, exprimoit fidèlement ce qui se passoit dans mon cœur. Je me levai de ma place, guidé par mon premier mouvement; je pris un flambeau sur la table, & ordonnant à tous ceux qui étoient dans l'appartement de se ranger le long des murs (ils étoient bien une centaine, je comptai que le meurtrier n'échapperoit pas à mes recherches. En effet je le connus aisément à son agitation & à sa peur. Il voulut nier au commencement; mais je le mis bientôt au point de tout avouer. C'étoit un jeune homme, fils unique du sieur de Combaut, grand-audiercier de la chancellerie, très-riche, & de plus parent de Beaumont, qui entra dans le moment même, & me pria de le lui remettre entre les mains, afin d'essayer à le sauver. „ Je ne „ m'étonne pas, répondis-je à Beaumont „ avec autant d'autorité que d'indignation, s'il y a du mal-entendu entre vous „ & les Anglois, puisque vous êtes capable „ de préférer votre intérêt & celui de vos „ parents à celui du roi & du public. Je „ ne veux pas que le service de mon maître „ & de tant de gentilshommes de bonne „ maison, souffre pour un petit damoiseau bourgeois sans cervelle. „ Je déclarai

1603.

tout net à Beaumont, que dans quelque moment Combaut alloit avoir la tête coupée. „ Comment ! Monsieur, s'écria Beaumont, faire trancher la tête à un de mes parents, qui a deux cent mille écus ! „ un fils unique. C'est bien mal le récompenser de la peine qu'il a prise, & de la dépense où il s'est mis pour vous accompagner. Je n'ai que faire de pareille compagnie „ „ lui dis-je encore aussi absolument, & pour couper court, j'ordonnai à Beaumont de sortir de mon appartement, parce que je ne voulois pas qu'il assistât au conseil que j'allois assembler dans le moment même, pour y porter un Arrêt de mort contre Combaut.

Je n'y appelai que les plus vieux & les plus sages, & la chose ayant été conclue en un instant, j'envoyai Arnaud en informer le maire de Londres, & le prier de faire tenir prêts le lendemain six archers, pour conduire le coupable au lieu de l'exécution, & d'y faire trouver le ministre de la Justice. Le maire me fit réponse, qu'il avoit commencé par arrêter la populace mutinée, comptant bien que je lui ferois raison, & qu'il alloit partir pour venir me la demander, quand il avoit reçu la lettre & la sentence. Il m'exhortoit à la modérer, soit que ma sévérité l'eût défarmé, ou, comme il y a toute apparence, qu'il se fût déjà laissé gagner par les présents de la famille du criminel. Je renvoyai dire à ce magistrat, que je ne révoquerois pas un arrêt, qu'aucune autorité supé-

rieure & aucun respect humain n'avoit pu ni m'obliger, ni m'empêcher de porter, & qui justifioit au roi mon maître, & à toute la nation Angloise, que j'avois fait tout ce qui étoit de mon devoir en cette occasion; que je ne pouvois plus rien dans cette affaire, que de m'en décharger en l'en chargeant lui-même, & lui abandonnant le prisonnier, pour le punir comme il croiroit le devoir faire suivant les regles de la Justice Angloise, & je le lui envoyai effectivement; ce qui fit de cette procédure une affaire particuliere entre le maire & Combaut, ou plutôt Beaumont, qui acheva aisément de gagner le magistrat, & d'en obtenir l'élargissement de son parent, sans qu'on pût m'accuser de lui avoir prêté la main. Je m'aperçus au contraire que les François, aussi-bien que les Anglois, demeurèrent persuadés qu'entre mes mains cette affaire ne se seroit pas passée si doucement. Ce qui produisit deux effets tout différens, les uns commencerent à m'en aimer, & les autres à m'en craindre davantage.

C'étoit déjà un obstacle de moins au succès de ma négociation, & il en restoit assez d'autres, tant de la part de la nation en général, que de celle du roi, & des autres particuliers différemment intéressés à la traverser. Il est certain que les Anglois nous haïssent, & d'une haine si forte & si générale, qu'on seroit tenté de la mettre au nombre des dispositions naturelles de ce peuple. Elle est plus véritablement l'es-

1603.

fet de leur orgueil & de leur présomption ; puisqu'il n'y a point de peuple en Europe plus hautain , plus dédaigneux , plus enivré de l'idée de son excellence. Si on les en croit , l'esprit & la raison ne se trouvent que chez eux ; ils adorent toutes leurs opinions , & méprisent celles de toutes les nations , & il ne leur vient jamais en pensée , ni d'écouter les autres , ni de se défier d'eux-mêmes. Au reste , ils se font , par ce caractère , bien plus de tort à eux-mêmes qu'à nous. Ils sont par-là à la merci de tous leurs caprices. Environnés de la mer , on diroit qu'ils en ont contracté toute l'instabilité ; tout change chez eux , au gré de leurs dispositions actuelles , & la seule différence entr'eux & les peuples de l'Europe , qui passent pour les plus changeants , c'est que chez eux le changement n'est point un effet de légèreté , mais d'une vanité qui se reproduit sans cesse sous mille formes. Esclaves par amour propre de toutes leurs fantaisies , ce qu'ils croient avoir très-sensément arrangé , ou très-confamment résolu , se trouve anéanti , sans qu'ils en sachent ni puissent apporter de raison. Aussi sont-ils si peu d'accord avec eux-mêmes , que vous ne les prendriez pas pour les mêmes personnes , & qu'ils paroissent quelquefois surpris de se retrouver toujours dans l'irrésolution. Examinez ce qui s'appelle chez eux maximes d'état , vous n'y trouvez que les loix de l'orgueil même , adoptées par arrogance , ou par paresse.

Sur ce portrait il semblera d'abord qu'il ne doit pas être extrêmement difficile à un ambassadeur de leur inspirer de nouvelles résolutions, & cela est vrai, mais seulement pour le moment présent; passé ce moment ils ne se souviennent plus de ce que vous leur avez le plus fortement persuadé, en sorte qu'il faudroit qu'un roi de France eût continuellement auprès d'eux une personne d'esprit & d'autorité, qu'il s'en fît écouter comme malgré eux, & les forçât, pour ainsi dire, à être raisonnables, encore resteroit-il toujours dans ce cas à combattre leur orgueil, qui leur inspire de se croire infiniment supérieurs à tous les peuples de l'Europe (18).

Ainsi la France ne doit pas plus compter sur les Anglois, que sur ses autres voisins, & la vraie bonne politique qu'elle a à suivre, pour le dire ici en passant, est de se mettre au-dedans d'elle-même en état non seulement de n'avoir besoin de personne, mais encore de contraindre toute l'Europe à sentir le besoin qu'elle a d'elle.

(18) J'aurois souhaité de tout mon cœur pouvoir supprimer tout ce qu'il y a dans ce tableau, & dans toute cette relation de peu avantageux à une nation, qui ne s'est pas rendue moins respectable par ses vertus, qu'estimable par ses talents. Tout ce qu'on peut dire, pour mettre la vérité d'accord avec la bonne foi de l'auteur, c'est

qu'il a peint les Anglois tels qu'ils lui ont paru être en ce temps-là. C'est un des plus heureux effets de la culture des arts, & du progrès des sciences, d'avoir dissipé ces préjugés & ces partialités, qu'ont produites la haine & la jalousie. Voyez ce que nous avons dit sur ce sujet dans la préface de cet ouvrage.

1603.

le; ce qui n'est difficile, après tout, que pour les ministres, qui n'imaginent point d'autre moyen pour arriver à ce point, que la force & la guerre. Loin de cela, que le souverain se montre ami du repos, désintéressé dans ce qui le regarde, plein d'équité à l'égard des autres, il est assuré de tenir ses voisins dans cette dépendance qui est seule durable, parce qu'elle gagne les cœurs, au lieu d'assujettir les personnes (19).

Je vais plus loin, & je soutiens que la paix est le grand & commun intérêt de l'Europe. Ses petits princes doivent être continuellement occupés à y maintenir les plus puissants, par les moyens les plus doux; & les plus puissants, à y forcer les petits, s'il est nécessaire, en prenant le parti des foibles & des opprimés; c'est le seul usage qu'ils doivent faire de leur supériorité. J'admire combien l'Europe, pour être composée de peuples si civilisés,

(19) Il n'est pas surprenant d'entendre raisonner de cette manière aujourd'hui qu'on a pris des idées plus saines sur la politique & la guerre, & que la France est parvenue à un si haut degré de gloire, que les conquêtes ne peuvent y ajouter rien, ou fort peu de chose; mais quelle opinion ne doit-on pas avoir des vues & de la pénétration de M. de Sully, lorsqu'on le voit établir des principes si peu propres en apparence à l'état de misère & d'épuisement dans lequel étoit alors ce royaume, ou du moins d'où il ne faisoit que sortir? c'est par des maximes si vraies, si solides & si sages, que les mémoires de Sully sont devenus la source, où ont puisé tout ce que nous avons eu depuis d'habiles ministres. *Voyez la préface.*

se conduit encore par des principes sauvages & bornés. A quoi voyons-nous que se réduit la profonde politique dont elle se pique, sinon à se déchirer elle-même sans cesse? De toutes parts elle revient à la guerre, elle ne connoît aucun autre moyen & n'imagine aucun autre dénouement. C'est la ressource unique du moindre souverain, comme du plus grand potentat. La seule différence entr'eux, est que celui-là la fait à plus petit bruit, & en second; & celui-ci, avec grand appareil, & souvent seul, pour faire montre de sa grandeur, ce qui est assurément la plus insigne méprise. Eh! pourquoi faut-il que nous nous soyons imposé la nécessité de passer toujours par la guerre, pour arriver à la paix? Car enfin la paix est le but de quelque guerre que ce soit, & c'est la preuve toute naturelle qu'on n'a recours à la guerre, que faute d'un meilleur expédient. Cependant nous confondons si bien cette vérité, qu'il semble tout au contraire, que nous ne faisons la paix que pour avoir la guerre. Mais retournons à nos Anglois.

On pouvoit compter à la cour de Londres quatre sortes de personnes, qui composoient autant de factions différentes, & de cela seul on peut déjà conclure, ce qui est vrai, que tout y étoit plein de soupçons, de défiance & de jalousie, de mécontents secrets, & même publics. Je puis assurer au reste que je ne vais rien dire, dont je ne croie avoir eu une pleine con-

1603.

noissance, soit par moi-même, soit par les discours des partisans de la France, de ceux qui se disoient l'être, des mécontents, enfin par toutes sortes d'autres moyens. La première de ces factions étoit la faction Ecoissoise, qui rouloit sur le comte de Mare, mylord Montjoye, le chevalier Asquins, Kénlos, & autres Gentilshommes de la chambre, ou, comme on les appelloit, de la Couche. Ils tenoient pour la France, & ils pouvoient attirer à ce parti le roi qui paroissoit d'humeur à se laisser entièrement gouverner. Quelques-uns d'eux étoient assez bons hommes de guerre, mais ils n'avoient aucun usage des affaires de cabinet. Je n'ai point mis le comte de Lenox de ce nombre, parce que quoiqu'il fût aussi porté d'inclinations pour la France, il avoit pourtant parmi les Ecoissois un parti séparé de celui du comte de Mare, & même qui lui étoit opposé, non pas à la vérité quant à la politique, mais quant à l'avantage d'avoir l'oreille du maître, & ils se haïssoient fort. Ainsi la faction Ecoissoise se subdivisoit en deux.

La seconde, tout-à-fait contraire à celle-ci, étoit la faction Espagnole, tous les Howards y entroient, ayant à leur tête l'amiral de ce nom, le grand-chambellan, le grand-écuyer, les Humes, & autres moins distingués. La troisième étoit composée d'un nombre de vieux Anglois, qui mettant la France & l'Espagne au même niveau, ou également jaloux de ces deux

nations, ne s'attachoient ni à l'une ni à l'autre, & songeoient à rendre la Flandre indépendante d'elles, en ressuscitant l'ancien royaume de Bourgogne. Les principaux mobiles de cette faction étoient le chancelier, le grand-trésorier, & le secrétaire d'état Cecil; du moins autant qu'on le pouvoit conjecturer d'un homme qui étoit tout mystère; car il se séparoit des uns & des autres, ou il se réunissoit à eux, selon qu'il le jugeoit à propos pour l'intérêt de ses affaires particulières. Il avoit eu la principale part dans l'ancien gouvernement; & il prétendoit avec la même subtilité parvenir à gouverner le nouveau. Son expérience, aussi-bien que son adresse, le faisoient déjà regarder du roi & de la reine, comme un homme nécessaire. Enfin, on en formoit une quatrième, de ceux qu'on voyoit se mêler des affaires, sans aucune liaison avec tous ceux qui viennent d'être nommés, sans même aucun accord fixe entr'eux, sinon qu'ils ne se sépareroient point, & qu'ils ne s'uniroient avec personne. Gens séditieux, de caractère purement Anglois, & prêts à tout entreprendre en faveur des nouveautés, fût-ce contre le roi même. Ils avoient à leur tête les comtes de Northumberland, de Southampton, de Cumberland, mylords Cobham, Raleigh, Gresham & autres.

Il n'y avoit encore de bien clair dans toutes ces factions, que la jalousie & la haine mutuelle des uns envers les autres,

1603.

& il étoit impossible de deviner laquelle prendroit le dessus dans la suite, & auroit le prince pour elle. A en juger par les apparences sa faveur ne pouvoit être disputée qu'entre des gens de plume, & les favoris de la chambre; les premiers, parce qu'étant fins & intelligents, ils s'y prennent ordinairement mieux que les autres, pour s'attacher leur maître; les seconds parce qu'ils avoient l'avantage de la familiarité, & d'être admis aux parties de plaisir. Mais l'humeur & les inclinations du roi n'étoient d'elles-mêmes pas encore assez bien connues, & son avènement à une couronne telle que l'Angleterre, pouvoit d'ailleurs y apporter trop de changements, pour qu'on pût s'assurer d'avoir deviné juste.

Tout ce qui étoit à craindre pour moi, étoit que de tous les sentiments qu'on cherchoit à faire prendre à Jacques, le plus difficile ne fût celui qui l'attacheroit à la France. Il avoit pensé jusques-là comme faisoient les puissances du Nord, qui divisoient en trois la maison d'Autriche, celle d'Espagne, celle d'Allemagne, & celle de Bourgogne. Ils détestoient la première comme trop puissante & trop entreprenante. Ils méprisoient la seconde, & s'en seroient pourtant bien accommodés, en la désunissant d'avec le pape, l'Espagne & les jésuites. Pour la troisième, qui n'étoit pour eux qu'en idée, elle étoit si fort de leur goût, qu'ils n'auroient rien épargné pour la rétablir, pourvu qu'ils l'eussent

l'eussent aussi séparée d'intérêt d'avec l'Espagne & l'Allemagne, ou du moins que ces puissances eussent renoncé à rien prétendre les unes sur les autres.

1603.

Jacques I n'étoit pas ensuite si bien prévenu à beaucoup près en faveur de Henri, que l'avoit été Elisabeth. On lui avoit rapporté qu'il l'appelloit par dérision, *capitaine es arts, cleric aux armes*. Il étoit assez difficile qu'il ne donnât pas dans les commencements quelque accès dans son esprit à ces anciennes prétentions de l'Angleterre sur la France, dont on n'avoit pas manqué de l'entretenir fort sérieusement. A mon égard, on avoit fait entendre à ce prince, que mon frere & moi nous avions tenu des discours peu respectueux sur sa personne. Ajoutons, pour faire connoître plus particulièrement ce prince, qu'il étoit droit & consciencieux, qu'il avoit de l'éloquence, & même de l'érudition, moins pourtant que de pénétration, & de disposition à être savant. Il aimoit à entendre parler des affaires d'état, & qu'on l'entretint de grandes entreprises, qu'il pesoit lui-même avec un esprit de méthode & de système, mais qu'il étoit bien éloigné de pousser plus avant: car il haïssoit naturellement la guerre, & encore plus à la faire; étoit indolent dans ses actions, excepté lorsqu'il étoit à la chasse, & inappliqué dans les affaires, tous indices d'un esprit doux & timide, & qui ne peut guere manquer de se laisser gouverner. Il étoit facile de le conclure, de

1603.

la conduite qu'il avoit tenue à l'égard de la reine son épouse (20).

Cette princesse n'avoit dans son caractère aucun trait de rapport avec son mari. Elle étoit d'un naturel hardi & entreprenant. Elle aimoit l'éclat & la pompe, le tumulte & la brigue. Elle étoit entrée fort avant dans toutes les factions civiles, non seulement en Ecosse, au sujet des catholiques qu'elle soutenoit, qu'elle avoit même recherchés, mais encore en Angleterre, où les mécontents, qui n'étoient pas en petit nombre, n'étoient pas fâchés de s'appuyer d'une princesse destinée à devenir leur reine. On fait que les femmes, qui ne sont que des instruments assez foibles dans les affaires solides, jouent souvent un rôle dangereux dans les brouilleries. Le roi ne pouvoit l'ignorer, mais il avoit le foible de ne pouvoir jamais lui résister, ni la contredire en face, pendant qu'elle ne faisoit aucune difficulté de témoigner publiquement de son côté, qu'elle n'étoit pas toujours d'accord avec lui. Il vint à Londres long-temps avant elle. Elle étoit encore en Ecosse, lorsque j'arrivai dans cette ville, & l'intention de Jacques auroit été qu'elle n'y fût point venue si-tôt; persuadé qu'il étoit, que sa présence ne pouvoit qu'empirer les affaires. Il le lui envoya signifier, & d'un air d'autorité, qui ne coûte rien

(20) Anne, fille de Frédéric II, roi de Danemarck, reine d'Ecosse, & ensuite de la grande-Bretagne, morte en 1619.

à prendre contre les absents ; mais dont elle ne s'émut pas beaucoup.

 1603.

Au lieu d'obéir, la reine se disposa à quitter l'Ecosse, après s'être donné, de son propre mouvement & contre la volonté du roi, un grand chambellan de sa maison. Les comtes d'Ortenay & de Lifcois, deux Ecossois, l'accompagnoient par honneur. Elle faisoit apporter avec elle le corps de l'enfant mâle dont elle étoit accouchée en Ecosse, parce qu'on avoit voulu persuader au public que sa mort n'étoit que supposée, & elle amenoit le prince son aîné, qu'elle affectoit en public de gouverner absolument, & auquel on disoit qu'elle n'inspiroit que des sentiments Espagnols : car on ne doutoit point que son inclination ne se déclarât entièrement de ce côté. Il est vrai pourtant que le jeune prince ne lui donnoit aucun lieu de se louer de sa déférence, il haïssoit naturellement l'Espagne, & affectionnoit la France, augure d'autant plus heureux, qu'il paroïssoit par le mélange d'ambition, d'élévation & de générosité, qu'on remarquoit déjà en lui, tout propre à devenir quelque jour un de ces princes, qui font beaucoup parler d'eux. Il connoissoit de réputation le roi de France, & se proposoit de le prendre pour son modele, ce qui étoit un supplice pour sa mere, qui avoit résolu, dit-on, de lui faire perdre l'air François, en le faisant transporter & nourrir en Espagne.

Voilà quel étoit l'état de la cour de

1603.

Londres, lorsque j'y commençai ma négociation. Le caractère du reste des principales personnes qui y eurent part, se découvrira dans la suite, autant qu'il en est besoin, pour ces mémoires. J'ajoute seulement, qu'outre le comte d'Aremberg pour la part des Archiducs, & le prince Henri de Nassau, avec les autres députés des Etats-Généraux, que j'y trouvai arrivés avant moi, on y attendoit incessamment l'ambassadeur de sa majesté Catholique, & les envoyés de Suede & de Danemarck. Ces derniers y arriverent un jour après moi. Il y en avoit encore quelques autres, mais qui n'y figurèrent pas assez pour être nommés ici; il semble que tous les princes de la chrétienté regardoient comme un coup de partie, de s'assurer de l'Angleterre.

Les premiers que je vis furent ceux de l'électeur Palatin, qui ayant déjà fait leur compliment au nouveau roi & étant prêts à retourner chez eux, vinrent prendre congé de moi, presque aussitôt après mon arrivée. Il n'y eut rien de particulier entre nous. Quelque temps après qu'ils furent sortis, Cecil envoya son premier commis savoir de Beaumont à quelle heure comme il pourroit me trouver chez moi, il vint l'après-midi. Tant que nous eûmes des témoins, il ne me parla que de l'affection du roi d'Angleterre pour le roi de France, du desir qu'il avoit de lui en donner des marques, & autres choses sur le même ton, qui ne doivent être prises

que pour compliment. Je feignis pourtant de les regarder comme très-sérieuses, lorsqu'il fut dans ma chambre seul avec Beaumont, afin d'avoir une occasion naturelle de lui représenter tout l'avantage qui résulteroit, pour les deux couronnes, de l'union des deux rois, & de faire valoir leurs services & leurs engagements déjà contractés.

1603.

Ce début général devant me servir du moins à aßeoir quelque jugement sur les dispositions de celui qui me parloit, sa réponse me fit voir qu'elles ne m'étoient pas favorables. Cecil me fit un long discours, dont le but étoit de me prouver que son maître ne devoit se mêler en rien des affaires de ses voisins, mais laisser la Hollande s'expliquer comme elle le trouveroit bon, de ses démêlés avec l'Espagne. Il parla d'Ostende, comme d'une ville peu digne de tous les soins qu'on apportoit pour la conserver, & du commerce des Indes, comme d'un avantage dont la politique demandoit qu'on dépouillât les Pays-Bas. Je combattis son sentiment; il me parut satisfait de mes raisons, mais fort peu disposé à les appuyer auprès du roi son maître. Il m'apprit, en changeant de propos, que sa majesté Britannique étoit partie de Greenwich, afin d'éviter les sollicitations, que le comte d'Aremberg n'auroit pas manqué de faire, pour obtenir une audience avant la mienne; ce que sa majesté n'auroit pu lui refuser, étant arrivé avant moi, & qu'elle

1603.

étoit pourtant bien aisé de ne lui point accorder. Cecil joignit à cette faveur, qu'il me fit beaucoup valoir, celle de m'offrir mon audience, qui n'étoit pas d'un moindre prix, la coutume obligeant les ambassadeurs à la faire demander au roi. Il ne tint pas à lui que je ne regardasse aussi comme une grâce singulière, la députation qu'on m'avoit faite d'un homme tel que lui. Je remerciai autant de fois monsieur le député, & le priai de se charger d'en témoigner ma gratitude au roi.

Au travers de tout ce que fit ce secrétaire, pour me faire entendre que personne, après le roi, ne pouvoit autant que lui, & même qu'il présidoit aux conseils de ce prince, je crus voir le contraire. Je devinai encore, que craignant que quelqu'un de ses concurrents ne lui ravît les emplois brillants, il avoit sollicité, & peut-être très-instamment, auprès de son maître, celui de traiter avec moi, dont il parloit comme s'il se fût dégradé en l'exerçant. La Fontaine & les députés des Etats-Généraux, qui entrèrent comme Cecil sortoit, porterent sur sa manœuvre, le même jugement que moi, & elle ne nous parut pas un mauvais présage, non plus que la remarque qu'ils avoient faite, que depuis que Jacques avoit appris mon départ de France pour Londres, il avoit commencé à les traiter plus favorablement. Avant cela, il n'avoit voulu ni parler, ni voir le prince de Nassau. Il avoit même donné publiquement aux Etats, l'é-

pithete de révoltés & de séditieux. Ils voulurent ensuite me persuader à leur tour, que le roi de France ne devoit pas se borner à inspirer au roi d'Angleterre des sentiments modérés pour eux ; mais se porter ouvertement pour leur défenseur. Il y avoit bien des choses à dire là-dessus, il étoit tard, les tables étoient servies : je les congédiai, avec une assurance générale qu'ils seroient satisfaits.

1603.

Je leur rendis une réponse plus positive le 21, que Barneveld (21) me vint voir au palais d'Arondel, dont je venois de prendre possession. Barneveld commença, comme ses collègues, à m'exagérer la misère à laquelle étoient réduites les Provinces-Unies, les dépenses qu'elles avoient faites depuis la paix de Vervins, leurs dettes, leur épuisement. Il assura que les Etats ne pouvoient plus ni retenir Ostende, ni résister aux Espagnols, si le roi de France ne faisoit avancer sans délai une armée puissante, qui entrât par terre en Flandre, soit par la frontière de Picardie, ou par les terres appartenantes à l'archiduc, parce qu'il n'y avoit que ce seul moyen de chasser les Espagnols de vive force de devant Ostende ; l'expérience ayant appris, disoient-ils, qu'il étoit facile aux Espagnols de défaire l'un après l'autre tous ces petits secours qu'on leur envoyoit par mer, à mesure qu'ils faisoient leur descente. Il conclut, après toutes ces

(21) Jean d'Olden de Barneveld, sieur de Tempel.

1603.

plaintes, comme avoient fait ses collègues, que Henri devoit se déclarer leur protecteur, en faisant une ligue offensive & défensive avec eux.

Je répondis nettement à Barneveld, qu'il falloit qu'ils renonçassent à cette espérance, Henri n'étant nullement d'humeur à s'attirer par complaisance pour eux, toutes les forces de l'Espagne, ni à soutenir seul le fardeau d'une guerre dont il ne devoit recueillir aucun fruit; ce qui étoit indubitable dans la supposition que le roi d'Angleterre ne voulût entrer dans cette affaire pour rien. Je lui dis que par cette raison je ne pouvois, ce qui étoit vrai, ni prendre de résolution, ni leur rien dire de positif, jusqu'à ce que j'eusse du moins pressenti les dispositions de ce prince à leur égard. Je lui demandai ce qu'il en avoit pu découvrir, lui qui séjournant à Londres depuis plus long-temps, pouvoit mieux connoître la personne du roi. Il me répéta, que ce prince, entraîné dans le commencement à l'avis de la paix par ses conseillers & par son propre penchant, leur avoit long-temps ôté toute espérance; mais qu'ayant apparemment fait réflexion que cette paix coûteroit bien cher à l'Angleterre s'il falloit que par son inaction les Flamands retournassent sous la domination espagnole, ou qu'ils ne pussent s'en délivrer qu'en acceptant celle de la France, leur protectrice, & ayant peut-être senti ce que l'Angleterre avoit à craindre elle-même d'une puissance qui s'at-

achoit.

tachoit sans droit ni raison, à tout ce qui étoit à sa bienséance, lorsque d'ailleurs tous autres objets manquoient à sa convoitise, ces considérations avoient paru le jeter dans une incertitude, d'où il n'étoit pas encore sorti sans doute, puisqu'il n'avoit pu leur dire autre chose, sinon qu'il ne se sépareroit pas de la France; que bien loin de cela, il ne faisoit qu'attendre l'arrivée de l'ambassadeur François, pour s'unir plus étroitement avec Henri, & former les nœuds d'un double mariage dans leurs familles.

Ce que me disoit Barneveld auroit pu dissiper une partie de mes craintes, si le roi d'Angleterre avoit été un de ces princes sur lesquels on peut compter; mais je ne pouvois voir de sa part en tout cela, que de la dissimulation, ou du moins de l'irrésolution, lorsque ceux de ses ministres que je pouvois croire le plus au fait des affaires secrètes de son cabinet, n'avoient point d'autre discours à me tenir, sinon qu'on cherchoit en vain à leur faire craindre l'Espagne, la situation seule de leur isle les mettant à couvert contre les entreprises de quelque prince étranger que ce fût. Il eût même été de la dernière imprudence aux Etats & à Barneveld d'en juger autrement, & d'attendre à prendre les mesures pour prévenir leur dernier malheur, que Jacques se fût déterminé. Je croyois les Etats trop fins politiques, pour avoir fait cette bétise. M'attachant à cette idée, que je

1603.

communiquai à Barneveld, je le conjurai par tout l'intérêt de sa patrie de ne me rien déguiser des résolutions les plus secrètes qu'on y avoit prises, dans la supposition que l'Angleterre les abandonnât, ou même, ce qui n'étoit que trop possible, qu'elle cherchât à augmenter leur embarras, en prenant ce temps pour demander les places d'otage offertes à Elisabeth.

Barneveld se sentant pressé, & me regardant comme le confident d'un prince qui étoit le seul véritable ami de sa patrie, ne balançoit plus à m'avouer tout; & après s'être seulement fait un mérite auprès de moi de ce secret important, il m'apprit que le conseil des Provinces-Unies avoit résolu d'éluder, à quelque prix que ce fût, la remise des places d'otage; que le terme de leur traité avec Elisabeth leur en fourniroit des moyens, par le temps qu'il faudroit mettre à en examiner la teneur; que s'ils se trouvoient trop pressés par les Anglois ou les Espagnols, ils chercheroient à faire remettre sur le tapis le traité de Brunswick & Vandrelep, offrant de mettre Ostende en séquestre, jusqu'à ce que ce traité eût été amené à sa fin; que pendant cet intervalle, il se présenteroit peut-être quelque conjoncture favorable, & qu'ils y gagneroient du moins d'arrêter pour le temps présent, le puissant secours préparé en Espagne contre Ostende.

Pour l'intelligence de ce qui vient d'être dit des traités avec Elisabeth & avec l'Es-

pagne, il faut favoir que la feue reine d'Angleterre avoit demandé aux Etats certaines villes pour lui servir de caution des sommes qu'elle leur avoit prêtées, avec cette clause gracieuse pour ceux-ci, qu'ils ne les lui remettroient entre les mains, qu'au cas qu'ils fissent fans elle leur accommodement avec l'Espagne; & pour ce qui regarde l'autre traité, il fut proposé dans le fort des hostilités entre l'Espagne & les Provinces-Unies, de remettre les pays contestés sous la puissance de la maison d'Autriche, non de celle qui regne en Espagne, mais de celle qui tient l'empire d'Allemagne. Ce traité, qui fut entamé par le duc de Brunswick, & continué par le comte de Vandrep, n'eut aucun effet, soit qu'il tint aux Etats ou à l'Espagne, ou assez vraisemblablement à tous les deux. Les premiers demanderent que dans ce traité fussent comprises les provinces & les villes dont l'Espagne étoit demeurée ou rentrée en possession en Flandre; parce que, dirent-ils, ils risquoient trop à demeurer si voisins de l'Espagne, qui à la faveur d'une fausse paix, se reslairoit aisément de ce qu'elle sembloit abandonner, & celle-là ne voyant qu'à regret démembrer un si beau fleuron de sa couronne.

L'après-midi de ce jour, je fus visité par le résident de Venise, qui étoit le secrétaire de cette république. Il me parla avec la même ouverture que Barneveld, parce que son Etat étoit dans le même cas de plainte & de jalousie con-

1603.
Flessingue &
La-Brille.

1603.

tre l'Espagne, & de liaison avec la France. Il me confirma encore tout ce que je pensois de l'esprit d'irrésolution de Jacques. Il me dit que ce prince, qui faisoit sonner si haut & si souvent ce grand mot de politique de l'Europe, ne s'embarassoit de rien moins dans le fond, & que toute la dissimulation dont on lui faisoit un mérite, n'avoit jamais consisté qu'à donner des espérances à tout le monde, & jamais d'effets à personne; qu'il ne changeroit pas de maxime, lui à qui on avoit souvent entendu dire qu'il n'y avoit que ce manège adroit, qui lui eût fait parer les dangers qu'il avoit courus, étant roi d'Ecosse, qu'il en feroit même encore plus d'usage qu'auparavant, dans un commencement de regne, & à la tête d'un grand royaume, dont il ne connoissoit encore ni les peuples, ni les affaires, ni les voisins: toutes circonstances favorables à son principe.

Ces réflexions du Vénitien étoient sentées. Il m'instruisit ensuite de la conduite du duc de Bouillon, avec le nouveau roi; qu'il l'avoit fait solliciter par les envoyés de l'électeur Palatin de parler pour lui; mais que Jacques leur avoit répondu, en coupant court sur cette proposition, qu'il ne convenoit point à un grand prince de s'entremettre pour un sujet rebelle. Je ne fais ce que pensa après cela Bouillon d'une idée, que lui, La-Trimouille, d'Entragues & Du-Plessis avoient trouvée fort heureuse; c'étoit de faire le roi d'An-

gleterre protecteur du parti calviniste en France, & l'électeur Palatin son lieutenant. Bouillon avoit pour agent à Londres un Anglois nommé Wilem, qui avoit passé à son service, après avoir quitté celui de sa majesté, dont il étoit sonneur de cor, & l'un des valets de sa chambre, connu sous le nom de François Le Blanc. Celui de d'Entragues étoit un nommé Du-Panni; il hantoit fort chez Beaumont, & sa principale correspondance étoit avec le duc de Lenox & son frere. C'est Henri qui me donna tous ces avis dans ses lettres; & après les recherches que j'en fis par son ordre, il ne s'y trouva rien que de très-vrai. Certainement d'Entragues gagnoit à négocier ainsi par seconds. Il auroit été bientôt connu à Londres pour ce qu'il étoit, c'est-à-dire pour un homme de beaucoup de paroles, & de peu d'esprit. Le certificat que je lui rendis là-dessus en toute occasion, n'avança pas ses affaires.

Le comte d'Aremberg m'envoya aussi faire visite ce même jour, s'excusant de n'y pas venir lui-même, sur ce que la coutume ne vouloit pas qu'on en fit aucune, avant que d'avoir reçu la premiere audience du roi. Elle se passa toute en courtoisie, en assurances de services, de paix & d'amitié, auxquelles il ne manquoit que la sincérité.

Le roi d'Angleterre, qui m'avoit déjà fait savoir qu'il me donneroit audience le vingt-deux, qui étoit un Dimanche, envoya un gentilhomme me le confirmer,

1603.

me dire que je ne m'ennuyasse point, & savoir de sa part, comment j'étois logé, & si rien ne me manquoit. A cette faveur fut joint le présent d'une moitié de cerf, qui étoit le premier, à ce que me fit dire ce prince, qu'il eût pris en sa vie, quoique grand chasseur, n'y en ayant point en Écosse. Il prit de-là occasion de me faire un compliment pour Henri, en disant qu'il attribuoit sa bonne fortune à l'arrivée d'un homme qui venoit de la part d'un prince, regardé comme le roi des Veneurs. Je fis réponse que cette conformité d'inclinations entre leurs majestés, m'étoit un garant de l'union de leurs personnes, à moins que la jalousie de la chasse n'y mît obstacle ; qu'en ce cas je prenois la liberté de m'offrir pour arbitre entre leurs majestés, étant si désintéressé & si froid sur cet article, que quand le roi mon maître partoît pour une partie de chasse, bien loin de penser comme le roi d'Angleterre, que ma présence pût porter bonheur, il me renvoyoit ordinairement me mêler d'autres affaires dans mon cabinet, où il disoit que j'étois plus heureux. Quoiqu'il n'y eût rien de sérieux dans ces paroles, je ne fus pas fâché qu'elles pussent servir à me donner quelque crédit auprès de sa majesté Britannique. Je tournai encore à dessein mon compliment, de manière à satisfaire l'amour propre de Jacques, qui se sentoit extrêmement flatté, comme je le savois bien, de toute comparaison avec le roi de France. J'envoyai la moitié de mon présent au comte

d'Aremberg, en lui rendant sa civilité.

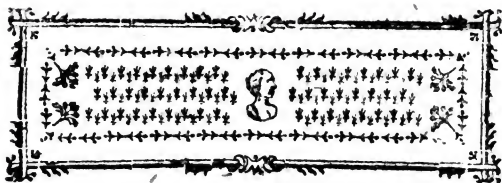
Un des ordres que j'avois donnés pour la disposition de la cérémonie de mon audience, étoit de faire prendre l'habillement de deuil à toute ma suite, pour satisfaire à la première partie de ma commission, qui consistoit à complimenter le roi sur la mort d'Elisabeth, quoique j'eusse appris dès Calais, que personne, ni ambassadeur, ni étranger, ni même Anglois, ne s'étoit présenté devant le nouveau roi en noir, & que Beaumont m'eût encore représenté depuis, que certainement mon dessein seroit vu de mauvais œil dans une cour où il sembloit qu'on eût si fort affecté de mettre en oubli cette grande reine, qu'on n'y faisoit jamais mention d'elle, & qu'on évitoit même de prononcer son nom.

J'aurois bien voulu pouvoir me cacher la nécessité où j'étois de paroître dans un habillement qui sembloit faire un reproche au roi & à toute l'Angleterre; mais mes ordres là-dessus étoient positifs, & d'ailleurs très-justes; c'est ce qui fit que je n'eus aucun égard à la prière que me fit Beaumont, d'attendre à faire cette dépense, qu'il en eût écrit au chevalier Asquins & à quelques autres qui étoient le plus au fait du cérémonial de la cour; ce qu'il ne laissa pas de faire. Il ne reçut aucune réponse le Jeudi, le Vendredi, ni même le Samedi de tout le jour, & je persistai dans ma résolution, malgré les raisons qu'il ne cessoit point de m'apporter. Le Samedi au

1603.

soir, veille du propre jour de l'audience, & si tard que je me couchois, Beaumont vint me dire qu'Alquins lui avoit mandé que tous les courtisans regardoient mon action, comme un affront que je voulois leur faire, & que le roi m'en sauroit si mauvais gré, qu'il n'en falloit pas davantage pour faire échouer ma négociation dès le commencement. Cet avis se rapportant à ceux de mylord Sidney, du vicomte de Saraot, de La-Fontaine & des députés des Etats, il me fut impossible d'en douter. De peur d'un plus grand mal, je fis changer d'habillement à toute ma maison, qui s'en fournit d'autres par-tout où elle put. Lucnau étant venu m'avertir le lendemain matin, que je serois présenté au roi, sur les trois heures après-midi, je connus, à la joie qu'il témoigna du nouvel ordre que j'avois donné, qu'il avoit été indispensable de vaincre ma répugnance. Elle me fit pourtant presque autant d'honneur dans le public, que si je l'avois poussée jusqu'au bout, parce qu'on n'ignora pas que je n'avois cédé qu'à la seule nécessité.

Fin du quatorzieme Livre.



M É M O I R E S

D E S U L L Y .



LIVRE QUINZIÈME.

LES gardes du roi d'Angleterre ayant à leur tête le comte Derby, vinrent me prendre au palais d'Arondel, & me servirent d'escorte jusqu'à la Tamise, dont ils bordoient le quai, pendant que je me rendois à Grenwich. Je fis ce trajet sur les barges du roi, ayant avec moi cent vingt gentilshommes, choisis sur tout mon monde. Le comte de Northumberland me reçut au débarquement, & me conduisit au palais au roi, au travers d'une multitude infinie.

J'entrai dans une chambre, où l'on nous présenta la collation, contre la coutume établie Angleterre, de ne point traiter les ambassadeurs, ni même de leur offrir un verre d'eau. Sa majesté m'ayant

1603.

fait avertir d'entrer dans sa chambre, je fus plus d'un quart-d'heure avant que de pouvoir arriver au pied de son trône, tant par l'affluence de ceux qui y étoient déjà, que parce que je fis marcher ma maison devant moi. Ce prince ne m'eut pas plutôt aperçu, qu'il descendit deux degrés, il alloit les descendre tous, tant il montrait d'empressement de m'embrasser, si l'un des ministres qui étoient à ses côtés, ne lui avoit dit tout bas, qu'il ne devoit pas aller plus loin.,, Quand j'honorerois, dit-il tout haut ; ,, cet ambassadeur-ci outre ,, la coutume, je ne prétendrois pas que ,, cela tirât à conséquence pour les autres. Je l'estime & aime particulièrement, par l'affection que je fais qu'il a ,, pour moi, par sa fermeté dans notre ,, religion, & sa fidélité envers son maître.,, Je n'ose rapporter tout ce qu'il dit encore à mon avantage, je reçus avec tout le respect que je devois, une déclaration si obligeante, & j'y répondis, non par une harangue, telle qu'on s'attend peut-être à en voir ici, & que les pédants de cour trouveroient plus de leur goût, mais par un simple compliment, qui en disoit bien autant, & convenoit mieux à mon état. Le regret de Henri sur la mort d'Elisabeth, sa joie de l'avènement à la couronne du roi regnant ; les louanges des deux rois, tout cela fut achevé en deux mots. Je m'excusai sur mon insuffisance, & sur ce que sa majesté très-chrétienne avoit elle-même expliqué ses sentiments.

Je présentai en même temps les lettres de leurs majestés, parmi lesquelles je fis remarquer à sa majesté britannique celle qui étoit de la main de Henri. Elle les lut elle-même, & ensuite les donna à Cecil, en témoignant combien elle étoit sensible à ce qu'elles contenoient par ces paroles : „ Qu'elle n'avoit pas laissé en Ecosse „ la passion avec laquelle elle avoit tous „ jours chéri le roi de France, & désiré „ la prospérité de sa couronne.

Je continuai à complimenter ce prince, mais sur le ton ordinaire de la conversation; celui de harangueur me peinoit extraordinairement. Je lui dis que Henri avoit fait éclater publiquement sa joie, de voir le trône d'Angleterre rempli par un prince qui en étoit si digne, & de ce qu'il avoit été si promptement & si unanimement reconnu; que s'il avoit été besoin de la présence de sa majesté très-chrétienne, elle se seroit transportée avec plaisir par-tout où elle auroit pu être nécessaire, pour lui donner des preuves d'un sincère attachement à ses intérêts, & d'union à sa personne. Je ne dus pas me repentir de ce compliment. Jacques répondit, que quand bien même il auroit trouvé les Anglois en guerre avec les François, il n'auroit dû songer qu'à vivre en paix avec un prince, qui de la couronne de Navarre, avoit été appelé, de même que lui, à celle de France, „ étant raisonnable, dit-il, de „ faire toujours vaincre le mal par le „ bien „; mais qu'il avoit eu une double

1603.

joie, de quitter une couronne amie de la France, pour une autre qui ne l'étoit pas moins. La feue reine fut citée en cette occasion, mais sans un seul mot de louange.

Comme ce prince voulut après cela m'entretenir plus long-temps, & plus familièrement, il me fit monter sur le plus haut degré de son estrade. Je pris ce moment pour lui faire mon compliment particulier, dont il me remercia affectueusement. Il ne me cacha pas ce qu'on lui avoit mandé de Paris, des discours attribués au roi, à moi & à mon frere, après son retour d'Ecosse. Il m'avoua qu'il les avoit cru vrais pendant quelque temps; mais qu'il avoit découvert que tout cela n'étoit qu'un artifice des ennemis communs, qui lui rendoit plus odieux ceux qui avoient recours à de pareils moyens, pour s'ouvrir un chemin à la domination universelle. Il tomba ici d'une étrange maniere sur les Espagnols, ce qui dut faire un grand plaisir à Nassau, qui n'étoit pas assez éloigné, pour qu'il n'en pût entendre quelque chose, & aux députés flamands, qui se tenoient *incognito* dans la foule; parce qu'ils n'avoient pu jusqu'à ce jour obtenir audience. Il qualifia en toute rigueur leur malignité à allumer le feu dans tous les états voisins du leur; il protesta qu'il s'opposeroit à leurs injustes desseins; il parla du roi d'Espagne, comme d'un homme trop foible d'esprit & de corps, pour donner entrée dans sa tête aux grandes chimeres de ses prédécesseurs. Je prenois

assez de plaisir à ce discours pour chercher à le faire durer. Je dis au roi d'Angleterre, qu'il étoit fort heureux de n'avoir appris à si bien peindre les Espagnols, que sur le malheur d'autrui; qu'il n'en étoit pas de même du roi de France. J'apportai pour preuve, ce qu'ils avoient fait depuis une paix aussi solennelle que celle de Vervins, la révolte de Biron, la guerre de Savoie, & quelques autres griefs. J'ajoutai que tel étoit l'artifice du conseil d'Espagne, que pour donner le change à l'Europe sur ses propres torts, on le voyoit toujours commencer par se plaindre le premier; conduite aussi dangereuse, que celle que les Espagnols pratiquoient encore ordinairement, de ne traiter avec leurs voisins, que dans l'intention de les perdre, par la sécurité même que donne un traité. Jacques repartit qu'il savoit bien tout cela. En un mot, je ne pus plus douter que le ressentiment qu'il montrait contre l'Espagne devant tant de témoins, ne fût aussi sincère que violent. Le premier rayon d'espérance commença de ce moment à luire pour moi.

De ce propos, le roi d'Angleterre passa à celui de la chasse, pour laquelle il me fit voir une passion extrême. Il me dit qu'il savoit bien que je n'étois pas un grand chasseur; que la part qu'il m'avoit attribuée dans sa prise ne me regardoit pas comme monsieur de Rosny, mais comme ambassadeur d'un roi, qui n'étoit pas moins le plus grand chasseur, que le plus grand

1603.

prince du monde ; à quoi il ajouta avec la dernière politesse , que Henri avoit raison de ne pas me mener à la chasse , parce que je lui étois plus utile ailleurs ; & que si j'étois chasseur , le roi de France ne pourroit pas l'être. Je lui répondis que Henri aimoit tous les exercices ; mais sans qu'aucun lui fit jamais abandonner le soin de ses affaires , ni l'empêchât de se faire rendre un compte exact par ses ministres ; bien éloigné de l'aveugle crédulité du roi d'Espagne pour le duc de Lerme. Sur quoi Jacques me dit , que sans doute j'avois eu bien de la peine à régler les finances , & à résister aux importunités des grands du royaume , & il en rapporta des traits , dont j'avois moi-même perdu la mémoire. Il me demanda ensuite brusquement , & en s'interrompant lui-même , comment se portoit le roi de France. Je jugeai aisément , à l'air dont cette question me fut faite , qu'il étoit vrai qu'on avoit voulu persuader à ce prince que Henri ne pouvoit pas vivre long-temps après sa dernière maladie ; qu'il y avoit ajouté foi , & que cette prévention seroit le plus puissant motif qui l'empêcheroit de contracter avec la France , ne pouvant faire beaucoup de fond sur un roi enfant. Je m'attachai à le détromper de tous ces faux bruits , & j'y réussis. Il ajouta seulement , qu'on lui avoit encore dit une chose de Henri , dont il étoit bien fâché , que les physiciens de ce prince (c'est le nom qu'il donna à ses médecins) lui avoient interdit

la chasse. Je repliquai à sa majesté, que ce n'étoit qu'un conseil, dont lui-même feroit bien de profiter; en effet, il avoit failli à se rompre un bras à la chasse; & il me rapporta la maniere dont cet accident lui étoit arrivé.

1603.

Lorsque je mandai au roi cet endroit de notre conversation sur la chasse & sur sa santé, il m'écrivit de dire au roi d'Angleterre, que suivant l'avis des médecins, il chassoit plus modérément qu'auparavant; & qu'il s'étoit trouvé, depuis que j'étois parti, à la mort de cinq ou six cerfs, sans la moindre incommodité. „ Hé bien!

„ me dit le roi d'Angleterre, toujours
„ sur la chasse, vous avez envoyé de
„ ma chasse au comte d'Aremberg; comment pensez-vous qu'il ait pris cette
„ courtoisie? elle ne lui a été nullement
„ agréable: il dit que vous ne l'avez fait
„ que pour montrer qu'on faisoit plus
„ de cas de vous que de lui; en quoi il
„ a raison; car je sais bien faire différence entre le roi mon frere, & ses
„ maîtres, qui m'ont envoyé un ambassadeur, qui ne peut ni marcher ni parler; il m'a demandé audience dans un
„ jardin, parce qu'il ne peut monter
„ dans une chambre „. Jacques me demanda si l'ambassadeur espagnol qu'on lui envoyoit avoit passé par la France; & sur ce que je lui répondis qu'oui, „ l'Espagne, dit-il, m'envoie un ambassadeur
„ postillon; afin qu'il aille plus vite, &
„ qu'il fasse nos affaires en poste: „ c'est

1603.

Jean Taxis,
comte de
Villa - Me-
diana.

ainsi qu'en toute occasion il invectivoit contre les Espagnols. Taxis, courier-major de sa majesté catholique, avoit en effet pris la route de Flandre par la France, pour se rendre de-là à Londres, & il avoit fait ce voyage avec beaucoup de précipitation; mais il n'avoit ordre que de découvrir les intentions du roi d'Angleterre : le véritable ambassadeur étoit Vélasque, connétable de Castille, qui partit après lui.

Jean-Ferdinand de Velasco, duc de Frias.

Jacques voulut savoir après tout cela (car il n'arrêtoit pas long-temps sur une même matiere), si j'allois au prêche à Londres. Sur la réponse que je fis que j'y allois. „ Vous n'êtes donc pas résolu, me dit-il, de quitter la religion, comme on me l'a fait entendre, à l'exemple de Sancy, qui a cru par-là bien assurer sa fortune, & par une permission de Dieu, a fait tout le contraire „. Je traitai ce rapport de calomnie, & je dis que ce qui y avoit peut-être donné lieu, c'est qu'on me voyoit en France ami de plusieurs ecclésiastiques, & souvent visité par le nonce du pape. „ Traitez-vous le pape de sainteté, reprit-il? Oui, répartis-je, pour m'accommoder à l'usage établi en France „. Il voulut me prouver que cet usage offensoit Dieu, auquel seul convient cette qualité. Je répliquai, que je ne croyois pas faire un plus grand mal que lorsqu'on donne, comme on fait souvent aux princes, des qualités qu'on fait bien qu'ils ne méritent pas. Il me parla de Du-Plessis,

Plessis, & parut prendre quelque intérêt à sa fortune & à son état : il me dit que je ne devois pas l'oublier tout-à-fait ; qu'il avoit à la vérité très-grand tort d'avoir publié son dernier livre sous son nom, parce que par les qualités qu'il y prenoit, il obligeoit le roi de France à s'élever contre ce livre ; mais que cela n'empêchoit pas qu'on ne dût toujours se souvenir des services qu'il avoit rendus à l'église réformée. Il ne me dit rien ni de la Hollande ni du duc de Bouillon : il trouva seulement que Henri avoit fort bien fait de châtier le duc de Savoie, qui étoit, dit-il, un homme inquiet & ambitieux.

Je crois n'avoir rien oublié d'important de tout ce qui me fut dit par le roi d'Angleterre dans ma première audience. Quand il voulut qu'elle finît, il rentra dans son cabinet, en me disant qu'il étoit temps que j'allasse souper & me reposer. Je fus salué & abordé, en sortant de la chambre, par l'amiral Howard, mylords Montjoye & Stafford, & le grand chambellan. Le chevalier Asquins, en me reconduisant hors l'enceinte du château, me parla de son dévouement à sa majesté très-chrétienne, & de la passion qu'il avoit d'être de mes amis. Le comte de Northumberland m'en dit autant en me ramenant jusqu'à la rivière. Aucun de tous les seigneurs Anglois n'a plus d'esprit, de capacité, de courage, & même d'autorité. Il me témoigna avoir beaucoup d'envie de conférer avec moi dans un tête-à-tête sur les

1603.

affaires présentes. Il me donna assez à entendre, quoiqu'il parlât en mots couverts, qu'il n'étoit pas content du gouvernement; qu'il blâmoit la plus grande partie des actions du roi; enfin qu'il n'avoit pas, pour le dire, un fort grand fonds de fidélité, ni même d'estime pour Jacques. Il n'est pas nécessaire de dire avec quelle réserve & quelle circonspection j'entendis tenir un pareil discours.

La déclaration si précise du roi d'Angleterre contre l'Espagne avoit commencé à me donner quelque espérance qu'on se tourneroit insensiblement à la cour de Londres contre cette cour. Il se passa dans l'intervalle de ma première & de ma seconde audience, plusieurs choses qui augmentèrent encore mes espérances. Un catholique Anglois, & jésuite (c'est ainsi que fut d'abord divulguée cette histoire), fut arrêté sur les terres d'Angleterre, dans un bâtiment de passage; & ayant subi l'interrogatoire, il confessa qu'il s'étoit ainsi déguisé pour délivrer l'Eglise Catholique de l'oppression du nouveau roi d'Angleterre, s'il ne rétablissoit la religion Romaine dans ses états, seule, ou du moins avec un avantage égal à celui dont y jouissoit la Réformée, & s'il ne se déclaroit de même contre les protestants de Hollande, que huit autres jésuites avoient conspiré avec lui dans le même dessein, & qu'ils étoient actuellement répandus aux environs de Londres, pour chercher les occasions de se défaire de ce prince. Il est cer-

tain que ce bruit étoit faux quant à la personne de cet Anglois si suspect, qui n'étoit point un (1) jésuite, mais un simple prêtre séminariste. Si l'on avoit bien approfondi de même toutes les autres circonstances, je crois qu'il se seroit réduit à fort peu de chose; mais c'est ce qu'on ne fit pas. Jacques prenant d'abord ombage, suivant le caractère de son esprit, s'imagina que si le comte d'Aremberg ne lui demandoit pas son audience, ce n'étoit point qu'il fût malade, mais qu'il feignoit de l'être, & qu'il attendoit que les prétendus conjurés achevasent leur coup, ou du moins par leurs brigues dans le royaume, ils occasionnassent une révolution qui l'auroit dispensé de rechercher le roi.

On ne sauroit croire jusqu'à quel point fut poussé à la cour ce soupçon, tout frivole qu'il étoit. La reine approchoit de Londres dans le même temps; c'étoit, dit-on, pour favoriser la brigade Espagnole, & le roi en parut si troublé, qu'il fit partir incontinent le comte de Lénox, avec expresse défense à cette princesse de continuer son voyage. Soit que ce comte ne pût, ou qu'il n'eût point envie de réussir, la reine n'obéit point. Lénox fut rappelé, & le roi n'en demeura que plus intrigué. A son exemple les courti-

(1) M. de Thou, non-tion, qui est la même dont plus que M. de Sully, ne il va être parlé plus bas. donne aucune part aux jé- Liv. 129. suites dans cette conspira-

1603.

sans, les ministres, & particulièrement la vieille cour, imbue des maximes du regne précédent, commencerent à s'élever fortement contre la reine & contre l'Espagne. On rappella la conduite & la politique d'Elisabeth, qui avoit vécu dans une perpétuelle défiance avec la cour de Madrid. On lui prodiguoit en ce moment les louanges dont on avoit été si avare, & l'on murmuroit de l'indifférence qu'on avoit montrée pour sa mémoire; sans oublier qu'il avoit presque fallu me faire violence pour me ranger à l'exemple commun.

Je crois que pendant tout cela, les partisans Espagnols n'étoient pas peu en peine, car au lieu qu'on ne parloit auparavant que de paix & de neutralité avec tout le monde, rien n'étoit plus commun alors que d'entendre dire, qu'il n'y avoit aucune sûreté à contracter avec l'Espagne, bien loin qu'on pût faire aucun fond sur ce qu'elle appelloit son amitié & son alliance; que l'ambassadeur de cette cour n'avoit osé se présenter dans Londres, & qu'assurément il n'y viendrait pas, dans la crainte d'y être l'objet, & peut-être la victime de l'indignation publique. On opposoit à la conduite de sa majesté catholique, celle de sa majesté très-chrétienne. On trouvoit de la part de Henri, un procédé si franc & si éloigné de toute supercherie, qu'il se faisoit sentir par lui-même. Il n'auroit pas, disoit-on, envoyé en Angleterre, l'homme de son royaume qui lui

étoit le plus nécessaire , pour tramer une fourberie indigne de tous les deux. Je n'aurois pas moi-même , en quittant la cour , laissé le champ libre à la malignité de mes envieux , pour venir jouer un de ces personnages , dont la suite la plus ordinaire est de se voir en même temps déshonoré , & sacrifié à la haine publique. Enfin si l'union des deux couronnes , que je proposois , n'étoit pas tout ce qu'on pouvoit faire de mieux , c'étoit du moins ce que l'on pouvoit faire de plus sûr ; car que pouvoit l'Espagne , tant que l'un des deux rois alliés ne courroit aucun hazard qui ne lui fût commun avec l'autre ? C'est ainsi qu'on discouroit quelquefois dans le conseil , & en présence du roi d'Angleterre , à la satisfaction de ceux de ses conseillers qui prenoient nos intérêts , & qui ne négligeoient aucune occasion d'y amener ce prince. Mylord Montjoye , dont je fis mon ami intime , parce qu'il faisoit une profession presque publique d'attachement à la France , s'y employoit de tout son pouvoir.

Mais tout cela ne dissipoit qu'une partie de mes craintes. Je trouvois tant d'autres obstacles , que je retombois presque aussitôt dans le découragement. La reine m'en paroissoit elle seule , un presque absolument insurmontable. Je ne craignois guere moins le secretaire Cecil. Il étoit alors séparé de ses anciens amis , & il s'étoit réuni aux Ecoissois. Je tâchois de pénétrer le vrai motif de ce changement , car j'étois for-

1603.

tement persuadé qu'il ne falloit rien attendre de sincere de cet homme artificieux. Peut-être espéra-t'il se rendre maître en assez peu de temps, du parti Ecoffois, pour n'en faire ensuite qu'un seul avec les Anglois, qu'il n'avoit abandonnés qu'en apparence ; mais ces seigneurs Ecoffois étoient si difficiles à manier, & si fort en garde contre les Anglois, qu'il ne pouvoit ne pas échouer au milieu de ses efforts ; & lui-même étoit trop pénétrant, pour ne l'avoir pas senti mieux que personne. Aussi, disoit-on, & je me rangeai de ce sentiment lorsque j'eus mieux connu les allures de ce secretaire, qu'il n'avoit recherché les Ecoffois, actuellement confidants & favoris de sa majesté, que pour se faire connoître & se rendre nécessaire à ce prince ; que quand il en seroit venu là, il sauroit bien attirer tout à lui, se servir du nom & de l'autorité du roi, pour réduire au silence la reine, les Anglois, & les Ecoffois eux-mêmes, ou du moins ne laisser à ceux qu'il jugeroit à propos, que quelque ombre de faveur, & reprendre alors son véritable caractère. Ce qu'il y a en ceci de plus singulier, c'est qu'il n'est pas hors de vraisemblance, que cet homme si rusé, ne fût lui-même la dupe des Ecoffois, qui feignoient d'être la sienne. Etoit-il possible que Cecil, connu de toute l'Angleterre pour l'esprit le plus ambitieux & le plus convoiteux de gouverner qui ait jamais été, ne fût méconnu que d'eux seuls ? mais ils savoient aussi, que

l'ore
se m
avoie
cre
E
par
dou
peup
dans
& en
l'obje
être a
jours
au lie
mence
& de
joye,
échapp
rois de
repré
poids
ment
conce
faisoie
que le
pirer
quente
en pré
lord
s'y tr
lité q
donne
de. L
égaler
compo

l'oreille seule du prince ne suffit pas pour se maintenir à la tête des affaires. Ils n'en avoient pas la moindre teinture; & le secretaire seul pouvoit la leur donner.

1603.

En supposant la faction écossaise un parti assuré à la France, il restoit un grand doute à lever, savoir, si les Anglois, ce peuple si fier, se laisseroit donner la loi dans son propre état, par des étrangers; & encore par les Ecoissois, de tout temps l'objet de leur aversion. Il eût fallu de plus être assuré que ceux-ci demeureroient toujours en possession de la personne du roi, au lieu que l'amitié qu'il avoit déjà commencé à témoigner aux comtes d'Essex & de Southampton, & à mylord Montjoye, prouvoit assez qu'il pouvoit leur échapper. Pour dernier malheur, les deux rois de Suede & de Danemarck, dont les représentations auroient pu être d'un grand poids pour fixer ce prince, si constamment unis avec Henri, on les avoit vu concourir dans tous ses desseins, ou ne le faisoient pas, ou le faisoient si foiblement, que leur exemple n'étoit pas capable d'inspirer une grande résolution. Dans les fréquentes conférences que j'eus avec eux, en présence du comte de Mare, de mylord Montjoye & du chevalier Asquins qui s'y trouverent trois fois, sans aucune qualité que celle d'amis communs, ils me donnerent les meilleures paroles du monde. Leur aversion pour l'Espagne parut égaler la mienne. Ils en vinrent jusqu'à composer une espee de projet, dans le-

1603.

quel ils ratifioient tout ce que Henri pourroit faire pour eux tous, & même jusqu'au partage des conquêtes qu'ils convenoient qu'il seroit facile de faire, moyennant une liaison durable & bien cimentée. Mais hors de-là, ils ne se souvenoient plus de ce qu'ils venoient de promettre. Ils ne voyoient plus que des obstacles, sur lesquels ils gardoient en ma présence un profond silence; conduite bizarre, & qui me fit connoître à quels esprits j'avois affaire.

Mylord Montjoye me dit un jour confidemment, qu'il s'étoit trouvé à une assemblée de ces ambassadeurs, à laquelle on n'avoit admis que des conseillers de sa majesté, & les députés des états; qu'au lieu d'y travailler à se fortifier mutuellement dans de bonnes résolutions, chacun n'avoit cherché qu'à tirer son épingle du jeu. Il me fit un précis de leurs délibérations. Le député Danois représenta que son matre possédoit à la vérité une grande étendue de pays, mais stérile pour la plus grande partie, & plus à charge que profitable, par la bizarrerie de sa situation; que la soumission & la docilité qu'il trouvoit dans ses peuples; étoient un avantage inutile pour lui, parce que la prodigieuse différence de leurs coutumes & de leurs mœurs faisoit qu'il ne pouvoit ni les entendre, ni eux s'entendre eux-mêmes; qu'il étoit actuellement occupé à chercher les moyens d'établir un règlement général & uniforme, qui ne lui permettoit pas d'y mêler aucune autre entreprise. Le

Suédois

Su
de
bli
S
à
ra
im
étr
dan
de
man
ord
que
pro
l'É
Elp
des
l'op
du f
& f
con
ma
mè
An
rol
vea
doi
ava
con
att
fio
ces

(
Paut
& a
2

Suédois excusa le sien, sur ce que le roi de Pologne son neveu, n'ayant pas oublié ses prétentions sur la couronne de Suede, & au contraire paroissant disposé à les renouveler plus vivement qu'auparavant, il ne pouvoit, sans une extrême imprudence, s'engager dans une guerre étrangere, lui qui avoit tout à craindre dans le sein de ses états. Barneveld au nom de tous ses confreres, s'expliqua d'une maniere si différente de ses complaints ordinaires, que j'avoue que je ne fais quel pouvoit être le but de cet étrange procédé. Il ne parla qu'avec mépris de l'Espagne. Il trouva dans la mutinerie des Espagnols, & dans les forces des Etats, des ressources suffisantes pour les tirer de l'oppression. Il parut ne plus désespérer du succès d'Ostende comme auparavant, & fit entrevoir que ses maîtres avoient conçu un dessein capable de les dédommager avec avantage de cette perte, quand même elle leur arriveroit. Les ministres Anglois prenant pour leur texte, cette parole du roi d'Angleterre, que tout nouveau roi, s'il a tant soit peu de conduite, doit du moins laisser passer l'an & jour, avant que de faire la moindre innovation, conclurent tout d'une voix, qu'il falloit attendre, & l'on s'en tint à cette conclusion. Examinez un peu attentivement tous ces esprits du Nord (2), vous trouverez

(2) Les temps sont changés, & je ne doute pas que si l'auteur vivoit aujourd'hui, il ne rendit justice à la sagesse & à la politique de quelques-unes des cours du Nord.

1603.

qu'ils se ressentent toujours quelque peu du climat, peu de vivacité dans l'esprit, peu de ressource dans l'imagination, peu d'arrêt dans la résolution, aucune teinture de bonne politique. L'exemple d'Elisabeth est une exception à cette règle, qui n'en est que plus glorieuse pour cette grande reine.

Il ne me manquoit plus que d'être aussi parfaitement au fait du conseil d'Espagne que je l'étois de ceux de la Grande-Bretagne & du Nord; c'est-à-dire, de savoir au juste quel étoit le véritable objet de cette couronne, quelles propositions elle avoit déjà faites au roi d'Angleterre; comment elles avoient été reçues; enfin quel biais elle alloit prendre, pour arriver à ses fins; car c'étoit ne savoir rien, ou fort peu de chose, que d'être instruit que le roi d'Espagne cherchoit à détacher l'Angleterre de la France & des Pays-Bas. On soupçonnoit qu'il se tramoit quelque chose de bien plus important, l'avis du chanoine de Cantorbery en insinuoit déjà quelque chose, & il paroissoit d'autant moins à négliger, qu'Aërsens & Barneveld en assuroient tous les deux en même temps la vérité, l'un à Paris, & l'autre à Londres. Je fis sur cela toutes les recherches possibles. Mylords Cobham & Raleich me parlèrent conformément à cet avis; & ce qui dut me faire le plus d'impression, c'est que le comte de Northumberland, que j'avois gagné par l'offre d'une pension considérable, à titre de présent, m'envoya

fort secretement & à l'heure que je me
couchois, faire par son secretaire le rap-
port qu'on va voir.

1603.

Depuis le moment où le roi Jacques est
monté sur le trône d'Angleterre, me dit
ce secretaire, le roi d'Espagne n'a point
cessé de le solliciter, soit par ses propres
agents, ou ceux des archiducs, soit par
les Catholiques Anglois, d'entrer avec lui
dans une ligue offensive & défensive con-
tre la France & les Provinces-Unies, qu'il
appelle leurs ennemis communs. Il n'a
rien oublié pour lui persuader qu'ils avoient
l'un & l'autre, mais particulièrement sa
majesté britannique, des droits si clairs
sur plusieurs provinces de la France, qu'il
lui seroit honteux de ne s'en pas servir dans
un temps où l'épuisement de cette cou-
ronne lui donnoit si beau jeu. Voici pour
en venir à bout, l'accommodement qu'il
lui a d'abord proposé : demander conjoint-
ement & en même temps, à la France, la
réstitution de la Normandie, de la Guyenne
& du Poitou, pour le roi d'Angleterre,
de la Bretagne & Bourgogne, pour le roi
d'Espagne ; sur le refus fonder dans ces
provinces avec toutes leurs forces réunies.
Sa majesté catholique a même offert de
retirer pour cet effet toutes celles qu'elle
a dans les Pays-Bas ; bien plus, de renon-
cer à tous ses droits sur les Provinces-
Unies, & de leur accorder la liberté, après
laquelle elles soupirent ; comptant bien
que moyennant cette grace, elles voudront
bien grossir la ligue, & concourir dans

1603.

tous ses desseins. Le roi d'Angleterre n'ayant rien répondu à toutes ces magnifiques propositions, sinon qu'elles étoient prématurées, & qu'il vouloit commencer par connoître ses nouveaux sujets, & affermir sa domination, l'Espagne a bien vu que cette réponse étoit un honnête refus, & s'est rabattue à tâcher d'obtenir de ce prince, puisque son goût ne le porte pas à rentrer de vive force dans ses anciennes possessions, de favoriser du moins les provinces Françoises, dans le dessein où elle lui a fait entendre qu'elles étoient de s'ériger, à l'exemple des Suisses, en république indépendante. On lui a fait la chose toute facile. Les provinces, a-t'on dit, ne font qu'attendre impatiemment l'occasion de secouer un joug insupportable. Les émissaires Espagnols, secon-
dant ces dispositions, y ont fait entendre par-tout, qu'il ne tenoit qu'à elles de jouir d'un calme profond, sans taille, aides ni garnisons militaires, à l'abri des deux couronnes leurs protectrices; & qu'elles n'avoient aucun sujet d'appréhender, ni le ressentiment de Henri, ni les violences de ses troupes, parce qu'on alloit lui susciter tant d'autres embarras, qu'il seroit bien obligé de les laisser se prescrire à elles-mêmes des loix. On ne dit point, ajoutoit le secretaire du comte de Northumberland, ce que Jacques a répondu à cette seconde proposition. On conjecture qu'elle n'a pas été mieux reçue que la première, puisque les émissaires Espagnols ont été

contraints de changer plusieurs fois de système, en parlant à sa majesté britannique, ou de présenter de nouveau le même, successivement avec plusieurs modifications. Tantôt ils lui ont offert toutes les forces, & lui ont ouvert tous les trésors de l'Espagne, pour s'en servir contre la France, à telle expédition qu'il voudroit, sans rien exiger pour retour, sinon qu'il ne feroit aucun traité, sans l'y appeller, & qu'il ne se mêleroit en aucune maniere de son différend avec la Flandre. Tantôt ils se sont réduits à demander pour toute grace qu'il ne donnât aucun secours aux Provinces-Unies.

Si ce rapport & tout cet exposé étoient vrais, il faudroit en conclure, que la France venoit de courir, sans le savoir, un fort grand danger; puisqu'un seul mot d'approbation du roi Jacques, faisoit fondre sur elle l'orage le plus terrible. Mais j'avoue que pour moi, je trouvai la chose si extravagante, & si dépourvue de toute vraisemblance, que de quelques endroits qu'elle ait été confirmée, je ne crois pas que l'Espagne ait jamais songé à rien proposer au roi Jacques, de pareil aux premières propositions qu'on vient de voir. Supposons toutes difficultés levées entre l'Espagne & l'Angleterre, pour l'armement & le partage, ce qui n'étoit pourtant pas d'une petite discussion; conçoit-on tout ce que la différence de religion, d'intérêts, de maximes & de mœurs, auroit fait naître de difficultés, soit entre elles,

1603.

soit avec les provinces Françoises, qu'on suppose d'accord avec elles ?

L'article qui concerne les Provinces-Unies, détruit lui seul tout ce projet. Si l'Espagne commence par les subjuguier, cette couronné & celle d'Angleterre ne pouvoient ignorer que cette entreprise seule étoit capable d'anéantir, ou de reculer jusqu'à un temps considérable, l'exécution de leurs communs desseins; parce que la France ayant une fois connu que le retardement de cette conquête faisoit son salut, feroit son affaire propre de celle des Etats. Si l'Espagne comptoit mettre dans ses intérêts ces provinces, elle ne se trompoit pas moins lourdement; il n'y a point d'offre, sans en excepter celle même de la liberté, qui eût été capable de les rapprocher de leur plus mortelle ennemie; encore moins de les porter à l'aider dans ses conquêtes; & quelles conquêtes? contre leur ancien & unique allié. Je fais de quelle maniere ont toujours pensé les députés des Etats. Jamais ils n'ont cessé de dire que l'Espagne les trompoit; que l'Angleterre les jouoit; que la France étoit la seule qui fût bien intentionnée pour eux; si quelquefois ils ont parlé d'une maniere différente, comme dans la conférence dont il vient d'être fait mention, c'étoit ou pour faire faire de plus grands efforts encore aux François, en leur faveur, ou pour faire prendre aux Anglois les mêmes sentiments pour eux que la France. Croit-on d'ailleurs que

l'Espagne elle-même eût pu se porter à relâcher des pays qui lui étoient acquis ?

1603.

A l'égard des avis donnés à Henri & à moi sur ce sujet , ni le chanoine de Cantorbery , ni Barneveld , qui ne doit avec Aërsens être compté que pour un , parce que celui-ci le tenoit de l'autre , ne sont pas des cautions suffisantes. Le premier peut bien avoir été trompé ; & le second , avoir cherché à nous tromper. Cette tromperie n'étoit pas inutile à l'avancement de leurs affaires. Pour les trois mylords , je défère si peu à leur rapport , que je les soupçonne au contraire d'avoir été les seuls véritables auteurs de toute cette piece ; de l'avoir concertée ensemble ; & ensuite de l'avoir présentée , avec différents changements , au roi d'Angleterre , à moi , aux députés des Etats , & au public , pour jouer le rôle d'importants : elle est tout-à-fait dans leur caractère. Quant à l'Espagne , je croirois aisément qu'elle n'auroit pas été fâchée de voir courir ces bruits , & même , qu'elle auroit volontiers travaillé à les accréditer , non dans l'intention qu'ils parvinssent jusqu'aux oreilles de sa majesté britannique , bien loin de l'entretenir sérieusement ; mais pour souffler la discorde , & pour augmenter le nombre des séditieux dans les provinces de France , qui s'y trouvoient intéressées. C'est en ces termes que j'en écrivis à Henri , qui tantôt prenoit tout ceci pour une supercherie des Etats , afin d'accélérer la rupture entre lui & l'Espa-

1603.

gne; tantôt le croyoit vrai de la part de l'Espagne, à qui rien ne coûtoit à entreprendre, dans l'envie de le perdre, & dans l'espérance de profiter de l'inexpérience du roi d'Angleterre. Je lui mandai qu'en traitant tous ces complots de chimériques, ce qui étoit le parti qu'il devoit prendre, il n'en falloit pas moins faire attention à tout ce qui se passoit du côté du Poitou, de l'Auvergne, du Limosin, du pays d'Anis, enfin de toute la Guyenne, où ils étoient capables de produire les mêmes mauvais effets, que s'ils avoient été véritables.

Le lendemain de mon audience, 23 Juin, jour où sa majesté britannique fit une promotion de chevaliers, elle me fit dire, qu'elle m'accordoit une seconde audience, pour le jour où je la lui avois demandée, c'est-à-dire, le Mercredi 25; que je m'y rendisse à deux heures après-midi; avec peu de monde, pour éviter la foule; & afin de pouvoir, disoit-elle, s'entretenir plus librement avec moi, seul à seul. Je fus accompagné cette fois depuis Londres jusqu'à Greenwich, par mylord Humme, grand-écuyer d'Ecosse, qui avoit eu l'honneur de voir & d'entretenir en France sa majesté très-chrétienne. Je pris quelques rafraîchissements dans une chambre, en attendant qu'on m'introduisît chez le roi. Je fus abordé en cet endroit par le petit (3)

(3) Cet Edmont, ou pluri IV, pendant les guerres
tôt Egmond, avoit été de la ligue, & il avoit en es-
agent, puis ambassadeur ser une parfaite connoissan-
d'Elisabeth auprès de Hen- ce des affaires de France.

Edmont, qui me tint de longs discours, en se plaignant qu'on ne le traitoit pas comme le méritoient ses services passés & son intelligence dans les affaires de France. Le comte de Northumberland mit fin à cette conversation, en venant m'avertir de passer dans la chambre du roi.

Je n'y fus pas plutôt entré, que ce prince se leva; &, après avoir commandé que personne ne le suivit, il me conduisit au travers de plusieurs cabinets & appartements dérobés, dans une petite galerie, d'un assez mauvais goût. C'est en cet endroit que se passa notre entretien. Je le commençai par des remerciements à ce prince de ce qu'il me donnoit une occasion de m'ouvrir à lui sur le sujet de ma commission, sans réserve & sans témoins. „ Non „ pas, lui dis-je, que le roi mon maître „ m'eût envoyé pour rien exiger de lui, „ mais pour savoir ses intentions dans „ des choses où leurs majestés pouvoient „ avoir un égal intérêt, & pour s'y con- „ former, comme fait un bon frere aux „ desirs de son frere „. Le roi d'Angle- terre me répondit que la maniere dont il voyoit bien que le roi de France & moi agissions avec lui, méritoit qu'il n'eût rien de caché pour moi, & qu'il alloit en effet me découvrir tout ce qu'il avoit de plus secret dans le cœur. Il fit après cela en deux mots, le plan assez juste des affaires politiques de l'Europe, „ dans laquelle „ il s'agissoit, dit-il, de conserver l'équi- „ libre entre trois puissances égales à peu

1603

„ de chose près „ (Il vouloit parler des maisons de Bourbon, d'Autriche & de Stuart). Il dit que de ces trois puissances, la maison d'Autriche en Espagne, étoit la seule qui cherchât à le faire pencher de son côté, par l'esprit de domination dont elle étoit possédée; que la connoissance de cet injuste dessein faisoit que le roi de France & lui, quoiqu'en apparence en paix avec cette couronne, étoient pourtant réellement, mais couvertement en guerre avec elle; que l'Espagne ne l'ignoroit pas; mais qu'elle ne pouvoit s'en plaindre, leur en ayant donné l'exemple la première à tous deux: à Henri, par ses liaisons avec le maréchal de Biron & les mal intentionnés de France, par le secours qu'elle avoit donné au duc de Savoie, en guerre avec sa majesté très-chrétienne, par l'entreprise sur Genève, enfin par plusieurs autres manœuvres semblables, à lui, en déchaînant les jésuites & la faction catholique Angloise. L'aventure du jésuite, comme on voit, n'avoit obtenu que trop de créance dans son esprit; que de part & d'autre tout cela n'étoit regardé que comme des causes imparfaites de guerre, qu'on ne pouvoit mieux faire que de laisser tomber, parce qu'on étoit à deux de jeu, en continuant, comme auparavant, à favoriser sous-main les ennemis de l'Espagne, sauf à prendre des mesures plus efficaces, si elle s'avisait de faire la première la démarche d'une rupture ouverte.

Je louai un discours si sensé, & effectivement il méritoit de l'être. Je n'aurois même rien eu à y repliquer, si je n'avois apperçu en même temps dans celui qui me le tenoit, un penchant à la paix, ou plutôt à la paresse & à l'inaction, qui démentoit ses paroles, & sembloit me dire qu'après avoir peu promis, il ne tiendrait rien du tout. C'est ce qui me fit répondre à sa majesté britannique, que le plan de conduite qu'elle venoit de tracer avec l'Espagne, étoit fort du goût de sa majesté très-chrétienne; que Henri craignoit seulement qu'il ne fût pas suffisant pour les empêcher d'éprouver un jour les cruels effets du ressentiment de cette couronne. Je m'attachai en ce moment à lui en peindre le caractère avec les couleurs les plus naturelles. Je fis envisager à Jacques tout ce qu'elle avoit dévoré depuis cent ans; comtés de Flandre & de Bourgogne, royaumes de Grenade, de Navarre & de Portugal, empire d'Allemagne, états de Naples & de Milan, toutes les Indes, & peu s'en étoit fallu, la France & l'Angleterre: l'une & l'autre de ces deux couronnes n'ayant l'obligation de leur conservation, après la fermeté d'Elisabeth & de Henri, qu'à l'heureux incident de la révolte des Pays-Bas; & je conclus que comme il seroit indispensable pour Jacques, aussi-bien que pour Henri, d'entrer un jour en guerre déclarée avec l'Espagne, afin de sapper les fondemens d'une si vaste domination, il étoit de toute nécessité d'en concerter

1603.

dès aujourd'hui les mesures, pour ne rien faire de contraire à cet objet; que c'étoit tout ce que j'avois à demander à sa majesté, avec un moyen qui assura provisionnellement la conservation des Provinces-Unies. „ Mais, dit le roi d'Angleterre, „ quelle meilleure assistance voulez-vous „ que le roi de France & moi nous donnions aux Pays-Bas, que de les comprendre avec nous dans un traité général de pacification & de partage entr'eux „ & l'Espagne, à des conditions dont „ nous nous rendions caution; afin que „ s'il arrive que l'Espagne y manque la „ première, ce prétexte juste nous mette „ les armes à la main pour l'en chasser „ tout-à-fait? Je consens, ajouta-t'il, en „ supposant que cela arrive, à régler avec „ vous dès-à-présent, avec quelles forces „ nous l'exécuterons, & quels moyens „ nous emploierons. „ Jacques ne sentoit pas tous les inconvénients de cet accord de partage qu'il proposoit entre l'Espagne & les États, ou bien il cherchoit adroitement à se défaire de moi. Le conseil d'Espagne n'auroit pas manqué de paroître déferer à cette proposition, mais pendant les longueurs de cette discussion, sur-tout dans une cour qui fait d'une extrême lenteur l'un des points de sa politique, Ostende, qui étoit aux abois, tomboit au pouvoir de son ennemi, & y entraînoit une partie de la Flandre; la Hollande & Zélande se désunissoient du parti; l'Espagne s'affermiroit cependant

dans ce qu'elle possédoit, & prépareroit d'une manière plus infaillible, le coup dont elle engloutiroit le reste de cet état. 1603.

Je priai sa majesté britannique de vouloir bien faire une réflexion sérieuse sur ces considérations, que je venois de lui expliquer. Ce prince demeura quelque temps dans le silence comme un homme qui pense profondément, après quoi il me dit d'un ton de voix foible & hésitant, qu'il convenoit que j'avois raison; que la chose étoit de grande conséquence; qu'il y avoit souvent réfléchi : malgré cela, qu'il n'y avoit pas encore assez pensé, & qu'il m'avoit attendu pour lui aider à se déterminer. Je sentis en ce moment tout ce que ce prince ne vouloit pas me dire, & je crus que je ne devois pas balancer à l'attaquer jusques dans son dernier retranchement. Je lui dis donc, en répondant plutôt à sa pensée qu'à ses paroles, que toutes les fois que cette question avoit été agitée dans son conseil, lorsqu'il avoit vu ses ministres lui tenir un langage différent du mien, sa majesté auroit pu aisément se convaincre qu'ils y étoient poussés par quelque intérêt personnel; qu'il n'y avoit point ici de matière à l'irrésolution; qu'après une infinité d'examen, il ne seroit pas plus clair qu'après un seul; qu'il étoit d'une nécessité indispensable d'empêcher l'Espagne de subjuguier le reste des Pays-Bas, parce qu'après cela elle pourroit, avec les seu-

1603.

les forces qu'elle employoit à cette conquête, tomber fort rudement sur la France & l'Angleterre. Sans rendre ici tous les mauvais offices que je pouvois rendre à ces conseillers Anglois, en dévoilant une partie de leurs intrigues, j'en dis assez sur ce sujet au roi d'Angleterre, pour lui faire sentir que je n'ignorois pas qu'ils avoient cherché à lui faire employer contre la France les forces que je voulois lui persuader de tourner contre l'Espagne.

Jacques entra de lui-même dans ce que je voulois lui faire juger de ce conseil. Il me dit qu'il étoit fort éloigné de penser comme quelques-uns de ses courtisans, au sujet de ces vieilles prétentions de l'Angleterre sur la France; qu'outre que la conjoncture & la politique présente des affaires ne permettoient pas qu'il s'en occupât sérieusement, il regardoit ces prétendus droits comme annullés par la divine providence, qui donne & transporte à son gré les couronnes, & par le temps, qui y a mis une prescription plus que centenaire, paroles qu'il répéta plusieurs fois; que cette considération ne l'arrêtant point, il pouvoit m'assurer d'avance que quelle que pût être sa dernière résolution, du moins il ne laisseroit point les Provinces-Unies, ni même Ostende, au pouvoir des Espagnols; que je ne pouvois lui en demander davantage pour le moment présent, ni le presser de conclure, sans en avoir communiqué avec deux ou trois de ses ministres, dont les lumieres, aussi-bien

que le désintéressement lui étoient connus ; qu'il étoit d'ailleurs en état , après les réflexions que je venois de lui faire faire , de ne plus se laisser surprendre par la voie de la passion des préjugés ; enfin , qu'il m'instruïroit dans peu de ce qui pouvoit me rester à connoître de ses sentiments & de sa dernière volonté.

J'aurois bien souhaité de ne pas finir si-tôt sur cette matiere ; mais Jacques coupacourt , en me répétant que nous acheverions le reste une autre fois , & qu'il vouloit me parler du duc de Bouillon. Il m'avertit que les députés de l'électeur Palatin l'avoient fort sollicité en faveur de ce duc ; mais que n'étant pas assez au fait de toute cette affaire , il n'avoit voulu s'engager à rien , dans la crainte de favoriser un rebelle. Il me fit rapporter tout ce qui s'étoit passé ; ce que je fis succinctement ; la chose parloit d'elle-même. Ce prince me donna sa parole qu'il ne se mêleroit jamais de cette affaire , quelque instance que pût lui en faire le Palatin ; non plus qu'il souhaitoit , dit-il , qu'on se mêlât mal-à-propos des affaires des Catholiques en Angleterre. Je connus aisément par le ton dont ces dernières paroles furent préférées , qu'elles renfermoient une espece de reproche.

Il faut savoir pour entendre de quoi il est ici question , que quelque temps avant la mort d'Elisabeth , les partisans de l'Espagne ayant , comme à l'ordinaire , les jésuites à leur tête , exciterent des brouil-

1603.

leries dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne. La religion leur servit de prétexte, quoique la politique en fût le véritable objet; soit que le roi d'Espagne, comme ses flatteurs le lui faisoient entendre, crût avoir des droits assez bien fondés sur la couronne d'Angleterre, pour se porter ouvertement comme prétendant, après la mort de la reine; soit qu'il ne cherchât qu'à susciter au successeur d'Elisabeth des embarras assez grands, pour ne pas lui permettre de s'occuper d'autre chose. Les jésuites se firent assez mal-à-propos, ce semble, des querelles à cette occasion, avec les prêtres Catholiques Anglois séculiers. La principale fut qu'ils voulurent créer un certain archiprêtre (4), dont ceux-ci ne parurent s'accommoder. La chose fut portée au pape, qui par des raisons que j'ignore, ne favorisa en cette rencontre, ni les jésuites, ni l'Espagne, au contraire il écouta très-favorablement les prêtres séculiers, qui avoient député à Rome trois des leurs, ayant un passeport de la main du secrétaire Ceeil lui-même; ce qui est

(4) Le cardinal d'Osat, dans sa lettre du 28 Mai 1601, à M. de Villeroy, dit: „ qu'à la suggestion „ d'un jésuite Anglois, ap- „ pellé le pere Personio, „ ou Parsons, recteur du „ college des Anglois, à „ Rome, & dévot du roi „ d'Espagne, s'il en fût „ oncques, le pape créa „ en Angleterre un cer- „ tain archiprêtre, auquel „ il veut que tous les ec- „ clésiastiques, & encore „ tous les autres Catholi- „ ques d'Angleterre, ré- „ pondent & croient. Par „ ce moyen, ajoute-t'il, „ on pense faire ce qu'on „ voudra de la plus gran- „ de partie des catholiques „ d'Angleterre.

est une preuve qu'Elisabeth crut devoir appuyer les séculiers ; & qu'elle regarda les autres , comme ses véritables ennemis. Henri en jugea comme Elisabeth , & l'intérêt commun lui dicta d'abord de soutenir auprès du pape les prêtres anglois contre la cabale Espagnole. 1602.

Voilà de quoi les ennemis de la France avoient abusé auprès du roi Jacques (5) , pour lui insinuer que Henri n'avoit prêté son appui aux prêtres Anglois , qu'à dessein de se les attacher à lui-même , avec les mêmes vues que l'Espagne. Il ne me fut pas difficile de détromper le roi d'Angleterre. Je lui fis entendre que Henri regardant comme une chose de la dernière conséquence , de ne pas jeter le corps entier des Catholiques de la Grande-Bretagne dans le parti de l'Espagne , il n'avoit pu se dispenser de paroître les autoriser en plusieurs points ; mais que bien loin d'avoir porté la chose jusqu'à entrer avec eux dans des complots préjudiciables à son autorité , il n'avoit eu en vue au contraire , que de s'opposer à leur ennemi commun , & qu'il auroit abandonné ces Catholiques ,

(5) Le roi d'Angleterre & les Catholiques anglois , n'avoit pas tort de prendre afin de mettre sur le trône d'Angleterre un roi catholique ; mais il est vrai aussi qu'Henri IV , non seulement ignoroit cet objet , mais encore qu'il s'accordoit avec Elisabeth dans des vues toutes contraires. Ce fait est rapporté dans le Septenaire , ann. 1604.

1603.

dès le moment qu'il les auroit vu eux-mêmes s'écarter de leur devoir.

Jacques se montra si satisfait de cette explication, qu'il m'entretint des réglemens qu'il méditoit d'apporter dans les affaires des Catholiques Romains de son royaume, „ par mes avis, disoit-il, & du „ bon plaisir de Henri „. Il eut dans la suite plusieurs occasions de se convaincre encore mieux que je ne lui en avois point imposé, sur-tout par le moyen d'une lettre que lui écrivit de Paris le nonce du pape au sujet des Catholiques Anglois. Jacques y répondit plus obligeamment que n'a coutume de faire la cour de Londres aux lettres de celle de Rome, & non seulement il prit dans l'affaire dont il vient d'être parlé, le même parti que la bonne politique avoit suggéré à Henri, déterminé, peut-être par les raisons que je lui en avois apportées; mais il semble encore que pour s'assurer du parti Catholique Anglois, il aima mieux avoir recours au pape & à ses ministres, qu'à aucun prince étranger. Le pape ne fut pas de son côté insensible à cette avance (6). Un nommé Colville

(6) Il faut croire, ou au commencement tant de que sa sainteté n'avoit bonne volonté aux Catholiques, que le bruit se répandit qu'il alloit le devenir lui-même, & qu'il n'avoit feint d'être de la religion prétendue réformée, que pour monter sans obstacle sur le trône.

elle forma celui de gagner, s'il étoit possible, le roi d'Angleterre, qui montra

lui ayant dédié un livre, qu'il avoit composé contre ce prince, n'étant encore que roi d'Ecosse, sa sainteté ne voulut, ni recevoir cet ouvrage, ni permettre que l'auteur demeurât dans Rome. Je tiens ce fait de Henri, qui me le manda afin que j'en fisse usage auprès du roi d'Angleterre, & sa majesté l'avoit su par les lettres que mon frere lui écrivoit de Rome.

J'appris, en sortant de chez le roi, que ce prince devoit partir le Lundi suivant pour aller au-devant de la reine. Je jugeai que ce voyage de sa majesté pouvoit faire que l'audience qu'elle venoit de me promettre pour le Dimanche 29, fût la dernière que j'obtiendrois; & comme je craignois de ne pouvoir consommer ma négociation dans une seule, je me déterminai à lui en faire demander une avant celle du Dimanche. Jacques me fit répondre, qu'il ne pouvoit l'accorder, tout son temps étant rempli jusqu'au Dimanche; mais qu'il enverroit ses ministres me trouver le Vendredi 27, pour conférer avec moi, & pour préparer les matières.

Je vis en effet arriver chez moi, le Vendredi à trois heures après-midi, l'amiral Howard, les comtes de Northumberland & de Mare, mylord Montjoye, lieutenant-général en Irlande, & le secretaire Cecil, qui porta la parole. Après le premier compliment, il me dit que le roi d'Angleterre croyoit ne pouvoir mieux montrer à sa majesté très-chrétienne qu'il connoissoit parfaitement & sa bonne foi en traitant

1603.

avec lui, & en même temps sa capacité dans les grandes affaires, qu'en se remettant sur elle de tout ce qu'il y avoit à faire pour secourir Ostende, & pour soutenir les Etats.

Je vis d'abord où tendoit cet artifice du secrétaire, de donner aux paroles que j'avois dites au roi d'Angleterre de moi-même, un sens & une étendue que je n'avois point voulu y mettre. Je lui répondis qu'à la vérité le roi mon maître auroit fort souhaité qu'on prît en Europe quelques mesures pour empêcher l'invasion de la Flandre par l'Espagne; mais que bien éloigné de m'envoyer faire la loi à sa majesté britannique, il ne savoit pas lui-même à quoi s'en tenir sur les affaires de ces Provinces, dont l'état actuel ne lui étoit pas même bien connu; qu'on pouvoit donc s'épargner la peine de chercher à pénétrer ce que Henri avoit décidé dans son esprit par rapport aux Etats, parce que dans la vérité, il n'avoit encore rien décidé; qu'il n'y avoit rien autre chose à conclure de ce que j'avois dit à sa majesté britannique, sinon que quand elle voudroit bien s'y prêter, je croyois pouvoir lui répondre qu'elle ne trouveroit point sa majesté très-chrétienne dans des dispositions contraires aux siennes, & qu'en un mot, je n'étois venu pour rien autre chose, que pour savoir les intentions du roi & du parlement d'Angleterre.

Cecil repartit que dans ce qu'il venoit de dire, il n'avoit eu aucun dessein de me

surprendre, mais seulement de m'entendre parler sur les affaires présentes, pour voir si l'on n'avoit point imaginé dans le conseil de France quelque moyen propre à lever les difficultés dont on trouvoit à Londres que toute cette entreprise étoit si remplie, qu'elle paroïssoit impossible. Il convint, en exposant ces prétendues difficultés, qu'un accord pacifique des Provinces-Unies avec l'Espagne étoit, dans les circonstances présentes, la perte de ces Provinces. Ensuite raisonnant sur la fausse supposition qu'entre cet accord & une guerre déclarée avec l'Espagne, il n'y avoit aucun milieu, il fit voir que la guerre convenoit encore moins que l'accord à l'Angleterre déjà épuisée, & dans la conjoncture des grandes dépenses qu'entraîne un couronnement, & il conclut encore plus clairement que la première fois, que c'étoit à la France à entrer seule dans l'exécution de ses projets. Il ajouta seulement que l'Angleterre pourroit être en état de les seconder dans un an. Le lieu commun des richesses & de la puissance de la France ne lui manqua pas, il chercha à me piquer de vanité, enfin il s'y prit avec toute l'adresse possible, pour m'amener au point de déclarer que le roi de France, résolu à faire de l'affaire des Etats la sienne propre, ne demandoit à l'Angleterre d'autres graces, que celle de la neutralité, qu'il auroit sans doute accordée avec joie.

Je montrai à Cecil, en souriant à ces

1630.

dernieres paroles, qu'il m'avoit tendu inutilement ce piège. Je lui dis, que sans répondre sérieusement à des propositions, que je voyois bien qu'il n'voit faites que pour me faire parler, il me suffisoit de lui faire remarquer une chose qu'il devoit sentir aussi-bien que moi, c'est que l'Angleterre, en laissant agir quelque temps la France seule, avant de se joindre à elle, au lieu de jeter des fondements d'alliance avec elle, n'en jettoit que de divorce, parce que l'une voudroit jouir des conquêtes qu'elle auroit faites pendant ce temps-là, & que l'autre demanderoit sans doute à les partager. Je dis, en m'adressant à Cecil personnellement, que cela n'empêchoit pas que je ne me trouvasse d'accord avec lui, si la proposition de s'unir avec la France dans un an, avoit été sincere de sa part, parce que le roi de France ne demanderoit pas mieux que de différer jusqu'à ce temps-là la déclaration de guerre contre l'Espagne, dont il me parloit; la guerre ouverte ne convenant pas mieux à la France, dans la situation présente de ses affaires, qu'elle convenoit à l'Angleterre.

Je crus devoir encore répéter en cet endroit, & de la maniere la plus intelligible, que je n'étois pas venu proposer au conseil d'Angleterre une déclaration de guerre des deux rois de France & d'Angleterre à l'Espagne; mais représenter seulement que la bonne politique ne vouloit point qu'on laissât opprimer les Provinces.

Unies, faute d'un secours qu'on pouvoit leur donner, sans intéresser le repos du reste de l'Europe, & conférer avec sa majesté britannique uniquement sur la nature de ce secours, & sur les autres moyens dont on pouvoit se servir pour le présent & pour l'avenir, en faveur des Flamands. Les conseillers du roi prirent la parole pour me remercier de la sincérité avec laquelle je venois de parler, & Cecil ne trouvant rien à me répondre, me dit qu'il en alloit conférer avec sa majesté, qu'ensuite il en communiqueroit avec les députés des Etats, & en ma présence même, si je le souhaitois; à quoi je n'eus garde de m'opposer : cela dit, nous nous séparâmes.

Le comte d'Aremberg ayant long-temps remis de jour en jour à demander son audience, envoya enfin prier le roi d'Angleterre de l'en dispenser tout-à-fait, à cause de son incommodité, & de lui envoyer seulement une personne de son conseil pour conférer avec lui. Jacques ne se montra pas content de cette façon de procéder. Il lui accorda pourtant ce qu'il demandoit, & ce fut Cecil qu'il chargea de cette commission. Cecil, qui étoit bien informé des bruits qui couroient déjà sur lui, ne voulant pas en cette occasion donner prise à la médifance, chercha à s'en excuser, & il pria qu'on lui donnât du moins un adjoint; c'est-à-dire, un témoin de ses actions & de ses paroles, quoiqu'il ne fit pas semblant de le recevoir en cette qualité. Ce seul fait prouve

1603.

sans réplique contre Cecil, qu'il n'étoit rien moins qu'assuré de la faveur qu'il vouloit qu'on crût en public qu'il possédoit sans réserve. On lui associa Kainlos, Ecossois.

D'Aremberg ne sortit point du compliment ni des paroles les plus générales. Lorsqu'on le pressa de venir au fait, il répondit qu'il étoit homme d'épée; qu'il n'entendoit rien à négocier, qu'il n'étoit venu que pour entendre ce que le roi d'Angleterre voudroit lui faire dire, & qu'après lui, son maître enverroit un homme du métier : paroles qui furent relevées & coururent dans Londres, avec toute la risée & le mépris qu'elles méritoient. Jamais peut-être ambassadeur n'a rien dit en effet de si imprudent. On a peine à le croire de gens aussi fins que sont les Espagnols. Cette lourdisse leur nuit beaucoup dans le conseil du roi d'Angleterre. Elle fit donner de mon côté une partie de ceux qui le composoient. Si elle ne fit pas échouer d'un seul coup les desseins de l'Espagne, comme elle pouvoit le faire, c'est qu'elle fut réparée par l'adresse des autres partisans de cette couronne, ayant Cecil lui-même à leur tête, quoiqu'il pût faire, pour persuader le contraire. On l'oublia même tout-à-fait, lorsqu'on entendit dire que l'ambassadeur Espagnol, qu'on commençoit à ne plus attendre, alloit arriver. Cecil attendoit sans doute cette arrivée pour travailler au dénouement qu'il me préparoit, & le reste des

conseillers

conseillers parut retomber dans leur première irrésolution. Je fus même de fort bonne part, que ne doutant point que cet ambassadeur ne fit à sa majesté britannique des propositions accompagnées d'offres auxquelles rien ne résisteroit, une partie de ces conseillers se mit à travailler à liquider le mémoire des dettes de la France & des Etats envers l'Angleterre, afin que d'un côté, les sommes contenues dans ce mémoire, de l'autre, les trésors de l'Espagne répandus dans Londres, ne trouvassent rien à leur épreuve.

Ce qu'il y eut de particulier dans ma réception du Dimanche 29 Juin, c'est que tous les gentilshommes de ma suite eurent l'honneur d'être traités à dîner chez le roi, & moi, celui d'être admis à sa table. Sa majesté m'en ayant fait avertir, j'arrivai à Greenwich sur les dix heures. J'assistai avec ce prince au service divin, où il y eut sermon. Il ne me dit rien en particulier, jusqu'au moment où l'on se mit à table. L'entretien ne roula que sur la chasse & sur le temps qu'il faisoit. La chaleur étoit excessive & beaucoup plus grande qu'elle n'a coutume de l'être à Londres dans ce mois. Jacques ne fit asseoir que moi & Beaumont à sa table, où je ne fus pas peu surpris de voir qu'on ne le servit qu'à genoux. Le milieu de la table étoit occupé par un surtout en pyramide, couvert des plus riches vaisseilles, & même enrichi de pierreries.

Le discours fut le même pendant une

1603.

grande partie du repas , qu'il avoit été auparavant , jusqu'à ce que s'étant présenté une occasion de parler de la feue reine d'Angleterre , le roi le fit , & à mon grand regret , avec quelque sorte de mépris. Il alla jusqu'à dire que dès long-temps avant la mort de cette princesse , il conduisoit d'Ecosse tout son conseil , & dispoſoit de tous ses ministres , dont il étoit mieux servi & mieux obéi qu'elle-même. Il demanda ensuite du vin , sa coutume est de n'y mettre jamais d'eau , & tenant son verre à la main vers Beaumont & moi , il but à la santé du roi , de la reine & de la famille royale de France. Je lui rendis son salut , & je n'oubliai pas non plus ses enfants ; il s'approcha de mon oreille , lorsqu'il les entendit nommer , & me dit tout bas , que le premier coup qu'il alloit boire seroit à la double union qu'il méditoit de faire entre les deux maisons royales. Il ne m'en avoit jusques-là pas dit un seul mot , & il ne parut pas que le moment qu'il prenoit pour m'en parler , fût bien choisi. Je ne laissai pas de recevoir cette proposition , avec toutes les marques possibles de joie , & je répondis aussi tout bas , que j'étois sûr que Henri ne balanceroit pas , lorsqu'il s'agiroit de faire choix entre son bon frere & allié , & le roi d'Espagne , qui l'avoit déjà fait rechercher pour le même sujet. Jacques surpris de ce que je venois de lui apprendre , m'apprit à son tour , que l'Espagne lui faisoit pour son fils les mêmes offres de l'infan-

te , qu'au roi de France , pour le dauphin. Ce prince me parut être encore dans tous les sentiments où je l'avois laissé ; quoiqu'il ne me donnât aucune occasion de l'en entretenir en particulier. Il me dit seulement devant tout le monde , qu'il approuvoit tout ce qui s'étoit dit dans la dernière conférence , entre ses conseillers & moi , qu'il ne laisseroit point accabler les Etats , & qu'on arrêteroît le lendemain , la maniere de leur prêter du secours. Il donna ordre pour cet effet , que ses conseillers vinssent le lendemain après-midi à Londres , pour y conclure cette affaire chez moi , & je crus que ces paroles m'autorisoient suffisamment à remettre sur l'heure entre les mains de sa majesté britannique , un modele de traité , que j'avois apporté tout dressé , ce que je fis en présence de ses ministres. Ayant trouvé le moyen de répandre dans la conversation , quelques plaintes contre les pirateries des Anglois sur les François , le roi témoigna que cela étoit arrivé contre son intention. Il se fâcha même contre l'amiral Anglois , qui voulut soutenir ce qui avoit été fait. Il quitta enfin la compagnie , pour aller se mettre au lit , où il lui étoit assez ordinaire de passer une partie de l'après-dînée , quelquefois même jusqu'au soir.

Le voyage que Jacques devoit faire , ayant été rompu , ou différé , je comptai que je retrouverois aisément le moment de lui dire ce qui me restoit , & je me con-

1603.

solai d'avoir fait si peu de chose ce jour-là ; car malgré tout ce qui venoit d'être dit de conclusion , & de secours aux Etats , je ne me dissimulois pas que les choses n'étoient encore nullement au point où je les aurois voulu , puisque le roi d'Angleterre me renvoyoit encore pour les finir , aux mêmes personnes que je savois n'être rien moins que bien intentionnées. Barneveld & les députés n'en tiroient pas non plus un heureux présage , loin de se croire parvenus à la ligue offensive & défensive de la France & de l'Angleterre avec eux , dont ils s'étoient quelquefois flattés. Ils résolurent de faire un dernier effort auprès de moi , pour s'assurer du moins de la France.

Barneveld eut soin pour cela , de se rendre chez moi , avant tous les autres. Après m'avoir témoigné ses alarmes sur la disposition présente des affaires , & sur les effets de l'arrivée de l'ambassadeur Espagnol , qu'on disoit toujours fort proche , il me dit que les Hollandois désespérés , alloient tout abandonner & chercher un asyle hors de leurs provinces. Barneveld connut par ma réponse , que je n'étois point la dupe de ses exagérations ; je lui dis , que c'étoit le conseil Anglois , & non pas moi , qu'il étoit question de persuader ; parce qu'au fond , je sentoient assez que la situation des Etats étoit embarrassante. Il voulut me prouver que si l'on n'obtenoit rien du roi d'Angleterre , la politique demandoit que la France se chargeât seule

& ouvertement de la cause des Provinces-Unies, pendant que leurs forces n'étoient pas encore parvenues au dernier degré d'épuisement. Je répondis à Barneveld, qu'il me demandoit une chose qui n'étoit pas en mon pouvoir, n'étant venu à Londres, que pour faire, s'il étoit possible, une association avec les Anglois, ou pour connoître les raisons qui la leur feroient refuser.

Nous parlâmes ensuite des villes marquées pour ôtage. Barneveld m'apprit que Cecil étant en conférence avec Caton, l'un des députés Flamands, lui avoit fait entendre que l'Angleterre étant résolue de maintenir la paix avec l'Espagne, elle vouloit que les Hollandois lui fissent cession de ces places, pour sa sûreté, & que tout ce qu'il lui avoit promis, c'étoit de les tenir en neutralité, jusqu'à fin de paiement. Barneveld qui vit que cet objet me paroissoit aussi intéressant qu'il l'étoit en effet, me fit connoître, mais avec toute la réserve que doit avoir un homme, chargé, sous le serment, du secret de son conseil, que les Etats y avoient mis si bon ordre, qu'il resteroit bien des difficultés à lever au conseil de Londres, avant qu'il pût se voir en possession de ces villes, mais aussi il en inféra, pour me faire arriver à son but, que devant s'ensuivre une nouvelle guerre entre l'Angleterre & les Provinces-Unies, c'étoit pour celà même qu'il me pressoit instamment de joindre les forces de la France avec les leurs, sans quoi

1603.

il n'y auroit aucune égalité entre les parties. J'avouai au député, que je ne pouvois blâmer la résolution de ses maîtres, mais, que le roi de France ne pouvoit que les plaindre en cette occasion, n'étant pas en état de les soutenir de vive force, contre l'Espagne & l'Angleterre ensemble.

Tous les députés Flamands revinrent en corps l'après-midi, pour assister à la conférence, & peu de moments après eux, arriverent les conseillers Anglois, nommés par sa majesté. Cecil portant la parole pour tous, comme à l'ordinaire, commença par dire très-succinément, que le roi d'Angleterre vouloit bien s'intéresser en faveur des Etats, & se retournant vers moi, il me demanda si ce n'étoit pas là ce que je souhaitois, & le véritable objet de ma commission. Je cachai ce que l'air brusque de ce secrétaire ne me faisoit déjà que trop deviner, & au lieu de lui répondre directement, j'adressai la parole aux députés, & leur dis que deux grands rois voulant bien prendre part dans leurs affaires, c'étoit à eux à en marquer l'état au juste, afin qu'on pût avec une pleine connoissance, proportionner le secours au besoin qu'ils en avoient. Barneveld fit à son ordinaire, un tableau des miseres où l'Espagne les réduisoit, qu'il rendit le plus touchant qu'il put. Pour venir à quelque chose de plus précis, il dit, qu'il s'agissoit de chasser entièrement les Espagnols de la Flandre. Que les Etats s'assuroient de pouvoir y parvenir dans l'espace d'un

en , par les moyens qu'il déduisit en cette sorte , que toutes les forces des Provinces-Unies montoient à douze ou quinze mille hommes d'infanterie , non compris les garnisons , & à trois mille de cavalerie ; outre cinquante vaisseaux en état de servir actuellement , avec une artillerie & des munitions proportionnées ; qu'il ne s'agissoit de rien autre chose , sinon que les deux rois fissent monter toutes ces forces au double , en fournissant pareil nombre de tout ce qui est marqué ci-dessus.

Je me doutai bien que de pareilles propositions n'alloient être reçues guere favorablement , & pour ne pas paroître autoriser les députés dans des prétentions véritablement excessives , je dis à Barneveld , qu'il auroit dû avoir plus d'égard à ne demander que ce qu'on pouvoit lui accorder. Je demandai ensuite à Cecil , d'un ton qui renfermoit une espece de sommation , qu'il me dît nettement la volonté de son maître , sur ce qu'on venoit de lui exposer. Cecil me répondit , que sa majesté britannique n'auroit pas été fâchée de se maintenir avec tous les voisins dans une paix réelle & sincere ; qu'autant qu'on pouvoit juger de l'état de la France , par les simples apparences , sa majesté très - chrétienne étoit sans doute dans les mêmes sentiments ; cependant que sur les remontrances que j'avois faites au roi d'Angleterre , ce prince se déterminoit à prendre le milieu entre les desirs des Etats & les siens propres , c'est-à-dire , qu'il con-

1603.

sentait à prêter sous-main du secours aux Provinces-Unies; qu'il viendrait peut-être un temps, où l'on pourroit faire mieux; mais que pour le présent, elles n'avoient rien à attendre davantage.

Les députés ne pouvant douter que cette résolution ne fût très-sérieuse, se retirèrent pour conférer entre eux sur la proposition de Cecil, qui continuant son discours pendant ce temps-là, me dit que le roi d'Angleterre étoit bien d'accord à la vérité de favoriser les Etats, mais qu'il n'avoit nulle envie de se ruiner pour eux. Il évita d'entrer dans aucun détail sur la nature de ces secours prétendus, afin qu'on ne pût dans la suite le rappeler à ses promesses, & à quelque engagement positif; il dit seulement, qu'en cas que l'Espagne portât son ressentiment jusqu'à attaquer personnellement les rois protecteurs de la liberté de la Flandre, afin que toutes choses fussent égales des deux côtés, il falloit que pendant que la France contribueroit de huit mille hommes d'infanterie & de deux mille chevaux, l'Angleterre n'en fournît pour sa portion, que la moitié; non plus que d'une escadre qu'il seroit besoin de tenir sur la côte d'Espagne, & d'une seconde dans les Indes; encore déclara-t'il que l'Angleterre n'avoit aucun autre fonds pour l'entretien de ces forces, que l'argent que la France lui devoit; lequel lui seroit rendu dans deux ans & qu'elle vouloit bien sacrifier à la cause commune.

Je ne vis qu'avec beaucoup de mécontentement, que le secretaire Anglois cherchoit ainsi à rompre tout accord, en s'éloignant, de dessein formé, de l'état de la question, & en ne faisant que des difficultés anticipées. Je lui répondis, en cachant mon indignation le mieux que je pus, qu'un discours si vague n'étoit point ce qu'il falloit présentement; qu'il s'agissoit avant toutes choses, de régler sans équivoque, ce qu'on feroit actuellement en faveur des Provinces-Unies, pour le secours d'Ostende; qu'après cela, soit que le conseil de sa majesté britannique se portât à la guerre, ou qu'on s'y vît forcé par l'Espagne, il y auroit bien d'autres considérations à faire, sur les suppositions suivantes: que cette couronne n'attaquât qu'un des deux rois, ou qu'elle les attaquât tous deux, qu'ils se déclarassent eux-mêmes les agresseurs, qu'ils fissent des conquêtes dans les Pays-Bas sur les Espagnols.

Pour faire voir encore davantage à Cecil qu'il n'effleuroit pas seulement la matière, je lui fis remarquer, qu'en cas de la rupture de l'Espagne, dont il venoit de parler, afin que la supériorité fût du côté des deux rois, celui de France, outre vingt mille hommes qu'il faudroit qu'il jettât en Flandre, ne pourroit se dispenser d'en envoyer autant sur les frontieres de Guyenne, Languedoc, Provence, Dauphiné & Bresse, sans parler des escadres de galeres, qu'il faudroit avoir pour s'af-

1603.

surer la Méditerranée; qu'il étoit nécessaire d'entrer dès-à-présent dans ces détails, tant afin de prendre plus sûrement toutes ces mesures, que pour ne pas s'exposer à mille discussions, capables de troubler la bonne intelligence entre les deux princes alliés.

Répondant ensuite plus directement aux paroles de Cecil, je lui dis, que je ne voyois pas par quelle raison il vouloit faire porter au roi de France, toute ou la plus grande partie de la dépense d'une guerre, qui lui seroit commune avec le roi d'Angleterre; que si par de pareilles prétentions, le conseil britannique cherchoit à ruiner Henri, il entendoit bien mal ses propres intérêts; que ce conseil ne faisoit pas encore attention, qu'en stipulant de part & d'autre toutes dépenses égales, la France ne pouvoit d'ailleurs manquer d'en faire de particulieres, peut-être plus grandes encore, telles étoient celles pour la défense de ses côtes de terre & de mer, qui en tenant une partie des forces ennemies diverties de ce côté, ne seroient pas moins utiles à l'Angleterre qu'à la France elle-même. J'ajoutai, que pour toutes ces raisons, il me sembloit que le conseil d'Angleterre prenoit bien mal son temps pour redemander les sommes prêtées à la France; que Henri bien éloigné de cette idée, ne m'avoit donné aucun ordre là-dessus; que je savois seulement, par la place que j'occupois dans le conseil des finances, que son intention

étoit de s'acquitter par paiement d'année en année, selon qu'il en étoit convenu avec la feue reine, & qu'il s'attendoit à rembourser dans le courant de la présente, deux cent mille livres; mais qu'encore une fois le conseil britannique prenoit une fort mauvaise voie, pour parvenir à cet acquit, en montrant par des défiances & des difficultés déraisonnables, qu'il ne visoit qu'à épuiser la France de plus en plus; conduite odieuse, & bien éloignée de celle de Henri, qui dans toutes ses actions ne montrait que de la bonne foi, & ne travailloit que pour l'utilité publique.

Mes paroles ne firent aucune impression sur les assistants; au contraire je vis mes Anglois prendre feu, & protester que si on vouloit les obliger à quelque chose de plus, l'Angleterre abandonneroit tout-à-fait les Etats. Cecil acheva sur-tout de se faire connoître à moi, dans cette conférence, pour ce qu'il étoit. Il n'usa que d'expressions doubles, de propos vagues, & de faux donnés à entendre; parce qu'il sentoit bien que la raison n'étoit pas de son côté. La modération & la sincérité que j'opposois à ses mauvaises subtilités, l'obligeoient à se jeter dans des contradictions, dont il rougissoit lui-même, lorsque d'un mot je lui faisois sentir le ridicule de ses paroles. Tantôt croyant m'intimider, il m'exagéroit les forces de l'Angleterre, tantôt il cherchoit à faire valoir les prétendues offres de l'Espagne

1603.

à sa nation. Quelquefois il s'étudioit à arracher aux députés & à moi, quelque avantage dont il pût tirer avantage. Il supposoit même malignement, que nous avions dit des choses auxquelles nous n'avions jamais pensé. Il alla jusqu'à vouloir mettre la division entre les députés & moi, en faisant tomber sur moi seul le refus d'assister ouvertement les Etats. Il s'avisa de demander & de faire demander par ses collègues, que la France payât sur l'heure à l'Angleterre, en déduction de ses dettes, quarante ou cinquante mille livres sterling, & il dit aux députés que c'étoit pour les employer à leurs besoins les plus pressants; à quoi ils ajoutèrent, que le refus que j'en faisois, ne devoit être imputé qu'à moi seul, parce que je dispois, disoient-ils, de tout l'argent de France. Si tout le mérite de ceux qu'on appelle ordinairement de fins politiques, est de chercher ainsi à surprendre les cœurs droits, & à leur faire porter la haine de leur propre méchanceté, pendant que tout le fruit leur en reste à eux-mêmes, c'est en vérité quelque chose de bien méprisable qu'un politique. Ce qui me piquoit le plus, étoit de voir que ces ministres, qui n'étoient là que pour exposer les intentions du roi, y substituoient impudemment les leurs propres : car je le savois bien, & la manière seule dont ce prince leur avoit parlé en ma présence, me persuadoit qu'il leur avoit commandé tout le contraire de ce qu'ils faisoient.

Les députés qui étoient rentrés pendant ce temps-là, s'étant retirés fort mécontents, comme on le juge aisément, & dans une plus grande perplexité qu'ils n'étoient auparavant; Cecil changea une dernière fois de batterie. Il me dit, que puisque les choses étoient telles, que le roi de France ne pouvoit entrer en guerre que conjointement avec l'Angleterre, que celle-ci ne pouvoit le faire, si elle n'étoit payée de la France & des États, ce que ni l'un ni l'autre ne pouvoit faire actuellement, le mieux étoit que les deux rois continuassent à vivre amis; mais sans entrer dans aucun démêlé étranger. C'étoit là vraisemblablement le véritable but du secrétaire, & depuis un si long-temps qu'il parloit, ces deux mots étoient tout ce qu'il avoit dit de sincère.

Comme je ne jugeai pas à propos de répondre à ce discours, les Anglois, croyant peut-être m'avoir amené à leur point, dirent qu'ils feroient rapport au roi de tout ce qui s'étoit passé dans la conférence, & qu'ils lui demanderoient une audience pour moi, où tout seroit conclu en deux mots sur ce pied; que suivant les apparences, cette audience seroit la dernière, & que j'y recevrais mon congé, ne restant plus rien à faire après cela. Si je gardai le silence en cette occasion, ce ne fut pas assurément que j'acquiesçasse à leurs raisons, au contraire, la manière dont ils venoient encore de se déceler eux-mêmes, & de s'avouer en quelque façon

1603.

menteurs & imposteurs, m'avoit donné pour eux le dernier mépris; mais je jugeai qu'en contestant, & en m'échauffant, loin de leur faire quitter une résolution qu'ils avoient concertée ensemble, je pousserois peut-être la chose jusqu'à une rupture, au lieu que dans les termes où nous en étions restés, l'amitié subsistant du moins entre les deux rois, & pouvant encore être cimentée par un double mariage, (car on en parloit publiquement) il se présenteroit peut-être dans la suite, quelque occasion plus favorable. Je ne désespérois pourtant pas encore absolument du succès de ma commission, parce que je croyois voir que le roi n'entroit pour rien dans les desseins que ses conseillers s'efforçoient de faire réussir.

C'est de quoi je me proposai de m'assurer dans ma troisième audience : car je ne donne point ce nom à ma réception du Dimanche. Je l'avois fait demander par Cecil au roi. Ce prince envoya le chevalier Asquins me dire qu'il me l'accordoit pour le lendemain même de la conférence dont il vient d'être parlé; & que je ne menasse avec moi que peu de personnes, parce qu'il vouloit s'entretenir particulièrement avec moi, ce qui me fut encore confirmé de sa part, par mylord Oreladoux, Ecoissois, l'intime ami du comte de Mare, qui étoit le mien. Mylord Hume & le vicomte Savar vinrent me prendre à Londres sur le midi, & me remirent, en débarquant à Greenwich, entre les mains du comte

d'Erby, de la maison royale, qui me conduisit dans la chambre du roi. Je n'avois avec moi que quatre gentilshommes & deux secretares.

1603.

Le roi d'Angleterre me prit par la main, & défendant qu'on le suivît, il me fit entrer par son cabinet, dans ses galeries, dont il ferma les portes. Il m'embrassa deux fois avec des expressions qui marquoient combien il étoit satisfait du roi de France & de moi, & combien il étoit touché de ce que sa majesté très-chrétienne lui avoit envoyé l'homme de tout son royaume qui lui étoit le plus nécessaire. Il exigea que profitant de l'occasion présente, je lui parlasse sans aucune réserve. Ce moment me parut favorable pour me plaindre à sa majesté de ses ministres. Je lui dis, après les remerciements ordinaires, qu'il m'étoit plus avantageux en toutes manieres de traiter avec elle qu'avec ses conseillers, qui après avoir fort mal exécuté ses ordres dans la dernière conférence, n'avoient pas manqué sans doute, de lui faire encore un rapport infidèle de ce qui s'étoit passé entr'eux & moi, & les députés Flamands, & je lui promis de lui faire un récit sincere de tout, si elle vouloit me le permettre.

Le roi ayant agréé ma proposition, je n'omis rien de ce qui s'étoit dit la veille. J'insistai en particulier sur la proposition de rembourser actuellement l'Angleterre de l'argent prêté, & sur la calomnie contre sa majesté très-chrétienne & moi, dont

1603.

on l'avoit accompagnée. J'ajoutai, que après avoir rempli mes lettres à Henri, d'éloges de la générosité, de la prudence & de la parfaite amitié du prince auquel j'avois l'honneur de parler, & cela, parce qu'il m'y avoit autorisé par ses actions & ses paroles, je venois ensuite à tenir subitement un langage tout opposé, sans avoir rien à apporter que des difficultés toutes frivoles, le roi mon maître ne pourroit guere penser autre chose, sinon que j'avois traité en ministre flatteur & peut-être infidèle, les intérêts qui m'avoient été confiés. Outre qu'une pareille déclaration ne pouvoit passer que pour l'effet d'une intelligence décidée avec l'Espagne; d'où s'ensuivroit peut-être une rupture entre les deux rois, qui n'avoient pas moins d'intérêt que d'inclination, à demeurer toujours parfaitement unis. Je ne crus pas devoir balancer à révéler au roi d'Angleterre, qu'il y avoit plusieurs de ceux qu'il admettoit dans son conseil, qui n'étoient ni bien intentionnés, ni bien affectionnés à sa personne; que sans les lui nommer, il devoit regarder comme tels tous ceux qui se montroient assez peu zélés pour sa gloire & pour l'honneur de sa couronne, pour lui conseiller de se rendre sous le nom d'allié, l'esclave de l'Espagne; que le plus sûr pour lui, étoit de se défier de tous ceux qu'il ne connoitroit pas parfaitement, & d'en croire toujours plutôt ses propres lumieres, que la voix de ses ministres.

Ce

Ce n'étoit pas une chose bien difficile que de faire entrer le roi d'Angleterre en défiance de ses ministres ; il n'y étoit que trop naturellement porté. Le changement que je remarquai sur son visage , en entendant mes dernières paroles , quelques gestes , quelques mots entrecoupés qui lui échapperent , me le persuaderent assez. Je crus même sentir , à n'en pouvoir douter , que soit par l'effet de cette défiance , ou par celui des louanges que je lui avois données , ce prince étoit enfin dans la disposition la plus favorable où je pouvois le souhaiter. Je saisis cet instant , pour jeter dans la conversation quelques propos généraux d'un projet , par lequel la tranquillité de l'Europe entière , quant à la politique & à la religion , pouvoit naître par le moyen de sa majesté britannique. Je m'arrêtai court après ce peu de paroles , comme si j'avois appréhendé de fatiguer ce prince par un trop long discours ; mais je voyois bien qu'il n'étoit pas possible que la curiosité de Jacques ne fût piquée du peu que je venois de dire. Aussi me répondit-il que je ne l'ennuyois point , & qu'il falloit savoir quelle heure il étoit. Il sortit & le demanda à ceux de ses courtisans qu'il trouva au bout de la galerie. On lui répondit qu'il n'étoit pas encore tout-à-fait trois heures. „ Monsieur l'ambassadeur , me dit-
„ il , je veux rompre la partie de chasse
„ que j'avois faite aujourd'hui , pour vous
„ entendre jusqu'au bout ; je suis persuadé

1603. „ que cette occupation me sera plus utile
 „ que l'autre.

Ce qui me détermina à faire un pas aussi hardi, que celui de communiquer au roi Jacques les grands desseins sur l'Espagne & sur toute l'Europe, qui avoient été concertés entre Henri & Elisabeth, c'est que j'étois persuadé que ce prince, déjà porté intérieurement à l'alliance avec la France, n'avoit plus besoin pour le fixer dans cette résolution, que d'y être engagé par un motif grand & noble, & que d'un autre côté, ses ministres le ramèneroient toujours à leur façon de penser, tant qu'il ne se soutiendrait pas contr'eux, par la persuasion qu'ils ne combattoient son avis, que parce qu'ils l'ignoroient. Cela ne m'empêcha pas de prendre une précaution, que je jugeai essentielle; & on va la voir.

Je repris donc la parole, si-tôt que le roi se fut rapproché, & je lui dis, que sans doute il avoit quelquefois pensé, & avec beaucoup de raison, qu'un homme qui possède les emplois & les dignités, dont on savoit que j'étois revêtu, ne quitte point sa place, sans un très-grand sujet; que j'étois dans ce cas; que quoique ma commission se bornât à demander l'union du roi d'Angleterre avec celui de France, je m'étois cependant proposé, avant que de sortir du royaume, d'entretenir sa majesté britannique de quelque chose d'infinitement plus considérable, sur l'opinion que la renommée m'avoit donnée de ses

talents & de ses lumieres , mais que ce que j'avois à lui dire étoit tel , que je ne pouvois le lui révéler , sans m'exposer à me perdre , qu'après que ce prince se seroit engagé au secret , par le serment le plus solemnel. Jacques plus attentif que je ne faurois le dire , balançoit pourtant à faire le serment que je lui demandois ; & pour s'en dispenser , il chercha à deviner de lui-même , ce que je pouvois avoir de si intéressant à lui communiquer. Lorsqu'il eut vu que les différentes questions qu'il me fit coup sur coup , ne le mettoient pas plus au fait , il me satisfit enfin par le plus terrible de tous les serments ; je veux dire , par celui du sacrement de l'Eucharistie.

N'ayant plus à craindre d'indiscrétion , je mesurai pourtant encore toutes mes paroles , & commençant par un point , que je savois intéresser le plus le roi d'Angleterre , je veux dire , par la religion , je lui dis , que quelque occupé que je lui parusse , des affaires & des grandeurs purement mondaines , & quelque indifférent qu'il m'eût peut-être cru sur le chapitre de la religion , il n'en étoit pas moins vrai que j'étois attaché à la mienne , jusqu'à la préférer à ma fortune , à ma famille , à ma patrie , & à mon roi même ; que je n'avois rien négligé , pour porter le roi mon maître à l'établir en France par de solides fondemens , dans la vive appréhension où j'étois de la voir un jour succomber sous les efforts d'une faction

1603.

aussi puissante, que celle qui réunit le pape, l'empereur, l'Espagne, les archiducs, les princes catholiques d'Allemagne, & tant d'autres corps & communautés, intéressés dans cette cause; que j'avois assez bien réussi jusqu'à ce jour, mais que peut-être je n'en avois obligation qu'aux conjonctures de pure politique, qui jettoient Henri dans le parti opposé à la maison d'Autriche; que ces circonstances venant à changer, ou moi, qui étois le seul à entretenir Henri dans ce plan de politique, venant à perdre ma place ou ma faveur, je ne voyois pas de quelle manière le roi de France pourroit résister à un parti, que tout le monde & sa propre religion, lui dictoient d'embrasser; que cette considération m'avoit fait songer depuis long-temps à chercher pour l'exécution de ce dessein, une personne plus propre par son rang & sa puissance, que je ne l'étois à l'accomplir & à fixer Henri dans ses sentiments; que trouvant dans le prince auquel j'avois l'honneur de parler tout ce que je cherchois, mon choix n'avoit pas été difficile à faire; en un mot, qu'il ne tenoit qu'à sa majesté britannique d'immortaliser sa mémoire, en se rendant en quelque manière l'arbitre du sort de toute l'Europe, par un dessein auquel elle paroîtroit toujours avoir mis la dernière main, quoique l'exécution ne la regardât pas davantage que sa majesté très-chrétienne.

Il ne restoit plus qu'à dire quel étoit ce

dessein. J'en donnai d'abord au roi d'Angleterre une idée générale, sous celle d'un projet d'association entre tous les Etats & pays intéressés à abaisser la maison d'Autriche, dont le fondement étoit une ligue offensive & défensive entre la France, l'Angleterre & la Hollande, cimentée par l'union la plus étroite des deux maisons royales de Bourbon & de Stuart. Je fis envisager du premier coup d'œil cette association comme très-facile à faire. Elle ne souffroit aucune difficulté par rapport au Danemarck, à la Suede, en un mot, à tous les princes & états protestants. On pouvoit la rendre assez avantageuse aux princes catholiques pour la leur faire embrasser; par exemple, au duc de Savoie, en flattant son humeur inquiète & ambitieuse de l'espérance qu'il obtiendrait le titre de roi; aux princes d'Allemagne, en partageant entr'eux ce qu'y possédoit la maison d'Autriche, la Bohême, l'Autriche, la Hongrie, Moravie, Silésie, &c. & en rétablissant leurs anciens privileges; au pape lui-même, en lui accordant la propriété des pays, dont il ne possède que la féodalité. Quant au roi de France, quoique je cherchasse à persuader à sa majesté qu'il n'avoit eu encore jusques-là aucune part au projet que je feignois avoir imaginé seul, je répondois pourtant que lorsque je lui en aurois fait part, il ne songeroit ni à rien retenir pour lui de ses conquêtes, ni à en tirer aucune récompense, quoique, suivant toutes les apparences, la plus grande

1603.

partie du fardeau dût retomber sur lui, soit que l'on envisage les frais d'argent nécessaires pour cette entreprise, ou les services qu'il rendroit de sa personne même. Voilà le biais dont je crus devoir prendre la chose par rapport à Henri, pour ne pas trop le compromettre.

Le roi d'Angleterre proposa tout d'abord quelques difficultés sur une union de tant de têtes si différentes, & si différemment intentionnées, les mêmes à peu près que Henri y avoit faites lorsque nous en avions parlé ensemble, & en dernier lieu à Montglat, à son retour de Metz : mais il ne laissa pas de prendre beaucoup de goût à ce dessein sur la simple ouverture que je venois d'en faire, & il voulut que j'entraissè jusques dans le plus petit détail. Le discours suivant renferme à peu près en essence ce que je dis à sa majesté britannique.

L'Europe est partagée en deux factions, qui ne sont pas aussi justement distinguées par leur religion différente, puisque les Catholiques & les Protestants se trouvent confondus ensemble presque par-tout, qu'elles le sont par leur intérêt politique. La première est composée du Pape, de l'Empereur, de l'Espagne, de la Flandre Espagnole, d'une partie des princes & villes d'Allemagne & Suisse, de la Savoie, des Etats Catholiques d'Italie, qui sont Florence, Ferrare, Mantoue, Modene, Parme, Gênes, Lucques, &c. Il ne faut pas manquer d'y comprendre ce qu'il y a

de Catholiques répandus dans les autres endroits de l'Europe, à la tête desquels est cet ordre si turbulent des jésuites, dont on ne peut douter que le but ne soit de tout assujettir à la monarchie Espagnole. La seconde renferme les rois de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, de Danemarck & de Suede, la République de Venise, les Provinces-Unies, & l'autre partie des princes & villes d'Allemagne & de Suisse. Je ne donne point ici de part à la Pologne, la Prusse, la Livonie, la Moscovie & la Transilvanie, quoique ces pays soient assujettis à la religion chrétienne, parce que la guerre qu'ils ont presque continuellement avec les Turcs & les Tartares, en fait des peuples en quelque maniere étrangers à l'égard de ceux de l'occident de l'Europe.

A mesurer la puissance sur les titres pompeux, sur l'étendue du terrain & sur le nombre des hommes, le premier coup d'œil ne sera pas favorable à la seconde de ces factions, & on ne pourra s'empêcher de décider pour la supériorité en faveur de la première : cependant il n'y auroit rien de si faux que cette idée, & en voici la preuve. L'Espagne, qu'il faut nommer ici la première de la faction, quoiqu'elle ne soit que la troisième par le rang & la dignité, parce qu'en effet elle en est l'ame ; l'Espagne, dis-je, jouit à la vérité, en y comprenant ce qu'elle possède dans les Indes orientales & occidentales, d'une étendue de terre bien aussi grande

1603.

que sont la Turquie & la Perse ensemble ; mais s'il est vrai, comme on ne peut en douter, que le nouveau monde, en récompense de l'or & des richesses qu'il lui apporte, la dépouille & de vaisseaux & d'hommes, cette étendue immense lui est plus à charge qu'elle ne lui sert.

Parcourons de même les autres puissances de ce parti, on trouvera par-tout beaucoup à rabattre des idées communes. Le pape paroît attaché à l'Espagne, & c'est en effet ce qu'il a de mieux à faire, environné comme il l'est de toutes parts par cette redoutable puissance, sans avoir aucun secours à prétendre des autres potentats catholiques ; mais comme il regarde au fond son état, comme peu différent d'une servitude véritable, & qu'il n'ignore pas que le roi d'Espagne & les jésuites ne font qu'une vaine montre de soutenir son autorité ; on ne hazarde rien à assurer qu'il ne cherche que les occasions de secouer le joug espagnol, & qu'il embrasseroit volontiers un parti qui les lui offriroit, sans courir de trop grands risques, & l'Espagne elle-même a de lui cette opinion.

Venons à l'Empereur. Il n'a de commun avec l'Espagne que son nom ; ce qui semble ne servir qu'à rendre plus vives les jalousies & les querelles qui s'élèvent si souvent entre les deux branches de la puissance Autrichienne. Quel est d'ailleurs son pouvoir ? Il réside tout dans son seul titre. La Hongrie, la Bohême, l'Autriche &
autres

autres pays voisins, ne sont presque que de vains noms; exposé, comme il l'est, d'un côté, à voir fondre sur ses états les formidables armées du grand seigneur, sujet d'un autre côté à voir les pays de sa domination se déchirer eux-mêmes par la multiplicité & la diversité des religions qui y ont cours, dans de perpétuelles appréhensions que les princes électeurs ne se soulèvent pour rétablir leurs anciens privilèges. L'empereur peut être mis aujourd'hui, après avoir été évalué à son prix, dans la classe des moindres puissances de l'Europe. Je vois de plus cette branche Autrichienne si dépourvue de bons sujets, que s'il ne lui vient dans peu un prince assez brave, ou assez bon politique pour savoir tenir unis les différents membres dont l'Allemagne est composée, elle a tout à craindre des princes de ces Cercles, qui n'aspirent qu'à regagner leur liberté sur le chapitre de la religion & sur celui de l'élection. Je n'en excepte pas l'électeur de Saxe lui-même, quoiqu'il paroisse le plus sincèrement attaché à l'empereur, comme à celui dont il tient sa principauté, parce qu'il est indubitable que sa religion le mettra tôt ou tard aux prises avec son bienfaiteur; mais en supposant que l'empereur peut tout attendre de la reconnaissance de cet électeur, celui-ci ne pourra rien, ou très-peu de chose, tant qu'il aura en tête la branche de Jean-Frédéric, qu'il a dépouillée de cet électorat.

1603.

C'est ainsi qu'à tout bien examiner, on trouve que presque toutes les puissances, dont l'Espagne paroît s'aider, ou lui sont peu attachées, ou lui sont d'un foible secours. Personne n'ignore qu'en général l'objet de toutes les villes & des princes, soit de l'Allemagne, soit de la Suisse, est de se délivrer de la domination de l'empereur, & même de s'agrandir à ses dépens. Il ne peut pas plus compter sur les princes ecclésiastiques que sur les autres. Un empereur étranger est tout ce qu'ils souhaitent le plus, pourvu qu'il ne soit point de la religion. Rien ne feroit tant de plaisir aux archiducs, tout Espagnols qu'ils sont, qu'un arrangement, par lequel ils deviendroient en Flandre souverains indépendants de l'Espagne. Ils se lassent à la fin de n'être que ses valets. Quel est le lien qui attache le duc de Savoie aux Espagnols? La crainte seule de la France; car il les hait naturellement, & il n'a jamais pardonné au roi d'Espagne d'avoir partagé celle de ses filles qu'il lui a donnée, si différemment de la cadette. Il ne se présente rien autre chose à dire de l'Italie, sinon qu'elle ne peut que suivre la loi du plus fort.

Il est donc vrai que la seconde des factions que nous venons de marquer n'a réellement rien à craindre, pourvu qu'elle entende assez bien ses intérêts pour demeurer toujours unie. Or il est certain que ces motifs si naturels de désunion ne s'y rencontrent point, ou qu'ils doivent

tous, & même celui de la différence de religion, qui est en quelque sorte l'unique, céder à la haine contre l'Espagne, qui est le grand & commun motif qui les anime. Quel est le prince tant soit peu jaloux de sa gloire, qui refuseroit d'entrer dans une association dans laquelle on verroit quatre rois, tels que ceux de France, d'Angleterre, de Suede & de Danemarck, se tenir par la main ? Elisabeth avoit coutume de dire qu'il n'y avoit rien qui pût résister à ces quatre têtes réunies.

Ces vérités supposées, il ne reste plus qu'à examiner par quels moyens l'on pourroit réduire la maison d'Autriche à la seule monarchie Espagnole, & la monarchie Espagnole à la seule Espagne. Ces moyens consistent dans l'adresse ou dans la force, & j'en trouve deux pour l'une & pour l'autre.

Le premier des moyens secrets est de travailler à enlever les Indes à la maison d'Autriche. Comme l'Espagne n'a pas plus de droit d'interdire ces contrées au reste des Européens, qu'elle en a d'y détruire les habitants naturels, & qu'il est libre d'ailleurs à tous les peuples de l'Europe de se faire des établissemens dans les terres de nouvelle découverte, dès qu'une fois ils ont passé la ligne, cette entreprise seroit facile à exécuter, en mettant seulement sur pied trois flottes de huit mille hommes chacune, bien équipées & ravitaillées tous les six mois ; l'Angleterre

1603.

fourniroit les vaisseaux ; la Flandre , l'artillerie & les munitions , & la France , comme la plus puissante , l'argent & les soldats. La seule convention à faire seroit de partager également les pays conquis.

Pendant ce temps-là , on prépareroit secrètement le second de ces moyens à l'occasion de la succession de Cleves & de la mort de l'empereur , qui ne peut être éloignée ; de manière qu'à la faveur des conjonctures que feroient naître ces deux incidents , on trouveroit des raisons pour enlever à la maison d'Autriche l'empire & ses autres dépendances en Allemagne , & pour y rétablir la forme libre de l'élection , telle qu'elle étoit anciennement.

Le premier des deux moyens déclarés est de prendre ensemble les armes pour chasser les Espagnols de la Flandre , afin d'ériger cet état en république libre & indépendante , portant seulement le titre de meuble de l'empire. La chose est peu difficile , avec les forces des alliés. Les Provinces-Unies , y compris le Liégeois , Juliers & Cleves , font un triangle , dont le premier côté , depuis Calais jusqu'à Embden , est entièrement sur la mer ; le second est borné par la France ; savoir , par la Picardie jusqu'à la Somme , & par le pays Messin jusqu'à Méziers ; le troisieme s'étend depuis Metz , par Treves , Cologne & Mayence , jusqu'à Dusseldorp. Il ne s'agit que de garder ces trois côtés , de manière

qu'on les rende inaccessibles à l'Espagne ; ~~mais~~ ce que l'on peut faire sans peine, l'Angleterre se chargeant du premier, la France du second, les électeurs & autres princes intéressés du troisieme. Toutes les villes qui peuvent se trouver sur cette ligne, à l'exception peut-être de Thionville, qui obligeroit à la forcer, céderoient d'abord qu'on les menaceroit de les mettre à contribution.

1603.

Le second moyen des deux derniers, est de déclarer de toutes parts, & d'un commun concert, de la part de la ligue marquée ci-dessus, la guerre à l'Espagne & à toute la maison d'Autriche. Le détail de cette entreprise est sans doute infini ; ce n'est pas ici le lieu de le faire, il trouvera sa place ailleurs. L'observation la plus essentielle au sujet de cette guerre, c'est que la France & l'Angleterre doivent renoncer à rien prendre dans le partage des conquêtes, & les abandonner aux puissances, qui ne peuvent par elles-mêmes donner de l'ombrage aux autres. Ainsi la Franche-Comté, l'Alsace & le Tirol sont le partage naturel des Suisses ; la Lombardie doit échoir au duc de Savoie, pour être érigée avec ses autres états en royaume ; le royaume de Naples, au pape, comme ne convenant bien qu'à lui ; la Sicile, aux Vénitiens, avec ce qui les accommode dans l'Istrie & le Frioul. Le fondement le plus solide de cette confédération est, comme on le voit, qu'il y auroit à gagner pour tous les confédérés.

1603.

Le reste de l'Italie qui est assujettie à ses petits princes , peut être laissé dans la forme de gouvernement où il est, pourvu que tous ces petits états ne fussent censés composer ensemble qu'un seul corps ou république, dont ils seroient tous autant de membres.

Voilà à-peu-près comment j'exposai à sa majesté britannique le dessein que je voulois lui faire goûter. J'y ajoutai tout ce que je croyois capable de lever ses doutes & de la persuader. Je lui dis que j'avois que cette matiere excédoit la portée de mon esprit ; que je n'étois pas surpris que S. M. y trouvât dans l'abord de grandes difficultés, que Henri ne manqueroit pas d'y en trouver aussi beaucoup ; mais qu'elles ne venoient que de ma propre foiblesse, & de l'impossibilité de faire bien sentir ce qui, pour être parfaitement expliqué, demandoit beaucoup de temps & de longs discours ; que j'étois intérieurement convaincu, que non seulement ce dessein étoit possible, mais encore que le succès en étoit infaillible ; que s'il s'y trouvoit quelque chose de défectueux dans la maniere dont je l'avois conçu, il seroit aisément rectifié par les lumières de quatre grands rois & des plus fameux capitaines de l'Europe, auxquels on le donneroit à exécuter.

Je revins encore à l'alliance des deux rois de France & d'Angleterre, & je dis à S. M. britannique que cette alliance étant le premier & le nécessaire fonde-

ment de la confédération que je venois de lui proposer, c'étoit par celle-là qu'il falloit nécessairement qu'elle commençât, sans s'arrêter aux discours des gens passionnés, ni se laisser toucher par des considérations aussi frivoles que celles des dettes de la France & de la Flandre à l'Angleterre. Je l'assurai que l'Angleterre n'avoit rien à perdre du côté de la France, puisque Henri ne faisoit tant de provisions d'armes & de munitions, & n'amassoit de si grandes sommes que pour se voir un jour en état de satisfaire à tout, & d'accomplir par lui-même la plus grande partie de cet important projet; du moins que je croyois pouvoir me flatter de l'y engager, par le motif de la gloire & de l'utilité publique, si puissant sur l'esprit de ce prince. J'attaquai Jacques par son endroit le plus sensible; je veux dire, par l'ambition d'immortaliser sa mémoire, & par le desir qu'il avoit de paroître ressembler à Henri, & d'avoir part à ses louanges.

Enfin l'envie que j'avois de réussir, fit que je rendis à ce prince la chose si palpable, que m'embrassant avec une espece de transport, qui provenoit d'amitié pour moi, & de ressentiment des mauvais conseils qu'on avoit essayé jusques-là de lui faire suivre : „ Non, M. l'ambassadeur,

„ me dit-il, ne craignez pas que je vienne

„ jamais à manquer à ce que nous avons

„ accordé ensemble „. Il me protesta sur le même ton, qu'il ne voudroit pas pour

beaucoup n'avoir pas entendu ce que je venois de lui dire, qu'il ne démentiroit pas la bonne opinion que le roi de France & moi avions conçue de lui; qu'il étoit tel que je l'avois pensé, que les réflexions qu'il alloit faire sur tout ce que je venois de lui dire, ne feroient que le confirmer davantage dans les sentiments que je lui avois inspirés; qu'il s'engageoit à moi d'avance à signer le modèle du traité d'alliance que je lui avois présenté le Dimanche, & où il avoit fait quelques petits changements de sa main; que je signerois de mon côté au nom du roi de France, si je n'aimois mieux le remporter avec moi sans être signé, pour le faire voir à S.M. très-chrétienne, auquel cas il me donnoit sa parole royale, que le renvoyant ou le rapportant au bout d'un mois, ou six semaines, approuvé & signé de la main de Henri, il y joindroit sa signature, sans la moindre difficulté. Il finit en m'assurant obligeamment qu'il ne vouloit plus rien faire à l'avenir, que de concert avec le roi de France. Il me fit promettre le même secret que j'avois eu la hardiesse d'exiger de lui, pour toute autre personne que pour le roi mon maître, & il l'étendit jusqu'à me défendre de mettre jamais sur le papier certaine chose qu'il me confia, & que je supprimé à cause de ce serment.

Notre entretien avoit commencé à-peu-près à une heure, & avoit duré plus de quatre. Le roi appella l'amiral Howard,

les comtes de Northumberland, de Southampton & de Mare, mylord Montjoie & Cécil, & il leur déclara qu'après avoir mûrement pesé mes raisons, il étoit résolu à faire une alliance étroite avec la France contre l'Espagne. Il reprocha hautement à Cécil d'avoir agi & parlé au contraire de tout ce qu'il lui avoit commandé : explication dont le secretaire se tira tout-à-fait mal. „ Je vous ordonne à vous, M. „ Cécil, lui dit ce prince, que sans autre „ replique ni contestation, vous fassiez „ dresser en conformité, toutes expéditions nécessaires suivant lesquelles *j'en* „ *donnerai la dextre* (7), & toutes sortes „ d'assurances, aux ambassadeurs de mes- „ sieurs les Etats „. C'est la première fois qu'il les avoit traités avec cette distinction. Après quoi, se tournant vers moi, & me prenant les mains, il me dit : „ Hé bien ! M. l'ambassadeur, n'êtes- „ vous pas maintenant bien content de „ moi „ ?

Je répondis par une inclination très-profonde, & en faisant à sa majesté les mêmes protestations de fidélité & d'attachement que j'aurois pu faire à mon roi. Je le priai de permettre que je les lui confirmasse, en lui baisant la main. Il m'embrassa & me demanda mon amitié avec un air de bonté & de confiance qui déplut fort à plusieurs des conseil-

(7) Cette expression signifie le serment ou promesse d'alliance, qu'on fait, en présentant la main droite.

1603.

lers présents. Et en me congédiant, il donna ordre au comte de Northumberland de m'accompagner jusqu'à la Tamise, & à Sidney de m'escorter jusqu'à Londres.

Fin du quatrième Volume.



TABLE GÉNÉRALE

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce quatrieme Volume.

A.

ABIGNY, gentilhomme, 92. de Solre, ambassadeur à Henri IV, à Calais, 32;

AERSENS (François), est malade à Bruxelles, ambassadeur des Provinces-Unies en France, 158.

les sert bien auprès de Henri IV, 182. N. 8. **AL**BIGNY (Charles de Simaine d') surprend Geneve, 160. N. 39,

Voyez RICHÉLIEU (le cardinal de), HENRI IV. en est chassé, 161. *Voy.* GENEVE.

Il donne avis de l'union prétendue de l'Espagne avec l'Angleterre pour envahir la France, 266 **AL**LEMAGNE. Avantages pour les électeurs & princes d'Allemagne dans le grand dessein de Henri IV, 311, 312.

ALBE-ROYALE en Hongrie, sa prise, 76, Véritable politique des Cercles par rapport à la reprise par les Turcs, la maison d'Autriche & à l'Espagne, 312, 313.

ALBERT, archiduc, **A**MOURS (N d'), investit Ostende, 26. commissaire pour la levée du sol pour livre N. 8., envoie le comte

sur les rivières, 82.

ANNE-MARIE MAURICETTE, reine de France, sa naissance, 50. N. 19.

ANGLETERRE & ANGLAIS. Leurs pirateries sur les vaisseaux

François, 206. Insulte que leur vice-amiral fait à Sully, 212. N. 16. Haine qu'ils portent aux François, 225, 226. Caractère de la nation, 225-227, N. 18, *pag.*

263. Jalousie des Anglois contre les Ecois, 263. Droits prétendus de l'Angleterre sur la Normandie, la Guyenne, le Poitou, 267. Manière dont on sert le roi d'Angleterre à table, 289. Opposition des ministres Anglois aux négociations de Sully, & aux intérêts des Provinces-Unies, 294-302.

ANNE de Danemarck, reine d'Angleterre, son caractère & sa conduite, 234. N. 20. Elle vient à Londres, malgré la défense de son mari, 235.

ARSENAL de Paris. Baller & spectacles qui s'y font, 79.

ARCHIDUCS (les). Dispositions & véritable politique des archiducs en Flandre, par rapport à l'Espagne & à la maison d'Autriche, 312, 313.

ARCHIPRÊTRE établi en Angleterre par le pape, cause de trouble, 280, 281. N. 4, 5. *Voyez* CLÉMENT VIII, JACQUES, JÉSUITES.

AREMBERG (Jean de Ligne, comte d'), ambassadeur de l'archiduc au roi Jacques, cabale dans Londres, 217. N. 17; envoie faire visite à Sully, 246. Fautes qu'il fait dans sa négociation, 287-289.

ARMAGNAC, valet de chambre de Henri IV, 93.

ARNAUD le jeune, secrétaire du duc de Sully. Avis qui lui est donné par un chanoine de Cantorbery sur les brigues de l'Espagne à Londres, 217.

ARQUIEN (Antoine, seigneur d'), est fait lieutenant de roi dans Metz, 169. N. 3.

ARRAGON (l'amiral

d') ne peut secourir Grave, 158.

ARTILLERIE. Etats & formules que donne Sully sur cette partie, 12.

ASQUINS (chevalier d'), de la faction Écossaise à la cour de Londres, 230, 247, 257, 263.

AVOCATS (affaires des) terminées à l'amiable; réflexions à ce sujet, 141, 144. N. 26, 27.

AUTRICHE (maison d'). Voyez PUISSANCES du Nord. JACQUES, roi. Pays subjugués par elle, 275. Voy. CHARLES-QUINT. PHILIPPE II. Nécessité & moyens de l'abattre, 277, 415. Voyez DESSEIN POLITIQUE. HENRI IV. Foiblesse de cette maison, 312.

AUTRICHE (Ferdinand, archiduc d'), échoue devant Canise, 77.

AUTRICHE (Rodolphe d'), empereur. Voy. RODOLPHE.

AUVERGNE (Charles de Valois, comte d'), ses intelligences avec l'Espagne, 28. Formule

d'association entre lui, Bouillon & Biron, 65, 66, cherche à se saisir de Saint-Flour, 68. Conseil pris à Blois de l'arrêter, 106. Il est arrêté, 106, 108. N. 11, 12, a grace de la vie, & est enfermé, 123. N. 23, puis est élargi, 123. Motifs de cette grace, 125. D'Auvergne trahit de nouveau le roi, 126. Son caractère, 127.

B.

BARGES, bateaux, 219.

BARNEVELD (Jean Olden de), principal député des Provinces-Unies au roi Jacques; premier entretien qu'il a avec Sully, ambassadeur de France à Londres; confidences qu'il lui fait, & mesures qu'ils prennent ensemble, 339-243. N. 21. Il donne avis de la prétendue union de l'Espagne & de l'Angleterre contre la France, 266. Mécontentement qu'il essuie de la part des ministres d'Angleterre, 292. Conférences qu'il a à ce

Sujet avec Sully, auquel il confie les secretes résolutions des Etats-Généraux, 293. Conférences entre lui, Sully & les ministres anglois, qui ne veulent rien accorder, 294-302. *Voyez* CÉCIL.

BARREAU. Suppression de ses officiers, 23.

BASTE (George), général des troupes impériales en Transilvanie, y défait les vaivodes Battory & Michel, 76. Beau trait de ce général, 163.

BASTIMENTS, *voy.* EDIFICES.

BATTORY, vaivode de Transilvanie est défait, 76, se révolte contre l'empereur, 161.

BEAUMONT (Christophe de Harlai, comte de), ambassadeur de France à Londres, donne avis de la mort d'Elisabeth, 188. N. 9. Services qu'il rend dans l'ambassade Sully, 218. La grace de Combaut lui est refusée, 224. Il dissuade Sully de se présenter en habit de deuil à l'audience du roi d'An-

gleterre, 248, est admis à manger à la table du roi Jacques, 289.

BELLEGARDE (Roger de S. Larry, duc de), grand écuyer de France. Sa familiarité avec Henri IV, 23, 93. Il est fait lieutenant pour M. le dauphin en Bourgogne, 117, obtient la surintendance des mines, 152.

BELLIEVRE (Pomponne de) reçoit les dépositions de la Fin contre le maréchal de Biron, 71, conseille à Henri IV d'arrêter les chefs du parti des séditieux, 89, assiste au conseil où Sully reçoit ses instructions pour son ambassade à Londres, 202.

BERINGHEN (Pierre de) est fait contrôleur général des mines, 153.

BÉTHUNE (maison de), *voyez* HENRI IV.

BÉTHUNE (Philippe de), comte de Selles, frere du duc de Sully, envoyé ambassadeur à Rome, 53. N. 22.

BIRON (Charles de Gontaut, maréchal de), avoue au roi ses brigues

en Espagne & en Savoie, 28, en demande pardon à sa majesté; conditions de son traité avec le duc de Savoie, 58. N. 25, & les reprend de nouveau, 58. Il écrit à Sully, 59-61. Ses paroles extravagantes, 59. N. 26. Il est envoyé ambassadeur en Angleterre, 64, & en Suisse, 65. Discours imprudent qu'il tient à la reine Elisabeth; son caractère, 64, 65. Il se lie par une association criminelle avec Bouillon & d'Enragues, reprend plus fortement ses brigues avec l'Espagne & la Savoie, souleve le peuple, entreprend sur les principales villes de France, se sert pour cela de la Fin, 66, 67. Il vient à Fontainebleau, 96, assiste à tous les conseils de Sully, 103. Il est arrêté, & comment, 108. Particularités sur son arrivée à Fontainebleau, sur son entretien avec le roi, & sur sa détention, 106. N. 11. On lui fait son procès, & il a la tête tranchée, 111, 112.

Particularités à ce sujet, & sur ses erreurs, 112. N. 14. Son caractère & sa famille, 112-116. N. 15, 16. Discours qu'il tint à Arnaud le jeune, secretaire de Sully; de quelle maniere il parla de Sully, 115. Sollicitations de ses parents en sa faveur, 115, 116. N. 18. Voyez RUMIGNI.

BLANC (François le), agent du duc de Bouillon à Londres, 245.

BLANCMESNIL (Nicolas Potier, sieur de), président au parlement de Paris, instruit le procès du maréchal de Biron, 111. N. 13.

BLÉRANCOURT, gentilhomme, 222.

BLOIS. Le conseil y délibère d'arrêter les chefs du parti séditieux, 89. Voyez SÉDITIEUX, BOUILLON, ÉPERNON, AUVERGNE, &c.

BOIS-DAUPHIN (Urbain de Laval de), ambassadeur à Vienne, 80. N. 1.

BONEUIL, l'un des courtisans familiers avec Henri IV, 23.

BOUILLON (Henri de

la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, duc de), cabale avec les seigneurs du royaume, 23, & avec l'Espagne, 66. Association entre lui, le maréchal de Biron & le comte d'Auvergne, 66. Son entretien avec le roi, 86-88. Il élude adroitement la proposition que lui fait Henri IV de demeurer à la cour, 88. On agit dans le conseil sa détermination, 89. Sa lettre à Sully, 131. Sa réponse à celle de Sully, 133. Sa lettre à Du-Maurier, 134. N. 25. Il engage inutilement l'électeur palatin à solliciter Henri IV en sa faveur, 184, cherche à gagner le roi d'Angleterre, 244, mais inutilement, 279.

BOURBON (maison de). Nécessité & moyens de l'unir avec celle de Stuart pour abaisser la maison d'Autriche, 308, 309, voyez DESSEIN POLITIQUE.

BOURBON (Henri de). duc de Verneuil. Voyez VERNEUIL.

BOURGOGNE (maison

de). Les princes du Nord souhaitent de la rétablir, 232.

BRANDEBOURG (Jean-Georges de), différend entre lui & le cardinal de Lorraine pour l'évêché de Strasbourg, terminé, 171. N. 5.

BROSSARD (le pere), jésuite, 171. N. 6.

BROSSE (la), astrologue. Sa réponse à Biron, qui étoit venu le consulter, 112, 113. N. 15.

BRUNSWICK (duc de Lunembourg). Traité entamé par lui entre l'Espagne & l'Angleterre, 243.

BUDE. Les Turcs en font lever le siège, 162, 163. Voyez NEVERS (duc de).

BUZENVAL (Paul Choart de), ambassadeur de France en Hollande, communique à Henri IV les desseins du prince Maurice, 25, 182.

C.

CALVAIRAC (Jean de Sudriere, baron de), avertit Henri IV des complots de la cabale féditeuse, 68. N. 28.

CALVINISTES de France

ce veulent faire du roi d'Angleterre leur protecteur, 244.

CAMPO (dom Alonce del), défait par les troupes d'Elisabeth en Irlande, 74.

CANAYE de Frêne (Philippe), ambassadeur à Rome, 53. N. 22.

CANTORBERY. Réception que fait la noblesse de cette ville à Sully, 216. Avis que lui donne un chanoine. 217.

CATHOLIQUES, murmurent de l'ambassade de Sully à Londres, 191. Leur faction en Europe opposée à la faction Protestante ; forces de ces deux factions, 310, 312.

CAUMARTIN (Louis le Fèvre de), garde des sceaux, nommé pour traiter avec les ambassadeurs Suisses, 155. N. 32.

CAUMONT (Jacques Nompar de), voyez FORCE (la).

CAZAL (Alphonse), 119.

CÉCIL (Guillaume), secrétaire d'Elisabeth. Son caractère, son am-

Tome IV.

bition, ses artifices, 230-261. Il rend visite au duc de Sully, 236. Ses manières pour obtenir la faveur du nouveau roi d'Angleterre, 261, 262. Voyez JACQUES.

Conférence entre lui, les conseillers Anglois & Sully, où il cherche à le surprendre & à le tromper, 283, 287. Il est député au comte d'Aremberg, 288. Son penchant en faveur de l'Espagne, 289. Il se montre en tout contraire aux Flamands, 293. Conférence entre lui, Sully, & les députés des Provinces-Unies, où il tend toutes sortes de pièges à ces ministres, 294-301.

CHAMBRE de Justice en 1601, appelée chambre royale, 17, 18. N. 5, 6, sans fruit, 23.

CHAMNITE (comte de), gouverneur de France-Comté, 128.

CHARTRES (Prégent de la Fin, vicomte de). On se sert de lui pour faire parler la Fin son oncle, 69. N. 30.

CHASTES (commandant)
E e

deur de), gouverneur de Conti, 53. N. 27.
de Dieppe, 183.

CHASTEAUNEUF CŒUR (Barthelemi),
ou PASSAVA, pris & dé- ambassadeur de la Porte
truit par les Chevaliers en France, 30. N. 10.
de Malte, 77.

CHASTELIER (le pere), COLVILLE, ministre
jésuite, 171. N. 6. protestant, écrit contre
le roi Jacques, 282.

CHASTILLON-COLIGNY COMBAUT, voy. SULLY.
(Henri de), petit-fils COMMERCE. Abus
de l'amiral, tué au siege corrigés dans cette par-
d'Ostende. Ses grandes tie, 13, 15. N. 2, 3.
qualités, 43, 44. N. 13. Traité de commerce en-
tre Charles IX & Elisa-
beth, défavantageux à
la France, 206.

CHEVALERIE. (la) COMMINGES, voyez
prête son nom à Sully SOBOLLE.
pour le gouvernement
de la Bastille, 72.

CHOART, voyez BU-
ZENVAL. CONCHINI, 23, 94.

CHOISEUL, voyez
PRASLIN. CONSTANT, gentil-
homme, 93-135.

CLAUSEMBOURG pris, CONSTANTINOPLE se
77. Voyez BASTE. révolte, 77.

CLÉMENT-VIII, cause CONVERSATION entre
du trouble en Angleterre Elisabeth & Sully sur
on y établissant un archi- les moyens d'abaissér
prêtre, 280. N. 4. Po- la maison d'Autriche,
litesse réciproques de 36-41, entre Henri IV &
ce pape & du roi d'An- Sully, sur les graces que
gleterre, 282. N. 6. ce prince veut lui faire,
135-140, sur la mort
d'Elisabeth & l'ambas-
sade de ce ministre à
Londres, 190, 194, en-
tre le roi d'Angleterre
& Sully à sa premiere
audience sur différents

COBHAM (mylord),
35, de la faction des
mécontents à Londres,
231. Avis qu'il confir-
me à Sully, 266.

COEME (Jeanne de),
épouse de M. le prince

Sujets, 249-253. Autre
secrete à sa seconde
audience sur le dessein
contre la maison d'Au-
triche, 273-279.

COQUET, maître d'hô-
tel de Henri IV, 24.

COTTON (Pierre), jé-
suite, 171. N. 6.

COULON (abbaye de)
donnée à Sully, 180.

CUMBERLAND (comte
de), de la faction des
mécontents à Londres,
231.

D.

DAUPHINÉ. Procès
du tiers état contre le
clergé & la noblesse du
Dauphiné, 146.

DEFFUNCTIS, grand
prévôt de l'hôtel, 115.

DELFIN, ambassadeur
de Venise en France, 31.

DENIERS dix & douze
abolis. Denier seize éta-
bli, 13. N. 2.

DERBY (le comte)
escorte Sully dans son
ambassade à Londres,
& le conduit à Gren-
wich, 249.

DESCURES sert utile-
ment dans l'affaire de la
détention du maréchal
de Biron, 89, 98.

DESSEIN. Politique ou
grand dessein de Hen-
ri IV. Ce prince s'en
entretient par lettres
avec Elisabeth, 36-39.

Cinq points principaux
de ce dessein, 41.

DEUX-PONTS (Jean II,
duc de), vient voir Hen-
ri IV à Metz, & y épou-
se Catherine de Rohan,
170. N. 4.

**DIETE DE RATISBON-
NE**. Voyez RATISBONNE.

DOUVRES. Sujet du
voyage d'Elisabeth en
cette ville, 32. Com-
ment Sully y est reçu,
214.

DUELS. Edit de Hen-
ri IV contre le duel,
153. N. 31.

E.

ÉCOSSOIS. Faction
Écossaise amie de la
France à la cour de Jac-
ques, 230. Jalousie des
Écossais & des Anglois,
261, 262. Voyez AN-
GLETERRE, JACQUES,
LONDRES.

ÉDIFICES faits ou ré-
parés, 190. N. 11.

EDMOND, agent d'E-
lisabeth en France, vient
à Calais complimenter

Henri IV, 32, 36, 272. N. 3.

ÉLISABETH , reine d'Angleterre , vient à Douvres , 32. Motifs secrets & particuliers de ce voyage , lettres que Henri IV & elle s'écrivent. Entretien d'elle & de Sully , &c. 33, 34. N. 12. *Voyez* DESSEIN

POLITIQUE. Elle défait les rebelles, en Irlande, 74. Sa mort, son éloge, 188. N. 10. Traité de commerce fait par elle avec Charles IX. 206. Louanges données à sa politique , 259, 260, 265. Appui qu'elle donna aux prêtres Anglois contre la cabale Espagnole, 281. N. 5. Parole de cette reine sur l'union des rois de France , d'Angleterre , de Suede , & de Danemarck, 316.

ÉLISABETH de France , reine d'Espagne , sa naissance , 156. N. 34. tombe malade, 200.

EMBDEN. L'Espagne tâche en vain d'envahir cette place , 160.

EMPIRE & EMPEREUR. Leur véritable politique

par rapport à l'Espagne ; 312, 313.

ENTRAGUES (François de Balzac d'). Ses intrigues à la cour du roi Jacques , 244.

ENTRAGUES (Mlle. d'). *Voyez* VERNEUIL (Catherine - Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de).

ÉPERNON (Jean-Louis de Nogaret de la Valette ; duc d'). Sa justification , bons conseils qu'il suit , 99. N. 7 ; il est obligé d'ôter le gouvernement de Metz aux Soboles, 165, 166. N. 1.

ERBY (le comte d'), conduit Sully dans la chambre du roi , 303.

ESPAGNE & ESPAGNOLS continuent la guerre contre les Provinces-Unies , 25-29. N. 8. *Voyez* Henri IV. Insulte qu'elle fait à l'ambassadeur d'Henri IV , 28. N. 9. Appui qu'elle donne aux séditieux de France , 68 , & aux révoltés en Irlande , 68. Forces navales qu'elle arme , 74. Suite de sa guerre avec les Flamands , 157. Une esca-

dre Espagnole est battue, 159. Brigues des Espagnols en Angleterre après la mort d'Elisabeth, 189. Ils recherchent le roi Jacques, 217. Faction Espagnole à Londres, 230. Voyez JACQUES. Grandes offres qu'elle fait au roi Jacques contre la France, 267, 272, 274. Elle soutient les prêtres Anglois contre le roi Jacques, & brigue pour le détrôner, 279-283. N. 4, 5, 6. Idée de la faction catholique en Europe, à la tête de laquelle est l'Espagne, 310. Voy. DESSEIN POLITIQUE. ESPECES d'or & d'argent. Voyez MONNOIE. ÉTOFFES d'or & de soie. Défense d'en porter dans le royaume, 14. N. 4.

EVENCHER (comte d'), 35.

EUROPE. Réflexions sur les abus qui y regnent par rapport à la guerre, & sur sa véritable politique, 228-232. Idée & forces de différentes factions qui la divisent, 310, 315.

F.

FIN (Jacques de la). Son caractère, 69. N. 29, 30; trahit Biron; ses interrogatoires & dépositions, où il implique Sully, 70, 71. N. 31. Il continue à tromper Biron, 98. N. 6.

FINANCE & FINANCIERS, 10-12. Offices des finances supprimés, 23, 24. Les financiers malfaiteurs, poursuivis, 146.

FLANDRE, PAYS-BAS & PROVINCES-UNIES. Expéditions pendant la guerre recommencée par l'archiduc Albert, 25-27. Suite de la guerre des Flamands, 159-161. Députés des Etats-Généraux à Londres mal reçus par Jacques, entretien de Sully avec ces députés, 238-240. Voy. BARNEVELD, FONTAINE (la). Prétendue proposition faite par l'Espagne aux Flamands de s'unir à elle contre la France, 269-271. Diverses conférences à ce sujet, 292, 301.

FLEURY (Etienne

de), conseiller au parlement, instruit le procès du maréchal de Biron, III. N. 13.

FONTAINE (la), député des Provinces-Unies à Londres, 238 - 248. *Voyez* BARNEVELD.

FONTENELLES (Guy Eder de Beaumanoir, baron de), est rompu viv, 117. N. 19.

FORCE (Jacques Nompert de Caumont, duc de la), maréchal de France, demande au roi la grace du maréchal de Biron, 116. N. 18.

FORGET (président), fait le contrat d'acquisition de Monceaux pour la reine, 50.

FRANCE (la). Politique que la France doit suivre avec la nation Angloise, 127, 128. N. 19.

FRONTENAC, officier calviniste, 23.

FUENTES (comte de). Ses intelligences avec le maréchal de Biron, 135. Il s'empare du marquisat de Final, 159.

G.

GABELLE. Calomnie contre Henri IV de vouloir l'établir par-tout le royaume, 82.

GALLES (prince de). Son caractère & ses inclinations, 235.

GARNIER, prédicateur du roi. Gratification qu'il en reçoit, 57. Il assiste Biron à la mort, 115.

GENEVE. Entreprise sur cette ville, manquée par le duc de Savoie, & suivie d'un traité de paix par la médiation des Suisses, 161. N. 40.

GLASCOU ou GLASCOW (Jacques de Béthune, archevêque de), 291. N. 13.

GONDY, partisan, 23, 214.

GOVERNEMENT. Henri IV & Sully s'y appliquent après la paix de Savoie, 9 & *suiv.* Maximes & considérations sur le gouvernement, 17, 18, 139, 227, 228.

GRAND-SEIGNEUR (le) envoie un ambassadeur à Henri IV, 3 N. 10. Titres magnifiques

qu'il lui donne par son ambassadeur; 30. N. 11.

GRAVES pris, 158.

GRAVESEND. Réception qu'on y fait à Sully, 219.

GREFFIN, mylord, 35.

GRISONS. Voyez HENRI IV.

GUISCARDI, chancelier de Montferrat. Voy.

RICHELIEU (le cardinal de).

GUISE (Catherine de Cleves, duchesse de), obtient de Henri IV la grace du prince de Joinville, 129.

H.

HARRAS du roi. Particularités sur leurs divers établissemens, 56. N. 24.

HARLAY (Archille de), premier président, instruit le procès de Biron, 111. N. 13.

HARLAY (Christophe de), gouverneur d'Orléans, 188. N. 9.

HEBERT (Charles), agent du maréchal de Biron obtient sa grace du roi, 118.

HENRI IV., roi de

France, corrige les abus dans la monnoie & le commerce, &c. 9, 15;

défend l'usage des étoffes d'or & d'argent,

l'entrée de ces étoffes en France, & le transport des especes d'or &

d'argent hors du royaume, 14, 15.

Simplicité de ses habits; ce qu'il dit là-dessus, 13, 14.

N. 3, 4. Il établit une chambre de justice, 17.

N. 5, dont il retire peu d'avantages, 23.

Voyage qu'il fait à Orléans, 24.

Il est informé des menées du prince d'Orange; parti qu'il prend, 24, 25.

Motifs du voyage qu'il fait à Calais, 27, 31.

Ses sujets de plainte contre l'Espagne, 27, 28.

Insulte faite à Madrid à son ambassadeur, dont le pape lui fait donner satisfaction, 28. N. 9.

Voyez GRAND SEIGNEUR (le).

Il reçoit une ambassade des Vénitiens, 31.

Sa réponse à l'ambassadeur d'Espagne, 32.

Lettres réciproques de lui & d'Elisabeth; raisons qui les empê-

chent de s'aboucher, une gratification considérable, 61. Avis qui lui sont donnés sur sa conspiration, 67. Lettres qu'il écrit, & entretiens qu'il a avec Sully sur les dépositions de la Fin, 68-71. N. 31. Divertissements de ce prince à l'arsenal, 79. Attaque de goutte qu'il ressent, 81. Il va à Blois, & y déconcerte les desseins de Biron, 81. Voy. SÉDITIEUX. Calomnies contre Henri IV, 82. Il tient un grand conseil sur le projet d'arrêter Bouillon, d'Auvergne & Biron, 83, 84; est dissuadé de faire aussi arrêter d'Epemon, 89. Il prend une résolution violente contre la reine & les Italiens de sa maison, dont Sully le dissuade, 93-95. N. 3. Il se montre en Poitou, Limousin & Guyenne, 96. Son entretien avec Biron, 101. N. 9. Il engage Sully d'entreprendre à faire rentrer le maréchal de Biron en lui-même, 102. Son entretien avec Sully & la reine, 105-107.

Il fait arrêter Biron & d'Auvergne; particularités sur cette détention, 108. N. 12. Il fait faire le procès à Biron, 111. Paroles de lui aux parents de ce maréchal, 116. N. 18; fait il exécuter le baron de Fontenelles, & fait grace à tous les autres conjurés, 117; à Hebert & au comte d'Auvergne; motif de cette clémence, 122, 123. N. 22; au prince de Joinville, qu'il fait enfermer, 128, 129. N. 24. Il cherche inutilement à attirer Bouillon à la cour, 130-134. Reproche qu'il fait à l'Espagne, au sujet de la conspiration de Biron, 134, 135. Conversation entre lui & Sully, 135, 136, sur les bornes qu'il veut mettre à ses bienfaits pour lui, 136-140. Affaire des avocats, qu'il termine par la douceur, 141, 144. N. 27. Aventure où il fait fouetter des procureurs, 148. N. 28. Son édit contre le duel, 153. N. 31. Il renvoie le camérier du

pape, qu'il avoit comblé de présents; consent à l'alliance de la république de Venise avec les ligues des *Grifons*, 154. Son voyage à Calais, 156. Il donne le château de Verneuil à mademoiselle d'Entragues, 156. N. 33; fait légitimer le fils de la marquise de Verneuil; tombe malade à Monceaux, 157. N. 35; va à Metz, 167; en chasse les Soboles, 168; y a une indisposition; y raccommode plusieurs princes d'Allemagne qui viennent l'y voir, 170, 171. N. 4, 5; y reçoit favorablement les jésuites, & leur promet de les établir, 171; 172. N. 6; donne à Sully l'abbaye de Coulon, 180; rassure le pape sur ses armements, 180; continue à appuyer sous main les Flamands contre l'Espagne, 181. Anecdote sur le commerce du roi avec la femme d'*Aersens*, 182. N. Sa réponse à l'électeur Palatin, qui lui écrit en faveur de Bouillon, 185, 186.

Son regret de la mort d'Elisabeth, [188](#). N. 10. Entretien à ce sujet avec Sully, qu'il se détermine à envoyer à Londres, [189](#) [195](#). Bâtimens faits par ce prince, [190](#). N. 11. Instruction publique & secrete qu'il donne à Sully; importance de cette ambassade, [191](#) - [195](#). Sa grande maladie à Fontainebleau; extrême confiance qu'il témoigne à Sully; sa guérison, [197](#) - [200](#). N. 12. Conseils qu'il donne à la reine, se croyant prêt à mourir, [197](#), [198](#). Il assemble un conseil, où Sully reçoit ses instructions, [202](#), [203](#). Ses lettres au roi & à la reine d'Angleterre, [207](#). Lettres réciproques du roi & de Sully pendant son séjour à Londres, [208](#) - [210](#). Ses raisons pour prendre le parti des prêtres Anglois, [280](#).

HESSÉ (Guillaume landgrave de), vient voir Henri IV à Metz, [171](#).

HONGRIE. Sa guerre avec l'empereur Rodolphe, [76](#). Suite de cette

guerre, [161](#), [163](#). N. 41. HOWARD (mylord), amiral d'Angleterre, reçoit le comte d'Aremberg, [218](#); sert la faction espagnole contre Sully, [230](#), [257](#).

HUMES (mylord), de la faction espagnole à Londres, [230](#); conduit Sully à Greenwich, [272](#), [302](#).

J.

JACQUES STUART, roi d'Ecosse, puis d'Angleterre, fait notifier en France son avènement au trône d'Angleterre, [201](#). N. 13. On le prévient contre le comte de Beaumont, [207](#); contre Henri IV & Sully, [233](#). Son caractère & sa conduite, [233](#). Il envoie complimenter Sully, auquel il fait en même temps un présent, [245](#); l'oblige à retrancher l'habillement de deuil, [247](#); lui donne sa première audience. Honneurs qu'il lui rend & entretien public entre eux, [249](#) - [255](#). Il investit contre le roi d'Espagne & son cou-

feil, 252 ; loue Henri IV, 253. Sa passion pour la chasse, 255. Il se plaint à Sully du comte d'Aremberg, 255 ; parle à Sully en faveur de du Pleffis, 256 ; reprend Sully de traiter le pape de sainteté, 256. Crainte & haine que lui inspire contre les *Espagnols* & les archiducs une conspiration prétendue des jesuites, 258-260. N. 1. Voyez ESPAGNE. Seconde audience qu'il donne à Sully, qui lui fait goûter les desseins de Henri IV sur l'Espagne & les Provinces-Unies, 272-278. Ses plaintes contre la maison d'Autriche, 273, 274. Son projet avec Sully pour l'abaisser, 275-277. Il promet de ne point soutenir Bouillon, 279 ; reproche à Henri IV d'avoir appuyé les prêtres Anglois, 280. Politesse réciproques entre le pape & lui, 282. N. 6. Son conseil s'oppose à soutenir les Provinces-Unies, 284, 285. Son mécontentement du comte

d'Aremberg & des Espagnols, 287, 288. Il traite Sully à dîner ; particularités sur ce repas, 289 ; parle indécemment de la feue reine Elisabeth & de son conseil, 290. Il promet à Sully satisfaction sur les pirateries des Anglois, 292. Troisième audience & longue conversation secrète qu'il a avec Sully, qui lui fait connoître ses ministres, 303-305 ; & lui développe le grand dessein de Henri IV. Précaution prise pour cela, &c. 305. Voy. DESSEIN POLITIQUE. Il desireroit paroître réssembler à Henri IV, 319 ; prend le parti de Sully contre ses ministres, 321. Son serment à cet égard, 321. N. 7. Audience de congé polie qu'il donne à Sully, 322.

JANISSAIRES, se révoltent contre Mahomet III, 77.

JEANNIN (René), président au parlement de Dijon, sert utilement dans la conjuration de Biron, 98 ; fuit le roi à Calais, 157 ; sollicite

en faveur des jésuites, 172. Il assiste au conseil où Sully reçoit ses instructions pour son ambassade à Londres, 208.

JÉSUITES. Leurs efforts pour se rétablir en France, 170. Disculpés sur une prétendue conspiration contre le roi d'Angleterre, 259. N. 1. Troubles qu'ils excitent en Angleterre, dans l'affaire des prêtres Anglois, 279. 280. N. 4.

IF (île & château d'), usurpés & rendus à Henri IV par le grand duc de Toscane, 51. N. 20.

IGNACE ARMAND, provincial des jésuites. Caresses & promesses qu'il reçoit de Henri IV à Metz, 171. N. 6.

INDES, ont épuisé l'Espagne, 311. Desseins & moyens d'en ôter le commerce à l'Espagne, 315, 316. *Voyez*. DES SEIN POLITIQUE.

JOINVILLE (Claude de Lorraine, prince de), cabale avec l'Espagne, 28; est arrêté, & obtient sa grace à la prière de Sully. Son caractère, 128, 129. N. 24.

JOUSSEAUME, receveur général des finances, arrêté à Milan & pendu, 146.

IRLANDE. Les rebelles soutenus par l'Espagne, sont soumis, 74.

ISLES (affaires des). *Voyez* IF, POMEGUE.

ITALIE. Partie du grand dessein qui la concerne, 317.

JUBILÉ Séculaire. Le roi & la reine vont le gagner à Orléans, 24.

K.

KENLOS, de la faction écossaise à Londres, 230, associé au comte d'Aremberg, 288.

L.

LANGUEDOC. Les états sont transférés dans le Bas-Languedoc, 71.

LENOX (comte de), de la faction écossaise à Londres, 230, 245, 259.

LÉONOR, (la), 93.

LIGNE (Jean de), comte d'Aremberg. *Voy.* AREMBERG.

LIGUES GRISES. *Voy.* GRISONS.

LISCOIS (comte de),

attaché à la reine d'Angleterre, 235.

LONDRES. Magnifique réception qui y est faite à Sully, 219. La haine des bourgeois de cette ville contre les François éclate dans l'affaire de Combaut, 222-225. Factions qui y regnent, 229-232. Coutume de ne point y traiter les ambassadeurs, 249. Le peuple se soulève contre les Espagnols, & loue la conduite de Sully, 260.

LORRAINE (Charles, cardinal de), évêque de Strasbourg. La guerre & le procès entre lui & le prince de Bavière sur cet évêché sont terminés, 171. N. 5.

LORRAINE (Claude de), prince de Joinville. *Voyez JOINVILLE.*

LOUVRE, la grande galerie est commencée, 190.

LUGNAU, maître des cérémonies à Londres. Mécontentement qu'il donne à Sully, 214, 216, 243.

LUX (Edme de Mailain, baron de), conseil-

le à Biron de venir à la cour, 97, 99, obtient son pardon, après avoir tout avoué à Henri IV & à Sully, 119-121.

LUXEMBOURG (Henri de), duc de Pinci; procès qu'il a au parlement, 141.

M.

MADAME, Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, vient voir le roi à Metz, 170, & le reçoit à Nancy, 188.

MAHOMET III. Son caractère, 77.

MAIGNAN, docteur de Sorbonne, assiste Biron sur l'échafaud, 115.

MAINTENON (Louis d'Angennes de), accord avec d'Offat pour l'abbaye de Coulon, 180.

MAIRE de Londres. Comment il se conduit dans l'affaire de Combaut, 225.

MAISSE (André Hurault de), se trouve au conseil où Sully reçoit ses instructions pour son ambassade à Londres, 202.

MALTE (chevaliers de), prennent & détrui-

sent Passava dans la Morée, 77.

MARE (comte de), de la faction écossaise à Londres, 231, 263. Député vers Sully, 283, 302.

MARIE de Médicis, reine de France, va gagner le Jubilé à Orléans, 24, devient grosse & accouche du dauphin; particularités sur cette naissance, 44, 45. N. 14, 15, 16. Elle suit le roi à Blois, 81, accouche de madame Elisabeth de France, 156; est du voyage du roi à Metz, 168.

MARSEILLE. Le parti de Biron cherche à s'emparer de cette ville, 68.

MAURIER (Benjamin Aubery du). Lettre qu'il reçoit de Bouillon, 134, 185.

MÉDICIS (Ferdinand de), grand-duc de Toscane, rend à Henri IV les isles d'If, &c. 51. N. 20.

MERCŒUR (Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de), prend Albe Royale sur les Turcs, 76. N. 35. Particularités

sur sa mort, & son éloge, 161, 162. N. 41.

METZ. Dissensions dont cette ville est agitée, 165 & *suiv.* N. 1, 2.

MEURIERS. Edit qui ordonne d'en planter dans le royaume, 153.

MICHEL, vaivode de Transilvanie, défait, 77.

MINES d'or & d'argent, &c. découvertes en France, 152. N. 30.

MIRON (François), lieutenant civil, & intendant de Paris, 112.

MONCEAUX donné à la reine, 49, 157.

MONNOIE. Abus corrigés & réglemens, 13.

N. 2. Monnoies étrangères défendues, 13. N.

3. Défenses d'en transporter hors du royaume, 14. Monnoie haussée & comptes par livre

rétablis, 147, 148.

Principes & réflexions sur ces opérations, 147-152. N. 29. Edits sur

la monnoie & troubles qu'ils causerent, 151, 152.

MONTAFFIÉ (maison de), en Piémont, 53. N. 21.

MONTAFFIÉ (Louis, comte de), marie sa fille au comte de Soissons, [53](#). N. 21.

MONTAFFIÉ (Anne de) épouse le comte de Soissons, [53](#). N. 21.

MONTIGNY (François de la Grange, seigneur de), fait gouverneur de Metz & du pays Messin, [169](#). N. 3.

MONTMORENCY, connétable de France, est soupçonné de complicité avec Biron, [118](#). N. 20; est rétabli dans les bonnes grâces du roi, [121](#). Lui & sa famille intercèdent pour le comte d'Auvergne, [125](#).

MONTPENSIER (Henri de Bourbon, duc de), est soupçonné de complicité avec Biron, [118](#). N. 20.

MORNAY (Philippe), seigneur du Plessis, ses brigues à Londres, [245](#). Le roi d'Angleterre parle en sa faveur, [256](#).

N.

NARBONNE. Les séditeurs cherchent à s'en

emparer, [68](#).

NASSAU (Henri de), ambassadeur des Provinces-Unies à Londres, [236](#), [239](#), [252](#).

NEVERS (Charles de Gonzague, duc de), est blessé au siège de Bude; son éloge, [161](#). N. 41.

NICOLAS (Simon). Traits de son humeur plaisante & libertine, [91](#). N. 2.

NOBLESSE. Considérations sur le peu d'égard qu'on a pour elle, sur ses mœurs corrompues, [19](#). N. 7.

NORD (cour du). Sa mauvaise politique, [265](#). N. 2.

NORTUMBERLAND (comte de), de la faction des mécontents à Londres, [231](#), conduit Sully au palais du roi Jacques, [249](#). Sa capacité, [257](#). Rapport qu'il envoie à Sully, [266](#). Avis important qu'il donne à Sully, [273](#), qu'il conduit à sa seconde audience, [273](#), & est nommé l'un des députés pour conférer avec lui, [283](#), [321](#).

NOUE (François de), 92.

O.

OFFICES de finance & du barreau supprimés, 23.

ORAISON (marquis d'), de la fuite de Sully à Londres, 222.

ORANGE (Maurice de Nassau, prince d'), 43. veut porter la guerre aux environs de Dunkerque, 25, prend Rimb-berg, 26, & manque Bolduc, 27, 181; prend Grave; ses autres expéditions, 158. Il chasse les Espagnols de Vaccendonk, 181.

ORELADOUX (mylord), Écossais, 302.

ORNANO (Alphonse d'), maréchal de France; mécontentement qu'il donne au roi, 56. N. 23.

OSSAT (Arnaud d'), cardinal. Traité qu'il fait avec le grand-duc de Toscane, pour la restitution des Isles, &c. blâmé, 51, 52. N. 20. Accusations contre lui, 173-178. Examen de ces accusations, 173.

N. 7. Mortifications qu'il reçoit de Sully, 179, 180. Il est fait coadjuteur de Bayeux. 180. Son opinion sur l'affaire des prêtres Anglois, 280, 281. N. 4. OSTENDE, est assiégée, 26. N. 8. 43. N. 13. Suite de ce siège, 158, 159, très-couteux, 182.

P.

PALATIN (électeur). Précis de sa lettre à Henri IV en faveur du duc de Bouillon, 184. Il continue à soutenir Bouillon, & cherche en vain à le faire appuyer par le roi Jacques, 244, 279.

PANNY (du), agent de d'Entragues à Londres, 245.

PAPES. Voyez JACQUES, roi d'Angleterre. Véritable politique des papes par rapport au roi d'Espagne & à la maison d'Autriche, 312, 313. En quoi le grand dessein de Henri IV leur étoit avantageux, 318.

PARIS. M. le duc de Lorraine est porté à découvrir au travers de Pa-

ris, 50. Présent que la ville fait à la reine au sujet de cette naissance, 50. Ouvrages publics qu'y fait construire Henri IV, 190.

PASQUIER, apporte à Henri IV des lettres de Villeroy, 25.

PEMBROK (comte de), 35.

PERSE (sophi de), envoie un ambassadeur à l'empereur, 39.

PERSONIO (Robert), jésuite, cause du trouble en Angleterre; par les conseils qu'il donne au pape, 280. N. 4.

PERCY (mylord), défait les rebelles d'Irlande, 74.

PEST, pris par les Chrétiens sur les Turcs, 162.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, soutient les rebelles en Irlande, 74, se défait secrètement du prétendu D. Sébastien, 74, 75. N. 32; s'empare sans aucun droit de Final, de Piombino, 159, 160. N. 37, &

tâche en vain de se saisir d'Emden, 160; paroit favorablement le duc de Sa-

voie dans son entreprise sur Geneve, 160. Propositions prétendues d'union entre lui & le roi d'Angleterre contre la France, 267-269.

Entretiens & projets du roi Jacques & de Sully, sur les moyens d'abaisser sa puissance, 273-278.

PIOMBINO, usurpé sur l'empereur par l'Espagne, 159.

PLESSIS (du). Voyez MORNAY (Philippe).

PLESSIS-BELLAY (du), agent du duc de Bouillon, 185.

PLUME (la), envoyé par Henri IV vers le baron Lux, 119.

POLITIQUE de l'Angleterre & de l'Europe, 227, 228. N. 13, 19.

POMEGUE (isle & château de), usurpés par le grand duc de Toscane, & rendus à la France, 50, 51. N. 20.

POUGUES (eaux de), prises avec succès par Henri IV, 200.

PRAÛLIN (Charles de Choiseul, marquis de), capitaine des gardes, 101. N. 8, arrête le com-

te d'Auvergne, [109](#). N. les protestants sur les
 PRÉAUX (Hector de), moyens de concilier les
 officier calviniste, [92](#). deux religions, [75](#), [76](#).

PROTESTANTS. Leurs N. [34](#).
 chefs travaillent à faire RELIGION. Principes
 déclarer le roi d'Angle- erronés sur la religion,
 terre protecteur du parti [75](#), [76](#). N. [33](#), [34](#).
 Calviniste en France, & RETZ (Albert de
 l'électeur Palatin son Gondy, duc de), est
 lieutenant, [244](#). Faction employé dans l'affaire
 protestante en Europe des isles avec le grand
 opposée à la faction duc, [52](#).
 catholique. Idée de RHIMBERG assiégé &
 ces factions, leur for- pris, [26](#), [180](#).
 ce, &c. [310](#).

PUISSANCES du Nord. RICHIEU (le cardi-
 Leur haine contre la nal de), son sentiment
 maison d'Autriche, [232](#). sur l'usage des traités de
 finance en France, [18](#).

Q.

QUINZAL, pris sur remédier, [19](#). N. 7.
 les rebelles d'Irlande Ce qu'il dit d'*Aersens*,
 & les Espagnols, [74](#). ambassadeur des Etats
 d'Hollande, d'*Oxen-*

R.

RALEICH (mylord), *tiern*, chancelier de
[35](#), [266](#). De la faction Suede, & de *Guiscar-*
 des mécontents de Lon- di, chancelier de Mont-
 dres, [231](#); confirme à ferrat, [182](#). N. 8. Exem-
 Sully l'avis qu'il avoit ple dont il se sert pour
 reçu, [266](#). prouver à Louis XIII
 l'obligation où il est d'a-

RAMBERGES, vais- voir une puissante ma-
 seaux. anglois, [212](#). N. rine, [213](#). N.
[16](#).

RATISBONNE (diète RIGNAC (Pierre de),
 de), ou conférences est envoyé par Bouillon
 entre les catholiques & à Henri IV, [133](#).

ROCHEPOT (Antoine

de Silly de la), ambassadeur en Espagne. Insulte qui lui est faite à Madrid, 28. N. 9.

ROCHESTER. Haine des bourgeois de cette ville contre les François, 219.

RODOLPHE, empereur; ses guerres avec les Hongrois & les Turcs, 76. Suite de sa guerre contre les Turcs & les Hongrois, 160, 163.

ROHAN (Catherine de) épouse le duc de Deux-Ponts, 170. N. 4.

RONCAS, agent du duc de Savoie, 119.

ROQUELAURE (Antoine de), l'un des courtisans favorisés de Henri IV, 23.

ROUSSE de Château-neuf (le comte de), demande la grace du maréchal de Biron, 116. N. 18.

RUMIGNY. Paroles que lui dit le maréchal de Biron sur l'échafaud, 112.

RUMILLY (traité de) entre le duc de Savoie & la république de Genève, 161. N. 40.

S.

SAINT-AUBIN, agent du duc de Bouillon, 135.

SAINT-BLANCARD (Jean de Gontaut, seigneur de), frère du maréchal de Biron, 115. N. 17.

SAINT-GENIES (mademoiselle de), nièce de Sully, épouse du suivant, 115. N. 17.

SAINT-GERMAIN, sa demande au roi, 186.

SAINT-GERMAIN-en-Laye. Henri IV y fait bâtir le château-neuf, 190. N. 11.

SAINT-LUC, accompagne Sully à Londres, 211, 222.

SALIGNAC (Jean de Gontaut de), sollicite la grace de Biron, 116. N. 18.

SALINE ou MARAIS SALANTS, 82.

SANCY (Nicolas de Harlai de), sa conduite blâmée, 256.

SARLOT (vicomte de), son avis, 248.

SAVAR (vicomte de), 302.

SAVOIE (Charles-

Emmanuel, duc de), se joint à l'Espagne & à la ligue; fait son traité, conditions de ce traité, [58](#). N. [25](#). Comment son compliment de félicitation sur la découverte qui fut faite de la conspiration de Biron & autres, est reçu de Henri IV, [135](#), [136](#). Son peu de succès dans son entreprise sur Geneve, & suivie d'un traité de paix avec cette république, [160](#), [161](#). N. [40](#). Utilité du grand dessein de Henri IV pour le duc de Savoie, [308](#).

SCHOMBERG (comte de), grand-maréchal de l'empire. Honneurs qu'on lui rend à Paris, [80](#).

SÉBASTIEN (dom), roi de Portugal vrai ou faux. Circonstances singulières sur la ressemblance avec le vrai dom Sébastien, [74](#). N. [32](#).

SÉDITIEUX (parti des), ayant à leur tête Bouillon, Biron, d'Autvergne, d'Entragues, la Trémouille, du Pleffis Mornay, la marquise de Verneuil, &c. Voyez ces

oms. Formules d'association entr'eux, [65](#), [66](#). Moyens qu'ils emploient pour soulever le peuple, [67](#). Villes dont ils cherchent à s'emparer, [68](#). Conseil tenu à Blois pour en arrêter les chefs, [89](#). Leurs brigues auprès du roi d'Angleterre, [244](#), [245](#).

SELVAGE (Catherine), femme de chambre de la reine, [24](#).

SERVIN. Caractère monstrueux de ce jeune homme, [208-210](#).

SILLERY (Nicolas Brulart de), chancelier. Sa politique sur l'Espagne contraire à celle de Sully, [29](#). Il cherche à exclure le comte de Béthune de l'ambassade à Rome, [53](#), [54](#), [202](#).

SOBOLE (Raimond de Comminges, sieur de) & son frere, chassés de Metz. Particularités sur cette affaire, [165](#), [166](#). N. [1](#).

SOISSONS (Charles de Bourbon, comte de). Son ressentiment contre Sully, [53](#). N. [21](#); est appelé au conseil secret tenu à Blois, pour arrêter

arrêter les chefs des séditions, 39, se réconcilie avec Sully, 202.

SOPHI DE PERSE (1e), envoie un ambassadeur à l'empereur, au pape & au roi d'Espagne, 30.

SOU POUR LIVRE. Impôt révoqué, 96. N. 4.

SOUVRE (Gilles de), 23.

SPINOLA (Frédéric). Son escadre est battue par les Hollandois, 159.

STAFFORD. Voyez SIDNEY.

SUISSES, ambassade solennelle des treize Cantons pour le renouvellement d'alliance & réception qu'on leur fait à Paris, 154, 155. N. 32. Leurs dispositions & leur véritable politique par rapport à la maison d'Autriche, 312. En quoi le grand dessein de Henri IV leur étoit, avantageux, 318.

SULLY (terre & château de), acquise par Sully, qui y fait bâtir, 128.

SULLY reprend les affaires de finance & de gouvernement, 10, établit le denier seize au

lieu du denier douze, 13, défend le cours des monnoies étrangères en France, 13, interdit l'usage des étoffes d'or & d'argent, 14. Son avis sur l'établissement d'une chambre de justice, 17. N. 6. Ses maximes sur la noblesse, les gens de finance, les charges, le luxe, les mésalliances, &c. 19-23. N. 7. Il acquiert la terre de Baugy, qu'il visite, 24; se rend à Puiseux, pour conférer avec le roi, 24, 25. Son conseil à Henri IV, pour le prince d'Orange, 26, 27. Oppositions à sa politique au sujet de la maison d'Autriche, 29. Présents qu'il reçoit du grand-seigneur, 30. Il va voir la reine Elisabeth à Douvres, entretien qu'ils ont ensemble sur le grand dessein, louanges qu'il donne à cette reine, 35-39. Il regrette la mort du jeune Châtillon, & n'ose s'intéresser pour sa famille, 43. N. 13, apprend par le roi même la naissance du dauphin,

qui lui écrit une lettre sur la santé de ce prince & de la reine, 45, 46. N. 16. Il refuse de servir de fidéjusseur dans l'affaire des Isles, 52; dissuade le roi d'acheter les biens du comte de Soissons, 53; obtient l'ambassade de Rome pour le comte de Béthune, malgré Villeroi & Silvery, 53, 54. Lettres qu'il reçoit d'Henri IV sur différents sujets, 56. Il est chargé d'interroger la Fin; lettres & entretiens entre Henri IV & lui à ce sujet; son nom se trouve mêlé parmi ceux des conjurés, 70-72. Précis de ses lettres à Biron, 71, 72. Fausse accusation portée contre lui; il est fait gouverneur de la Bastille, 72. Il prend des mesures pour arrêter Biron, 73. Ses remarques sur ce qui arriva en différentes cours de l'Europe, 74-76. Sa plainte de la bouche se rouvre, 80. Réception qu'il fait aux princes étrangers, 80. Il accompagne le roi à Blois, 80, 81. Il justifie le duc d'Épernon, & s'oppose au dessein de l'arrêter; grand conseil sur ce sujet, & bon conseil qu'il donne à d'Épernon, 84; détourne le roi de la résolution violente qu'il avoit prise contre la reine & les Italiens de sa maison, 93-95. N. 2. Précautions qu'il prend contre Biron, 97, 98. Conseil qu'il donne au roi sur la manière d'arrêter Biron; entretiens où Sully cherche encore à le ramener, 103-105. Part qu'il a à la détention de Biron & d'Auvergne, 105, 106. N. 11. Il les fait conduire à l'arsenal, 109, prend des mesures contre leur évasion, 110, fait instruire leur procès, 111. Pourquoi il refuse de parler à Biron; comment Biron parle de lui, 113-116. N. 16. Grâce qu'il obtient de changer le lieu de l'exécution, 117. Il engage une partie des conjurés à demander pardon au roi, 117, 118. Il porte Henri IV à la douceur, & justifie

le connétable, 121, 122. Sa conversation avec ce prince sur les motifs du pardon accordé au comte d'Auvergne, 124-126. Il intercede pour le prince de Joinville, 128. Lettre qu'il reçoit du duc de Bouillon, 131. Il tâche inutilement de faire venir Bouillon à la cour, 133. Son entretien singulier avec le roi sur les bornes qu'il vouloit mettre aux bienfaits qu'il lui accordoit, 135-138. Son mécontentement de l'opposition que ce prince mettoit quelquefois à ses desseins; & précautions qu'il prend contre ses calomnieurs, 139-141. Discours qu'il fait tenir à Sigogue dans l'affaire des avocats, 142-144. N. 26, 27. Sévérité dont il use à l'égard des financiers malversateurs, 146, 147. Il hausse les especes d'or & d'argent, & rétablit le compte par livres, 146-151. Réflexions sur ces opérations, & principes sur la monnoie, 147. N. 29. Son sentiment sur l'édit porté contre le duel, 153, 154. Il traite avec les ambassadeurs Suisses, 155. N. 32. Ses plaintes contre d'Offat, 173 & *suiv.* auquel il refuse le paiement de sa pension, 178, pourquoi, 179. Ses lettres à Henri IV sur différens sujets, 180 & *suiv.* Il rassure le roi contre les cabales des séditieux, 186, 187. Entretiens secrets avec ce prince sur la mort d'Elisabeth, 188-190, dans lesquels son ambassade à Londres est résolue malgré l'opposition des courtisans, 191. Importance de cette ambassade, pour laquelle il se fait autoriser par un écrit secret de sa majesté, 195, 196. Il va voir Henri IV malade à Fontainebleau; marques de confiance & d'amitié qu'il reçoit de ce prince, 198, 199. Sa lettre à l'archevêque de Glasgow, 201. N. 13. Teneur des instructions qu'il reçoit en plein conseil pour son ambassade en Angleterre; objets de

cette ambassade, [202](#), [203](#). Il s'embarque avec sa suite; son séjour à Calais, [211](#). Il est insulté par le vice-amiral Anglois, [212](#). N. 16. Comment reçu à Douvres, [214](#) & *suiv.* Impolitesse des Anglois à son égard, [215](#). Sa réception à Cantorbery, [216](#), à Rochester, [219](#), à Londres, [219](#). Il loge chez Beaumont, ambassadeur de France, [219](#). Ordre qu'il met dans sa maison, & sévérité qu'il montre dans l'affaire de *Combaut*, [222](#) - [224](#). Réflexions de ce ministre sur le caractère des Anglois, & sur la manière dont la France doit traiter & se comporter avec eux, [225](#) - [227](#). N. 18. Autres sur la France, sur les puissances de l'Europe & sur la guerre, [228](#). N. 19. Son arrivée à Londres, [219](#). Sa description de l'état, de la cour & du gouvernement d'Angleterre, [229](#) [232](#). Difficultés & obstacles dans sa négociation, [232](#). Son premier entretien avec Cécil, [237](#), [238](#). Son entretien avec les députés des Provinces - Unies, & mesures qu'ils concertent ensemble, [238](#) - [243](#), avec l'envoyé de Venise, qui l'instruit des démarches de Bouillon auprès du roi d'Angleterre, [243](#), [244](#). Politesses entre Sully & le comte d'Aremberg, [245](#). Présent qu'il reçoit de Jacques, [246](#). Peine qu'il ressent de ne pouvoir se présenter devant ce prince en habit de deuil, [247](#), [248](#). Détail de ce qui se passa à sa première audience, [249](#), [250](#). Sa réponse au roi Jacques sur ce qu'il le reprochoit de traiter le pape de sainteté, [256](#). Louanges qu'on lui donne dans Londres, [260](#). Obstacles qu'il a à vaincre, [261](#) - [263](#). Il pénètre les dispositions des cours du Nord, [264](#) - [266](#). Son sentiment sur les prétendues propositions faites au roi d'Angleterre par l'Espagne contre la France, [266](#) - [269](#). Il rassure Henri IV sur la prétendue union de

de l'Espagne & de l'Angleterre, 271; conseille Henri IV de veiller à la sûreté de ses provinces, 272. Seconde audience & entretien secret, où il fait goûter à Jacques son plan & ses raisons en faveur des Provinces-Unies, 273-278. *Voyez* JACQUES, roi. Sa conférence avec Barneveld, 292-295, avec les ministres Anglois & les députés Flamands; opiniâtreté des Anglois, & fermeté avec laquelle il leur parle, 294-299. Troisième audience & conversation secrète où Sully fait connoître au roi d'Angleterre ses ministres, 302. Ses plaintes contre ses ministres, 303, 304. Il expose à ce roi le grand dessein, 305-318, & le lui fait goûter, 319-321. Son remerciement à ce monarque, 321.

SURINTENDANCE des mines. *Voyez* BELLEGARDE.

SOUTHAMPTON (comte de), 220, 231, reçoit & escorte Sully dans Londres, 219, 220,

Amitié du roi d'Angleterre, 263.

SIDNEY (mylord), ou Stafford, 37, 220, 243, vient à Calais apporter à Henri IV des lettres d'Elisabeth, 33; est nommé pour recevoir Sully dans Londres, 218, & l'escorter à son départ, 221.

T.

TAXIE (Jean), comte de Villa-Mediana, ambassadeur d'Espagne à Londres, 256.

TERRAIL (du), suit Sully à Londres, 222.

THEMINES (Pons de Lausieres de Cardail-lac de), sollicite la grace de Biron, 116. N. 18.

THURIN (Philibert de), instruit le procès de Biron, 111. N. 13.

TIRON (le comte de), chef des rebelles d'Irlande, est défait par mylord Percy, 74.

TOUR (baron du), envoyé en France par le roi Jacques, pour notifier son avènement au trône d'Angleterre, 201. Il mande en France.

son roi étoit résolu de de Levis, duc de), intercéder auprès de Henri IV pour le comte d'Auvergne, 125.

TRAINÉL, officier de la maison de la reine,

93.

TRÉSOR ROYAL. Réglemens & états pour cette partie, 12.

V.

VARENNE (Guillaume Fouquet de la), un de ceux qui avoient du pouvoir sur l'esprit de Henri IV, 23. Il est employé dans l'affaire de la détention de Biron & d'Auvergne, 108. Il présente au roi à Metz les jésuites de Verdun, 171. N. 6.

VELASQUE (Jean-Ferdinand de), connétable de Castille, est envoyé ambassadeur extraordinaire d'Espagne à Londres, 256.

VENISE. Réception & présens faits à ses ambassadeurs, 31. Elle s'unit avec les Grisons contre l'Espagne, 155. Voy. SULLY. Avantage pour cette république dans le grand dessein, 318.

VENTADOUR (Anne

VERNEUIL (Henri de Bourbon, duc de), légitimé, 157. N. 35.

VERNEUIL (Catherine-Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de), maîtresse de Henri IV, 94, fait accorder grace de la vie & de la liberté au comte d'Auvergne, 122-124.

VIC (Dominique de), vice-amiral de France, 183, nommé pour traiter avec les ambassadeurs Suisses, 255. Son ressentiment de l'insulte faite au pavillon de France par le vice-amiral d'Angleterre, 211-216. N. 15, 16.

VILLEROY (Nicolas de Neufville de), ministre d'état. Sa politique sur la maison d'Autriche contraire à celle de Sully, 29, 30. Il soutient contre ce ministre le traité fait par d'Osset avec le grand duc de Toscane pour les îles d'If, &c. 52, s'oppose à l'ambassade du

comte de Béthune à Ro- & le duc de Florence,
me, 53, reçoit les dé- 51. N.

positions & examine les VINTI, Italien, de la
papiers de La-Fin, 73, suite de la reine, 93.

est appelé au conseil se VITRY (Louis de
cret tenu à Blois, pour l'Hôpital de), arrête le
arrêter les chefs des sédi- maréchal de Biron, 108.
tieux, 88, 89, sur le roi N. 12.

à Metz, 168. Ses solli- VOIRIE (grande).
citations pour les jé- Etats & réglemens pour
suites, & ses liaisons cette partie, 12.

avec d'Ossat blâmées par W.
Sully, 172. Discussion
à ce sujet, 173. N. 7. WILLEM, Voy. BLANC

Sa lettre à Sully par or- (le).
dre du roi, 200 - 202.

Il est appelé au conseil WILMES (Thomas),
où Sully reçoit ses inf- gouverneur de Douvres.
tructions pour son am- Impolitesse qu'il com-
bassade à Londres, 202, met à l'égard de Sully,
215.

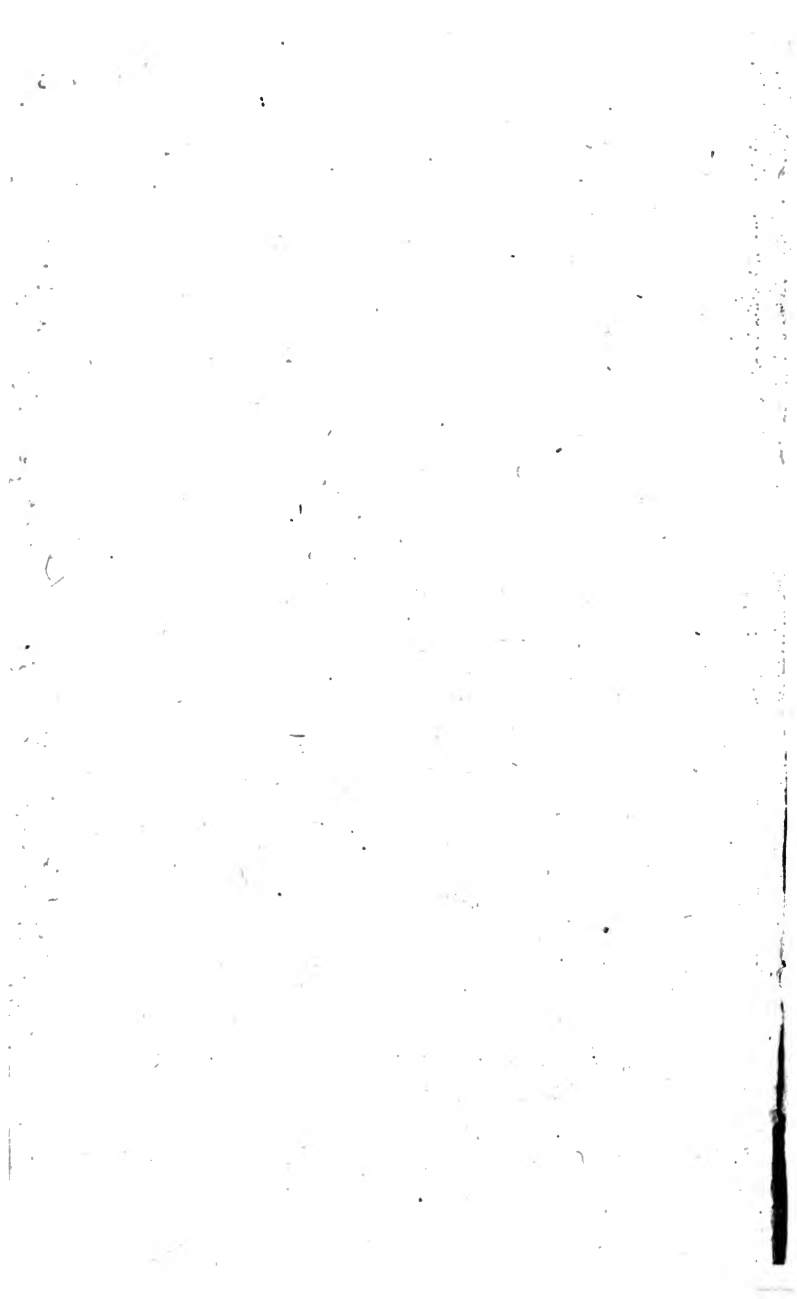
203.

Z.
VINTA (le chevalier), ZAMET (Sébastien).
chancelier de Savoie, Son pouvoir sur l'esprit
est employé dans l'affaire de Henri IV, 23.
des îles entre le roi

Fin de la Table du quatrième Volume.

1537399





142 a 44

